

HISTOIRE

DU

CHERIF BOU BAR'LA

HISTOIRE

DU

CHERIF BOU BAR'LA

PAR

LE COMMANDANT ROBIN

CHEF DU BUREAU ARABE DIVISIONNAIRE D'ALGER

ALGER

ADOLPHE JOURDAN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

IMPRIMEUR-LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE

—

1884


1974

HISTOIRE

DU

CHÈRIF BOU BAR'LA

CHAPITRE PREMIER

Apparition du cherif Mouley Mohamed ben Aoud et insurrection du Dira. — Principaux faits accomplis de 1845 à 1849. — Le cherif Mouley Brahim.

Depuis le moment où nous avons mis, pour la première fois, le pied dans la grande Kabylie, jusqu'à la conquête définitive de 1857, les cherifs ont été, pour ainsi dire, en permanence dans cette belliqueuse région. Le plus célèbre de ces agitateurs est, sans contredit, Mohamed ben Abd Allah, surnommé Bou Bar'la *(le père à la mule)*, qui, pendant quatre ans, nous a tenus constamment en haleine, nous a fait mettre en mouvement de nombreuses colonnes et nous a amenés à créer divers postes militaires, qui sont restés des points d'occupation.

C'est l'histoire de ce cherif que nous avons l'intention de raconter ; nous nous effacerons le plus souvent possible, pour laisser parler les documents officiels qu'il nous a été possible de retrouver.

Avant d'entreprendre ce récit nous croyons utile de donner quelques détails sur les cherifs qui l'ont précédé en Kabylie et qui ont été, en quelque sorte, ses précurseurs.

Le premier d'entre eux est Mouley Mohamed ben Abd Allah, surnommé Bou Aoud *(le père au cheval)*, qui apparut dans le Dira au commencement de septembre 1845. A cette époque nous n'occupions encore, dans la grande Kabylie, que la ville de Bougie, où notre garnison était à peu près bloquée, et la ville de Dellys, d'où nous avions une certaine action extérieure (1). En arrière, nos postes les plus rapprochés étaient Médéa et Bordj-bou-Areridj. Notre khalifa du Sebaou, Mohamed ben Mahiddin, nos aghas Ali el Haoussin ben Zamoum, des Flissat-Oum-el-Lil (2), Allal ben Ahmed Srir, des Ameraoua-Tahta et El Madani ben Mahieddin, de Taourga, qui relevaient directement d'Alger, couvraient la Mitidja contre les excursions des Kabyles. Si Ahmed Taïeb ben Salem, khalifa d'Abd el Kader, était fixé aux Beni-bou-Addou, sur le versant nord du Djurdjura ; il avait auprès de lui les débris de ses réguliers et un groupe de cavaliers arabes qui avaient suivi sa fortune et dont les rangs s'éclaircissaient de jour en jour, par suite des désertions qu'amenait le manque de ressources ; aussi ne demandait-il qu'une occasion de se mettre en campagne, pour conquérir du butin. Toutes les tribus de l'Oued-Sahel et de la Kabylie, à l'exception de celles comprises dans les aghaliks que nous avons nommés, n'avaient jamais été soumises et n'avaient jamais eu affaire à nos troupes.

Donc, au commencement de septembre 1845, apparut

---

(1) Le cercle de Dellys comprenait les Beni-Tour, Beni-Slyim, Beni-Ouaguennoun, les Flissat-el-Behar, Benni-Djennad, Ameraoua-Tahta.

(2) Son agalik comprenait les Flissat-Oum-el-Lil, les Beni-Khalfoun, les Nezlioua et les Guechtoula.

chez les Beni-Ameur, dans le Dira, un cherif connu sous le nom de Mouley Mohamed ben Abd Allah, dit Bou Aoud, se prétendant envoyé de Dieu, avec la mission de chasser les chrétiens du pays de l'Islam. C'était un homme jeune encore, brillant cavalier, qui avait été l'un des plus énergiques compagnons de Bou Maza dans le Dahara. Au printemps de 1845, pendant un moment de répit que nous avait laissé son chef, il avait fait un essai de soumission auprès du commandant de la subdivision d'Orléansville. Mécontent de l'accueil qu'il avait reçu et qu'il n'avait pas trouvé proportionné à son importance personnelle, il s'était évadé au bout de 24 heures et, accompagné de quelques cavaliers, qui avaient suivi sa fortune, il avait entrepris, poussé par Bou Chareb, qui avait été agha du Dira à l'époque où le pays obéissait à Abd el Kader, de relever pour son propre compte le drapeau de l'insurrection. La région où il se présentait s'était déjà soulevée contre nous, au mois d'avril précédent, et malgré la répression exercée par les colonnes des généraux d'Arbouville et Marey, la soumission y était encore fort incomplète.

Grâce aux agissements de Bou Chareb et d'un certain Mohamed ben Kouider, des Adaoura, le cherif se vit bientôt entouré des contingents des tribus du Djebel-Dira, de l'Ouennoura et des Adaoura. Il était dans les Ouled-Sellama lorsque le caïd des Ouled-Barka, Si Lakhedar ben Ali, et le caïd des Oulad-bou-Arif, Bel Kassem ben el Aldja, attirés par Mohamed ben Kouider, vinrent se présenter à lui pour lui faire leur soumission. Dans le camp du cherif se trouvaient des ennemis personnels de Si Lakhedar ; ils le dénoncèrent comme traître et demandèrent qu'il leur fût livré. Mouley Mohamed l'abandonna à leur vengeance ; ils le tuèrent lâchement et lui tranchèrent la tête. Le caïd des Oulad-Bou-Arif fut mis aux fers.

En même temps que ces faits se passaient, Ben Sidi Okba et Si Ahmed ben Amar, khalifas de l'Émir, soule-

vaient les Oulad-Nayls, en annonçant l'arrivée prochaine de ce dernier.

Le général Marey, commandant la subdivision de Médéa, ayant eu connaissance du soulèvement des tribus du Dira, envoya aussitôt à Guelt-er-Rous, dans les Ouled-Meriem, un goum de cent cavaliers de choix et 25 spahis, sous les ordres du khalifa de l'agha de l'Est, Ben Yahia ben Aïssa (actuellement bach agha du Titery) et du caïd du Dira supérieur, Si Amed ould el Bey bou Mezrag (aujourd'hui agha du Dira), pour arrêter les progrès de l'insurrection, en attendant qu'il pût aller lui-même sur les lieux avec une colonne.

Le cherif venait de s'installer à Aïn-Hazem, entouré de nombreux cavaliers. Ayant appris, le 17 septembre, que Si Ahmed ould el Bey était parti avec les spahis pour Médéa, afin d'y mettre en sûreté l'argent de l'impôt qu'il avait perçu, et que Ben Yahia était resté seul avec son goum très inférieur à celui dont il disposait, il résolut de l'attaquer sans plus tarder, afin de profiter de l'occasion qui se présentait. Il part secrètement d'Aïn-Hazem le soir même et arrive, vers le milieu de la nuit, devant le camp de Ben Yahia. Croyant surprendre ce dernier, il fond au galop avec son goum, pour l'envelopper. Ben Yahia avait été prévenu de son dessein par un espion et il était sur ses gardes ; il avait laissé les feux allumés sur l'emplacement du camp pour tromper le cherif, et il avait fait embusquer ses cavaliers à quelque distance, dans des terrains boisés. Mouley Mohamed ne trouva donc personne à Guelt-er-Rous. Il se jeta alors sur la ferka des Ahl-el-Oust, de la tribu des Djouab, qui avait été prévenue et qui se défendit énergiquement. Les cavaliers de Ben Yahia, les aidèrent en faisant une diversion sur les derrières de l'ennemi. Onze hommes des Djouab furent tués dans l'action. Le cherif poursuivit notre goum jusqu'à la ferka de Lounaïssia et le combat ne cessa qu'au jour. Une partie des Djouab fut razzée, mais Ben

Yahia était parvenu à s'échapper, en ne perdant qu'un cavalier qui eut la tête tranchée.

Le général Marey était sorti de Médéa avec une colonne comptant 2,400 baïonnettes, 250 cavaliers réguliers et 2 obusiers de montagne et il avait convoqué les goums du khalifa du Sebaou, Si Mohamed ben Mahieddin et du khalifa de la Medjana, Si Ahmed ben Mohamed el Mokrani ; il se trouvait à Tamda au moment où il apprit la nouvelle de la razzia des Djouab. Il se mit en marche contre le cherif, qui refusa le combat et battit en retraite vers Bouïra, afin d'aller donner la main à Ben Salem. Notre goum réussit à l'atteindre et il y eut un petit engagement qui coûta la vie à quelques hommes de part et d'autre.

Mouley Mohamed s'engagea dans les pentes sud du Djurdjura (1) et le général Marey se plaça en observation au pied des montagnes, en attendant, pour attaquer, l'arrivée de la colonne du général d'Arbouville, qui s'était mise aussitôt en route, de Sétif, pour prendre part aux opérations.

Après être resté quelques jours en observation au pied du Djurdjura, le général Marey fit mine de se retirer, pour aller faire vivre ses cavaliers sur les silos des Ouled-Dris, que nos tribus soumises aidèrent merveilleusement à vider. Enhardis par notre éloignement, les Kabyles se décidèrent, au bout de quatre jours, à descendre dans les plaines du Hamza leurs troupeaux affamés. Le 6 octobre, le général Marey revient sur ses pas et lance en avant les goums de Ben Mahieddin et du Titery, soutenus par les escadrons du colonel de Noë ; une magnifique razzia est le résultat de cette manœuvre et les insurgés sont de nouveau refoulés dans la montagne.

Le général d'Arbouville fait sa jonction avec le général

(1) On devrait écrire Jeurjera, suivant la prononciation, mais nous avons conservé l'orthographe généralement adoptée.

Marey le 11 novembre et le 12 les deux colonnes attaquent le cherif dans son camp des Ouled-el-Aziz; celui-ci est bientôt culbuté, ses tentes et ses bagages, ainsi que ceux de ses adhérents, tombent en notre pouvoir. Ce combat nous avait coûté 6 tués et 40 blessés.

Depuis quelques jours un nouveau cherif, dont nous aurons plus tard occasion de parler, s'était joint à Mouley Mohamed ; c'était un aventurier connu sous le nom de Mouley Brahim. Au commencement de septembre, il avait séjourné quelques jours dans Médéa, sans éveiller de soupçons, puis il était allé dans les tribus de l'Est pour les exciter à s'insurger ; il faisait déjà de notables progrès, lorsque le général Marey détacha de sa colonne, pour lui donner la chasse, les aghas Amar bel Hadj el Arbi el Chour'ar et le caïd des Abid. Il parvint à échapper à toutes les recherches, grâce à la complicité des gens du pays et à gagner le camp des insurgés. Mouley Brahim arrivait sous le patronage de Si Ahmed ben Arous, marabout vénéré des Ouled-Allane, qui avait une branche de sa famille dans les Oulad-el-Aziz.

Ben Salem étant tombé malade, s'était retiré depuis près d'un mois ; l'accord ne régnait d'ailleurs plus entre les deux chefs et leur désunion avait son contre-coup dans le camp des rebelles. Les tribus étaient fatiguées de ces longues hostilités ; elles songeaient à leurs labours ; aussi, après le combat du 12, plusieurs soumissions eurent-elles lieu ; les Oulad-Dris obtinrent l'aman le 16 novembre et rentrèrent sur leur territoire. Tout faisait croire à un prompt apaisement et le général de division Bedeau, qui se trouvait du côté de Boghar, avait cru pouvoir appeler à lui la colonne du général Marey. Celui-ci après avoir, en passant, rétabli l'ordre dans l'Ouennour'a, arriva à Médéa le 22 novembre.

Cependant, la nouvelle du désastre que nous avions essuyé à Sidi-Brahim, colportée dans les tribus kabyles avec les exagérations les plus fantastiques, venait de réveiller les espérances des indigènes ; on disait que le

sultan, après nous avoir écrasés dans la province d'Oran et avoir fait prisonnier le maréchal Bugeaud, s'avançait en triomphe vers la Kabylie ; et ces bruits, appuyés sur des nouvelles certaines qui annonçaient l'arrivée d'Abd el Kader dans le Sersou, ne trouvaient plus d'incrédules.

Le 22 novembre, la colonne d'Arbouville, qui avait passé la journée de la veille à Bordj-Kherroub, est attaquée soudainement et avec acharnement par les Beni-Djaad, au moment où elle levait le camp. Rien ne faisait soupçonner cette agression, car, peu d'instants auparavant, les Beni-Djaad étaient encore dans le camp, où ils apportaient du blé et de l'orge. Cette trahison avait été organisée par Ben Salem, qui était originaire de la tribu et y avait une grande influence, et qui était revenu se jeter dans la lutte avec de nouvelles forces.

Nos soldats se comportent avec une grande vigueur ; dans des combats corps à corps, livrés dans des chemins difficiles ; l'ennemi est partout repoussé, et les Beni-Djaad sont punis de leur trahison par l'incendie de leurs villages et la perte d'un grand nombre des leurs. L'effet moral de ce combat fut tout à notre avantage ; car, à peine la colonne avait-elle établi son camp à Souk-el-Tnin, que plusieurs douars de la plaine, trompant la surveillance des Kabyles, venaient faire leur soumission.

La situation était encore difficile, la colonne d'Arbouville étant trop faible pour faire seule face à l'orage ; les craintes étaient telles chez nos partisans, que notre khalifa Ben Mahieddin avait commencé ses préparatifs de fuite sur Alger.

Le général Bedeau, qui opérait alors au sud du Titery, prévenu de ce qui se passait, accourt à grandes marches forcées avec deux bataillons; parti de Boghar le 9 décembre, il arrivait dans le Hamza le 11. Le 16 et le 18, bien qu'entravé par un mauvais temps permanent, il bat complètement les insurgés, et les deux fractions les plus hostiles des Beni-Djaad sont razziées par les goums de

Ben Mahieddin; Ben Salem et les cherifs s'enfuient dans le Djurdjura, après avoir perdu beaucoup de monde.

Les Beni-Djaad font leur soumission, moins les Senhadja, chez lesquels la colonne se porte le 24 décembre; puis, l'insurrection comprimée, le général Bedeau se met en marche pour le Chélif, afin de concourir aux opérations ayant pour but de cerner Abd el Kader dans le Tell.

Après ces revers multipliés, Mouley Mohamed se sépare de Ben Salem et parcourt la grande Kabylie, pour y prêcher la guerre sainte; il n'y eut aucun succès, ses prétentions orgueilleuses, ses allures autoritaires et son caractère emporté et violent ne pouvant plaire aux Kabyles.

Il arriva d'abord au marché de l'arba des Beni-Ouassif, et il trouva les Aït-ben-Madhi en guerre les uns avec les autres; il voulut les amener à faire la paix, mais on lui répondit que, suivant la coutume du pays, cela était impossible tant que le nombre des tués ne serait pas égal de part et d'autre. Comme il insistait, Si El Djoudi (plus tard bach-agha du Djurdjura), chef de l'un des partis, lui déclara qu'il n'avait pas à se mêler des affaires des tribus et qu'il eût à les laisser en repos. Si El Djoudi devait pourtant devenir un lanceur de cherifs, mais celui-ci, avec ses allures hautaines, ne lui allait pas du tout, et puis il ne paraissait pas devoir facilement se laisser guider par celui qui lui donnerait son patronage.

Les partisans de Si El Djoudi, irrités contre le cherif, vinrent, pendant la nuit, pour le tuer avec des haches, le croyant invulnérable aux balles, et le marabout kabyle eut beaucoup de peine à les faire renoncer à leur dessein.

De là, Mouley Mohamed alla chez les Beni-Sedka et il parut au marché du dimanche des Ouadia. Ayant trouvé un individu des Guechtoula qui avait été vendre de l'huile à Alger, il lui reprocha le commerce qu'il avait eu avec les Chrétiens, et il lui coupa la cuisse d'un coup de sabre, pour mieux lui faire sentir l'horreur que lui ins-

pirait une telle conduite. Le Kabyle mourut des suites de sa blessure, et, le dimanche suivant, les Guechtoula arrivèrent en armes sur le marché, pour le venger. Une grande bataille eut lieu, à coups de fusil, avec les Beni-Sedka, et il y eut de nombreux tués et blessés de part et d'autre.

Sur ces entrefaites, les Beni-Sedka firent confidence au cherif que Ben Salem avait laissé en dépôt, chez le chikh El Mobarek, de la zaouïa des Aït-bou-Ali, dans les Beni-Douala, et chef de l'ordre de Si Abd er Rahman bou Goberin, une grande quantité d'argent, de poudre et d'armes. Mouley Mohamed décida aussitôt qu'il s'en emparerait et il se rendit à Aguemoun, village situé en face de Taguemount-ou-Kerrouch, avec les Kebars des Beni-Sedka. Il n'avait pas emmené beaucoup de monde, car il avait l'intention d'employer la ruse pour s'emparer de l'objet de sa convoitise. Mais le chikh El Mobarek avait été prévenu, et il avait fait appel à ses khoddam des Beni-Douala, Beni-Mahmoud, Hassenaoua, Ir'il-Imoula, qui s'étaient réunis à Akala-Aberkan (1).

Mouley-Mohamed, voyant ses projets éventés, appela, de son côté, ses partisans des Zouaoua, des Beni-Zmenzer, des Maatka, etc., et il somma le chikh El Mobàrek de lui livrer le dépôt de Ben Salem. Celui-ci répondit que, n'ayant rien en dépôt, il ne pouvait rien donner; il n'y avait donc plus qu'à livrer bataille. D'un côté, les partisans du cherif ne se souciaient pas beaucoup de combattre un marabout aussi vénéré que le chikh El Mobarek, dont la malédiction pouvait plus tard les poursuivre; de l'autre, les partisans du marabout kabyle étaient persuadés que leurs fusils, dirigés contre un cherif, ne partiraient pas. Le chikh El Mobarek n'essaya pas de les détromper; il savait bien qu'il n'y serait pas parvenu ; mais il leur dit que si le chérif avait un charme pour em-

---

(1) C'est là que se faisaient les grandes réunions des Khouan ; plusieurs milliers de personnes s'y réunissaient quelquefois.

pècher les fusils de porter, lui en avait un plus puissant qui annulerait celui de Mouley Mohamed, et, pour rendre la confiance aux siens, il leur dit qu'il tirerait le premier. En effet, quand la bande du cherif s'avança, le chikh El Mobarek, prenant une arme, que sa qualité de marabout lui interdisait ordinairement de toucher dans les luttes entre tribus, fit feu : le coup partit comme s'il n'avait pas été dirigé contre un cherif, les partisans du chikh tirèrent à leur tour quelques coups de fusil, et ceux du cherif, qui n'avaient jamais eu la moindre envie de se battre, se mirent à fuir à toutes jambes en entraînant leur chef.

Mouley Mohamed se rendit alors dans les Beni-Zmenzer, où il avait un parti qui tenait pour lui, et il campa auprès du village des Aït-Anane. Notre agha des Flissa, Ali ben El Haoussin ben Zamoum, prévenu de ses manœuvres, accourut aussitôt ; par son influence, il parvint à réconcilier les deux partis des Beni-Zmenzer, qui se réunirent alors pour inviter le cherif à quitter leur pays. Mouley Mohammed s'exécuta et, désespérant de rien faire dans la grande Kabylie, il se rendit dans le Sahel de Guergour, où sa présence est signalée au mois de mars 1846.

Mouley Mohamed a écrit de nombreuses lettres aux principaux personnages de la grande Kabylie, pour les décider à le suivre ; nous n'avons pu en retrouver qu'une, que voici :

« A notre frère Si Moula ben Amar. Nous avons reçu » votre lettre que nous avons comprise entièrement. Que » Dieu bénisse vos enfants, etc. Quant à la troupe insur- » gée, il n'existe aucun sujet de guerre entre elle et nous. » Nous ne combattons que les infidèles et les impies, » qui cherchent à nous faire du mal. Dieu inflige une » juste punition aux méchants. Dieu a dit : Celui qui » transgresse mes préceptes se perd lui-même. Dieu a » dit : Si quelqu'un vous opprime, opprimez-le comme il » vous a opprimés. Maintenant, si vous êtes jaloux de

» votre Dieu, de son Prophète et de votre religion, grands » et petits, tous, jusqu'au dernier, préparez-vous à com- » battre dans la voie de Dieu. La porte du bonheur vous » sera ouverte, et celle du malheur vous sera fermée. »

En tête de la lettre, un cachet d'une dimension inusitée (1) porte dans sa partie principale : « Celui qui met sa confiance dans l'Éternel, le serviteur de Dieu, cherif Mouley Mohamed, année 1261 (1845). »

Nous ne suivrons pas le cherif sur le nouveau théâtre de ses exploits, notre intention étant de ne nous occuper que de la Kabylie du Djurdjura. Nous dirons seulement que, pendant deux ans, Mouley Mohamed a fomenté l'hostilité dans les tribus de Djidjelli et de Collo, et tenu en échec notre khalifa Bou Akkaz, qui, plusieurs fois, a été forcé de réclamer l'appui des colonnes de Sétif. Le 3 août 1847, il ne craignit pas d'attaquer la ville de Djidjelli; à la fin du même mois, battu par Bou Akkaz, à la suite d'une razzia manquée contre les Oulad-Khalfallah, il disparut tout à coup et on perdit sa trace pendant plusieurs mois.

Au commencement de mars, Mouley Mohamed reparaît dans l'oued Sahel, mais non plus cette fois, en ennemi; comme son ancien chef Bou Maza, il venait faire sa soumission entre les mains des Français. Le 5 mars, il arrivait aux Mecheddala, conduit par Hammou Tahar ou Tajja, chikh des Beni-Abbès, ayant avec lui une trentaine de cavaliers et deux drapeaux; le surlendemain, 7 mars, il partit pour Aumale, sans autre garantie que la

(1) Le cachet a 48 millimètres de diamètre; un cercle tracé à 6 millimètres du bord contient deux carrés inscrits, disposés de telle façon que les angles de l'un tombent au milieu des intervalles des angles de l'autre. Le pourtour et les petites cases formées par les lignes que nous venons d'indiquer sont pleins de formules précises; l'inscription principale est au milieu, sur quatre lignes séparées par des traits.

promesse qu'il aurait la vie sauve, avec le caïd de Bouïra, Si Bouzid ben Ahmed, qui était venu le chercher avec un goum. Transféré à Alger sous bonne escorte, il fut envoyé en France dans une forteresse. Le jeune aventurier ne s'était sans doute pas attendu à cette fin; il devait croire qu'il avait en lui l'étoffe d'un chef indigène, et qu'on s'estimerait heureux de lui demander ses services.

Depuis le moment où Mouley Mohamed bou Aoud quitte la Kabylie, jusqu'à la fin de juillet 1849, il n'y a plus été question de cherifs; s'il s'en est trouvé encore, ils sont restés inaperçus au milieu des graves événements qui se sont succédé dans cet intervalle d'un peu plus de trois ans. Nous allons les rappeler sommairement.

Abd el Kader reparaît en Kabylie en février 1846, fait une grande razzia dans les Isser, est surpris dans son camp de Cherak-et-Teboul par le général Gentil et est obligé de fuir. Il passe quelques jours à Bor'ni et chez les Beni-Meddour, et disparaît pour tomber comme la foudre, le 7 mars, sur les Douaïrs de Médéa.

Le 15 octobre 1846, une colonne aux ordres du colonel de Ladmirault arrive à Sour-el-Rozlane, pour jeter les fondations du poste d'Aumale.

Le 27 février 1847, soumission de si Ahmed Taïeb ben Salem, à Aumale; elle est suivie de celle de Bel Kassem ou Kassi. Ce dernier est nommé bach-agha du Sebaou (1); Ben Salem est autorisé à aller se fixer à la Mecque, et son frère, Aomar ben Salem, est nommé bach-agha des Beni-Djaad et de l'oued Sahel (2).

---

(1) Son bach-aghalik comprenait les aghaliks de Taourga et des Ameraoua, et le commandement direct des Beni-Raten, Beni-Fraousen, Beni-Khelili, Beni-bou-Chaïb, Beni-Yahia, Beni-Idjeur, Beni-R'obri, Beni-Flik, Oued-el-Hammam, Zerkhfaoua.

(2) Son commandement comprenait l'aghalik des Beni-Djaad, et

Du 6 au 23 mai 1847, expédition dirigée par le maréchal Bugeaud dans l'oued Sahel, dont toutes les tribus se soumettent.

En décembre 1847, restauration du bordj de Bouïra pour y installer le caïd Si Bouzid ben Ahmed avec 100 cavaliers, et plus tard avec 50 askars.

En juillet 1848, insurrection des Mezzaïa de Bougie, réprimée par le général Gentil.

En mai 1849, insurrection des Beni-Sliman de Bougie, et répression par le général de Salles et le général de Saint-Arnaud.

En mai et juin 1849, expédition du général Blangini dans les Nezlioua, les Guechtoula et les Flissat-oum-el-Lil.

En juillet 1849, le colonel Canrobert, commandant la subdivision d'Aumale, châtie les Beni-Yala et les Beni-Mellikeuch.

Au moment où nous sommes arrivés, il ne restait donc plus, comme tribus kabyles indépendantes, que celles adossées au versant nord du Djurdjura, depuis les Guechtoula jusqu'au col d'Akfadou; celles du versant occidental du contrefort qui va de Tirourda aux Beni-Raten, en y ajoutant les Beni-Yenni et quelques tribus du littoral, entre Bougie et l'oued El-Hammam, qui n'ont jamais joué qu'un rôle très effacé. Tout le reste était soumis; mais nous devons nous empresser de dire que cette soumission était plutôt nominale que réelle; elle consistait, non pas à nous obéir, mais simplement à garder la neutralité envers nous et envers nos tribus soumises et à payer un impôt très modique. Ainsi, le bach-aghalik du Sebaou ne payait qu'une lezma de 30,000 francs, et l'aghalik des Flissat-oum-el-Lil une

---

directement les Guechtoula, Oulad-el-Aziz, Beni-Meddour, Beni-Yala, Beni-Aïssi, Mecheddala, Beni-Ouakour, Beni-Kani, Cheurfa, Beni-Mellikeuch.

lezma de 10,000 francs. Quand ils avaient acquitté leur impôt, les Kabyles soumis pouvaient faire tout ce qu'ils voulaient chez eux, et tous les marchés de l'Algérie leur étaient ouverts, avec la protection de toutes les autorités françaises pour leur sécurité. S'ils avaient eu la sagesse de chasser les cherifs de leur territoire, ils auraient joui encore de longues années, et à peu de frais, d'une quasi-indépendance; car nous ne demandions que leur neutralité.

Au mois de juillet 1849, apparaît le cherif Si Mohamed el Hachemi, dont nous avons raconté le courte histoire dans la *Revue africaine* de 1870 (page 349). Nous ne reviendrons pas sur ce récit, et nous nous bornerons à rappeler qu'il a trouvé la mort aux Cheurfa des Beni-Mançour, dans un combat livré, le 3 octobre 1849, aux goums du lieutenant Beauprètre.

Mouley Brahim s'était attaché à la fortune de ce cherif et nous le retrouvons, à la fin d'octobre, à la zaouïa de Sidi Ahmed ben Driss, dans les Illoula-Oumalou, suivi d'une trentaine de cavaliers arabes. Qu'était-il devenu, depuis la fin de 1845 jusqu'à ce moment ? Nous l'ignorons; nous savons seulement qu'au mois d'octobre 1846, il est signalé dans le Djebel Amour, détroussant les voyageurs et se mettant à la suite du cherif Bou Maza du Dahra, dans les derniers événements qui ont précédé sa reddition au colonel de Saint-Arnaud.

Puisque nous sommes chez les Ben-Dris, nous rappellerons en quelques mots ce qu'était cette étrange zaouïa.

A la zaouïa Ben-Dris, il y avait deux sortes d'étudiants : les étudiants de la lecture ou de la planchette (1), et les étudiants de la massue (tolba-ed-debbouz). Les premiers ressemblaient à tous ceux qu'on trouve dans les autres

---

(1) Voir, pour plus de détails, *la Kabylie et les coutumes kabyles*, par Hanoteau et Letourneux, tome II, page 126.

zaouïa ; les étudiants de la massue formaient une association de bandits, qu'on devait être au moins étonné de trouver sous l'invocation du saint fondateur de la zaouïa, Sidi Ahmed ben Dris. Ces étudiants d'un nouveau genre étaient les plus nombreux, leur nombre dépassait souvent trois cents, sans compter les anciens affiliés, qui s'étaient retirés dans leurs familles et qui se faisaient un plaisir de répondre à l'appel de leurs frères, lorsqu'il y avait un bon coup à faire. Leur métier était de dépouiller ou d'assassiner les voyageurs de jour comme de nuit, de voler et de tuer ou de rançonner les gens du pays. Ils attaquaient quelquefois des villages à force ouverte, et, lorsqu'ils ne se croyaient pas assez forts pour réussir de cette façon, ils coupaient les arbres, incendiaient les maisons et les meules de paille, se mettaient en embuscade pour enlever les troupeaux et même les gens.

Il n'y avait qu'un moyen de se mettre à l'abri de leurs coups, c'était de se faire le serviteur de la zaouïa, moyennant le paiement d'un tribut annuel.

Lorsqu'ils étaient en expédition, les tolba-ed-Debbouz avaient une sorte d'organisation et de discipline militaires ; ils marchaient en pelotons alignés, au son du tambour ou de la flûte en roseau, chaque groupe ayant son chef. Celui qui fuyait était chassé de l'association.

Partout où les tolba-ben-Dris passaient, ils exigeaient une large hospitalité, et on se serait bien gardé de la leur refuser.

Dans les luttes de tribu à tribu, on avait souvent recours aux tolba-ben-Dris, dont on payait le concours à prix débattu. Il semble incroyable qu'une pareille institution ait pu longtemps subsister ; pourtant, quoi d'étonnant à ce qu'un pays, n'ayant ni pouvoir central, ni force publique, n'ait pas pu se débarrasser de cette monstrueuse exploitation, lorsque nous voyons des peuples plus civilisés ne pas mieux réussir chez eux, avec des troupes et une nombreuse police. D'ailleurs, les tolba-

ben-Dris avaient bien soin de ne pas s'attaquer aux gens de leur tribu ou des tribus voisines, où ils n'avaient que des alliés et des serviteurs, et il aurait fallu une véritable expédition pour aller les chercher dans leur asile.

Les tolba-ben-Dris étaient des partisans tout trouvés, pour tous les cherifs, qui leur fournissaient l'occasion d'opérer plus en grand; ils avaient fait cause commune avec Si Mahamed El Hachemi, et ils faisaient de même avec Mouley Brahim.

La question qui s'agitait entre eux, en octobre 1849, était d'arriver à faire rendre gorge à Si El Djoudi, qui s'était emparé du trésor du cherif défunt; mais ils avaient affaire à un homme qui n'entendait pas raison en pareille matière, et, après quelques escarmouches sans importance, celui-ci finit par garder ledit trésor, qui se composait d'environ 1,500 francs.

Mouley Brahim ne tarda pas à faire la paix avec Si El Djoudi; car nous le voyons, peu après, parcourir les tribus qui reconnaissaient la suprématie de ce marabout, en compagnie de deux autres cherifs, dont l'un s'appelait Mohamed ben Abd Allah ; on ignore le nom de l'autre.

Il visita successivement les Illoula-ou-Malou, les Beni-Idjeur, les Akbiles, les Beni-Attaf, les Beni-bou-Drar, les Beni-Ouassif, les Beni-bou-Akkach, les Beni-Yenni, prêchant la guerre sainte, annonçant l'arrivée prochaine du Moul-Saa, et récoltant les offrandes des Kabyles ; il alla aussi visiter la célèbre maraboute Lalla Fatma, à Ourdja. Ses prédications furent partout accueillies avec faveur; on s'assemblait autour de lui, on promettait le concours des croyants, on récitait la Fataha, et on faisait une décharge générale des armes à feu (miiz) pour consacrer l'alliance.

Mouley Brahim était un homme d'une quarantaine d'années, de taille moyenne, ayant un certain embonpoint, il avait une longue barbe noire, il était instruit et avait plutôt les allures d'un marabout que d'un chef de bande; les Kabyles avaient beaucoup de respect pour lui

et lui soumettaient volontiers leurs affaires. Il avait un caractère assez doux et se laissait facilement effacer; aussi ne joua-t-il jamais qu'un rôle secondaire et se mit-il à la remorque des gens plus entreprenants avec lesquels il s'est rencontré. On lui reproche d'avoir commis des atrocités dans l'oued Sahel, à la fin de 1850; mais nous croyons qu'on doit plutôt s'en prendre aux gens sans aveu qui avaient grossi son parti, qu'à lui-même. Il était mokaddem de l'ordre de Si Abd er Rahman bou Gobrine, mais il paraît n'avoir fait que peu de prosélytisme religieux.

Le 15 février 1850, Mouley Brahim parut sur le marché du dimanche des Beni-Raten, suivi d'une trentaine de cavaliers, et il voulut y prêcher la guerre sainte; mais là, il reçut un accueil tout autre que celui auquel on l'avait accoutumé. On lui déclara que s'il venait comme hôte, il serait le bienvenu dans la tribu; mais que s'il se présentait comme cherif, on ne pouvait pas l'accueillir, la coutume des Beni-Raten s'y opposant.

Comme on paraissait vouloir lui faire un mauvais parti, Mouley Brahim quitta le marché et alla se réfugier à la zaouïa de Si Ahmed ou Saïd, à Adeni, où il reçut l'hospitalité. Son intention était d'aller, le lendemain, dans les Beni-Aïssi; mais il apprit dans la nuit que les Beni-Raten s'étaient réunis et voulaient l'attendre, au passage de la rivière, pour le dépouiller. Il n'osa pas tenter l'aventure, et il alla à Tamazirt, chez les Aït-ou-Amar, qui lui donnèrent leur anaïa et le firent passer, le lendemain, à la zaouïa de Sidi Mhamed ou El Hadj, dans les Beni-Aïssi.

Il est à remarquer que les Beni-Raten n'ont jamais reçu chez eux aucun cherif étranger; les autres tribus kabyles doivent regretter aujourd'hui de n'avoir pas suivi cet exemple.

Mouley Brahim retourna à la zaouïa Ben Dris, et, le 25 mars, il franchit le Djurdjura pour s'établir dans les Beni-Mellikeuch. Cette tribu était, sans contredit, la plus turbulente et la plus belliqueuse de l'Oued-Sahel;

sans cesse en guerre avec ses voisines, elle avait acquis une certaine pratique du métier des armes et elle avait, à ce point de vue, une supériorité marquée sur les autres tribus, dans les affaires desquelles elle intervenait volontiers. Les Beni-Mellikeuch se figuraient avoir fait reculer la colonne du colonel Canrobert, en juillet 1849, et cela ne contribuait pas peu à enfler leur orgueil. Ils étaient perpétuellement insoumis et ils donnaient asile à tous les révoltés du pays; au moment où Mouley Brahim arriva chez eux, il y avait, en particulier, au village de Teharkatin, une fraction des Ouled-Ali de l'Ouennour'a, à laquelle s'étaient joints quelques Oulad-Djellal, qui reconnaissaient pour chef un nommé Mohamed ben Messaoud, cavalier énergique et redouté. Ces étrangers pouvaient fournir une vingtaine de chevaux et une cinquantaine de fantassins, et ils s'occupaient à détrousser les voyageurs, particulièrement sur la route des Portes-de-Fer et même dans l'Ouennour'a, où ils avaient des complices.

Mouley Brahim fut bien accueilli dans les Beni-Mellikeuch; il s'établit dans la maison de Sliman Naït Amar, d'Irzer-ou-Guentour. Sa troupe se grossit rapidement de tous les mécontents du pays, et il se mit à envoyer des lettres et des émissaires, pour entraîner à sa suite les tribus de l'Oued-Sahel.

Après l'expédition de juillet 1849, dirigée par le colonel Canrobert, il avait été décidé que les Beni-Yala, Beni-Aïssi et Mecheddala s'établiraient dans la plaine et y construiraient des villages; le but qu'on se proposait était de soustraire ces tribus à l'influence des Kabyles du versant Nord du Djurdjura et à celle des cherifs, et de rendre leur protection plus facile au moyen de nos goums. Cette mesure éprouva une grande résistance de la part des tribus qu'elle atteignait, lesquelles avaient d'importantes plantations à surveiller dans la montagne et y avaient leurs habitudes; aussi fut-on obligé de sévir contre elles à plusieurs reprises. Ainsi, le 21 janvier

1850, le lieutenant Beauprêtre fait une razzia sur les Beni-Hammad-et-Selloum; le 5 mars suivant, il brûle le village de Belbara, qui ne voulait pas se décider à s'établir en plaine. Il en résulta un mécontentement que Mouley Brahim mit à profit. Il agissait également sur les tribus du cercle de Bougie (1), et il avait fait soulever les Beni-Our'lis, les Beni-Immel et les Tifra, qui eurent un engagement sérieux, près de Trouna, le 21 mai 1850, avec la colonne du général Barral, lequel reçut, dans le combat, une blessure mortelle. Les insurgés laissèrent sur le terrain 200 des leurs; les villages des Beni-Immel furent livrés aux flammes et les tribus révoltées firent leur soumission peu de jours après.

C'est à la même époque qu'eut lieu la soumission des Beni-bou-Drar, tribu du versant Nord du Djurdjura. Cette tribu ne vit guère que du colportage; ses hommes valides se répandent dans toute l'Algérie et ne reviennent, le plus souvent, chez eux, qu'une fois l'an, à l'époque de la récolte des figues; dans certaines saisons, on ne trouve dans leurs villages que des femmes et des vieillards.

Les hostilités constantes, en empêchant leur industrie, les réduisaient à la misère; aussi, dès le mois de mars 1850, les Beni-bou-Drar avaient-ils fait, à Aumale, des ouvertures de soumission; ces ouvertures furent accueillies, et le 10 mai, cinq chikhs de la tribu et même de villages voisins : El Hadj Hammich ou Ali, de Tala-Ntazert ; Amar Naït Yahia, de Bou-Adenan ; Dahman Naït Betroun, d'Iril-bou-Ammès ; Mohamed Saïd Naït El Amara, des Aït-Saada (Attaf) ; Si Amar ben Mihoub, des Aït-Sidi-Atman (Beni-ben-Akkach), amenèrent à Aumale des mulets de Gada.

Le 17 juillet, ils furent présentés, à Blida, au général

(1) Ce cercle, qui avait toujours fait partie de la division d'Alger, a été rattaché à la division de Constantine et à la subdivision de Sétif, par décret du 10 mai 1850.

commandant la division, par le capitaine Petit, chef du bureau arabe d'Aumale, et reçurent des burnous d'investiture et des cachets. Ils eurent soin de ne jamais mettre, chez eux, leurs burnous; mais ils se servirent fructueusement de leurs cachets, en délivrant des permis de voyage moyennant une honnête rémunération.

Cette soumission n'avait rien de sérieux; mais elle devait contribuer à désagréger les tribus des Zouaoua, en y créant un parti favorable à nos intérêts. D'autres tribus, les Beni-bou-Akkach, les Beni-Irguen, demandèrent aussi à se soumettre, mais les événements ne permirent pas de donner suite à leur demande.

Au mois d'août 1850, Mouley Brahim va faire de la propagande dans les tribus du haut de la vallée; le 13, il était aux Beni-Ouakour; le 15, aux Aït-ou-Alban; le 16, il rentre dans les Beni-Mellikeuch, sans avoir rien entrepris contre les populations soumises. Le 21 août, il va dans les Beni-Our'lis et attaque le village de Takats; mais il est repoussé; le 3 septembre, il fait, sans plus de succès, une tentative sur les Beni-Yala. A cette époque, un choléra intense sévissait dans l'Oued-Sahel, et les Kabyles trouvaient fort mauvais qu'un homme qui se disait cherif allât les attaquer dans un pareil moment, et pendant le jeûne du Ramadan.

Au mois de septembre, un nouveau cherif, qui se fait appeler Mohamed ben Abdallah et se fait passer pour Bou Maza, est signalé dans les Beni-Sedka; il disait venir de France, mais, en réalité, il arrivait des Flitta. Il se mit aussitôt, sans grand succès, à inscrire des askars et des khiala. Le 23 septembre, il attaque le village d'Indjedjera, des Beni-Meddour, et il est repoussé avec une perte de 4 hommes tués et beaucoup de blessés; le 29, il renouvela son attaque, sans plus de résultat. Il essaie alors de se mettre à la tête d'un parti de Beni-Irguen, Ahl-Ogdal, Beni-Chebla, pour forcer quelques fractions restées neutres à se joindre à lui; mais il est insulté, frappé au

bras d'un coup de sabre, et il disparaît sans qu'on entende plus parler de lui.

Pour mettre un terme aux déprédations exercées par la bande de Mohamed ben Messaoud, le général commandant la division de Constantine envoya, au mois d'octobre 1850, le capitaine Bonvallet avec un fils de Mokrani et 100 chevaux des Hachem, pour protéger la route des Portes-de-Fer; il établit son campement à Azrou, au-dessus de Bab-el-Kebir, auprès de la zmala de Kouider ben Abd Allah ben Betka.

Dans la soirée du 5 décembre, le capitaine Bonvallet, qui avait été obligé de renvoyer son goum, par suite du mauvais temps, est attaqué tout à coup par Mohamed ben Messaoud, suivi de ses cavaliers et d'une centaine de piétons venus de l'Ouennour'a: il n'avait plus avec lui que 5 spahis et 5 hommes du pays, mais il n'en fit pas moins la défense la plus énergique. Le combat dura de 6 heures 1/2 à minuit; les insurgés furent repoussés avec une perte de 2 hommes tués, dont l'un abandonné sur le terrain, était le frère de Mouley Brahim, de 6 blessés, dont 2 mortellement, d'un cheval tué et de 2 blessés. De notre côté, nous n'avions qu'un seul blessé, mais les insurgés avaient pénétré dans le camp, ils avaient enlevé 4 chevaux à la corde et ils les avaient emmenés, à la faveur d'un petit ravin qui prend naissance près de la zmala.

Cette affaire était toute à notre avantage, puisque, malgré la grande supériorité du nombre, les assaillants avaient été repoussés avec des pertes relativement sérieuses; les insurgés n'en regardèrent pas moins ce combat comme une victoire, et ils ramenèrent en triomphe dans les Beni-Mellikeuch les chevaux du capitaine Bonvallet (1).

---

(1) Profitant de l'effet produit chez les Djouara, fraction des Oulad-Ali, par les recherches faites pour découvrir les gens qui avaient aidé Mohamed ben Messaoud dans l'attaque d'Azrou, ce chef de bande décide 45 tentes de cette fraction à le rejoindre. Elles passent

A la suite de l'affaire d'Azrou, il fut décidé que le capitaine Bonvallet continuerait à rester dans les Beni-Abbès avec un goum, mais qu'il changerait fréquemment de campement, et que le lieutenant Beauprêtre resterait en permanence dans l'Oued-Sahel, avec un goum de 150 chevaux de choix relevé tous les quinze jours. La mission de ce dernier était ainsi définie : — Profiter de toutes les occasions favorables pour faire le plus de mal possible aux Beni-Mellikeuch, n'agir qu'avec certitude du succès, et, sous aucun prétexte, ne s'engager jamais dans la montagne avec le goum.

Le lieutenant Beauprêtre devait choisir son campement dans un endroit favorable, y construire des abris pour les chevaux, et entourer le tout d'un retranchement en pierres sèches et en terre, pour mettre le camp à l'abri d'un coup de main. Il s'établit sur l'emplacement où devait s'élever, un peu plus tard, le bordj des Beni-Mançour.

Bien que Mouley Brahim n'eût guère essuyé que des revers, sa présence dans les Beni-Mellikeuch, les émissaires qu'il envoyait partout, jetaient une grande perturbation dans les tribus de l'Oued-Sahel; nous n'avions plus, de ce côté, sur la rive gauche, qu'un seul partisan fidèle : c'était Si Mohamed Saïd ben Ali Cherif, chef de la zaouïa de Chellata. Cette grande personnalité indigène, qui est trop connue pour que nous ayons à nous étendre à son sujet, n'avait pas de commandement, à proprement parler; mais on lui avait confié la gestion des affaires de cette région. Ben Ali Cherif avait toujours mis à notre service la grande influence religieuse qu'il possédait, mais il n'avait plus guère de point d'appui que dans les Illoula-Acameur, et ceux-ci, ayant été victimes d'une razzia faite par erreur sur eux par le goum d'Aumale, voulurent l'abandonner.

---

aux Beni-Mellikeuch, dans la nuit du 3 au 4 janvier, abandonnant leurs cultures et leurs silos remplis.

Ben Ali Cherif envoya, au mois de novembre, sa démission de représentant de notre autorité, en se plaignant de l'abandon dans lequel on le laissait. Le Gouverneur général prescrivit de faire tous les efforts pour le faire revenir sur sa résolution, et le lieutenant Beauprêtre eut, à cet effet, une entrevue avec lui le 19 décembre. Ben Ali Cherif demanda une somme de 10,000 francs pour indemniser les gens de sa tribu des pertes qu'ils avaient subies et les ramener ainsi à lui. Cette demande lui fut accordée quelques jours plus tard. La présence d'un goum en permanence à Beni-Mançour lui assura d'ailleurs un point d'appui, en cas de danger.

Le 18 janvier 1851, les Mecheddala envoyèrent deux des leurs au lieutenant Beauprêtre pour demander à faire leur soumission; celui-ci y consentit en posant comme condition que les insurgés paieraient trois douros d'amende par famille; cette condition fut trouvée trop dure par les Mecheddala. Le lendemain 19, avec les contingents des Beni-Yala et des tribus de la rive droite, appuyés par les goums, le lieutenant Beauprêtre attaque et enlève, en peu d'instants, les villages des Oulad-Ali-ou-Temim, des Beni-Oualban, de Sahridj et d'Aïach, qui sont pillés et livrés aux flammes. Le lieutenant Beauprêtre fait alors attaquer le village de Selloum; il ne s'était pas fait une idée suffisante des obstacles naturels que présentent les abords de ce village; nos goums sont repoussés avec une perte de 4 blessés et une jument tuée. Cet échec était insignifiant; il eut pourtant un grand retentissement en Kabylie.

Quelques jours après, le goum prit sa revanche de l'échec de Selloum; le 26 janvier, il tomba à l'improviste sur des troupeaux qui paissaient dans les oliviers du pied de la montagne des Beni-Mellikeuch, sous la garde de contingents kabyles. Ceux-ci sont mis en fuite après une fusillade d'une heure, et le goum ramène un troupeau de 400 moutons ou chèvres et 4 mulets. De notre

côté, personne n'avait été atteint; seulement, au retour, un cavalier se noya en passant la rivière.

Les troupeaux razziés appartenaient aux Djouara, que nous avons vu s'enfuir de chez eux pour rejoindre Mohamed ben Messaoud. Ils demandèrent l'aman et rentrèrent dans leur tribu quelque temps après.

Dans la nuit du 15 au 16 février, 200 piétons conduits par Mouley Brahim et Mohamed ben Messaoud, et partis des Beni-Mellikeuch, attaquent le village des Beni-Ikhelef, des Mecheddala, et mettent le feu à deux gourbis en avant des maisons. Les habitants se défendent énergiquement; les gens du village des Oulad-Brahim accourent, conduits par leur chef Hammou ben Amraoui, au secours de leurs voisins, et les assaillants sont repoussés, avec 2 hommes tués, dont l'un était Amar ben Mansour, brigand redouté.

Ces constants insuccès décourageaient les rebelles, et on parlait de soumission chez les Beni-Mellikeuch et les Tolba-ben-Dris; la misère était grande, et tous ces réfugiés étaient une lourde charge pour le pays, depuis qu'on ne faisait plus aucune prise. C'est sur ces entrefaites que le cherif dont nous avons surtout voulu raconter l'histoire vint donner à l'insurrection un nouvel essor.

CHAPITRE II

Apparition de Bou Bar'la. — Razzia sur Ben Ali Cherif. — Combat de Selloum. — Insurrection des tribus de l'Oued-Sahel. — Attaque de Bougie. — Opérations de la colonne du général Camou.

Vers 1849 arriva dans les tribus du cercle d'Aumale un étranger venant de l'Ouest, qui se mit à parcourir les villages et les marchés; il se disait taleb et il écrivait des talismans préservant de toutes sortes de maux et guérissant toutes les maladies; il faisait aussi le métier de devin, et il avait, paraît-il, un procédé tout particulier pour rendre fécondes les femmes stériles. On l'a accusé de faire, en outre, de la fausse monnaie.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, à barbe noire et peau basanée; avec ses traits vulgaires, son nez camus et enfoncé à la racine, sa large face et ses lèvres épaisses, on pouvait le trouver laid, mais on ne pouvait lui refuser une physionomie intelligente. Ce qu'il avait de remarquable, c'étaient ses grands yeux noirs qui, lorsqu'il était irrité, ce qui arrivait souvent, prenaient une expression terrifiante. Il était de taille moyenne, mais trapu et vigoureux, et toute sa personne respirait la force et l'audace. Dans ses excursions, il était toujours monté sur une belle mule grise, et on ne le connaissait, dans le pays, que sous le nom de Bou Bar'la *(le père à la mule)*.

Sa physionomie n'était pas du tout celle d'un faiseur d'amulettes; aussi, la petite industrie qu'il exerçait n'était-elle qu'un moyen de pénétrer partout et de circuler dans les tribus sans éveiller de soupçons; en réalité, il cherchait, par des menées ténébreuses, à réveiller

l'insurrection dans la région qui avait suivi Mouley Mohamed en 1845.

D'où venait ce personnage? On n'en savait rien exactement, et lui-même ne demandait sans doute pas mieux que de laisser la chose dans le mystère. Les uns le croyaient Marocain, d'autres en faisaient un ancien spahis originaire de Miliana, d'autres en ont fait un évadé du bagne de Toulon.

Bou Bar'la s'était marié à la nommée Fatma bent Sidi Yahia ben Aïssa, originaire des Oulad-Sidi-Aïssa, qui habitait avec ses frères, dont l'aîné était Si Letreuch ben Aïssa, la fraction des Oulad-Sultan, dans la tribu des Adaoura. C'était là qu'il avait son domicile. Il séjournait fréquemment aux Adaoura, chez Si Mohamed Brahim, des Oulad-Sidi-Mohammed-el-Khider, et aux Oulad-Dris, chez Ali ben Djafer.

Au commencement de 1851, les menées de Bou Bar'la ayant été dénoncées au bureau arabe d'Aumale, des ordres furent donnés pour le faire traquer partout et le faire arrêter. Prévenu à temps, il s'enfuit précipitamment, laissant sa femme chez son beau-frère, et il alla chercher un refuge au village d'El-Kela, des Beni-Abbès, dépendant de Bordj-bou-Arréridj, chez un nommé Ahmed ben Haroun, de la fraction des Aït-Haroun. Il chercha à dissimuler le plus possible sa présence, et il ne voyait ostensiblement personne; il se mit secrètement en relations avec les Beni-Mellikeuch, chez lesquels il avait le désir d'aller, par l'intermédiaire de deux hommes de cette tribu, Arab ou Kerrouch et El Hadj Ali Naït Oudia.

Les gens de Kelaa ne tardèrent pas à apprendre à quel hôte dangereux leur village avait donné asile, et il se forma deux partis : l'un, composé des gens du sof d'Hammou-Tahar-ou-Tajja, voulait le livrer à l'autorité française; l'autre, composé des gens du sof des Oulad-Mokran, n'en voulait rien faire. On se battit dans le village, à coups de bâton, et, comme cette querelle fai-

sait du bruit et que le parti d'Hammou-Tahar devenait le plus fort, Bou Bar'la comprit qu'il ne lui restait qu'à se sauver au plus vite. Il s'entendit avec ses amis des Beni-Mellikeuch, et il s'enfuit furtivement, dans la nuit du 23 au 24 février 1851. Il était resté environ un mois à El-Kela.

Les Beni-Mellikeuch étaient venus au-devant de Bou Bar'la jusqu'à la limite de la tribu des Beni-Abbès ; ils le firent monter sur un cheval qu'ils lui avaient amené, car il était à pied, et ils le conduisirent en grande pompe à la maison du marabout Si Abd el Kerim ben Ali ben Abd Allah, au village d'Aggachen (1).

Voici deux lettres de la subdivision d'Aumale, dans lesquelles il est question de l'entrée en scène de ce nouveau cherif :

Aumale, le 22 février 1851.

« J'ai l'honneur de vous informer qu'un nouveau che-
» rif est venu s'installer, il y a quelques jours, chez les
» Beni-Mellikeuch. Cet homme, originaire de l'Ouest,
» paraît avoir pour nom réel : Hadj-Moussa, mais son
» cachet porte celui d'Hadj Mustapha ben Mohamed (2) ;
» il a résidé autrefois, pendant quelque temps, dans les
» montagnes voisines d'El-Babour, et c'est de là, qu'en
» se disant parent de l'ex-émir El Hadj Abd el Kader, il
» écrivit un jour à M. le général Herbillon, le priant de
» lui envoyer quelques secours en argent. Mais des ren-
» seignements ne tardèrent pas à faire reconnaître qu'El
» Hadj Moussa n'était nullement parent de l'ex-émir, et
» le général lui refusa tout secours.

---

(1) Ce marabout avait été caïd des Beni-Mellikeuch.

(2) Ce personnage va devenir bientôt un des lieutenants de Bou Bar'la.

» Jusqu'à présent, cet homme a fait peu de bruit chez » les Beni-Mellikeuch, parce qu'il n'a pu s'entendre en» core avec Mouley Brahim, qui paraît peu disposé, jus» qu'à ce jour, à partager avec lui son influence et ses » faibles ressources.

. . . .

» L'on annonce aussi l'arrivée prochaine, chez les » Beni-Mellikeuch, d'un marabout qui se présente comme » cherif et se donne déjà, comme Bou Maza, le nom de » Mohamed ben Abd Allah.

» Cet homme, qui s'appelle réellement Si Mohamed » Lemedjed ben Abd el Malek, a pour surnom Bou Bar'la, » et c'est sous ce dernier titre qu'il paraît être connu. » On dit qu'il est venu prendre domicile, pendant quel» que temps, à El-Kelaa des Beni-Abbès, et qu'à peine » était-il arrivé dans ce dernier lieu, il avait demandé à » des gens de la famille du khalifa de la Medjana des se» cours en argent, afin d'inscrire des askars. Sur le re» fus qui lui aurait été fait à cet égard, il aurait demandé, » pour toute faveur, l'autorisation de rester à El-Kelaa, » ce qui lui aurait été accordé.

» Il paraîtrait qu'avant de venir à El-Kelaa, Bou Bar'la » serait allé visiter le khalifa et lui aurait demandé, en se » présentant comme un simple marabout, la permission » d'établir chez lui une école ; le khalifa lui aurait refusé » aussi cette permission.

» Depuis son installation à El-Kelaa, il s'occuperait, » dit-on, ouvertement, comme le font beaucoup de tolba, » à écrire des amulettes, et il entretiendrait une corres» pondance assez suivie avec le khalifa. J'ignore si ce » dernier dire est exact; dans tous les cas, ceci pour» rait s'expliquer, sans soupçonner, en quoi que ce soit, » la conduite du khalifa, par la nécessité dans laquelle » se trouvait Bou Bar'la de conserver, tant qu'il est » parmi nous, de bonnes relations avec une famille au » pouvoir.

» Mais, ce qui paraîtrait beaucoup plus certain, c'est » qu'il aurait écrit, tout récemment, au nommé Si Mus- » tapha ben Mahi Eddine, lequel aurait joué un rôle chez » les Beni-Ourlis, et qui serait aujourd'hui chez les Beni- » Mellikeuch, une lettre par laquelle il semblerait avoir » des intelligences avec les insurgés et exprimerait le » désir de se rencontrer bientôt avec eux.

» Je vous envoie ci-joint copie de la traduction de » cette lettre.

» *Signé :* D'AURELLES. »

Voici cette traduction :

« A Si Mustapha ben Mahi Eddine, conservateur de la » religion.... Ta lettre nous est parvenue, et, après » l'avoir lue, nous avons compris son contenu, qui » nous apprend que tu es bien portant. Dieu en soit » loué ! Ce que tu as perdu, Dieu te le rendra, et ce dont » nous t'informons, c'est le bien, s'il plaît à Dieu. Je te » conseille d'être lent dans tes opérations, de ne pas être » léger et de patienter.

» Quant à celui qui est avec toi, Ahmed el Kecenni, » aies-en bien soin et sois bien avec lui. A l'arrivée de » la présente, envoie à Sidi Sadok el Mazouni Khodja et » dis-lui qu'il aille chez toi ; fais-le lui dire partout où il » sera; qu'il prenne avec lui tous ses effets et enfin » tout ce qu'il a. Arrivé chez toi, qu'il m'écrive une » lettre de sa main, et cela avec le vrai mot d'ordre que » nous avions dans le temps.

» Écris-moi aussi une lettre, et nous nous rencontre- » rons sans que personne soit présent. »

(Le cachet porte le nom de Si Mohamed ben Lemdjed ben Abd el Malek.)

Une autre lettre, adressée aux Illoula et saisie plus tard, porte le nom de Si Mohamed ben Abd Allah ben Abd el Malek, avec le même cachet que ci-dessus.

N° 28. Aumale, le 1er mars 1851.

« J'ai l'honneur de vous informer que le derwiche Bou
» Bar'la, qui était à El-Kelaa des Beni-Abbès, vient de
» passer chez les Beni-Mellikeuch. Ce mouvement s'est
» fait dans la nuit du dimanche 23 au lundi 24 courant.
» Les insurgés arabes, retirés chez les Beni-Mellikeuch,
» sont allés à sa rencontre et lui ont, dit-on, offert un
» cheval de gada.

» M. Beauprêtre, en me donnant cette nouvelle, me
» fait une demande dont je considère l'effet comme assez
» important pour vous en rendre compte immédiatement.
» Il pense qu'il serait bon et prudent de placer, pendant
» quelque temps, le goum au Mergueb des Beni-Aïssi,
» et il admet que cette position serait aussi bonne pour
» nous que celle qu'il occupe, en ce moment, aux Beni-
» Mançour. De ce nouveau point, il dit qu'il verrait venir
» sans danger, et tout en les observant, les derwiches
» qui sont chez les Beni-Mellikeuch.

» En faisant ce mouvement, nous revenons à cinq lieues
» environ en arrière du point avancé de Beni-Mançour,
» et je regarde comme une chose fâcheuse d'abandonner
» momentanément ce dernier poste, surtout dans les
» circonstances présentes. En effet, les Kabyles et les
» insurgés retirés chez eux ne croiront-ils pas que l'ar-
» rivée dans leurs montagnes des deux derwiches est le
» motif de ce déplacement ?

» D'un autre côté, ne serait-il pas admissible que les
» insurgés, nouvellement remués et excités par ces
» deux fanatiques, eussent l'idée de tenter un coup de

« main sur notre camp, et M. Beauprêtre ne se regarde-
» rait-il pas comme assez en sûreté chez les Beni-
» Mançour?

. . . .

» *Signé :* D'AURELLES. »

En arrivant aux Beni-Mellikeuch, Bou Bar'la, par ses allures décidées, par sa parole énergique et entraînante, avait aussitôt rallié tout le monde autour de lui ; Mouley Brahim s'était effacé immédiatement pour lui laisser la direction des affaires. Bou Bar'la vit accourir beaucoup de gens, curieux de voir le nouveau cherif; il écrivit de nombreuses lettres de tous côtés, et son arrivée jeta une grande émotion, aussi bien dans les tribus soumises que dans les tribus insoumises. Nous en voyons le contre-coup dans la lettre ci-dessus, car le lieutenant Beauprêtre, qui ne passait pas pour pusillanime, n'aurait pas demandé à reculer son campement s'il n'avait senti quelque chose d'inusité dans les tribus, et peut-être même chez les siens.

La lettre suivante contient le récit de la première rencontre de Bou Bar'la avec nos goums :

N° 29. Aumale, le 2 mars 1851.

« Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire par ma
» lettre d'hier, j'ai autorisé M. Beauprêtre, s'il en recon-
» naissait la nécessité, à transporter son camp au Mer-
» gueb des Beni-Aïssi.

» Une lettre que je reçois à l'instant de M. Beauprêtre
» m'apprend qu'il ne croit pas devoir faire encore ce
» mouvement. Mais, vu le peu de forces qu'il a, en ce

» moment, avec lui, il me propose, tout en laissant chez » les Beni-Mançour ses bagages et ses *impedimenta*, de » parcourir la vallée de l'Oued-Sahel, en changeant cha- » que jour de camp, sauf à retourner chez les Beni- » Mançour, si le mauvais temps revenait par trop fort.

» Dans cette même lettre, M. Beauprêtre avait entendu » dire que les Beni-Mellikeuch devaient tenter, aujour- » d'hui, une razzia sur l'azib de Si ben Ali Cherif, situé » près d'Akbou.

» Le courrier qui vient d'apporter cette lettre m'en re- » met une autre, datée d'hier à 7 heures du soir, qui » m'apprend que les contingents des Beni-Mellikeuch, » augmentés de ceux de leurs voisins, renforcés par 50 » cavaliers des insurgés arabes, tout cela sous la con- » duite des deux derwiches, étaient descendus de leurs » montagnes et étaient arrivés jusqu'au moulin de Si » Abd el Kerim.

» Présumant que cette descente des Beni-Mellikeuch » avait pour but de tenter, à la tombée de la nuit, un » coup de main sur son camp, M. Beauprêtre avait en- » voyé en éclaireurs quelques fractions de son goum. » L'un des détachements ayant aperçu le mouvement des » kabyles, s'est mis en devoir de l'arrêter. Aux premiers » coups de fusil, un deuxième détachement du goum » est venu se joindre au premier, et M. Beauprêtre, pré- » venu par des gens des Beni-Mançour, a envoyé aussi- » tôt tout ce qui lui restait du goum, attendant dans le » camp, avec le peloton de spahis, le résultat du com- » bat. L'affaire n'a pas été longue; mais, dans le prin- » cipe, elle a été vigoureusement engagée.

» Le goum des insurgés a été plusieurs fois repoussé » par le nôtre; mais, dans une charge, deux de nos ca- » valiers de la tribu des Oulad-Ali-ben-Daoud, emportés » par leurs chevaux, ont été précipités dans un fourré » raviné, qui servait de retraite aux Beni-Mellikeuch, et » où le goum ne pouvait les sauver. Le lieu où ceci s'est » passé appartenant au territoire des Bou-Djelil, subdi-

» vision de Sétif, M. Beauprêtre a envoyé chez eux pour
» rechercher nos deux hommes. On a répondu qu'on ne
» les avait pas vus, et cependant ils n'ont pas été tués
» pendant le combat, et on les a vus un instant de l'autre
» côté de la rivière, se dirigeant chez les Bou-Djelil. Un
» troisième cheval de notre goum, trop fatigué, a été
» également abandonné et pris par l'ennemi.

» Les pertes en hommes, des insurgés, ne sont pas
» exactement connues ; mais on les dit plus considéra-
» bles que les nôtres. Nous savons seulement que deux
» de leurs cavaliers ont été tués ; le cadavre de l'un d'eux
» a pu être enlevé par l'ennemi, mais l'autre est resté
» en notre pouvoir, ainsi que leurs deux chevaux, dont
» l'un a été pris, il y a quelque temps, à M. le capitaine
» Bonvallet.

» Bien que les insurgés aient été obligés de se sauver
» en désordre, le point avancé où ils sont arrivés servira
» probablement à faire voir aux plus incrédules qu'ils
» ont eu un succès ; aussi, M. Beauprêtre pense-t-il, et,
» je crois, avec raison, que, dans les circonstances ac-
» tuelles, il ne doit pas faire le mouvement rétrograde
» dont je vous parlais hier, et il me demande que son
» goum soit porté à 300 chevaux.

» J'apprécie, mon général, que cette force est indis-
» pensable en ce moment, et je viens de faire donner des
» ordres pour que 200 cavaliers de nos goums aillent
» rejoindre immédiatement M. Beauprêtre, qui conser-
» vera ainsi avec lui, jusqu'à nouvel ordre, 300 chevaux.

» Dans cette dernière affaire, aux Beni-Mellikeuch,
» s'étaient joints les Illoula insoumis, dits Illoula-
» Oumalou, et les Beni-Idjeur, formant, en tout, environ
» 50 cavaliers et de 900 à 1,000 piétons.

» Le derwiche surnommé Bou Bar'la serait, dit-on, un
» ancien prisonnier des îles Sainte-Marguerite, où on
» l'appelait Hadj Mohamed el R'orbi, homme à redouter
» par son audace.

» *Signé :* D'AURELLE. »

L'extrait ci-après d'une lettre du 9 mars indique le sort d'un des cavaliers du goum qui avaient disparu :

« J'ai l'honneur de vous informer que le nommé Bou » Ras, de la tribu des Oulad-Ali-ben-Daoud, qui avait » disparu, est rentré le surlendemain au camp de M. » Beauprêtre, et est arrivé ici le 6 courant. Cet homme, » après avoir reçu un grand nombre de coups de sabre, » avait été laissé pour mort sur le bord de la rivière par » les Beni-Mellikeuch, qui étaient partis, emportant ses » armes, ses vêtements et emmenant son cheval. Quel- » ques heures après, Bou Ras avait pu se relever et » était parvenu à gagner, de nuit, le pays des Ben-Djelil ; » ceux-ci le firent reconduire à notre camp.

» Il reste encore, entre les mains des Beni-Mellikeuch, » le second de nos cavaliers, qui avait disparu dans la » même affaire ; c'est le fils de Tounsi ben Otman, caïd » des Oulad-Ali-ben-Daoud. D'après les renseignements, » les Beni-Mellikeuch ne l'auraient pas tué ; ils se se- » raient contentés de le garder prisonnier. »

Quelques jours après, le prisonnier est parvenu également à s'échapper.

Comme l'avait prévu le lieutenant Beauprêtre, les insurgés regardèrent le combat du 1er mars comme une grande victoire ; les femmes vinrent au-devant des vainqueurs, en poussant de joyeux « you, you », et le lendemain, une grande fête fut donnée à Akarrou-Taourirt, au-dessus de Tiharkatin. Il y eut une grande fantazzia, dans laquelle Bou Bar'la fit valoir ses talents équestres, qui étaient, en effet, remarquables ; les musiciens kabyles firent rage ; par trois fois, les Beni-Mellikeuch firent une décharge générale de leurs armes ; ce fut, en un mot, une allégresse universelle.

Bou Bar'la prit la parole, déclara qu'il était le véritable

Moul-Saa, chargé par Dieu de jeter les Nazaréens à la mer, qu'il était le cherif Mohamed ben Abd Allah bou Maza, qu'il était invulnérable, et il offrit aux personnes de l'assemblée qui auraient des doutes à ce sujet de tirer sur lui, pour en faire l'épreuve. Naturellement, personne n'osa émettre un doute aussi offensant. Mouley Brahim confirma ce que venait de dire Bou Bar'la, et il ajouta qu'il était bien le Moul-Saa dont il avait annoncé la venue prochaine. On récita alors la fatcha, et les notables de toutes les fractions vinrent prêter, entre les mains de Bou Bar'la, le serment de fidélité.

Le cherif donna aux Beni-Mellikeuch quatre caïds, qui furent : El Hadj Ali Naït Oudia, de Tar'alat; Ahmed ou Soula, d'Iaggachen; Si El Hadj Deha, de Tiharkatin; et El Hadj Mahi-Eddin, d'Irzer-ou-Guentour.

A partir de ce jour, Bou Bar'la se mit à trancher du sultan et son ambition n'eut plus de bornes ; nous allons dire quelques mots de ses habitudes et de sa manière de faire.

Bou Bar'la ne se laissait pas approcher facilement par le menu peuple; il avait des hommes de garde devant sa maison ou sa tente, et on ne pénétrait jusqu'à lui que quand on était appelé. Il traitait les affaires avec les grands des tribus et montrait de grandes prévenances pour les marabouts, dont il connaissait l'influence et qu'il cherchait à attirer à lui. Il s'exprimait très bien en arabe et ne manquait pas d'éloquence; il ne parlait pas le kabyle.

Dans ses relations avec les tribus, il évitait de prendre parti pour un sof, car il savait qu'il se serait fait des ennemis de l'autre sof, et il ne voulait avoir d'autres ennemis que les Français ou ceux qui les servaient.

Il était probablement de la secte des Derkaoua, mais nous n'en avons pas de preuve certaine; ce qui est avéré, c'est que, tout en se faisant le champion de la religion, il ne s'est pas occupé de propagande pour une secte re-

ligieuse, et que les khouan de Si Abd er Rahman bou Goberine affectèrent plutôt de s'écarter de lui, qu'ils ne s'empressèrent à le suivre. Le sentiment de l'indépendance menacée, la haine de l'Étranger suffisaient seuls pour grouper les Kabyles autour de lui. En 1871, l'insurrection a été faite, en Kabylie, par les khouan de Si Abd er Rahman, et presque uniquement par eux, mais les conditions n'étaient pas les mêmes; pour organiser un vaste soulèvement, dans un pays soumis et surveillé par une police vigilante, et étendre partout le réseau des adhérents, pour les fanatiser, il faut agir dans l'ombre, instituer une sorte de hiérarchie pour faire passer le mot d'ordre et centraliser les ressources sous le voile de la religion. La secte des khouan de Si Abd er Rahman, déjà fort répandue, se prêtait parfaitement à ces menées ténébreuses, et elle procurait l'obéissance passive des affiliés; aussi, quand le signal fut donné, l'insurrection éclata à la fois sur tous les points de la Kabylie.

A l'époque où Bou Bar'la est venu en Kabylie, les tribus étaient encore à peu près indépendantes; on pouvait agir ouvertement, et il n'y avait pas besoin, dans le pays, de manœuvres souterraines et de sociétés secrètes. Ces moyens furent seulement mis en œuvre dans les territoires qui nous étaient complètement soumis, comme nous le verrons plus tard.

Avant d'aller au combat, Bou Bar'la s'enfermait seul, afin de se livrer aux pratiques qui devaient le rendre invulnérable; il faisait ses ablutions, se parfumait, et on l'entendait marmoter des invocations. Nul ne l'approchait en ce moment. S'il eût négligé une seule des pratiques auxquelles il se livrait, le talisman qu'il portait et qui le rendait invulnérable aurait perdu sa vertu; de cette façon, il avait toujours une explication à donner, si les balles venaient à ne pas le respecter.

Il avait deux chevaux préférés : un noir, qu'il appelait Derouich et qu'il montait dans les grands jours de combat; un blanc, qui s'appelait Djiouad et qui servait pour

la parade et la fantazzia. Il portait toujours, à cheval, un fusil à deux coups, deux pistolets, un tromblon et un sabre. Dans le combat, au lieu de relever les pans de ses burnous sur sa selle, il les laissait flotter au vent pour se faire reconnaître. Il avait ses musiciens, ses drapeaux, et, en rentrant du combat, il ne manquait pas de faire faire la fantazzia à ses cavaliers, pour détourner l'attention des morts et des blessés.

Il avait un caractère emporté et violent, et avait la main prompte; il tuait sans miséricorde ceux qui l'avaient offensé ou dont il avait à se plaindre.

Il était, comme nous l'avons dit, excellent et audacieux cavalier, et il a fait preuve, en mainte occasion, du plus grand courage. Il excitait, de la part des Kabyles, autant d'admiration que de crainte. Il ne dédaignait pas un peu de jonglerie pour faire croire qu'il avait le don des miracles; voici comment il opérait pour transformer du papier en monnaie d'argent : il découpait avec des ciseaux, autour de la pièce de monnaie qu'il voulait reproduire, autant de ronds de papier qu'il voulait de pièces d'argent; il jetait le tout dans un fourneau, y ajoutait des herbes, des parfums, et faisait ses invocations. L'opération terminée, on trouvait dans la cendre le nombre de pièces voulu.

Comme les Kabyles n'auraient pas manqué de lui recommander d'employer ce procédé, plutôt que de recourir à leurs bourses, il avait soin de dire qu'il ne pouvait en faire usage que dans la plus extrême nécessité, et que l'opération magique à laquelle il devait recourir le rendait sérieusement malade.

Des gens, d'ailleurs, intelligents, qui ont vu faire ce miracle, y croient encore aujourd'hui très fermement (1).

(1) Un neveu de Lalla Fatma nous a raconté le tour de force suivant qu'il avait vu faire à Bou Bar'la : le cherif avait parié qu'il couperait les quatre jambes d'un bœuf d'un seul coup de sabre; l'animal était lui-même l'enjeu; il coupa, en effet, les quatre jambes d'un

On racontait des merveilles de son sabre, qui coupait les ennemis en morceaux, à des distances prodigieuses.

Sa réputation grandit rapidement, les choses merveilleuses qu'on disait de lui étaient colportées de bouche en bouche et recueillies avidement. Tous les aventuriers qui avaient passé leur existence à batailler dans les bandes d'Abd el Kader ou de ses lieutenants, et qui, incapables de reprendre la vie paisible du fellah, ne savaient plus que devenir, accoururent autour de lui, espérant voir revenir leur bon temps d'autrefois. La plupart d'entre eux étaient cavaliers. Bou Bar'la prit parmi eux ses lieutenants; nous citerons: Si Kouider Titraoui, Abd el Kader el Boudouani, Mohamed ben Messaoud, Abd el Kader el Medboh, Si El Haloui, El Hadj Mustapha, qui étaient des hommes audacieux et intrépides. Bou Bar'la rallia également à lui tous les partisans que s'était faits Mouley Brahim; les tolba Ben-Dris formèrent l'élite de ses fantassins.

Le cherif inonda de ses lettres, qui étaient des appels aux armes, toute la Kabylie, le Hodna, la subdivision de Médéa et même celle de Miliana (1).

Après avoir donné ces détails sur Bou Bar'la, il est juste que nous fassions aussi le portrait de l'adversaire qu'il trouva devant lui pendant presque toute sa carrière de cherif, nous voulons parler du lieutenant Beauprètre, et nous ne pouvons mieux faire, pour cela, que de reproduire l'appréciation donnée par le lieutenant colonel

---

seul coup, à hauteur du jarret. Sur les doutes que nous émîmes, le neveu en question nous affirma énergiquement qu'il avait vu, de ses yeux vu.

(1) Bou Bar'la se fit faire un cachet autre que celui que nous avons vu sur ses premières lettres; il était tout pareil à celui de Mouley Mohamed, que nous avons décrit; — seulement, son diamètre n'était que de 55 millimètres. Il portait, à la partie centrale: « Celui qui met sa confiance dans le bon par excellence, Mohamed ben Abd Allah bou Sif. » Il voulait ainsi prendre le surnom qu'avait porté le cherif Si Mohamed El Hachemi, mais ce fut celui de Bou Bar'la qui prévalut.

Bourbaki, dans une lettre écrite le 24 octobre 1851, au moment où on recherchait un officier actif et énergique pour mettre un terme aux incursions des Tunisiens. « Je ne connais personne qui convienne mieux que cet » officier, à la mission que vous voulez lui confier; sa » véritable vocation est celle de partisan. Il est doué de » sagesse dans la conception, de prudence hardie dans » la marche et d'énergie dans l'exécution. Ses habitudes » lui font aimer la solitude; très sobre, il se contente de » la nourriture des moindres arabes. Sa patience dans » l'attente lasse celle des indigènes; sa vigueur de com- » mandement jointe à sa face de lion et aux qualités gé- » néreuses qu'il a pour ceux qui le servent bien, en font » pour moi, le meilleur chef de bande que vous puissiez » trouver et je ne doute pas que, quelque temps après » son arrivée, les coureurs de frontière n'aient, ou changé » leurs habitudes ou émigré bien loin de La Calle. »

Le lieutenant Beauprêtre n'avait pas une grande instruction et il ne respectait pas toujours l'orthographe; mais les rapports qu'il a écrits intéressent toujours par leur lucidité et la profonde connaissance des hommes et des choses du pays arabe, qu'ils dénotent.

On lui a reproché de commander à la turque. Il est vrai qu'il a fait plus d'une exécution sommaire; mais, lorsqu'on est en guerre avec une population rusée et peu scrupuleuse, la sentimentalité n'est pas de mise, il faut inspirer la crainte. Dans une période troublée comme celle où il s'est trouvé en Kabylie, lorsqu'on prend, dans une embuscade, des coupeurs de route, on ne les envoie pas devant un conseil de guerre; ils seraient infailliblement acquittés, car ils prouveraient que, s'ils étaient de nuit sur les chemins, c'était pour leurs affaires et que s'ils étaient armés, c'était pour leur défense personnelle. Ce n'a été qu'après la soumission complète et sérieuse du pays, qu'on a pu revenir aux formes régulières de la justice.

Revenons maintenant à notre récit. Après sa première rencontre avec Bou Bar'la, dans laquelle, en somme, nos cavaliers avaient été ramenés, le lieutenant Beauprêtre s'était retiré, le 3 mars, à El-Mergueb. Ayant reçu des renforts le 6 et voulant agir par surprise, il recula encore jusqu'aux Beni-Yala et, à la nuit, il envoya un goum et des contingents des Beni-Yala et Beni-Aïssi vers les Mecheddala. Une rencontre eut lieu vers le village des Beni-Ikhelef, nos gens tuèrent 4 hommes des Beni-Ouakour, prirent 20 fusils et firent 14 prisonniers, parmi lesquels étaient des personnages influents de Mecheddala.

Quelques jours après Bou Bar'la réussit à enlever et à livrer au pillage et à l'incendie le village d'Iril-Hammad des Mecheddala, par la complicité d'une partie des habitants.

Cependant le cherif voulait frapper un coup retentissant, en s'attaquant à l'homme qui était notre seul allié dans l'Oued-Sahel, à Si ben Ali Cherif. Il eut à lutter avec les scrupules religieux des Kabyles qui étaient habitués à respecter son caractère de marabout, bien qu'il fit cause commune avec les français; il arriva pourtant à ses fins dans la journée du 18 mars. Nous allons donner le rapport du lieutenant Beauprêtre sur cette affaire.

Beni-Mançour, le 19 mars 1851.

« J'ai eu l'honneur de vous écrire ce matin deux lettres » dans lesquelles j'ai joint deux autres lettres de Ben » Ali Cherif, vous parlant de la malheureuse affaire qui » lui était survenue, mais je ne vous ai point donné de » détails sur la razzia faite sur son azib, ainsi que sa fuite » chez les Beni-Abbès.

» Ces deux événements sont les résultats d'un plan de » campagne mis à exécution par le derwiche et les Zoua-

» oua, ainsi que par la trahison des serviteurs du marabout. D'après leurs projets, les derwiches devaient » réunir le plus de contingents possible, dans le but de » faire une razzia ou une attaque sur quelques villages » soumis de la vallée. Ils avaient avec eux quelques fidèles associés des Zouaoua qui, pour mieux tromper » ses gens et ne pas laisser divulguer son secret, devaient » opérer de la même manière chez les Zouaoua. Une fois » tous ces contingents réunis, le derwiche se dirigea » mardi, jour convenu, sur l'azib de Si Ben Ali Cherif, » qui se trouve à deux lieues au-dessous d'Akbou et les » contingents Zouaoua du versant nord, sur la zaouïa et » le village (Chellata), afin d'attirer tous les partisans du » marabout dans le haut et faciliter l'attaque de l'azib » par le cherif et ses bandes.

» L'exécution de ce projet a été d'autant plus facile » que ses gens, que Ben Ali Cherif croyait dévoués et fidèles, ne lui ont rendu compte de la venue des révoltés que lorsqu'ils ont été à une portée de fusil de son » village.

» Un de ses conseillers l'a engagé à se sauver seul, en » l'assurant que ce n'était qu'à sa tête que les insurgés » en voulaient. Si Ben Ali Cherif a suivi ce conseil et » s'est retiré pendant quelques heures chez les Hal-Tifrit, » village situé près d'Akbou, dont les habitants ont seuls » défendu avec quelque vigueur son azib.

» Lorsque les Zouaoua et les Beni-Mellikeuch ont su » que le marabout s'était enfui, ils l'ont poursuivi jusque » chez les Hal-Tifrit et ont sommé le village de leur livrer Si Ben Ali Cherif. Traqué et ne sachant où donner » de la tête, il a demandé deux hommes de bonne volonté qui voulussent bien le guider et l'aider à traverser la rivière. Aussitôt que ces deux hommes se sont » présentés, Si Ben Ali Cherif a fui de nouveau et s'est » retiré chez un de ses parents, Oulid Sidi Laïdi, aux Beni-Abbès, où il est arrivé ce matin à la pointe du jour. » C'est de cet endroit qu'il m'a fait prévenir où il était.

» Je lui ai immédiatement envoyé un petit détachement » du goum, commandé par le caïd Ben Ali, des Oulad-» Dris, pour le voir et savoir quelles étaient ses inten-» tions. Je ne pouvais y aller moi-même sans craindre » de faire des mécontents parmi les Beni-Abbès.

» Ben Ali Cherif a demandé à se rencontrer avec moi » près de Bou-Djelil. Je m'y rendrai, attendu que le ren-» dez-vous qu'il me donne est à ma portée et sans aucun » danger. Je n'ai pas besoin de vous ajouter, mon colo-» nel, combien la position du marabout est devenue em-» barrassante pour moi, et avec quelle force aussi il ré-» clame votre appui. D'après les renseignements que » j'ai recueillis, Ben Ali Cherif paraîtrait disposé à faire » sortir toute sa famille de la zaouïa et à la faire venir » près de lui. Veuillez je vous prie, mon colonel, me » dire dans le plus bref délai, quelle conduite je dois te-» nir vis-à-vis de lui. C'est un personnage dévoué, qui a » tout sacrifié pour nous et qui vient de violer la prédic-» tion de ses ancêtres (1) en se sacrifiant complètement » pour nous.

» Aujourd'hui le marabout est pauvre, sans asile et » poursuivi ; il demandera qu'on lui donne un refuge, » peut être insistera-t-il pour qu'on le laisse aux Beni-» Abbès, aux Beni-Mançour ou bien à Aumale. Dans les » circonstances actuelles, je doute qu'il soit en sûreté au » Beni-Mançour, ou aux Beni-Abbès, près desquels fer-» mentent les cherifs, dont l'influence et les partisans » grossissent et grossiront encore, si on n'y porte pas » un prompt remède.

» Je vous écrirai demain, mon colonel, pour vous ren-» dre compte de mon entrevue avec Si Ben Ali Cherif; en » attendant, répondez-moi de suite, pour que je sache » que faire avec lui.

---

(1) D'après cette prédiction, les descendants d'Ali Cherif ne peuvent traverser la rivière de l'Oued-Sahel sans s'exposer aux châtiments les plus terribles, dont le moindre est la ruine de la zaouïa. Il est inutile d'ajouter que cette prédiction ne s'est pas réalisée.

» Comme il importe qu'on prenne, à l'heure qu'il est,
» une décision prompte et provisoire, à l'égard de ce mara-
» bout, je me propose de l'engager à laisser la charge de sa
» zaouïa à un de ses tolba et à faire venir près de lui
» tous ses parents, avec lesquels il restera réuni en at-
» tendant vos ordres.

» Les contingents qui ont pris part à l'attaque de la
» zaouïa sont : les Beni-Itourar', les Illoula ou Malou et
» les Tolba-ben-Dris.

» *Signé:* Beauprètre. »

La razzia que venait d'exécuter le cherif était considérable pour un pays où les troupeaux ne sont pas nombreux; elle ne comprenait pas moins de 300 bœufs et de 3,000 moutons. Aussi, on se rend compte facilement de l'allégresse qu'une si bonne prise excita chez les insurgés. Le troupeau fut conduit à Bou-Hichem; Bou Bar'la préleva sa part du butin et voulut essayer de faire la répartition du reste entre les contingents, mais cette opération amena tant de réclamations et de criailleries qu'il y renonça et chacun s'empara de ce qu'il put emmener.

Les Tolba-ben-Dris, qui n'avaient pas été présents au partage du butin, arrivèrent le lendemain pour réclamer leur part et Bou Bar'la voulut faire rendre gorge à Mohamed ben Messaoud, qui s'était adjugé une belle partie de la razzia. Celui-ci refusa, en disant qu'il n'avait fait que profiter de la permission qui avait été donnée. Le cherif, n'osant s'attaquer à lui, fit enlever quelques individus des Oulad-Ali et les emmena prisonniers. Mohamed ben Messaoud, furieux de ce procédé, monte à cheval, court vers Bou Bar'la qui rentrait chez lui et qui, croyant qu'il voulait simplement lui parler ne se défiait pas, et il lui tire, presque à bout portant, un coup de pistolet entre les épaules. Il y eut un mouvement d'effroi, on s'attendait à voir tomber le cherif, mais les balles n'avaient fait que

traverser son burnous. C'était une preuve de son invulnérabilité capable de convaincre les plus incrédules; aussi, dans un mouvement de clémence qui n'était pas dans ses habitudes, Bou Bar'la se tourna vers Mohamed ben Messaoud et lui dit : — Insensé et incrédule, tu as cru que tes balles pourraient m'atteindre, tu es maintenant entre mes mains et je pourrais te tuer, mais je te pardonne. — Cette aventure impressionna si vivement Mohamed ben Messaoud que, de ce moment, il voua au cherif un dévouement sans bornes.

La razzia faite sur Ben Ali Cherif eut un grand retentissement chez les indigènes; il devenait urgent de prendre des mesures pour contenir l'insurrection; aussi le général Blangini, commandant la division, écrivait-il, à la date du 25 mars, au colonel d'Aurelles :

« Je pense comme vous que dans l'état actuel des » choses, M. Beauprêtre ne peut rester seul avec des » goums dans l'Oued-Sahel; d'un autre côté une retraite » complète produirait certainement des effets désas- » treux. Nous ne sommes pas et nous ne serons pro- » bablement pas de longtemps en mesure de tirer ven- » geance de l'agression dont notre allié a été victime. » Dans cet état de choses, je ne vois qu'un parti à » prendre : vous partirez d'Aumale avec une petite co- » lonne composée d'un bataillon de zouaves, présentant » 800 combattants, deux pièces de montagne et un esca- » dron de spahis. C'est le minimum de forces que, sui- » vant mon appréciation, nous pouvons envoyer sans » crainte en ce moment chez les Beni-Mançour; un » effectif plus considérable rendrait les ravitaillements » trop difficiles et surtout trop dispendieux. Pour vous » donner une attitude convenable et détruire le mauvais » effet moral que la défensive nous donne toujours vis-à- » vis des indigènes, vous ferez commencer immédiate- » ment la maison de commandement projetée. Ce sera le

» motif avoué de votre présence dans l'Oued-Sahel; elle
» pourra servir provisoirement de refuge à Ben Ali Cherif
» qui, chez les Beni-Mançour est presque au milieu des
» siens...................

» Votre premier soin, en arrivant sur les lieux, sera
» de faire établir quelques ouvrages de campagne au-
» tour de votre camp et de vos avant-postes. Ces travaux
» pourront être disposés de façon à être utilisés plus
» tard pour la Zmala qui s'établira nécessairement au-
» tour de la maison de commandement...........

» Si les contingents zouaoua venaient encore attaquer
» nos villages alliés, faites marcher à leur secours vos
» goums et les fantassins de toutes les tribus qui vous
» environnent, mais à moins de certitude de succès
» éclatant, ne traversez la rivière sous aucun prétexte et
» dans aucun cas ne vous engagez dans la montagne... »

Le colonel d'Aurelles arriva aux Beni-Mançour le 28 mars; il y trouva Ben Ali Cherif, qui s'était réfugié le 23 auprès de M. Beauprêtre.

Le général Bosquet, commandant la subdivision de Sétif, se porta, de son côté, le 30 mars à El-Hammam, au débouché des portes de fer, avec une colonne pour surveiller les Beni-Abbès.

Les Kabyles, effrayés de l'audace qu'ils avaient montrée en s'attaquant à Ben Ali Cherif et quelque peu repentants de ce qu'ils avaient fait, avaient conclu une anaïa avec les gens des Illoula-Açameur, en vertu de laquelle la zaouïa devait être respectée. Cela ne faisait pas le compte de Bou Bar'la, qui voulait poursuivre à outrance son ennemi et qui avait formé le projet, paraît-il, de s'emparer du fils de Ben Ali Cherif. Il s'adressa aux Beni-Idjer et aux Illoula-Oumalou, ainsi qu'aux Tolba-Ben-Driss; il les convoqua à Iaggachen et les tribus arrivèrent conduites par leurs marabouts, avec les drapeaux de leurs zaouïas. Les contingents restèrent plu-

sieurs jours dans les Beni-Mellikeuch; pendant ce temps Bou Bar'la cherchait à se créer un parti dans les Illoula-Açameur, par le moyen de Belkassem ou Aïssa, ennemi de Ben Ali Cherif, et en semant l'argent à pleines mains.

Le 24 mars, les insurgés allèrent établir leur camp à Ouairis, entre Akbou et Chellata, et on se disposa pour l'attaque. Un cavalier, envoyé par Lalla Aïcha, mère de Ben Ali Cherif, vint offrir un cheval de gada et proposa un arrangement dont les conditions étaient que la razzia de l'Azib serait oubliée et que la zaouïa fournirait une diffa au camp des insurgés. Bou Bar'la ne voulut rien entendre, il prétendait que sa troupe serait reçue à Chellata et qu'elle y serait hébergée jusqu'au moment où Ben Ali Cherif viendrait s'y livrer, menaçant d'incendier le village si ses propositions n'étaient pas acceptées. Lalla Aïcha rassembla les Kebars des Illoula pour leur faire connaître les exigences du cherif; ceux-ci furent pris d'un bel enthousiasme et décidèrent qu'on vengerait l'anaïa violée et qu'on attaquerait immédiatement le camp du cherif. Les Illoula-Ouçameur du sof du marabout, les tolbas de Chellata et une partie des l'Illilten se précipitèrent, en effet, sur le camp ennemi et, au premier choc, les partisans de Bou Bar'la furent mis en pleine déroute; ils leur tuèrent 10 hommes, firent prisonnier le chef des Beni-Idjer, Si El Hadj El Mouloud et ramassèrent 75 fusils que les fuyards avaient jetés pour courir plus vite. Bou Bar'la, après sa défaite, n'osa pas retourner aux Beni-Mellikeuch et il alla se réfugier au village d'Ibouziden, dans les Ouarzellaguen, où il eut à essuyer les moqueries des Kabyles. Pour expliquer sa déroute, il raconta qu'un cavalier invisible était venu l'enchaîner pendant l'action et que ce devait être l'ancêtre de Ben Ali Cherif qui avait voulu protéger lui-même sa zaouïa.

Ce grave échec jeta, pendant quelque temps, la déconsidération sur le cherif, de sorte que quand la colonne

du colonel d'Aurelle arriva à Beni-Mançour, elle trouva les populations dans un calme relatif.

Ce calme ne fut pas de longue durée; dès le 2 avril, en effet, des contingents des zouaoua comprenant environ 450 fusils, conduits par un des fils de Si El Djoudi, arrivèrent à Selloum. Bou Bar'la, rentré le 3 aux Beni-Mellikeuch, arriva le 4, avec des contingents de cette région, vers trois heures du soir et s'installa sur un plateau situé au-dessous de Takerbouzt; entre ce village et Selloum, il y avait environ 3,000 fusils. A cinq heures du soir, les insurgés firent une décharge générale de leurs armes et prirent leurs emplacements de bivouac. Tous ces mouvements pouvaient être suivis de notre camp de Beni-Mançour. La nuit, les feux occupaient une longue ligne de Selloum aux Beni-Mellikeuch.

Le jour suivant les contingents insurgés se grossirent encore et Bou Bar'la alla attaquer le village des Beni-Ikhelef, tout près de l'Oued-Sahel, à 7 kilomètres de notre camp, à la tête de 4,000 piétons. Les gens des Beni-Ikhelef s'étaient enfuis et s'étaient réfugiés à notre camp, leur village fut incendié et les insurgés enlevèrent 25 bœufs.

La situation devenait intolérable : d'un côté les Kabyles soumis nous demandaient de les protéger, de l'autre Ben Ali Cherif se plaignait de ce que nous ne prenions pas assez à cœur l'injure qu'il avait reçue et les sacrifices qu'il avait faits pour notre cause et il demandait que la colonne allât le rétablir à sa zaouïa. Le colonel d'Aurelle sollicita l'autorisation d'agir, mais elle lui fut refusée par le Gouverneur général (1), le Ministre de la guerre ne voulant pas, en ce moment, d'opérations dans l'Oued-Sahel.

Enhardis par notre inaction, les cavaliers du cherif descendirent, le 6 avril, dans la plaine en face de notre camp; une simple démonstration du goum suffit pour

(1) Le général d'Hautpoul.

les faire disparaître. Le 3, le cherif fait une tentative sur le village des Cheurfa, qui était resté fidèle; il fallut une nouvelle démonstration de nos troupes, avec 5 compagnies d'infanterie, pour lui faire lâcher prise.

Ne pouvant plus supporter davantage ces insultes journalières, qui laissaient croire aux insurgés que nous n'osions pas les attaquer et produisaient un fâcheux effet dans les tribus, le colonel d'Aurelle se décida à aller chercher le lendemain Bou Bar'la dans son camp. Voici le rapport sur cette opération :

Aux Beni-Mançour, le 10 avril 1851.

» J'ai eu l'honneur de vous annoncer, par ma dépêche
» du 9 de ce mois, n° 29, que le derwiche Bou Bar'la avait
» eu l'audace de faire sur les Cheurfa, qui nous sont
» soumis, une tentative que nos troupes avaient re-
» poussée. Hier, dans la journée, je fus informé qu'il
» s'apprêtait à renouveler cette tentative et qu'une sur-
» prise pouvait faire tomber, entre ses mains, ce village
» qui forme, en quelque sorte, nos avant-postes et qui
» n'est situé qu'à 3 kilomètres de mon camp.

» J'étais informé, en outre, que ce derwiche devait
» passer la nuit à Selloum, village situé sur la pente sud
» du Djurdjura à environ 8 kilomètres des Beni-Mançour.
» Le voisinage des contingents zouaoua, au nombre de
» 3,000, était, pour nos tribus soumises, une cause de
» crainte perpétuelle et je savais que quelques-unes
» d'entre elles, pour éviter d'être razziées, lui avaient
» envoyé des chevaux de soumission et étaient à la
» veille de déserter notre cause.

» Afin d'éviter ces défections et aussi pour venger l'in-
» jure faite à notre allié, Si Ben Ali Cherif, le chef le plus
» influent de toute la vallée de l'Oued-Sahel, dont il avait
» enlevé les troupeaux, je suis parti la nuit dernière vers
» minuit, avec une colonne légère composée de deux

» bataillons de zouaves, deux escadrons de cavalerie, » l'un du 1er régiment de chasseurs d'Afrique et l'autre » du 1er spahis; deux obusiers de montagne et le goum » qui fait partie de ma colonne (1).

» Au petit jour, j'étais arrivé en face de Selloum, véri- » table nid d'aigle, bâti sur le haut d'un rocher, acces- » sible seulement d'un côté et défendu par une suite de » retranchements en pierres sèches, qui en faisaient une » forteresse redoutable.

» J'ai aussitôt pris des dispositions d'attaque : 2 com- » pagnies devaient occuper un mamelon pour protéger » le passage de la cavalerie, qui devait tourner le vil- » lage par sa gauche, pour barrer le passage aux popu- » lations dans leur fuite; 4 compagnies devaient exécuter, » par la droite, un mouvement analogue et opérer leur » jonction avec la cavalerie; pendant ce temps, 5 autres » compagnies devaient donner l'assaut au village par » son côté accessible.

» Les travaux de fortification exécutés, depuis la pré- » sence du derwiche, autour de ce village, rendaient im- » praticable le mouvement que devait opérer la cava- » lerie.

» La fusillade, vive et nourrie, a commencé derrière » les retranchements; notre colonne d'attaque était sous » leurs feux et immédiatement elle s'est précipitée au » pas de charge pour franchir tous les obstacles qui se » trouvaient devant elle. Sl l'attaque a été énergique, la » défense ne l'était pas moins et les zouaves, avec un » élan digne d'admiration, ont eu bientôt franchi tous » ces obstacles.

» Les deux obusiers de montagne, placés en batterie » à une bonne portée (2), ont servi à faire la brèche et

(1) La colonne de Beni-Mançour avait été récemment renforcée et le général Blangini amenant de nouvelles troupes, avait établi son quartier général à Aumale.

(2) Les deux obusiers ont été mis en batterie sur un mamelon appelé Takarouit au sud du village et qui le domine. Les obus ont fait

» nos soldats, bientôt confondus pêle mêle avec les » défenseurs, étaient maîtres de la place. Les contingents » ont alors pris la fuite, laissant plusieurs morts qu'ils » n'avaient pas eu le temps d'enlever. Sur plusieurs » points la terre détrempée de sang attestait que l'en- » nemi avait fait des pertes considérables. Ce brillant » succès, qui est une belle page de plus à ajouter à l'his- » torique du brave régiment de zouaves, n'a pas été ob- » tenu sans que nous ayons à déplorer des pertes re- » grettables et vivement senties. M. le lieutenant Hus- » son a été tué en montant à l'assaut à la tête de sa » compagnie; il nous coûte, en outre, la perte de 4 sous- » officiers, d'un caporal et de 2 soldats des zouaves. Ce » corps a eu encore 32 sous-officiers et soldats blessés, » parmi ces derniers 4 le sont sans gravité.

» Les spahis ont perdu 1 homme et ont eu 4 bles- » sés, parmi eux M. le sous-lieutenant Gaillard.

» Le goum a eu 1 homme et 2 chevaux de blessés (1).

» Ce village de Selloum, l'effroi des tribus soumises et, » parmi elles, réputé imprenable, a été livré aux flam- » mes et la fumée de cet incendie, qui s'étendait sur tout » le versant sud du Djurdjura, annonçait à nos alliés que » ce lieu, que le derwiche avait choisi pour la réunion » de ses contingents, n'existait plus.

» Lorsque j'ai ordonné la retraite, ces Kabyles, ordi- » nairement si ardents à la poursuite, se sont présentés » en petit nombre. Le derwiche Bou Bar'la a fait tous » ses efforts pour réunir ses contingents et à peine est- » il parvenu à se faire suivre par une vingtaine de cava-

---

beaucoup d'impression sur les Kabyles, qui n'y étaient pas encore habitués.

(1) Nos contingents des Cheurfa et de Tikseriden, portant des feuillages à la tête pour se faire reconnaître de nos soldats, avaient essayé un mouvement tournant par la droite pour couper la retraite à l'ennemi du côté de Takerbouzt, mais les zouaves s'étant mépris sur leur compte ont tiré dessus et ils n'ont pas achevé leur mouvement.

» liers et par environ 150 piétons. Dans un retour offen-
» sif, exécuté avec vigueur par la cavalerie, il a failli être
» pris et n'a dû son salut qu'à la vitesse de son cheval.
» Quelques-uns de ses piétons ont été sabrés et laissés
» morts sur place. Quelques têtes ont été rapportées au
» camp et trois prisonniers, appartenant aux Zouaoua,
» ont été pris et ramenés vivants.

» J'ai lieu d'espérer, mon général, d'heureux résultats
» de cette affaire, qui fait tomber le prestige dont le
» derwiche avait su s'entourer. Elle rassure les tribus
» qui nous sont soumises et les chikhs, dès mon arrivée
» au camp, m'y attendaient pour exprimer la joie qu'ils
» éprouvent de cet événement.

» Parmi tant de militaires dont la conduite a été admi-
» rable de dévouement et de courage, il est de mon de-
» voir de vous signaler d'une manière toute particulière :

Aux zouaves

M. Champont, capitaine adjudant-major, commandant le 1er bataillon ;

Pujolle, caporal, entré le premier dans le village ;

Beaumout, sergent (blessé) ;

Villarey de Joyeuse, fourrier (blessé) ;

Maurice, zouave, qui a sauvé la vie à un de ses camarades ;

Pierre, sergent ;

Gigot, sergent-major.

Aux spahis

M. Gaillard, sous-lieutenant (blessé).

» P. S. — Aux Beni-Mançour, 8 heures du soir. Je reçois à
» l'instant un billet du chikh des Cheurfa, que j'avais char-
» gé de prendre des renseignements sur les pertes éprou-
» vées par le derwiche. Il m'écrit : le nombre des morts est

» considérable ; je n'ai pu en connaître le chiffre, mais » celui des blessés ne peut se compter tant il est grand.

» Il ajoute que le derwiche a voulu se retirer chez les » Beni-Ouakour, qui ont refusé de le recevoir, et qu'il » a été obligé de se retirer, presque seul, chez les Beni-» Mellikeuch.

» *Signé :* D'AURELLE. »

Aux Beni-Mançour, le 12 avril 1851.

« Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous en rendre compte » dans mon rapport du 10 avril, n° 31, l'effet moral pro-» duit par la prise et l'incendie de Selloum a été grand » parmi nos tribus soumises et parmi celles qui nous » avoisinent, mais qui ne le sont pas encore.

» Le derwiche a été obligé de s'enfuir aux Beni-Mel-» likeuch, escorté seulement d'une vingtaine de cava-» liers. Les contingents Zouaoua l'ont abandonné et se » sont retirés chez eux. Toute la nuit du 10 au 11 a été » employée à emporter les morts et les blessés.

» Le nombre des tués, et je ne parle que de ceux qu'on » désigne nominativement, s'élève à 39. Bien d'autres ont » aussi péri, mais leur mort a été cachée. Le nombre » des blessés connus s'élève à environ 120.

» Parmi les morts se trouve un ancien khodja de l'émir » Abd el Kader, arrivé la veille de Mascara pour se réu-» nir au derwiche et auquel celui-ci avait donné un che-» val, et le fils unique du chikh des Beni-Ouakour, le prin-» cipal auteur de l'insurrection de cette tribu.

» J'ai reçu, à cette occasion, une lettre des chikhs des » Beni-bou-Drar (fraction des Zouaoua). Ils me disent qu'ils » ont l'espoir que cette nouvelle fera rentrer dans le de-» voir leur tribu qui les avait trahis et ils renouvellent » personnellement leurs protestations de fidélité à notre » cause. J'ai également reçu une lettre du chikh le

» plus influent des Beni-Abbès, qui m'annonce que la » fuite du derwiche, déjà connue chez eux, a calmé, dans » le pays, l'agitation et l'effervescence qui y régnaient » depuis son apparition. Je n'ai pas de nouvelles de la » manière dont il a été reçu chez les Beni-Mellikeuch, » les espions que j'ai euvoyés ne sont pas encore ren- » trés.

» Bou Bar'la a perdu tout le prestige qui l'entourait » parmi ceux qu'il avait entraînés et n'est plus considéré » que comme un imposteur.

» J'ai également reçu de Si Ben Ali Cherif (1) une lettre » par laquelle il me fait connaître que les grands des » Illoula sont venus le trouver pour faire acte de sou- » mission ; mais il ne veut l'accepter qu'à la condition » qu'ils s'engageront à rompre toute relation avec les » Beni-Mellikeuch, qu'ils ne fréquenteront plus leurs » marchés, qu'ils ne leur fourniront plus de vivres, ni » de munitions de guerre.

» Toutes ces conditions seront acceptées, je n'en doute » pas, et le retour de Si Ben Ali Cherif dans sa zaouïa » sera le commencement du blocus des Beni-Mellikeuch, » qui auront aussi les chemins du sud fermés de tous » côtés...........

» Je viens de recevoir des nouvelles du général Bos- » quet, toujours campé aux Biban. Il reçoit demain un » renfort de troupes de 2 bataillons.

» J'apprends par lui que M. le Gouverneur, d'après » son entrevue avec le général de Saint-Arnaud, persiste » dans son projet d'expédition sur Djidjelli et que, plus » que jamais, il considère celle de la Kabylie comme in- » dispensable.

» *Signé* : D'AURELLE. »

---

(1) Le jour du combat de Selloum, Ben Ali Cherif avait fait sur les Beni-Mellikeuch une razzia de 80 chèvres et moutons, 1 mulet et 14 bœufs. Le lendemain, il était tombé sur les Mezeldja et leur avait pris 500 moutons et 2 prisonniers.

Un ordre général, du 15 avril 1851, publié au *Moniteur*, infligea un blâme très sévère au colonel d'Aurelles, à l'occasion du combat de Selloum; le Gouverneur général lui infligea même des arrêts, mais l'effet n'en était pas moins produit et il était excellent pour nous.

Le général Bosquet se désolait, de son côté, de l'inaction à laquelle il était condamné; il avait demandé à marcher sur les Beni-Mellikeuch pour en expulser Bou Bar'la, ce qui eût été facile après la défaite de Selloum; il reçut l'ordre formel de se maintenir sur la défensive, l'intention du Gouverneur étant de l'envoyer avec ses troupes du côté de Djidjelli.

Le 13 avril, le goum du lieutenant Beauprêtre fit une razzia de 1,100 têtes de bétail sur le village des Oulad-Brahim, qui avait envoyé la diffa et des mulets de gada à Bou Bar'la. A la suite de cette affaire les Mecheddala demandèrent à faire leur soumission et ils l'obtinrent moyennant le paiement d'une amende de 5,000 francs. Les Beni-Ouakour voulaient aussi se soumettre, mais ils en furent empêchés par Si El Djoudi qui arriva chez eux avec des contingents de zouaoua; le cherif leur avait imposé une amende de 500 duros, pour avoir refusé de le recevoir après le combat du 10 avril.

Bou Bar'la n'était pas resté inactif; il avait fait de nouveaux appels aux armes et, dès le 18 avril, il avait réuni autour de lui environ 3,000 hommes armés. Il s'occupa de faire fermer tous les accès des villages des Beni-Mellikeuch, du côté de la rivière, au moyen de fortes barricades en pierre et en troncs d'arbres qui se commandaient l'une l'autre; puis il alla, le 24 avril, aux Beni-Ouakour en manifestant l'intention de tenter un coup de main du côté de Bouïra. Pour parer à cette éventualité, le général Blangini envoya aussitôt à Bouïra deux bataillons d'infanterie et un escadron de chasseurs aux ordres du colonel Cassaignolles. Le danger ayant disparu, ces troupes rentrèrent à Aumale le 5 mai.

Le cherif n'avait pas donné suite à ses projets de ce

côté et était retourné aux Beni-Mellikeuch. Dans la nuit du 30 avril au 1er mai, les Oulad-Sidi-Yahia-El-Aïdeli, au nombre de 25 ou 30 fantassins, vinrent le chercher pour le conduire dans les Beni-Aydel; le 1er mai, il prêcha la guerre sainte sur le marché du Khemis de Tensaout, près de l'Oued-Bou-Selam.

A partir de ce moment nous voyons Bou Bar'la diriger tous ses efforts sur la rive droite de l'Oued-Sahel pour se relier au mouvement insurrectionnel qui, parti de Collo au mois d'avril 1851, s'était étendu, par le cercle de Djidjelli, jusqu'aux Babors. C'était pour réprimer cette insurrection que le général de Saint-Arnaud réunissait en ce moment une colonne à Mila.

Le 5 mai, Bou Bar'la, avec les contingents des Beni-Mellikeuch des Illoula et des Tolba-Ben-Dris, augmentés de ceux qu'il avait réunis dans le pays où il se trouvait, se porta devant le village d'Imoula où habitait le caïd d'El-Harrach, Si Cherif Mezian ben El Mihoub, appartenant à une famille de marabouts qui avait joué un rôle prépondérant, au temps des Turcs, dans la vallée de l'Oued-Sahel, où lui-même jouissait encore d'une grande influence. Bou Bar'la avait fait sommer Si Cherif de se soumettre à lui, mais il n'en avait obtenu qu'un refus. Il poussa ses contingents à l'attaque du village et ils furent d'abord repoussés; il chargea alors avec ses cavaliers, ramena son monde en avant et le village fut emporté; il faut dire que le cherif y avait un bon nombre de partisans, ce qui avait paralysé la défense.

Imoula fut pillé et livré aux flammes, une partie du village qui paya rançon fut seule ménagée. Le caïd, Si Cherif ou Mezian, s'enfuit vers Bougie, ses femmes et tous ses biens étaient tombés aux mains du vainqueur. Dans le partage du butin Bou Bar'la s'adjugea une mulatresse fort jolie, enlevée chez Si Cherif ou Mezian et pour laquelle il éprouva une passion des plus vives. Elle se nommait Halima bent Messaoud. Il lui donna comme mari *in partibus*, pour sauver les apparences, un de ses

cavaliers appelé Chikh el Haloui el Mor'ribi et elle le suivit dans toutes ses expéditions pour lui préparer sa nourriture.

Bou Bar'la se maria à peu près à la même époque à la nommée Yamina bent Hammou ou Bali (1), originaire de Tazaert des Beni-Abbès et que sa mère Zineb, devenue veuve, avait conduite chez son deuxième mari, au village de Timokra des Beni-Aydel. Il avait toujours avec lui sa femme des Oulad-Sidi-Aïssa, dont nous avons parlé.

Après avoir pris Imoula le cherif marcha sur les Aït-Djelil qui firent d'abord mine de se défendre, puis se soumirent. Leur caïd, Si Mohamed ou Saïd, se retira chez les Aït-Tamzalt avec ses parents et les quelques partisans qu'il avait gardés. Le même jour aussi le cherif se porta sur les Beni-Immel; un seul village, celui d'Ir'il-Elloulit, fit un semblant de résistance et fut incendié. Les Beni-Immel s'étaient préparés pour la défense et avaient d'abord fait bonne contenance; mais quelqu'un ayant crié: — voilà le cherif! — ils ont tourné le dos et se sont enfuis à toutes jambes, avant même qu'on eût tiré sur eux, tant était grande la peur que leur avaient inspirée les histoires, aussi absurdes que merveilleuses, qu'on leur avait racontées sur Bou Bar'la.

Ce moment fut, peut-être, pour ce dernier, le plus brillant de sa carrière de cherif; les populations se soumettaient partout sur son passage et grossissaient sa petite armée. Nos caïds, nos chikhs étaient chassés et remplacés par des hommes de son choix; il levait des contributions et imposait de fortes amendes à ceux qui étaient soupçonnés d'être partisans des Français; en un mot tout pliait sous sa volonté.

En même temps qu'il accomplissait ces progrès dans l'Oued-Sahel, ses émissaires avec ses lettres excitaient une grande fermentation dans les cercles de Médéa, Mi-

---

(1) Cette femme existe encore et habite Tizi-Ouzou avec sa fille Cherifa qu'elle a eue de Bou Bar'la.

liana et d'Orléansville. Dans un rapport du mois de mai, adressé au Gouverneur, le général Blangini écrivait : « partout le cherif inonde les tribus de ses émissaires; » on en arrête tous les jours et le pays est infesté de der» wiches et de fanatiques prêchant la guerre sainte et » excitant les populations à la révolte. Les subdivisions » de Médéa et de Miliana ont été surtout travaillées par » ces prédicateurs : une grande conspiration vient d'être » découverte, où beaucoup de nos chefs indigènes sont » compromis........

» Nous sommes dans un moment de crise; si la révolte » est vaincue promptement, nous maintiendrons l'ordre; » mais si, avant d'avoir châtié les rebelles, on laisse le » temps aux Arabes de mettre leurs récoltes en sûreté, » on peut craindre de voir les mouvements prendre des » proportions plus sérieuses et les événements se com» pliquer d'une manière embarassante. »

Bou Bar'la avait envoyé un de ses lieutenants, El-Hadj Moustafa, dans le Bou-Taleb, pour y exciter l'insurrection; quelques populations se rallièrent d'abord à lui, mais il n'y eut pas grand succès et il dut bientôt abandonner la partie.

Dans le cercle de Médéa, l'agitation était organisée par un autre des lieutenants de Bou Bar'la, Si Kouider ben Si Mohamed Titraoui (1). Ce Si Kouider appartenait à une famille de marabouts très considérée, des Mfatah, près de Boghar; il était un des sectateurs les plus ardents de l'ordre des Derkaoua. Agé de 40 à 45 ans, c'était un homme énergique, vigoureux cavalier et, quoique marabout, amoureux des hasards et des aventures de la guerre.

Avant notre occupation de Médéa, il avait acceeuilli avec empressement Si Moussa bou Hamar qui a été pen-

(1) Cet ancien agitateur existe encore ; il habite sa tribu d'origine près de Boghar. Il a rejoint Bou Bar'la le 23 mars.

dant quelque temps un des adversaires de l'émir Abd el Kader, et il devint son lieutenant.

Fait prisonnier en 1840, Si Kouider fut envoyé en France où il resta interné pendant plusieurs années.

A son retour en Algérie, il recommença la même existence ; il suivit Si Moussa bou Hamar à Zaatcha et lorsque ce dernier fut tué, lors de la prise de l'oasis (28 novembre 1849), il se jeta en Kabylie et s'établit aux Oulad-Ali-ou-Iloul dans les Beni-Sedka. Si Kouider se joignit à Mouley Brahim ; puis, lorsque Bou Bar'la fit son apparition comme cherif, il s'attacha à lui et devint, comme nous l'avons dit, un de ses lieutenants.

Si Kouider Tritaoui excita, au moyen des Khouan des Derkaoua, une telle recrudescence de fanatisme religieux dans les Beni-Bou-Yakoub, les Haouara, les Beni-Hassen, les Mfatah, les Oulad-Allane, que le général de Lamirault, commandant la subdivision de Médéa, dut demander à sortir avec des troupes, pour apaiser cette agitation et arrêter les principaux perturbateurs.

Au mois de mai un émissaire kabyle était apparu dans le cercle de Miliana, se faisant appeler Si Mohamed ben Abd Allah Bou Maza ; il fut traqué et tué le mois suivant dans le cercle d'Orléansville.

Revenons maintenant au cherif. Dans les premiers jours de mai, il s'était avancé jusqu'au Dra-el-Arba des Guifsar et avait intercepté les communications entre Sétif et Bougie. Un de nos cavaliers, porteur de dépêches, fut arrêté et décapité publiquement.

Le 8 mai, escorté d'un peloton du 3e chasseurs d'Afrique et d'une quinzaine de cavaliers indigènes, le lieutenant-colonel de Wengi, commandant supérieur de Bougie (1), poussa une reconnaissance jusqu'au ksar; il ne trouva partout que des gens effarés et, jugeant impossi-

---

(1) Le lieutenant-colonel d'état-major Morlot de Wengi a été nommé commandant supérieur de Bougie le 19 février 1851.

ble d'organiser la résistance, il rentra le soir même à Bougie (1).

Le 9 mai, le colonel de Wengi se porte avec la garnison à 4 lieues de Bougie et prend position à Bou-Keffou, sur la rive gauche de l'Oued-Sahel; Bou Bar'la était déjà installé, de l'autre côté de la rivière, au Sebt des Djebabra, à 2 lieues de notre camp. Les Djebabra avaient fait défection et il ne resta bientôt plus de fidèle que la tribu des Mezzaïa qui nous avait fourni ses contingents. L'ennemi nous enveloppait de toutes parts et il était urgent de rentrer à Bougie, avant qu'il ne nous coupât le chemin de la retraite.

Ce mouvement eut lieu le lendemain, 10 mai. A peine la garnison était elle rentrée dans la ville que les bandes du cherif firent irruption dans la plaine de Bougie, en brûlant tout sur leur passage; elles comptaient de 8 à 9,000 hommes et 200 cavaliers.

La garnison, qui ne pouvait mettre sur ligne que 600 hommes, sort formée en trois colonnes pour marcher à l'ennemi. Le cherif avec son goum s'était établi sur le plateau de l'oasis de Sidi-Yahia; les chasseurs d'Afrique et une vingtaine de cavaliers arabes reçoivent l'ordre de les déloger. Après trois charges successives de nos braves chasseurs, les goums du cherif, enfoncés et refoulés fuient pêle mèle par les sentiers du col du Tizi. Les contingents Kabyles, voyant disparaître leur chef, commencent à hésiter; l'arrivée de notre infanterie les mit bientôt en déroute. Les Mezzaïa tombèrent alors sur les fuyards et en tuèrent un bon nombre.

Cet affaire ne nous avait coûté que 2 chasseurs d'Afrique tués et une dizaine de blessés; l'ennemi avait eu une centaine de tués. Bou Bar'la rallia les fuyards dans la plaine de l'Oued-R'ir (2).

---

(1) Lire le récit plein d'intérêt que donne de ces événements et de l'attaque de Bougie, M. Féraud, qui en a été témoin oculaire, dans son *Histoire de Bougie*.

(2) D'après une lettre du général Blangini, du 9 juillet, Bou Bar'la

Pendant la déroute du goum du cherif, dont nous venons de parler, Mouley Brahim avait eu son cheval tué et il était en danger de tomber entre les mains de nos chasseurs ; Bou Bar'la lui dit de se cacher dans la broussaille, lui promettant qu'il viendrait l'y chercher la nuit suivante. Il y alla, en effet, la nuit venue avec Abd el Kader el Boudouani, tenant un cheval en main et il réussit à ramener Mouley Brahim au camp.

La colonne du général Bosquet, qui était allée concourir aux opérations du général de Saint-Arnaud, du côté de Djidjelli, avait été remplacée aux Oulad-Sidi-Brahim-bou-Bekeur, au débouché des Biban, par une petite colonne commandée par le général Camou; elle y resta jusqu'au milieu du mois de mai et elle alla ensuite s'installer à Roumila, au sud des Beni-Abbès. Elle reçut l'ordre de partir pour aller opérer contre Bou Bar'la et se mit en route de Roumila le 18 mai; elle campa le 18 à Bordj-bou-Arreridj, puis elle alla gagner la route de Sétif à Bougie et arriva le 21 mai à Elma-bou-Aklan, où elle devait attendre le général Bosquet qui avait été détaché avec quelques troupes de la colonne du général de Saint-Arnaud pour la renforcer.

Le cherif avait abandonné les tribus de Bougie à elles-mêmes et il s'était porté à la rencontre du général Camou pour organiser la résistance. Il avait présenté l'affaire de Bougie comme une victoire, ses récits trouvaient sans doute des incrédules, mais il n'en avait pas moins réussi à réunir autour de lui des forces assez considérables. Le 23 mai eut lieu un combat, au sujet duquel nous allons donner le rapport du général Camou.

---

aurait été légèrement blessé au menton, dans l'affaire du 10 mai, et il aurait été, peu après, victime d'une tentative d'empoisonnement, à la suite de laquelle il serait resté trois jours sans connaissance.

Plateau d'Elma-bou-Aklan, 24 mai 1851.

« Depuis le 21 j'étais installé sur le ruisseau d'Elma-
» bou-Aklan, à l'embranchement des chemins des Re-
» boula avec la route de Bougie, j'y attendais l'arrivée
» du général Bosquet.

» Mon inaction pendant deux jours a fait penser aux
» tribus et à Bou Bar'la que nous n'osions combattre et
» que le moment était venu de nous exterminer. Aussi
» des contingents des Beni-Yahia, Reboula, Beni-Oudjan,
» Beni-Sliman, Mezalta, Rahmin, etc., sont-ils venus
» hier, au nombre de plus de 3,000, couronner les hau-
» teurs à 5 kilomètres de mon camp.

» Il était 2 heures lorsque je fus prévenu que ces con-
» tingents, déjà très nombreux, augmentaient encore.
» Si je restais dans la vallée où j'étais installé, j'allais
» (il n'en fallait pas douter) être attaqué sérieusement.

» Ma position était défavorable, je ne voulus pas y at-
» tendre l'attaque et je me décidai à partir, pour aller
» mettre le camp au plateau où je suis.

» A 3 heures 1/4, j'étais en route ; à 4 heures ma tête
» de colonne débouchait sur le plateau.

» Mon intention, en partant, était de n'attaquer que le
» lendemain 24 ; je craignais de ne pas avoir assez de
» jour ; mais, en arrivant, il n'y avait plus à hésiter : sur
» tous les points de l'horizon étaient les contingents, à
» trois portées de fusil ; sur un mamelon on voyait en-
» viron 50 chevaux, ayant un drapeau et la musique.

» J'attendis tout juste le temps d'avoir réuni tout mon
» monde, je fis mettre sacs à terre et je formai 3 petites
» colonnes composées chacune d'un bataillon.

» Les zouaves étaient à droite, avec 25 chevaux du
» goum ; au centre était un bataillon du 8e léger, l'esca-
» dron de chasseurs et 25 chevaux du goum ; les tirail-
» leurs indigènes tenaient la gauche.

» Au signal de deux coups de canon, tout le monde se

» mit en mouvement, sonnant la charge, mais ne tirant
» pas un coup de fusil. L'ennemi ne nous attendit pas et
» ne fit qu'une seule décharge très peu nourrie. Il se jeta
» de suite dans les ravins, où il fut atteint par nos trou-
» pes, qui montrèrent beaucoup d'ardeur.

» Les zouaves, sur qui la cavalerie et le 8e léger jetè-
» rent les Kabyles, ont eu les honneurs de la journée.

» Nous avons tué 50 hommes à l'ennemi et brûlé 6
» petits villages; un seul des nôtres a été blessé, c'est
» un cavalier du goum.

» A 7 heures, tout le monde était rentré au bivouac,
» les Kabyles avaient disparu pour ne pas reparaître,
» au moins pendant 24 heures.

» Ce combat va, sans nul doute, démonétiser le cherif
» dans ces tribus ; toutefois, les Kabyles adoptent si fa-
» cilement le mensonge que peut-être ils auront besoin
» d'une autre leçon.

» *Signé* : CAMOU. »

Au bivouac du plateau d'Elma-bou-Aklan, le 25 mai 1851.

» Je pensais que le petit combat du 23 avait déconsi-
» déré le cherif aux yeux des tribus et que les contin-
» gents avaient dû l'abondonner en très grande partie.
» Les chefs arabes me disaient, le 24 au matin : « Le
» cherif est mourant et les Kabyles sont rentrés chez
» eux. » Cette fois encore leurs renseignements étaient
» aussi mauvais que tous ceux qu'ils fournissent depuis
» l'apparition de Bou Bar'la dans la subdivision de Sétif.
» Voici comment j'en eus la preuve :

» Hier matin, 24, je voulus brûler le village d'El-Matia
» (Oulad-Khelef), situé à deux lieues et demie de mon
» camp. Comme je le dis plus haut, je pensais qu'on ne
» trouverait pas de résistance; toutefois, par mesure de
» précaution, je donnai au commandant Duportal, char-

» gé de l'opération, une bonne petite colonne, composée
» de son bataillon du 8e léger, 3 compagnies de zouaves,
» un peloton de chasseurs à cheval, des canonniers
» chargés de mousquetons à tige et 5 mulets de cacolet;
» 50 chevaux du goum devaient éclairer cette colonne.

» A onze heures et demie le commandant Duportal se
» mit en route; à une heure et demie il arriva au village;
» personne ne paraissait pour le défendre; on y mit le
» feu.

» A peine la fumée parut-elle que le cherif en per-
» sonne, avec des contingents aussi nombreux, si non
» plus, que ceux du 23, descendit des villages de Re-
» boula, passa le Bou-Sellam et monta les mamelons
» d'El-Matia, où il attaqua sérieusement. La position du
» commandant Duportal était très bonne pour tenir en
» face de toutes les forces du cherif et il y tint très vi-
» goureusement. Mais la retraite devait être extrême-
» ment difficile, s'il n'était soutenu.

» Dès que j'eus connaissance de l'attaque, j'envoyai à
» son secours le reste de l'escadron de chasseurs, le
» reste du bataillon de zouaves et un autre bataillon du
» 8e léger. Je fis partir aussi 20 mulets de cacolets. Ce
» renfort permit au commandant Duportal de faire un
» retour offensif, dans lequel on ne put joindre les Ka-
» byles, il est vrai, mais qui les mit en fuite sur tous les
» points. La troupe put rentrer sans qu'un coup de fusil
» fût tiré sur l'arrière-garde.

» Dans cette deuxième affaire, l'effet moral est encore
» pour nous et nous avons vu les contingents des Beni-
» Sliman et des tribus du Sahel rentrer chez eux; on dit
» aussi que ceux des Beni-Yala et de Zamora en ont fait
» autant, mais il n'y a pas à s'y fier. Pour avoir un ré-
» sultat, il faut frapper plus vigoureusement que je ne
» puis le faire avec ma petite colonne et frapper au cœur.
» Aussi, j'attends avec une vive impatience le général
» Bosquet, car ce n'est qu'après son arrivée qu'il pourra
» y avoir une opération sérieuse.

» Cette affaire nous a coûté 1 tué (le sous-officier » commandant le peloton de chasseurs) et 13 blessés. Il » n'y a qu'une blessure grave. Je ne puis préciser les » pertes de l'ennemi, mais elles ont dû être considé- » rables, à en juger par les hommes que l'on emportait » et par les traces de sang que l'on a vues dans le der- » nier retour offensif.

» P. S. — Je reçois à l'instant des renseignements arabes. » Les Kabyles ont perdu 50 morts et de nombreux bles- » sés; le porte-drapeau et son cheval ont été tués; les » Beni-Yala surtout auraient été maltraités. Les contin- » gents se seraient séparés pour aller enterrer les morts; » ils auraient promis de revenir, cette besogne faite. Le » cherif serait chez les Reboula qui le retiendraient pour » s'en faire un drapeau : on les dit déterminés à dé- » fendre leurs villages jusqu'à la dernière extrémité. Je » ne vous donne pas ces nouvelles comme certaines, » car, je suis, je le répète, on ne peut plus mal rensei- » gné par les Arabes qui m'entourent.

» Le commandant Dargent m'écrit qu'El Hadj Moustafa » parcourt les Ayad dans la chaine du sud et cherche à » exciter un mouvement en faveur de Bou Bar'la.

» *Signé* : Camou. »

Le général Bosquet, qui avait quitté la colonne du général de Saint-Arnaud le 26 mai, avec deux bataillons du 8e de ligne et une section d'artillerie, fit sa jonction le 30 avec le général Camou. Un repos de 24 heures fut donné aux troupes et le lendemain matin on se mit en marche dans la direction du cherif dont on voyait le camp, de l'autre côté du Bou-Sellam, sur les hauteurs d'Aïn-Anou, dans les Reboula. Bou Bar'la paraissait avoir le dessein de nous laisser nous engager dans le défilé de la route de Bougie, puis de tomber sur nos derrières

avec ses 4,000 Kabyles. Il fallait donc d'abord le déloger.

Le 1er juin la colonne, retenue au bivouac par un brouillard épais, ne se mit en marche qu'à huit heures du matin ; à onze heures notre camp était formé de l'autre côté de la rivière; on le laissa sous la garde de 3 compagnies du 8e de ligne et l'infanterie y déposa ses sacs.

Pendant que le goum de Sétif entamait la fusillade avec les cavaliers du cherif descendus à sa rencontre, le général Bosquet déployait 4 bataillons : à droite les tirailleurs indigènes d'Alger, à gauche les zouaves et au centre les deux bataillons du 8e de ligne avec deux obusiers et la cavalerie de la colonne (un escadron du 3e chasseurs d'Afrique et un escadron du 3e spahis). Notre ligne s'ébranle et gravit les pentes d'Aïn-Anou aux sons de la musique du cherif, qui se fait entendre sur la hauteur, le centre restant en réserve à mi-côte.

Les Kabyles essaient vainement de nous arrêter par leurs feux et, avant de se laisser aborder, ils cherchent à gagner la vallée par leur droite. Le général Camou voyant ce mouvement lance sa réserve, précédée d'un peloton de cavaliers d'élite, composée dans le moment même des sous-officiers et des brigadiers du train des équipages et de quelques chasseurs de l'escorte, pour lui couper la retraite de ce côté. Une vingtaine de fuyards sont sabrés, le reste est obligé de se rejeter dans les ravins, devant l'ardente poursuite de nos fantassins. Ce fut un véritable massacre, les Kabyles laissèrent plus de 300 morts sur le terrain, la musique du cherif, sa tente, ses bagages tombèrent en notre pouvoir; plusieurs villages furent incendiés. Nous n'avions eu que 2 hommes tués et 17 blessés, dans ce sanglant combat dont le souvenir est resté profondément gravé dans la mémoire des Kabyles. Dès le soir, les Reboula et plusieurs tribus voisines faisaient leur soumission. Depuis ce moment nos troupes ne trouvèrent plus de résistance ; le 4 juin le général Camou fit brûler les villages de

Chreah, fraction des Beny-Yala, coupable d'avoir donné asile au cherif après le combat du 1er juin. Le 8 juin, cette punition avait porté ses fruits : car les Oulad-Yahia, Oulad-Abdallah, Oued-Ayad, Oulad-Rezoug, Oulad-El-Khalf, Mguerba, Beni-Brahim, Beni-Achach, Beni-Afod, Reboula, Beni-Yala, Beni-Chebana, Beni-Afif, Sebtia et Beni-Ourtilan arrivaient au camp d'Aïmeur pour demander l'aman; le même jour toutes les tribus d'El-Harrach, moins les villages d'Aguemoun et des Beni-Khiar, envoyaient leurs grands pour faire leur soumission.

Le 10, le général Camou campe à Dra-el-Arba des Guifsar; le 11, il fait brûler le village des Oulad-Amara, fraction des Beni-Oudjan, la seule qui ne fût pas encore arrivée; le 12, il campait à Taourirt chez les Barbacha; le 15, il arrivait sous Bougie pour s'y ravitailler, après avoir obtenu la soumission de toutes les tribus qui se trouvaient sur son passage. Les bataillons du 8e de ligne et du 22e léger, qui étaient dans la place, ont rallié le général dès son arrivée.

Le 17 juin, le général Camou remonte la vallée de l'Oued-Sahel, sur les traces de Bou Bar'la, qui avait déjà mis à profit le temps du ravitaillement sous Bougie, pour entraîner de nouveau les tribus de la vallée. Le cherif était avec 60 chevaux chez les Beni-Immel, mais sa tactique était de nous susciter des ennemis plutôt que d'attendre l'effet de nos armes.

Le 18, une reconnaissance de cavalerie, partie du bivouac de l'Oued-Amacin, l'aperçut en conférence avec les contingents des Beni-Immel, mais elle ne put le déterminer au combat malgré l'incendie des moissons qu'elle alluma sous ses yeux. Le cherif abandonna les Beni-Immel à notre aspect. Il a fallu néanmoins quatre jours de station au milieu des villages et des moissons des Beni-Immel pour les déterminer à demander l'aman. L'exemple a porté ses fruits : les Beni-Mançour, Tifra et Beni-Ourlis sont venus se soumettre; pendant ce

temps les Mcisna, Melaha et Beni-Aïdels sont entrés en pourparlers.

Le cherif n'a trouvé de refuge et d'appui que chez les Ourzellaguen que Bou Bar'la avait su si bien séduire par ses mensonges et son audace, qu'ils se croyaient en mesure de nous arrêter et qu'ils avaient conservé les femmes et les enfants dans leurs villages. Le 24, le général Camou campait au pied de leurs montagnes. Le 25, dès le matin, l'avant-garde, composée de la cavalerie et d'un bataillon de zouaves, aperçut un premier rassemblement de 500 fantassins entourant le petit goum du cherif.

Vers midi, le général Camou mit en mouvement 7 bataillons sans sacs, deux obusiers, l'escadron de spahis, l'escadron du 3e chasseurs et le goum, en prenant pour point de direction le village d'I'ril-N'tara qui était occupé par les contingents ennemis. Notre droite, formée du bataillon du 8e léger et des tirailleurs, était commandée par le colonel Cambray; notre centre, formé des trois bataillons du 8e de ligne et deux obusiers, était aux ordres du colonel Jamin; le lieutenant-colonel Lerouxeau commandait la gauche, composée du bataillon de zouaves et du bataillon du 22e léger.

Dès le début, notre cavalerie chargea le petit goum du cherif et le mit en fuite, mais elle fut arrêtée dans sa poursuite sous les murs d'un village d'où partait un feu nourri. Néanmoins, nos cavaliers maintinrent le combat en mettant, en partie, pied à terre jusqu'à l'arrivée des zouaves et du 22e léger qui bientôt pénétrèrent dans le village.

Pendant ce temps la colonne du centre était maîtresse d'I'ril-N'tara. A gauche quelques compagnies du 22e léger, emportées par trop d'ardeur, furent arrêtées par de nombreux contingents, sous le village d'Ibouziden; mais un bataillon du centre fut envoyé à leur appui et, en quelques instants, les villages d'Ibouziden et d'Ifri furent enlevés malgré l'escarpement des pentes, le feu plon-

geant de l'ennemi et la défense opiniâtre des habitants. Tous les villages des Ourzellaguen ont été pillés et brûlés et la leçon a été si sévère que pas un coup de fusil ne fut tiré sur l'arrière-garde, lorsque les troupes ont regagné le camp. Cependant on quittait des villages en feu par des sentiers semés de cadavres d'hommes et de chevaux tués à l'ennemi.

Nous avons eu 3 officiers et 4 soldats tués; 2 officiers et 20 soldats blessés.

Les Ouzellaguen sont venus le 27 faire leur soumission et ils ont avoué avoir enterré 30 des leurs et 4 cavaliers du cherif, sans compter les pertes des contingents étrangers; ils ont eu aussi beaucoup de blessés.

Cependant une fraction des Ouzellaguen, qui avait reçu des renforts des Zouaoua, n'avait pas suivi l'exemple du reste de la tribu et il fallut un nouvel effort pour la réduire. Le 28 juin, le bataillon de tirailleurs d'Alger, appuyé par le 8e de ligne, enlève les crêtes élevées qui dominent les défenses des villages rebelles, pendant que les zouaves et le 8e léger attaquent la position de front. Les Kabyles ne peuvent tenir devant l'élan de nos troupes, malgré les abris qui les défendaient; ils lachent pied, après quelques décharges de leurs armes, et s'enfuient par le col des Beni-Idjeur, d'où le cherif regardait le combat. Cette journée ne nous avait coûté que 6 blessés; l'ennemi a laissé entre nos mains 10 morts et en a emporté beaucoup d'autres. Le soir, toute la tribu sans exception était dans notre camp.

Le lendemain, le général est allé à Akbou, où il a passé les journées du 1er et du 2 juillet. Il a réuni sur ce point les gens des Illoula, des Ouzellaguen, des Beni-Our'lis, des Beni-Aïdel et des Beni-Abbès, et a fait jurer entre les mains de Si ben Ali Cherif, une alliance pour le maintien de la paix, et contre les tentatives de Bou Bar'la.

Le 3, le général s'est dirigé par des sentiers affreux, chez les Oulad-Sidi-Yahia-el-Aideli, marabouts qui avaient appelé à eux le cherif; ils s'enfuirent, laissant leur vil-

lage entre nos mains; le général Camou le fit raser et pesa sur le pays jusqu'au 7. Les Mahin, Djafra et Ouchanin, sont venus sur ce point amener leurs ôtages; c'est encore là que la confédération d'El-Harach et les Beni-Aïdel ont remboursé à Si ben Ali cherif la valeur des pertes qu'ils lui avaient fait éprouver.

Le général Camou s'est ensuite porté chez les Beni-Abbès qui sont venus à sa rencontre, à l'exception d'une seule fraction, celle des Beni-Aïal, qui en avait agi de même à l'égard du maréchal Bugeaud, en 1847. Le 8, ce village, d'un accès très difficile, est enlevé par le 8e de ligne, après une résistance assez énergique. Les Beni-Aïal laissèrent à notre discrétion leur village et leurs moissons emmeulées autour des maisons. Le général fit respecter leurs propriétés, et alla camper le jour même à Tala-Mzida, près de Kelaa, où les gens de ce village apportèrent une copieuse diffa à la colonne.

Pendant la journée du 9, une soixantaine d'officiers allèrent visiter El-Kelaa, village admirablement fortifié par la nature, d'où les Oulad-Mokran ont longtemps défié la puissance des Turcs; ils y reçurent l'accueil le plus hospitalier.

Le 11 juillet, la colonne ayant terminé sa mission, les troupes se séparent pour regagner leurs garnisons.

Bien que les résultats obtenus dans cette campagne aient été très importants, l'œuvre entreprise n'avait pas été achevée, puisque la tribu des Beni-Mellikeuch qui, plus que toutes les autres, avait mérité un châtiment exemplaire était restée impunie.

Pourquoi nos troupes, avant de se séparer, n'ont-elles pas donné à cette tribu turbulente une leçon bien méritée, ce qui n'eût pas été bien difficile, son territoire n'étant pas plus inabordable que ceux que nous avions visités? C'est ce que nous n'avons pu éclaircir.

CHAPITRE III

Bou Bar'la se fixe dans les Beni-Sedka. — Il fomente l'insurrection dans les Guechtoula, les Maatka, les Flissa, les Nezlioua. — Sortie du capitaine Péchot. — Des colonnes d'observation sont envoyées à Ben-Haroun et dans le Sebaou. — Combats livrés par cette dernière. — Expédition du général Pélissier.

Bou Bar'la avait déployé dans l'Oued-Sahel une ténacité remarquable, il avait défendu le sol pied à pied, en nous suscitant à chaque pas de nouveaux ennemis ; mais il n'en est pas moins vrai que, dans les combats soutenus contre le général Camou, il n'avait pas justifié la réputation de courage qu'il s'était acquise ; on l'avait vu, en effet, tenir très mollement devant nos troupes et se hâter de fuir dès le début des engagements.

Après la soumission des Ourzellaguen, il s'était retiré à la zaouïa Ben-Dris, où ses femmes étaient allées le rejoindre. De là, il alla s'établir dans les Oulad-Ali ou Iloul, tribu des Beni-Sedka adossée au versant nord du Djurdjura, où son lieutenant Si Kouïder Titraoui, qui avait déjà habité le pays, lui avait assuré un bon accueil.

Il se fixa d'abord au village de Taguemont, le plus élevé de la tribu, mais il fut bientôt obligé de le quitter, à la suite du fait suivant : un jour qu'il s'était absenté, deux de ses cavaliers, Ben Keddah et Letreuch, à qui il avait confié la garde de sa maison, voulurent faire violence à la belle mulâtresse Halima bent Messaoud que Bou Bar'la avait enlevée chez Si Cherif ou Mezian, caïd d'El-Harrach et dont il était fort épris.

Halima ayant porté plainte contre eux, au retour du cherif, celui-ci entra dans une violente colère et se mit à la recherche des coupables. Les ayant trouvés sur le

chemin de la fontaine du village, il les tua tous les deux et exigea que leurs corps restassent sur place, sans sépulture.

Après cette exécution, les femmes du village ne voulurent plus aller à la fontaine et les Kabyles signifièrent à Bou Bar'la qu'il eût à chercher un autre asile. Il alla alors s'établir un peu plus bas, au village de Mecherik, où Mohamed Saïd Naït Zeggane lui donna gratuitement le terrain nécessaire pour bâtir son habitation. Les Beni-Sedka lui fournirent, par corvées, tous les matériaux et la main d'œuvre. Les constructions, pour son usage personnel, comprirent six maisons donnant sur une même cour; une septième maison, formant vestibule, servait d'entrée. En face s'élevèrent deux autres maisons pour les cavaliers et les hôtes, et une écurie pour les chevaux. Ces maisons n'avaient rien de luxueux; c'étaient de simples rez-de-chaussée couverts par des terrasses (1).

Le village de Mecherik était trop exigu et avait trop peu de ressources, pour qu'on pût y installer tous les cavaliers étrangers qui s'étaient mis au service du cherif; quelques-uns de ceux qui étaient mariés habitaient avec ce dernier et leurs femmes étaient les servantes des femmes de Bou Bar'la, les autres étaient répartis chez les notables des Beni-Sedka, chaque notable nourrissait un cavalier et son cheval.

Les cavaliers habitant à l'extérieur ne fournissaient habituellement que deux hommes de garde; lorsqu'il y avait une prise d'armes, tous se réunissaient à Mecherik et alors les tribus fournissaient l'orge et le fourrage nécessaires à la nourriture des chevaux. Bou Bar'la pourvoyait à la nourriture des hommes.

---

(1) Trois des maisons de l'habitation personnelle de Bou Bar'la existent encore, ainsi que celle servant de vestibule. A la mort du cherif toutes les constructions sont devenues, sans opposition, la propriété de Mohamed Saïd Naït Zeggane, qui avait fourni le terrain.

Les cavaliers du cherif n'avaient pas de solde fixe; ils se contentaient de leurs parts de razzias; il leur fournissait habituellement leurs vêtements, leurs armes, leurs équipements et quelquefois leurs chevaux; il leur distribuait une partie des grains, des figues et de l'huile que les Kabyles lui apportaient en offrande au moment des récoltes, et il leur donnait des gratifications en argent aux fêtes religieuses.

Dès le mois de juin, et avant même qu'il se fût installé dans les Beni-Sedka, Bou Bar'la avait déjà réussi à jeter une certaine fermentation dans la grande tribu des Flissa-Oum-El-Lil et dans les Nezlioua. Bechar, personnage riche et important des Nezlioua, racontait à qui voulait l'entendre, qu'en traversant le défilé de Chabet-El-Ahmar (sur la route de Dra-El-Mizan ou Djemâa des Isser), un ange lui était apparu et lui avait ordonné de suivre le libérateur de l'Islamisme à qui Dieu avait donné, pour exterminer les Chrétiens, un sabre de quatorze coudées, d'où sortaient des éclairs. Dans les Flissa, un autre individu, El-Hadj Amar ben Kherif, des Rouafa, faisait aussi une active propagande; il avait reçu de Bou Bar'la un cachet et la promesse d'être nommé agha des Flissa.

Le capitaine du génie Péchot, chef du bureau arabe subdivisionnaire d'Alger (1), reçut la mission de parcourir les tribus pour contrebalancer le mauvais effet

---

(1) Le bureau arabe subdivisionnaire d'Alger avait été créé par décision ministérielle du 22 mars 1849. Le territoire de la subdivision comprenait, d'après l'organisation du 16 avril 1849 : 1° le cercle d'Alger, composé du Sahel d'Alger, du bach aghalik de Sebaou, des agaliks des Khachena et des Flissa et des tribus insoumises de la Kabylie ; 2° le cercle de Dellys, composé de la banlieue de Dellys, des caïdats des Beni-Tour, Beni-Slyim, Sebaou-El-Kedim, Isser-Drœu, Isser-El-Djediane et Isser-Oulad-Smir.

Le cercle d'Alger avait été auparavant administré directement par le Gouverneur général avec la direction centrale des affaires arabes. Le capitaine Péchot a été le premier chef du bureau arabe d'Alger.

produit par les intrigues de Bou Bar'la. C'était un officier d'un grand mérite, et sa manière de faire était tout l'opposé de celle du lieutenant Beauprêtre. Ce dernier en imposait par la crainte : le capitaine Péchot employait surtout les bons procédés et la persuasion, ce qui n'excluait pas chez lui l'énergie et la décision. Il aimait, pour agir sur les populations, à se servir de l'influence des grandes familles religieuses. En apprenant la sortie du capitaine Péchot, Bechar et El-Hadj Amar ben Kherif prirent la fuite ; le premier se réfugia à la zaouïa de Si Abd-er-Rahman bou Goberin, dans les Beni-Koufi, auprès de l'oukil Si El-Hadj Amar ; ses troupeaux furent razziés. La djemâa de Rouafa pilla et démolit la maison d'El-Hadj Amar ben Kherif et lui confisqua ses troupeaux.

A peine arrivé dans les Oulad-Ali ou Iloul, Bou Bar'la se mit à parcourir les tribus des Beni-Sedka pour prêcher la guerre sainte. Un incident de minime importance faillit, à ses débuts, le faire chasser du pays. Il était allé au marché du dimanche des Ouadia et un de ses cavaliers avait pris des fruits à un Kabyle, sans les payer, sous prétexte qu'un homme qui se dévoue pour la guerre sainte doit bien avoir quelques privilèges. Le Kabyle jeta les hauts cris et réclama son bien avec tant d'énergie que le cavalier roula par terre ; un grand attroupement se fit autour des deux champions, Bou Bar'la intervint, et pour bien montrer que ses gens étaient inviolables, même quand ils avaient tort, il imposa au coupable une amende de 1,200 réaux. Les gens du marché s'ameutèrent contre cette exigence et, pour ne pas en venir à une bataille qui eût compromis le succès de ses prédications, le cherif dut se retirer en dévorant son affront. Ce ne fut pas le seul qu'il eut à subir de la part de ces montagnards entêtés ; quelque temps après le fait que nous venons de raconter, il avait appris qu'un de ses cavaliers nommé Haloui avait reçu de l'argent pour le tuer ; il le fit mettre aux fers malgré ses dénéga-

tions et il voulait le faire mettre à mort; les Kabyles protestèrent, ne voulant pas lui laisser exercer ce droit de haute justice dans leur pays. Haloui resta donc emprisonné dans la maison du cherif, et, au retour d'une absence que ce dernier avait faite, il trouva que son prisonnier avait disparu. .

Bou Bar'la entra dans une violente colère et il accusa un homme influent des Oulad-Ali ou Iloul, nommé Kassi Ihaddaden, d'avoir favorisé l'évasion. L'affaire fut portée devant la djemàa des Kebars des Beni-Sedka ; Bou Bar'la produisit des témoins qui déclarèrent qu'ayant vu Haloui à la zaouïa de Si Abd-er-Rahman bou Goberin, où il s'était réfugié, il leur avait dit que c'était Kassi Ihaddaden qui avait coupé ses fers et l'avait délivré. L'accusé récusa les témoins et les somma d'affirmer qu'ils l'avaient vu de leurs propres yeux couper les fers d'Haloui, ajoutant que, s'ils ne pouvaient faire cette affirmation, leur témoignage n'était pas acceptable d'après la coutume.

Les témoins répondirent qu'ils n'avaient pas assisté à l'évasion, et la djemàa acquitta Kassi Ihaddaden, malgré les réclamations violentes de Bou Bar'la. On conçoit combien des faits de cette nature devaient irriter un homme de son caractère, habitué à l'omnipotence.

A l'époque où nous sommes arrivés, la tribu des Maatka avait montré des velléités de résistance contre le bach agha Bel Kassem ou Kassi; des vols nombreux étaient commis au dehors par les gens de la tribu; les impôts n'étaient pas payés. Le bach agha fit, le 5 juillet, une tentative de razzia, qui n'eut pas grand succès; quelques jours après il s'établit dans les récoltes que les Maatka avaient dans la plaine de Bor'ni, avec 400 cavaliers des Ameroua et autant de l'aghalik des Flissa, menaçant de tout détruire, si les Maatka n'arrivaient à composition. Au bout de deux jours ceux-ci s'exécutèrent et payèrent 700 douros d'amende, la lezma de l'année et le reliquat non payé de la lezma précédente.

Cette exécution souleva un grand mécontentement, que le cherif mit à profit.

Il arriva dans les Maatka dans les premiers jours du mois d'août, et il chercha à les entraîner à faire un coup de main sur les Ameraoua ; mais les chefs indigènes avaient pris leurs mesures : le bach agha avait réuni son goum au Sebt-d'Ali-Khodja (près de Dra-ben-Khedda) et fait rassembler des contingents aux Betrouna et aux Beni-Khalifa ; l'agha des Flissa avait également placé des contingents armés aux Beni-Arif et à Tamdikt (le lac). Le commandant Berger, commandant supérieur de Dellys (1), sollicité par Bel Kassem ou Kassi, avait fait sortir la garnison forte de 300 hommes et lui avait fait passer la journée du 12 août à Sidi-Namen.

« Fidèles au rendez-vous que je leur avais donné, dit » cet officier supérieur dans son rapport, nos goums se » trouvaient aux lieux de réunion et grossissaient ma » colonne au fur et à mesure ; je les avais mis sous le » commandement de M. Berger, chef du bureau arabe, » et je les avais disposés de manière à ce que chaque » caïd fût maître de ses cavaliers. Il était à peu près » 4 heures du matin, lorsque nous défilâmes sous les » yeux des Flissa et des Maatka ; j'avais eu soin, pour » rendre ma troupe plus nombreuse, de la faire marcher » sur un rang, en laissant entre chaque homme un ou » deux pas de distance ; ma colonne par cette disposi- » tion occupait au moins une demi-lieue d'étendue et elle » a produit son effet, puisque Bel Kassem lui-même a » paru étonné du nombre de mes hommes. Les Maatka, » comme tous les Kabyles, portés à l'exagération, ont

(1) Le commandant Berger du 25e léger avait été nommé commandant supérieur de Dellys le 17 avril 1851, en remplacement de M. Périgot nommé lieutenant-colonel au 16e léger. Ce dernier a été le premier commandant supérieur de Dellys, ayant été nommé le 9 mai 1844 alors qu'il était capitaine aux tirailleurs d'Alger.

» dû porter le chiffre de ma colonne à près de 2,000
» hommes....... »

Cet ordre de marche eût pu être dangereux en cas d'attaque, mais il n'y avait pas de rassemblements ennemis à portée de la colonne et d'ailleurs son mouvement était couvert par les goums des bach agha; en somme, cette manifestation a produit un bon effet sur l'esprit des Kabyles. Les Maatka étaient, du reste, divisés: un sof voulait le cherif, un autre sof refusait de le recevoir et il y eut des batailles à ce sujet dans la tribu. Quelques notables des Maatka étaient auprès de Bel Kassem ou Kassi, et ils vinrent faire au commandant Berger des protestations de soumission.

Cette sortie de la garnison de Dellys, qui avait été faite contrairement aux ordres donnés et en dehors du territoire du cercle (le bach agalik du Sebaou dépendait du cercle d'Alger), ne fut pas approuvée par le Gouverneur général, qui releva le commandant Berger de ses fonctions le 14 août et le remplaça par le commandant d'Hesmivy d'Auribeau, du 12e léger.

Bou Bar'la, ayant échoué chez les Maatka, alla dans les Beni-Mendès, où il était appelé par un nommé Amar ou Mohamed ou El-Hadj du village d'Ir'il Tiguerfiouin. Cet homme était un ambitieux qui cherchait à jouer un rôle dans le pays; il avait marié sa fille Tassadit à l'agha des Flissa, Si Mohamed ben Zitouni, et comme elle se trouvait veuve par suite de la mort de ce chef indigène, arrivée le 3 février 1851 (1), il avait rêvé de la remarier à Bou Bar'la, espérant ainsi obtenir une haute position.

Le cherif fut bien accueilli dans les Guechtoula; les Beni-Mendas, les Beni-Koufi, les Mechtras, les Beni-bou-

(1) Ben Zitouni a été remplacé comme agha des Flissa par Si Mohamed bel Hadj, par arrêté ministériel du 7 mars 1851. Son installation a eu lieu le 26 mars.

Rerdan, une partie des Beni-Ismaïl, les Frikat vinrent à lui et lui apportèrent leurs contributions et leurs contingents armés. La tribu Makhezen, des Abid, qui relevait de l'agha des Flissa, craignant d'être razziée par les Kabyles lui fit aussi sa soumission, conduite par son caïd Saïd ben Toubal. Les Flissa, les Nezlioua étaient fortement ébranlés; le caïd de cette dernière tribu crut devoir s'enfuir aux Beni-Khalfoun; les Beni-Djad étaient hésitants et le cherif menaçait de s'avancer jusqu'à l'Isser, si on n'y portait promptement remède. Le capitaine Péchot reçut l'ordre de s'avancer avec un goum dans les Nezlioua afin de maintenir les tribus de cette région dans le devoir; des ordres furent donnés pour l'envoi d'une colonne d'observation à Bou-Haroun, dans les Hachaoua.

Nous allons donner les lettres par lesquelles le capitaine Péchot a rendu compte de sa mission.

« Nezlioua, le 16 août 1851.

» Arrivé le 13, dans la journée, à Bordj-Menaïel, j'allais
» continuer ma route jusqu'au Sebt-d'Ali-Khodja, des
» Ameraoua, quand j'appris que les troupes étaient ren-
» trées à Dellys (1). Je crus donc ne pas devoir continuer
» dans cette direction, d'autant plus que les nouvelles
» qui m'arrivaient à chaque minute du côté de Bor'ni
» étaient loin d'être bonnes. Le cherif faisait des progrès,
» les populations entraînées par ses promesses, lui
» avaient promis le passage jusqu'au djemâa des Nez-
» lioua. Enfin, dans la soirée du 13, ayant appris d'une
» manière certaine que Bou Bar'la devait le lendemain
» arriver à Aïn-Zaouïa et partir de là pour entrer chez
» les Flissa, j'écrivis immédiatement à Bel Kassem ou
» Kassi de venir me rejoindre dans la nuit avec son
» monde.

(1) Il est question de la sortie de Dellys à Sidi Namen.

» Le 14, au point du jour, je me mis en route avec ce » que j'avais pu réunir de chevaux et pris la route de » Chabet-El-Ahmeur ; à droite et à gauche du défilé, je » fus accosté par une foule de Kabyles armés, décidés à » nous être fidèles si nous étions les plus forts et à » nous couper la retraite si nous éprouvions un échec. » Les chefs seuls étaient décidés à bien faire quand » même.

» Je m'arrêtai la journée du 14 devant les Beni-Khal- » foun, dont les principaux personnages m'avaient re- » joint. Là, j'attendis l'arrivée de Bel Kassem et pris de » nouveaux renseignements sur les intentions du cherif; » le lendemain, il devait être au djemâa des Nezlioua, » avec de la cavalerie et de l'infanterie. Une partie des » Nezlioua l'avait déjà accepté, les Abid étaient dans son » camp et il avait promis aux tribus de venir me cher- » cher au milieu de mes goums, si je n'osais pas aller à » lui. La panique était très grande parmi tous nos gens ; » je ne dois excepter que l'agha des Flissa et Bel Kas- » sem.

» Le 15, au point du jour, je disposai aussi bien que » possible tout mon monde et marchai directement sur » Bou Bar'la. Je le trouvai, en effet, au djemâa de Nez- » lioua (1). Malheureusement pour moi, il fut prévenu de » notre marche et malgré tous nos efforts pour l'at- » teindre il nous échappa dans la forêt de Tineri, des » Beni-Mendas. Nous ne tuâmes que nos chevaux; le » seul résultat que nous ayons obtenu, c'est qu'il a pris » la fuite devant nous sans tenir une minute. Les Ka- » byles, placés sur les mamelons pour nous accabler » dans le cas d'un échec, l'ont vu se sauver et ne lui ont » pas épargné les gros mots.

» Aujourd'hui, tout le monde a repris courage ; les

(1) A côté de l'emplacement où a été bâti Dra-El-Mizan. Les Nezlioua venaient d'apporter la diffa au cherif, mais il n'eut pas le temps de la manger.

» Nezlioua, qui avaient donné la diffa au cherif, nous
» l'apportent et vont, de plus, payer une amende.
» J'ai fait détruire complètement Aïn-Zaouïa; Bel Kas-
» sem me l'a demandé avec instance. Il faut, m'a-t-il dit,
» que les Kabyles voient de face pour ouvrir les yeux.
» Hier soir, après la fuite de Bou Bar'la, le caïd des
» Harchaoua, envoyé par Si Omar ben Salem, est venu
» me trouver et à mis tout son monde à ma disposition;
» je l'ai remercié, je préfère qu'il garde les derrières des
» Nezlioua; de cette manière j'ai, à peu près, ma retraite
» assurée.
» Je vais aujourd'hui commencer une tournée dans la
» vallée de Bor'ni; je vais aller camper chez les Mech-
» tras. Je ne négligerai rien pour démontrer à ces Ka-
» byles le peu de foi qu'ils doivent apporter aux propos
» de ces cherifs. Je punirai, dans les limites de mes
» forces, les tribus qui lui ont prêté leur concours.
» Permettez-moi, moi général, de vous recommander
» d'une manière toute spéciale, Si Mohamed El Miliani,
» le brigadier de spahis du bureau arabe d'Alger.
» N'ayez pas trop d'inquiétude, je ne marcherai qu'avec
» la plus grande prudence. Je conçois que le moindre
» échec ne peut être réparé par deux bonnes affaires.

» *Signé :* PÉCHOT. »

« Hadjar-bou-Lahia, le 18 août 1851

» Comme j'ai eu l'honneur de vous l'écrire dans ma der-
» nière lettre, le cherif, qui était venu camper au djemâa
» des Nezlioua, a pris la fuite quand il nous a vus dé-
» boucher dans la vallée de Born'i. Nous le poursuivîmes
» inutilement jusqu'à la forêt de Tineri.
» Le 16, au soir, je vins camper au pied des Nezlioua
» et de là j'envoyai de tous côtés pour connaître les dis-
» positions des populations et les intentions du cherif.

» On m'apprit bientôt que Bou Bar'la, qui avait eu l'in-
» tention d'abord de camper au pied des Mechtras, s'était
» décidé, après avoir reconnu qu'il ne serait pas en sû-
» reté en cet endroit, à rentrer dans la montagne et à
» s'établir entre les Mechtras et les I'ril-Imoula.

» Quant aux populations, je ne puis rien savoir de po-
» sitif; les Maatka m'envoyèrent quatre des leurs, avec
» la promesse de tous venir si je voulais leur donner
» l'aman; je leur accordai ce qu'ils me demandaient; de-
» puis, ils n'ont pas reparu.

» Les Guechtoula ne sont pas plus francs dans leur
» conduite, à part le caïd El-Hadj Akli et le fils de Mo-
» hamed ou Amran, tous sont restés dans la montagne.

» Dans la soirée même du 16, je fus rejoint par tous
» les caïds et chikhs des Flissa, m'amenant un contin-
» gent formidable d'infanterie — environ 3,000 hommes
» — bien qu'il n'y ait pas une grande confiance à accor-
» der à ces Kabyles, je les gardai néanmoins avec moi.
» Le 17, je me dirigeai avec tout mon monde vers les
» Guechtoula, pour déterminer leur mouvement dans un
» sens ou dans l'autre.

» Les Frikat (fraction des Guechtoula) et les Beni-
» Ismaïl, autre fraction, nous envoyèrent la diffa, mais
» ne voulurent pas m'envoyer des contingents. Malgré
» cela, je campai chez eux et il ne survint rien de fâcheux.

» Dans l'après-midi, je fis monter tout le goum à che-
» val. J'avais appris que Bou Bar'la s'était rapproché de
» Bor'ni avec ses cavaliers; je marchai directement sur
» ce point. Je vis, en effet, les crêtes vis-à-vis de
» nous couronnées de fantassins et le goum de Bou
» Bar'la avec deux petits drapeaux.

» Je fis mettre pied à terre, sans m'occuper du voisi-
» nage de l'ennemi et cacher 100 bons chevaux derrière
» le bordj. Au bout d'une heure, je remontai à cheval
» pour revenir au camp. J'espérais de cette manière être
» suivi par le cherif et le surprendre au passage. Les
» Kabyles, placés sur les crêtes, le prévinrent malheu-

» reusement par des cris et quelques coups de fusil; il
» se contenta alors de faire un peu de fantazzia, sans
» descendre jusqu'au bordj.

» Les Maatka, les Guechtoula et les Mechtras ont tout
» fait pour l'empêcher d'être surpris. De ce fait et de la
» conduite de ces Kabyles depuis que je suis ici, j'ai
» acquis la conviction que jamais ils ne se battront
» contre Bou Bar'la. Ils le suivront tous, j'en suis con-
» vaincu, quand je ne serai plus ici. Ceux qui ne le suivent
» pas de bonne volonté seront entraînés par les mas-
» ses. L'aveuglement de ces montagnards est quel-
» que chose d'extraordinaire. Le cherif leur avait
» promis monts et merveilles; ils l'ont vu fuir de-
» vant nos goums; malgré cela, ils ont encore peur de
» lui.

» J'en étais là ce matin, de ma lettre, mon général,
» quand on est venu me prévenir que Bou Bar'la avait
» l'intention de venir m'attaquer, suivi par toutes les tri-
» bus kabyles qui forment le bassin de Bor'ni et une
» masse de Zouaoua qu'il avait envoyé chercher. Je fis
» immédiatement monter tout le monde à cheval et bien-
» tôt, en marchant vers Aïn-Zaouïa, je vis sur les
» mamelons des Guechtoula, d'immenses contingents
» kabyles et, au-dessous, Bou Bar'la avec ses goums et
» deux drapeaux. Des coups de fusil ne tardèrent pas à
» être échangés et l'affaire marchait convenablement,
» quand, au bout d'une demi-heure, tous les Ameraoua,
» d'un commun accord, ont tourné bride se sauvant
» comme si le diable était à leurs trousses. Tous mes
» efforts ont été inutiles pour les rallier; heureusement
» j'avais avec moi les Aribs et le goum des Flissa. J'ai
» battu en retraite, en échangeant quelques coups de
» fusil. Les Flissa, que j'avais laissés au camp, n'ont pas
» bronché. J'ai eu trois hommes blessés; deux Ame-
» raoua se sont sauvés dans la broussaille et ne sont pas
» encore rentrés.

» Comme j'avais l'honneur de vous le dire plus haut,

» mon général, l'influence du cherif est énorme dans les » populations de la montagne.

» Il promet aux Kabyles l'indépendance, leur parle » beaucoup des secours qu'il attend de chez les Arabes » et les autres accordent une grande foi à ces paroles.

» Dans ce moment-ci les populations sont complète- » ment inoccupées ; elles ont fini leurs moissons, le tra- » vail de l'huile, et, d'ici l'époque des labours, sont dans » une position toute favorable aux projets du cherif. » Je ne doute donc pas que si on ne sévit pas très sévè- » rement contre elles, le mal ne fasse de très grands » progrès.

» Je suis rentré à Bordj-Menaïel où je suis en toute » sûreté. J'ai reçu vos instructions relativement à la » colonne de M. le lieutenant-colonel Bourbaki ; je le re- » joindrai le 21.

» *Signé :* PÉCHOT. »

D'après les récits que nous en ont faits plusieurs témoins oculaires, voici de quelle façon s'est produite la panique du 18 août. Le goum de Bel Kassem ou Kassi s'était rangé en bataille derrière le ruisseau d'Aïn-Zaouïa ; le bach agha avait recommandé de ne faire feu qu'à bonne portée ; quelques éclaireurs étaient en avant. Ceux-ci se replièrent en tirant quelques coups de fusil quand ils virent arriver le goum du cherif. Bou Bar'la, monté sur son cheval noir, Derouich, marchait seul en avant sans se presser, son fameux sabre à la main ; à vingt pas derrière lui venait son khalifa Abd El-Kader-El Medboh, reconnaissable à son burnous vert et à quelques pas derrière, le goum du cherif composé d'une trentaine de cavaliers ; les fantassins kabyles suivaient le mouvement le long des pentes du Bou-Korraï.

Quand le cherif fut à portée, Bel Kassem ou Kassi tira le premier et le goum fit une décharge générale. Les ca-

valiers avaient-ils bien visé? Cela n'est pas probable, car nul ne se souciait d'avoir sur la conscience la mort d'un envoyé de Dieu. Quand la fumée de la charge se fut dissipée les cavaliers de Bel Kassem virent le cherif qui continuait à s'avancer; ils ne doutèrent plus alors qu'il ne fût réellement invulnérable; pris d'une terreur folle, ils tournèrent bride et se mirent à fuir à toute vitesse, sans que rien pût les arrêter. Le capitaine Péchot, qui avait mis le sabre à la main pour charger, fit tous ses efforts pour les retenir; rien n'y fit et, la rage dans le cœur, il dut suivre le mouvement.

Bou Bar'la poursuivit notre goum jusqu'à Dra-bou-Khalfa; il tua un cavalier qui était tombé de cheval, deux autres cavaliers furent tués, leurs chevaux et leurs armes tombèrent entre les mains des insurgés.

Bien que la poursuite n'ait pas été longue, parce que les gens de Bou Bar'la craignaient un retour offensif dans un terrain favorable à la cavalerie, les Ameraoua n'en continuèrent pas moins à fuir et il ne fut possible de les rallier qu'à Bordj-Menaïel.

On a cru à une trahison de la part de nos goums, mais il n'y avait eu qu'une panique, comme il s'en est produit souvent dans les armées les plus aguerries.

Cette affaire eut un grand retentissement dans les tribus kabyles et exalta le prestige du cherif; l'insurrection aurait pu prendre un essor considérable si en ce moment même une colonne française n'avait été en marche sur Ben-Haroun.

Bou Bar'la alla camper au village de Tizi-El-Had des Beni-Ismaïl.

Reproduisons encore une lettre du capitaine Péchot qui indique les conséquences de l'affaire du 18 :

« Bordj-Menaïel, le 20 août 1851.

» J'ai eu l'honneur de vous faire connaitre, par ma der-

» nière lettre, la conduite des goums des Ameroua. La
» fuite de ces cavaliers m'a été d'autant plus sensible
» que, s'ils avaient montré un peu de bonne volonté,
» nous avions grandes chances de prendre Bou Bar'la ou
» au moins de diminuer sensiblement ses forces.

» Depuis cette affaire, le cherif est retourné au milieu
» des contingents zaououa, campés un peu au-dessus du
» sebt (marché des Guechtoula); parmi ces derniers il
» n'en est que fort peu qui ne se soient pas réunis au cherif.

» Les Flissa, jusqu'à ce moment, ont fait très bonne
» contenance; j'ai fait placer leurs contingents dans
» Chabet-El-Ahmeur et tout me fait espérer que Bou Bar'la
» ne trouvera pas moyen de les entamer, quand ils au-
» ront l'appui d'une colonne française chez les Nezlioua,
» et il est temps que cette dernière arrive, car tous les
» Kabyles ont perdu la tête.

» Maatka, Mechtras, I'ril-Imoula, Taguemont ou Ker-
» rouch, Guechtoula, Zouaoua, etc., fournissent leurs
» contingents au cherif. Malgré cela, l'agha des Flissa et
» Bel Kassem sont tranquilles et semblent très rassurés
» sur ce que peut faire Bou Bar'la. Je crois ces deux
» chefs décidés à nous aider dans tout ce que nous
» pourrons entreprendre contre la Kabylie.

» Ils veulent tous deux venir au camp de M. le colonel
» Bourbaki; malheureusement le bach agha vient d'a-
» voir successivement deux accès de fièvre très violents
» et est obligé d'aller prendre quelques jours de repos.
» La conduite de ses goums l'a sensiblement peiné;
» pendant un jour entier, il a à peine osé parler. Ce n'est
» pourtant pas de sa faute, car, ainsi qu'a dû vous le dire
» M. Daussy, c'est au moment où il chargeait le sabre à
» la main que les autres lui ont tourné le dos.

» El-Hadj Mustapha, l'ancien khalifa de Bou Bar'la, en
» ce moment-ci chez les Beni-Raten, vient de m'envoyer
» demander l'aman; j'ai cru devoir le lui promettre. Il
» est dans de très mauvais termes avec son ex-chef et,
» si je pouvais le conduire au camp de M. le colonel

» Bourbaki, il pourrait, par ses discours, diminuer le
» prestige dont est entouré le cherif; d'un autre côté,
» une fois à Alger, il pourrait encore donner des renseignements précieux sur la participation de nos chefs à
» l'apparition si fréquente des cherifs.

» El-Hadj Mustapha m'a fait prévenir d'engager Bel
» Kassem à prendre des précautions : Bou Bar'la lui en
» veut beaucoup et pourrait bien le faire assassiner.

» *Signé :* PÉCHOT. »

La colonne d'observation, aux ordres du lieutenant-colonel Bourbaki, des zouaves, campait le 19 août à l'Oued-Khedera, arrivait le 20 à Ben-Hini en passant par les Ammal et Aïn-Sultan et s'installait, le 21, au point qui lui avait été assigné, c'est-à-dire à Ben-Haroun. Elle était composée de deux bataillons de zouaves, d'un bataillon du 25ᵉ léger, de deux escadrons de chasseurs et de deux obusiers de montagne. Le capitaine Péchot, venant de Bordj-Menaïel, la rejoignit le jour même, avec un goum de 100 chevaux.

Les Nezlioua ne tardèrent pas à demander l'aman; quelques jours après ils étaient rétablis sur leur territoire et reconstitués; quelques fractions des Guechtoula paraissaient vouloir suivre cet exemple. Le cherif avait reculé peu à peu; le 19 août il avait campé à l'Oued-Bor'ni, le 20 aux Mechtras, le 21 aux Beni-bou-Rerdan; il annonçait qu'il allait réunir des contingents dans les Zouaoua et qu'il allait bientôt revenir avec de grandes forces; il donnait rendez-vous aux tribus aux Mechtras, pensant que la colonne allait arriver à Bor'ni. Le 24, il assista au marché des Ouadia et il rentra de là dans les Oulad-Ali ou Iloul.

Nous avons vu plus haut qu'un des lieutenants de Bou Bar'la, El-Hadj Mustapha, s'était séparé de son chef et qu'il était dans les Beni-Raten où il faisait des dé-

marches de soumission. Nous avons laissé ce personnage au mois de juin, cherchant à soulever l'insurrection sur la limite des cercles de Sétif et de Batna; après avoir entraîné une partie des Ayad, des Oulad-Feradj et des Madid, il avait été abandonné et avait été obligé de rentrer aux Beni-Mellikeuch. Il séjourna dans cette tribu jusqu'au commencement du mois d'août. Traqué par des créanciers qu'il ne pouvait payer, il avait franchi le Djurdjura et était allé aux Beni-Raten, où il s'était mis en relation avec le bach agha Bel Kassem ou Kassi pour obtenir l'aman.

Sa demande ayant été accueillie, il arriva le 28 août se remettre aux mains du lieutenant-colonel Bourbaki; il avait laissé sa famille chez Bel Kassem ou Kassi à Tamda. El-Hadj Mustafa ben El-Hadj Toumi était le neveu d'un beau-frère de l'ex-émir Abd El-Kader. Il fut envoyé à Blida au général commandant la division; on le renvoya ensuite à la colonne, où on espérait qu'il pourrait amener des désertions dans l'entourage de Bou Bar'la, mais cet espoir fut trompé. Quelque temps après il tomba malade; on l'évacua sur l'hôpital de Dellys et il mourut le 29 octobre.

Quelques jours après sa rentrée aux Oulad-Ali ou Iloul, Bou Bar'la faillit tomber sous les coups d'un assassin. Un de ses cavaliers, nommé Ben Toumi, avait été gagné à prix d'argent pour tuer le cherif; il avait reçu à l'avance une partie de la somme convenue et le reste était déposé, paraît-il, entre les mains d'un certain El-Hadj Ferhat, d'Ir'il-Imoula.

Le dimanche 31 août, Bou Bar'la se trouvait dans sa maison de Mecherik, Ben Toumi était de garde avec cinq autres cavaliers; il avait caché sous ses vêtements une guezoula, sorte de massue kabyle ferrée de gros clous et il attendait devant l'entrée de la cour la sortie de sa victime. Il avait choisi pour arme une massue parce qu'il

croyait, comme tout le monde, que le cherif était invulnérable aux armes à feu. Tout à coup Bou Bar'la, qui avait eu connaissance du dessein de Ben Toumi, sort sans armes du vestibule qui servait d'entrée à sa maison ; il aperçoit devant lui celui qui lui avait été dénoncé et donne l'ordre l'arrêter et de l'attacher. Mais Ben Toumi avait compris, à la figure contractée de son maître et au regard terrible qu'il lui avait lancé, que c'en était fait de lui s'il ne prenait les devants. Il sort sa guezoula, se jette sur le cherif et lui assène sur la tête un coup à assommer un bœuf. Bou Bar'la ne tombe pourtant pas sous le choc, son sang coule, mais sa coiffure a amorti le coup; il se précipite sur son agresseur et une lutte corps à corps s'engage entre ces deux hommes, tous deux d'une vigueur remarquable. Ben Toumi avait sorti de sa poche un de ces couteaux affilés qu'on fabrique à Bou-Saâda et il cherchait à le plonger dans le ventre du cherif, sans pouvoir y réussir.

Les cavaliers présents, dans le premier moment de surprise, étaient restés immobiles; ils répondent enfin aux appels de leur maître et frappent l'assassin de deux coups de feu, puis ils l'achèvent en lui enfonçant le crâne à coup de maillet et lui coupent la tête.

Bou Bar'la voulut s'opposer à ce qu'on enterràt le corps de Ben Toumi, mais les habitants du village lui représentèrent que c'était déjà bien assez pour eux que d'avoir le spectacle des têtes qu'il suspendait aux arbres et il lui demandèrent avec tant d'instance l'autorisation de donner la sépulture au coupable, qu'il céda le lendemain à leur désir.

Le bruit de la mort du cherif s'était répandu instantanément dans les tribus et était arrivé à nos postes ; il ne fut démenti que quelques jours après.

Cette tentative commise par un de ses cavaliers avait mis Bou Bar'la dans une fureur terrible ; il prétendait que tous ses hommes le trahissaient et il voulait tout tuer. Dix-huit de ses cavaliers, trouvant trop dangereux

de servir un maître aussi irascible, désertèrent dans la nuit et cherchèrent à gagner le camp français; un seul parvint jusqu'à Ben-Haroun, les autres furent arrêtés par les Ouadia et reconduits au cherif. Celui-ci voulut les faire mettre à mort, mais Si El-Djoudi et les grands des Beni-Sedka s'interposèrent lui demandant la grâce des déserteurs et lui représentant qu'ils les avaient pris sous leur anaïa et que le soin de leur honneur les obligerait à prendre fait et cause pour les coupables, s'il persistait dans son dessein. Bou Bar'la finit par céder à leurs sollicitations; il fit grâce de la vie aux déserteurs, mais il leur fit donner la bastonnade et il leur retira leurs chevaux et leurs armes.

Le 8 septembre, on apprit, tout à coup à Aumale, que Bou Bar'la était de retour chez les Beni-Mellikeuch. Le lieutenant de spahis Hamoud fut immédiatement envoyé avec 100 goumiers d'Aumale à Beni-Mançour (1); il y arriva le 9 septembre. On prit des mesures pour faire garder tous les passages, car on pensait que le cherif, ayant perdu une grande partie de son crédit en Kabylie, voulait chercher à s'enfuir.

Bou Bar'la n'avait pas les intentions qu'on lui prêtait: il était allé chez les Beni-Mellikeuch pour les décider à faire la paix avec les Zouaoua en leur restituant des troupeaux qu'ils avaient enlevés à ces derniers, et pour leur faire fournir ensuite des contingents; il cherchait aussi à ramener quelques cavaliers qui l'avaient quitté. Bou Bar'la fut bien accueilli, mais il échoua complètement dans ses négociations; les Beni-Mellikeuch étaient depuis plus d'un mois en rapport avec le bureau arabe

(1) On avait installé dans la maison de commandement de Beni-Mançour un chef du makhezen nommé Bel Kher et on lui avait donné 30 khiala et 30 askars. La décision qui l'a nommé à ces fonctions est du 8 juin 1851.

Il y avait à poste fixe, à Bouïra, un officier de bureau arabe d'Aumale, le lieutenant Camatte; cet officier avait à sa disposition les goums des Oulad-Bellil; une petite garnison gardait le bordj.

d'Aumale pour traiter de leur soumission et ils ne se souciaient pas, pour le moment, de rompre avec nous; par la même occasion, ils gardaient les troupeaux razziés. Quant aux cavaliers, ils refusèrent de suivre leur ancien chef.

Bou Bar'la resta le 7 et le 8 septembre aux Bahlil; il avait avec lui une quarantaine de chevaux; le 9 il alla à Takerbouzt, et, le 11, il franchit de nouveau le Djurdjura. Les Beni-Ouakour, à proximité desquels il avait passé, avaient refusé de le recevoir, mais ils lui avaient envoyé la diffa. On voit qu'en ce moment le prestige du cherif avait bien décliné.

Bou Bar'la alla le 13 aux Beni-Ouassif pour rassembler des contingents des Zouaoua; le 17 il était aux Cheurfa-Ir'ilguiken et le 18 il arrivait au Khemis-des-Maatka. Les lettres ci-après, du capitaine Péchot (1), vont nous indiquer quelle était la situation de ce côté :

« Sidi-Namen, le 13 septembre 1851.

« On dit que Bou Bar'la est de retour de chez les Beni-
» Mellikeuch et que demain il doit aller au Had des
» Ouadia. On ajoute que le caïd Bel Kher, du bordj des
» Beni-Mançour, a fait défection et accompagne le
» cherif (2). Ces nouvelles, pas plus vraies que beau-
» coup d'autres que l'on répand avec intention dans le
» pays, ont tourné la tète de tous nos Kabyles et changé
» complètement leurs intentions (3). Depuis quelques
» jours, je croyais trouver en eux de bonnes disposi-

---

(1) Il avait quitté la colonne du lieutenant-colonel Bourbaki le 29 août pour aller à Sidi-Namen, où on lui avait envoyé 50 spahis.

(2) Cette nouvelle était fausse.

(3) Le 10 septembre les Beni-Arif et les Maatka avaient demandé à se soumettre, les premiers avaient même payé 1,600 fr. sur l'amende qu'on leur avait imposée.

» tions et le désir de voir la paix et la tranquillité réta-
» blies dans leur pays ; il n'en est plus ainsi. Le bach
» agha s'est aperçu comme moi, depuis deux jours, de ce
» changement. Les gens sur lesquels il comptait ont
» cessé de lui donner des nouvelles et de venir au camp.
» Il a même appris, d'une manière certaine, que pendant
» qu'ils venaient le voir, ils envoyaient aussi des émis-
» saires à Bou Bar'la; enfin, ce matin, ayant voulu réunir
» ses contingents pour faire cesser une rixe survenue
» entre deux fractions des Hassenaoua, presque tout
» son monde lui a fait défaut.

» Les Maatka n'ont pas paru depuis trois jours et ont
» laissé prêcher la guerre sainte sur leur dernier marché.

» Si ces mauvaises dispositions se bornaient à la
» montagne, le cas ne serait pas encore très grave; mais,
» malheureusement, je suis sûr que Bou Bar'la a de
» chauds partisans dans les Zmoul du bas Sebaou, ce
» qui lui permettra, s'il parvient à prendre pied chez les
» Maatka ou les Beni-Zmenzer, de faire d'abord des
» pointes dans le Sebaou et Bel Kassem y sera aban-
» donné par une partie de ses gens.

» En un mot, Bel Kassem a perdu confiance.

» *Signé :* PÉCHOT. »

« Sidi-Namen, le 15 septembre 1851.

» Aujourd'hui, comme je le redoutais, lorsque j'ai eu
» l'honneur de vous écrire ma dernière lettre, aujour-
» d'hui, dis-je, il n'y a plus à en douter, les Kabyles sont
» complètement en révolte.

» Bel Kassem, malgré ses efforts et ceux de quelques
» fidèles peu nombreux, il est vrai, ne peut pas se faire
» obéir. Ils le traitent de roumi et Bou Bar'la, lui a fait
» dire qu'il voulait bien lui pardonner, s'il se hâtait
» d'aller lui faire sa soumission.

» Le bach agha a essayé d'arrêter l'insurrection dans la

» montagne; tout à été inutile. Les Ouadia, Beni-Sedka,
» Maatka se sont réunis, ont menacé ceux qui étaient
» encore indécis; ces derniers, pour l'acquit de leur
» conscience, ont tiré quelques coups de fusil et bientôt
» ont cédé devant le nombre.

» La position se complique et je crois, mon général,
» qu'il serait bon qu'on envoyât de la cavalerie française,
» en attendant que l'autorité supérieure prenne une
» décision.

» La présence des chasseurs maintiendrait les Zmoul
» et le mal, pour le moment, serait borné à la montagne,
» au moins j'ose l'espérer.

» Les insurgés ont brûlé la maison du cheikh de Bou-
» Hinoun et celles de quelques individus de ce village
» qui ne voulaient pas les suivre.

» *Signé :* PÉCHOT. »

« Sidi-Namen, le 15 septembre 1851 (1).

» Je reçois à l'instant même la lettre que vous m'écri-
» viez en réponse à celle que j'ai fait partir pour Alger à
» la date du 13, et il y a quelques heures j'en ai adressé
» une seconde à M. le général Cuny, malheureusement
» plus sombre encore que cette première, qui a jeté
» Alger dans un si grand émoi.

» Cette fois, j'entretiens M. le général, non seulement
» de mes craintes pour la tranquillité du pays, mais
» encore de faits sérieux qui viennent de se passer et
» qui prouvent dans quelles mauvaises dispositions sont
» les populations kabyles. Elles ont refusé d'obéir à Bel
» Kassem et, de plus, pris les armes pour défendre ceux
» contre lesquels il voulait sévir. Voici à quelle occa-
» sion :

(1) Cette lettre est adressée au lieutenant-colonel Durieu, qui était chef du bureau politique des affaires indigènes depuis le 1er juin 1850.

» Prévenu que Bou Bar'la avait l'intention de venir » s'établir chez les Hassenaoua, appelé par quelques in» dividus de cette tribu, le bach agha voulut sévir contre » ces derniers et prendre quelques dispositions pour » empêcher le cherif de mettre son projet à exécution. » Il envoya, à cet effet, quelques hommes dans le village » de Bou-Hinoun qui lui avait été, jusqu'à ces jours-ci, » très dévoué, afin d'y renforcer son parti. Ils y furent » mal reçus par quelques-uns et immédiatement la po» pulation fut divisée en deux camps, 'qui échangèrent » des coups de fusil.

» Bel Kassem dut faire soutenir ses partisans et ap» pela ses contingents ; presque tous refusèrent de mar» cher, tandis que les Maatka, Ouadia, Beni-Sedka, Ta» guemout ou Kerrouch, etc., n'ont eu besoin que d'un » mot du parti opposant pour venir à son secours. » Aussi, ce matin, le parti de notre chef, dans le village » Bou-Hinoun, a-t-il été obligé de déguerpir et de des» cendre dans la plaine.

» Le village de Bou-Hinoun est juste sur la crête des » collines qui ferment la rive gauche de Sebaou. Les » Beni-Khalifa, Betrouna, Beni-Zmenzer, etc., qui occu» pent la face nord de ces mêmes collines (ou plutôt » petites montagnes) et, jusqu'à présent, restés fidèles, » n'ont pas voulu marcher au secours de Bou-Hinoun. » D'après ce qui vient de se passer, on peut donc dire, » que depuis l'Oued-el-Kseub, jusqu'à celui des Beni» Aïssi, qui sépare la tribu de ce nom, des Beni-Raten, » toutes les tribus sont en révolte ou complètement » ébranlées. Ce sont : les Maatka, Beni-Khalifa, Betrou» na, Zmenzer, Beni-Abd-El-Moumen, Ait-Ameur ou Faït, » Beni-Douala, Beni-Mahmoud, Ouadia, Beni-Ouassif, » Mechtras, Ir'il-Imoula et Hassenaoua.

» Comment vous expliquer maintenant, mon colonel, » de quelle façon l'horizon politique peut ainsi, en un

» instant, passer du blanc au noir foncé; voici ce que je
» suppose :

» Lorsque les tribus de ce versant et celle des Maatka, » qui est la plus voisine du camp de M. le colonel Bour- » baki, ont vu le départ de Bou Bar'la pour les Beni- » Mellikeuch et les conséquences du blocus, elles ont, » celles qui ne s'étaient pas encore compromises, conti- » nué à dire qu'elles étaient fidèles, les autres ont fait » des propositions de soumission. Je dus poser des con- » ditions; on accepta. Les Beni-Arif payèrent, en deux » ou trois jours, 5,000 francs, les Beni-Ouaguennoun » 1,000. Je crus alors pouvoir écrire, sans me compro- » mettre, ma lettre du 10.

» Au retour de Bou Bar'la, tout a changé de face et » pourquoi? C'est que l'on croit trop facilement ce que » l'on désire. Cet homme leur promet de nous chasser » et ils ont confiance en lui.

» Dans ce moment-ci, les Kabyles ont la conviction » que nous n'avons plus de soldats; ils répètent que » l'escadre, qui est entrée il y a quelques jours dans le » port d'Alger, n'y est venue que pour prendre des » troupes dont nous avons besoin en France. Ce conte » et mille autres semblables, comme l'histoire d'une » correspondance avec l'Empereur Abd-El-Madji, font » tourner la tête aux populations. On les a vues suivre » le cherif jusqu'aux portes de Bougie, je dois craindre » de les voir descendre dans la plaine, jusqu'aux » Zemoul.

» J'ai donc demandé qu'on envoyât un peu de cavalerie » française pour permettre d'attendre les événements et « empêcher le mal de trop grandir, seul résultat que » j'ose espérer.

« *Signé :* PÉCHOT. »

A la suite de ces lettres le Gouverneur général décida,

le 16 septembre, que le général Cuny, commandant la subdivision d'Alger, se mettrait à la tête d'une colonne composée de deux bataillons du 8e Léger, du bataillon de Tirailleurs indigènes, de deux escadrons du 1er régiment de Chasseurs, d'une section de montagne et de détachements des services auxiliaires. Le mouvement devait commencer dès le lendemain.

La mission du général Cuny était de s'opposer aux progrès de Bou Bar'la, de rassurer les tribus soumises et de maintenir l'action de nos chefs indigènes ; la colonne du lieutenant-colonel Bourbaki, qui venait de s'installer à Dra-el-Mizan, dans une position beaucoup plus avantageuse qu'à Ben-Haroun, était mise sous ses ordres.

« Le but apparent du mouvement que vous allez diri-
» ger, est-il dit dans la dépêche du 16, devra être un tra-
» vail sur la route de Dellys. A cet effet, vous laisserez
» sur cette route une compagnie de chacun des batail-
» lons du 8e Léger..... Vous partirez le 17, pour sortir
» d'Alger et indiquer le mouvement aux Arabes..... »

Le 20 septembre, la colonne s'installait auprès du fort turc connu sous le nom de Bordj-Sebaou ; son effectif était de 2,626 hommes, 503 chevaux et 222 mulets. Le 22 septembre, elle se porta près des ruines romaines d'Aïn-Faci, où elle se trouvait plus rapprochée des tribus insoumises.

On avait décidé aussi que nos marchés seraient fermés à tous les Kabyles sans distinction, car on avait constaté que les tribus qui se disaient soumises pour commercer avec nous, fournissaient aussi des contingents au Cherif.

Comme nous l'avons vu plus haut, Bou Bar'la était arrivé le 18 au Khemis des Maatka. Il avait avec lui les contingents des Zouaoua et des Beni-Sedka, conduits par : Si El-Djoudi, des Beni-bou-Drar, El-Hadj Boudjema

Naït Iakoub, des Ouadia, El-Hadj El-Mokhtar de Tiroual, Amar ou Ramdan, des Beni-Irguen et d'autres personnages moins importants ; il alla s'installer à Adjaba, près des Beni-Arif et les Maatka lui apportèrent force diffas. Dans la soirée du 20, il alla avec ses contingents au village de Bou-Hinoun, afin d'y organiser un coup de main contre les Ameraoua. Le cherif descendit, pendant la nuit, vers les Ameraoua jusqu'au dessous de Sidi-Aïed, à la limite des oliviers, pour être prêt à marcher dès qu'il ferait un peu jour. Les insurgés avaient eu d'abord le dessein de se porter sur la zmala de Tizi-Ouzou, mais ils s'aperçurent qu'on avait mis un poste en avant du bordj turc et ils se décidèrent à attaquer les Abid-Chemlal, en se glissant dans le lit de l'Oued-Medoha, où ils pouvaient dissimuler leur marche. Bou Bar'la, suivi d'une quarantaine de cavaliers, se porta sur le village de Chemlal, les piétons attaquèrent celui de Zmalt-el-Kaf.

Les Abid, bien que surpris, se défendirent vaillamment; c'était là qu'étaient nos meilleurs cavaliers du makhezen. Trois des plus renommés par leur vigueur et leur courage, Ahmed ben Henni, Bou Khedimi, El-Mokhtar ben Henni tombèrent successivement. Ce dernier avait juré de prendre le cherif; dès qu'il le vit, il courut droit à lui. Les deux adversaires échangèrent leur coup de fusil sans s'atteindre; El-Mokhtar se jeta sur Bou Bar'la et il avait déjà saisi la bride de son cheval, mais cette bride se rompit et lui resta dans la main. Le cherif tira alors son sabre et abattit son adversaire. Après la perte de leurs trois meilleurs cavaliers, les Abid ne résistèrent plus et prirent la fuite, les cavaliers du cherif les poursuivirent jusqu'au delà de l'oued Beni-Aïssi, pendant que les piétons ramassaient les troupeaux, les emmenaient dans la montagne et incendiaient les deux villages.

El-Hadj Mohamed ou Kassi, frère du bach-agha, se trouvait alors à Tazazereit; en voyant l'incendie, il monte à cheval avec tout ce qu'il peut réunir de cavaliers (le goum des Ameraoua était réuni à Sidi-Namen), et il

se précipite sur les insurgés. C'était, comme nous l'avons dit ailleurs, un cavalier intrépide et impétueux ; à son premier élan il fait tourner bride à l'ennemi et le poursuit vigoureusement jusqu'à la montagne, en reprenant une grande partie des troupeaux enlevés. Les insurgés perdirent dans cette affaire 2 cavaliers et 27 piétons ; de notre côté nous avions 12 tués.

En arrivant à Bordj-Sebaou, notre colonne put voir la fumée de l'incendie des Abid-Chemlal. Les gens de ces villages durent aller chercher un abri dans les grottes (El-R'eran), qui sont sur les pentes sud-est du Belloua. Après le combat, Bou Bar'la alla s'établir dans les Cherdioua (Beni-Aïssi).

Le rapport ci-après donne le compte-rendu d'une opération faite dans les Beni-Arif, pour nous procurer la paille nécessaire aux besoins de la colonne.

Camp d'Aïn-Faci, le 23 septembre 1851.

« Les tribus soumises qui me fournissent de la paille » pour la colonne depuis notre arrivée dans la vallée du » Sebaou, m'ayant respectueusement fait sentir que leur » fidélité à la cause de la France, leur devenait onéreuse, » j'ai dû, pour faire cesser ces réclamations, tenter d'al- » ler fourrager chez les Beni-Arif, qui viennent de faire » défection.

» Cette tribu s'est vigoureusement opposée à l'enlève- » ment de ses meules ; j'ai été obligé, pour garantir la » cavalerie et le train, de faire occuper les crêtes et de » faire enlever successivement les villages de Berkana, » Aït-Tassohat et El-Menassera, de la tribu des Beni- » Arif. Tous ces villages ont été incendiés.

» La retraite s'est opérée en bon ordre. Partie à 4 heu- » res du matin, la colonne est rentrée au camp à 11 heu- » res.

» Pendant l'incendie des villages, les Beni-Arif sont
» entrés en pourparlers avec le goum commandé par le
» capitaine Pechot; ils promettaient de ne pas inquiéter
» la retraite, lorsque le cherif Bou Bar'la, attiré sur ce
» point par le bruit des premiers coups de feu, arrive et
» change, en un instant, leurs dispositions. Nous avons
» essuyé le feu des Kabyles, jusqu'aux derniers mame-
» lons de la montagne.

» Dans cette affaire, deux hommes du goum ont été
» tués et sept tirailleurs indigènes blessés, dont un mor-
» tellement. Ces tirailleurs, sous les ordres du comman-
» dant Wimpffen, ont été magnifiques à l'attaque des
» villages ; la retraite, très difficile à cause du terrain, a
» été admirablement conduite par M. de Cambray, colo-
» nel du 8e Léger.

» M. le colonel de Cassaignoles a essayé, en tête de ses
» escadrons, de charger Bou Bar'la, qui est descendu
» jusqu'aux dernières pentes de la montagne; mais, à
» la vue de nos cavaliers, le cherif est remonté dans les
» oliviers pour ne plus reparaître.

» La perte de l'ennemi, dans cette journée, peut être
» évaluée à 40 ou 50 hommes tant tués que blessés.

» Après les ouvertures que, depuis mon arrivée dans
» la vallée du Sebaou, je n'ai pas cessé de faire aux tri-
» bus dissidentes, après les nombreux et flagrants actes
» d'hostilité dont elles se sont rendues coupables à notre
» égard, j'ai perdu tout espoir de les ramener à notre
» cause par la persuasion et j'ai l'honneur de vous prier,
» mon Général, de vouloir bien m'autoriser à employer
» les moyens de rigueur et à agir vigoureusement si,
» dans quelques jours, ces tribus kabyles ne sont pas
» venues me faire leur soumission.

» *Signé* : Cuny. »

Nous ignorons quelle quantité de paille on a pu recueil-

lir, mais c'était s'exposer à la payer un peu cher; comme on était dans la nécessité d'enlever les crêtes et les villages qui y sont assis pour protéger l'opération, il fallait absolument le même effort que si on avait voulu chasser le cherif des Maatka, la principale difficulté consistant, pour cela, dans l'enlèvement des crêtes supérieures. De plus en battant en retraite, après avoir pris la paille, on laissait croire aux Kabyles qu'on reculait devant eux et qu'ils étaient victorieux et on arrivait au résultat de faire grossir le nombre de nos ennemis.

Nous avons vu que le cherif avait paru seulement au moment de la retraite; il était encore aux Cherdioua, au moment où l'incendie des villages des Beni-Arif lui avait fait connaître notre attaque, et il était accouru aussitôt.

Le 24 septembre on fit une reconnaissance de l'ancien bordj turc de Tizi-Ouzou, que l'on avait l'intention de remettre en état pour y installer le bach-agha Bel Kassem ou Kassi, lequel avait continué à habiter Tamda.

Bivouac d'Aïn-Faci, le 25 septembre 1851.

. . . .

« Depuis ma lettre du 23, par laquelle je vous ai rendu » compte de l'engagement qui avait eu lieu, il n'est sur- » venu rien d'important.

» Hier je suis sorti avec la cavalerie pour aller faire » une reconnaissance au pied de la montagne de Maat- » ka; les Bou-Hinoun, croyant que nous venions enlever » leur paille, sont descendus et y ont mis le feu.

» Hier, à 3 heures, Bou Bar'la est venu poser sa tente » sur un piton des Beni-Arif en vue du camp, nous avons » vu distinctement la fantazzia des contingents qu'il » entraîne à sa suite. Il occupe aujourd'hui la même » position (1).

(1) C'était au village d'Adjaba.

» Demain nous irons au fourrage, mais j'espère que je
» n'aurai pas d'engagement.

» Il paraît que la présence du cherif chez les Beni-Arif
» est la seule cause qui ait empèché leur soumission...

» *Signé :* CUNY. »

Bivouac d'Aïn-Faci, le 27 septembre 1851.

« Comme nos mulets étaient disponibles dans la jour-
» née d'hier, 26 courant, j'ai voulu profiter de leur pré-
« sence pour aller à la paille, dont la cavalerie avait le
» plus grand besoin.

» Ce fourrage a été conduit par M. le colonel Cassai-
» gnoles, qui avait sous ses ordres les trois escadrons
» de Chasseurs en selle nue, le convoi formé de tous les
» mulets disponibles de la colonne et pour troupes de
» soutien, un bataillon du 8e Léger, commandé par M. de
» Monnet et trois compagnies de Tirailleurs indigènes,
» commandées par M. de Wimpffen.

» Partie à 4 heures 1/2 du matin, la colonne était aux
» meules à 6 h. 1/2.

» Les gardiens n'eurent pas le temps d'y mettre le feu ;
» ils regagnèrent leur montagne en toute hâte ; immé-
» diatement le remplissage des sacs commença sous la
» protection de l'infanterie, qui avait occupé les hauteurs.
» Le fourrage était presque terminé quand, aux cris des
» Kabyles qui, sous la conduite de Bou Bar'la, se préci-
» pitaient au pas de course du haut de la montagne, la
» retraite fut sonnée et exécutée avec beaucoup d'ordre,
» sous le feu de l'ennemi.

» La colonne était de retour au camp à 10 heures.

» Nous avons, dans ce fourrage, tué plusieurs hom-
» mes à l'ennemi et nous avons à nous féliciter de n'avoir
» pas eu un seul blessé.

» Ce fourrage s'est fait chez les gens des Betrouna.

» *Signé :* CUNY. »

Le lieutenant-colonel Bourbaki rendait compte, à la date du 27 septembre, de la soumission des Frikat, faite la veille; ils avaient apporté 500 francs d'amende, 30 plats de kouskous et fourni six ôtages, pris parmi les principaux habitants.

Le général Cuny avait demandé l'autorisation de faire faire une attaque combinée des Maatka, par les deux colonnes; il lui fut répondu que le moment n'était pas encore opportun pour une opération de cette nature.

Camp d'Aïn-Faci, le 29 septembre 1851.

« J'ai l'honneur de vous rendre compte que, depuis le » dernier courrier que je vous ai adressé, rien n'est » changé dans notre état de choses. Bou Bar'la est tou» jours chez les Beni-Arif; les Beni-Khalifa, fraction des » Maatka et voisins des Beni-Arif, semblent vouloir se » rapprocher de nous, mais il n'y a encore rien de po» sitif.

» En réponse à votre dépêche du 25 du courant, n° 78, » j'ai l'honneur de vous exposer, mon Général, que si » j'ai écrit à M. le lieutenant-colonel Bourbaki de pren» dre des renseignements et de bien étudier le terrain » entre le camp qu'il occupe et le khemis des Maatka, » dans l'hypothèse de la concentration de nos deux » colonnes sur ce point, je n'ai point émis l'idée de la » possiblilité de ce fait, n'ayant qu'une connaissance » imparfaite des lieux, comme vous semblez le sup» poser.

» Je savais parfaitement que le khemis est situé au » centre du pays des Maatka, que les chemins les plus » faciles pour y monter, étaient sur notre versant, celui » des Beni-Khalifa et celui des Beni-Arif et qu'une fois » arrivé dans les villages de ces deux fractions, l'on n'a » plus, pour arriver au khemis, qu'à traverser un plateau

» très peu accidenté et dont le chemin permet à la cavalerie de marcher par pelotons.

» Dans la journée du 23 septembre, en me portant de ma personne dans les villages incendiés, j'ai pu m'assurer par moi-même de l'authenticité des renseignements qui m'avaient été fournis.

» C'était donc après avoir étudié le pays et après avoir obtenu de vous l'autorisation de réunir les deux colonnes que j'aurais donné, à M. le lieutenant-colonel Bourbaki, l'ordre de marcher sur le Khemis.

» *Signé :* Cuny. »

Aïn-Faci, le 30 septembre 1851.

« J'ai l'honneur de vous rendre compte qu'aujourd'hui, 30 du courant, mes mulets étant disponibles, j'ai ordonné un fourrage chez les Betrouna.

» J'ai commandé cette corvée en personne, j'avais sous mes ordres M. le colonel Cassaignoles, avec trois escadrons de son régiment, M. le colonel Cambray, avec un bataillon et demi du 8e Léger et, enfin, le bataillon de Tirailleurs indigènes, commandé par M. le lieutenant-colonel de Wimpffen.

» Arrivé sur le terrain, je fis occuper les hauteurs par deux bataillons d'infanterie et le fourrage se fit avec le plus grand ordre.

» Je me disposais à regagner mon bivouac, quand Bou Bar'la est descendu de la montagne enseignes déployées, et suivi de tous les contingents des Maatka, des Zouaoua et des tribus voisines, je ne voulais pas laisser au cherif le prestige que lui aurait donné une retraite sans combat. Je donnai l'ordre d'ouvrir le feu, il fut vivement repoussé jusqu'au premier contrefort. Nous lui fîmes éprouver de grandes pertes, celles des gens des Betrouna, s'élèvent à 30 tués et autant de blessés.

» D'après les renseignements que me fournit le bach-
» agha Bel Kassem ou Kassi, nous avons eu affaire à
» près de 5,000 fusils. Le contingent des Zouaoua était
» commandé par Sidi El-Djoudi.

» La retraite s'est faite en bon ordre, très bien conduite
» par MM. les colonels de Cambray et de Wimpffen.

» Dans cette affaire et malgré la grande supériorité
» numérique de l'ennemi, nous n'avons perdu que six
» hommes tués ; le nombre des blessés s'élève à 24 dont
» deux officiers du 8e Léger (MM. Henry et Cuttier) et le
» sergent Ahmed ben Djadi, du bataillon de Tirailleurs
» indigènes. Les blessures de ces deux officiers et celle
» du sous-officier n'offrent pas une grande gravité.

» *Signé :* Cuny. »

L'agha des Flissa ayant annoncé que les gens de sa tribu s'étaient donné rendez-vous au Timezrit pour tenter une razzia sur Bordj-Menaïel, dans la nuit du 4 au 5 octobre, le lieutenant Roman fut envoyé le 3, sur ce point, avec sa division de spahis; il y trouva réunis pour la défense, 600 fantassins des Beni-Aïcha et des Krachna et 50 cavaliers des Isser. L'attaque annoncée n'eut pas lieu.

Après l'affaire du 30 septembre on renonça à aller prendre, chez les tribus insoumises, la paille nécessaire aux besoins de la colonne et on alla chercher les fourrages à Dellys.

Nous avons vu plus haut que des pourparlers avaient eu lieu, dès le mois d'août, en vue du mariage de Bou Bar'la avec la veuve de l'agha Ben Zitouni, Tassadit bent Amar ou Mohamed ou El-Hadj, d'Iril-Tiguerfiouin, tribu des Beni-Mendas ; cette alliance devait mettre entre les mains du cherif le fils de l'ex-agha, qui était encore avec sa mère et lui donner une action plus grande sur les Flissa. Le mariage eut lieu avec de grandes réjouissances, le 8 octobre ; Bou Bar'la s'était rendu aux Beni-Mendas

accompagné de 7 à 800 Kabyles ; il n'y séjourna pas longtemps comme nous allons le voir.

Camp d'Aïn-Faci, le 13 octobre 1851.

« Le cherif est de retour chez les Maatka ; son arrivée
» a été annoncée par un assez grand nombre de coups
» de fusil. Il a amené avec lui deux cents hommes des
» Beni-Mendès, fraction des Guechtoula (c'est là que
» résidait la veuve de Ben Zitouni qu'il vient d'épouser),
» et, de plus, deux cents hommes environ des Beni-
» Sedka.

» On assure que depuis il a été rejoint par quelques
» autres contingents.

» Les Flissa ont encore envoyé hier, à Bou Bar'la, une
» députation pour l'engager à passer dans leur pays. Le
» caïd Ali El-Haoussine, de cette dernière tribu, m'a
» prévenu dans la matinée que le parti du cherif aug-
» mente de jour en jour, que s'il met un pied dans le
» pays tous les Flissa le suivront et qu'alors il ne res-
» tera plus d'autre alternative, à nos chefs,que celle d'a-
» bandonner la montagne et de venir se réfugier dans le
» camp français.

» *Signé :* Cuny. »

Ces intrigues dans les Flissa étaient menées par sept à huit individus d'assez grande famille : le khalifa de l'ancien agha Ben Zitouni, le fils du marabout Si El-Hadj Amar, le frère du caïd Ali Nsliman et plusieurs autres ; après avoir tenu des conciliabules avec des gens de toutes les fractions, ils allèrent trouver Bou Bar'la pour l'engager à aller chez eux. Le général Cuny fit venir à son camp les caïds et les cheikhs et leur ordonna d'attaquer immédiatement ceux qui, de notoriété publique, s'étaient

rendus chez le cherif. — On pouvait craindre que notre parti n'eût le dessous; heureusement il n'en fut rien, nos chefs eurent un petit avantage, brûlèrent quelques maisons et blessèrent quelques hommes; mais cela ne fit que retarder de quelques jours la défection des Flissa. Des spahis furent envoyés à Bordj-Menaïel pour protéger l'agha Si Mohamed bel Hadj.

Aïn-Faci, le 15 octobre 1851 (1).

« Ce que nous devions le plus craindre vient d'arriver;
» les Flissa, au moins pour la plus grande majorité,
» viennent de passer au cherif.

» ...... Avant-hier soir je fus prévenu de la manière
» la plus positive que les cavaliers de Bou Bar'la avaient
» passé l'oued El-Kseub et étaient venus à la rencontre
» d'un contingent des Flissa qui était venu le recevoir
» jusqu'au marché du Tléta. On m'assura que ce rassem-
» blement augmentait à chaque instant sur ce point et
» que, sans aucun doute, si cette réunion n'était pas
» troublée, ce serait une preuve, pour le cherif, qu'il
» pouvait se présenter chez les Flissa. J'eus beau pro-
» mettre, beau dire aux Kabyles d'aller faire une démons-
» tration, tout fut inutile. Tous ceux qui venaient à notre
» camp, à part de très rares exceptions, sortaient pour
» aller chez Bou Bar'la.

» ...... Le lendemain matin on fit partir deux esca-
» drons pour aller chercher du fourrage à Dellys.

» Les nouvelles étaient bien vraies; entre 9 heures et
» 10 heures, j'étais à Tizi-Ouzou, où l'on m'avait envoyé,
» quand j'entendis les obus et la fusillade. Comme vous
» devez le supposer, j'arrivai bientôt sur le lieu du com-
» bat et j'aperçus Bou Bar'la avec son infanterie, sa cava-

(1) Lettre écrite au colonel Durrieu, chef du bureau politique.

» lerie et tout cela en ligne, à une lieue et demie du pied
» des montagnes.

» Le cherif avait du monde, beaucoup de monde ; son
» intention était de passer chez les Flissa ; on était sorti
» pour l'en empêcher, on ne fut pas en force pour le reje-
» ter dans la montagne des Maatka. Aussi opéra-t-il son
» mouvement sous nos yeux, bannières déployées, mu-
» sique en tête. Nous rentrâmes au camp en suivant le
» lit de la rivière, tandis que le goum de Bou Bar'la et
» ses contingents, suivaient à mi-côte les contreforts des
» Flissa, qui, comme vous le savez, longent la rive gau-
» che de l'oued El-Kseub. Nous, nous rentrions pour
» défendre notre camp ; Bou Bar'la s'avançait, pour l'at-
» taquer, des positions supérieures qui nous dominent.
» Aussi, nous ne fûmes pas plutôt arrivés, qu'une vive
» fusillade s'échangea entre nos postes du côté des
» Flissa et les Kabyles. Elle ne cessa qu'à nuit close.

» Bou Bar'la ne resta pas toute l'après-midi devant
» nous, après avoir vu engager les Kabyles, il s'était
» replié sur les Beni-Arif, en emmenant une partie de
» ses chevaux.

» Ce matin, la fusillade a recommencé avec nos avant-
» postes et, vers 8 heures environ, nous avons vu débou-
» cher le cherif dans la plaine, suivi de très nombreux
» contingents qu'il était allé réunir cette nuit. Il est venu
» parader à une lieue du camp. Il espérait, sans aucun
» doute, nous faire sortir, afin que, pendant ce temps-là
» les Kabyles laissés au-dessus de nous, pussent tenter
» une vive attaque sur notre camp. On était décidé à ne
» point se laisser tenter. La fusillade entamée assez
» chaudement, employait presque un tiers de notre infan-
» terie, y compris notre réserve et nos escadrons n'é-
» taient pas encore rentrés de Dellys. Les choses en
» étaient donc là, Bou Bar'la paradait devant nous depuis
» deux ou trois heures, quand tout à coup nous l'avons
» vu remonter avec tout son monde vers les Maatka. Je
» ne m'expliquais pas trop ce mouvement, quand j'ai reçu

» la nouvelle que M. le colonel Bourbaki, sans doute » prévenu que nous avions Bou Bar'la sur les bras avec » tout son monde, était en train de brûler les azibs des » Maatka du côté de Bor'ni. C'est probablement cette » nouvelle qui aura fait retourner le cherif; à partir de ce » moment l'attaque a été moins vive sur notre camp et » le soir, vers 5 heures, on ne tirait presque plus.

» On vient de décider que nous quittions le camp de» main matin pour nous porter à Tizi-Ouzou . . . . . .

» *Signé :* PECHOT. »

Nous avons eu, dans cette journée du 15 octobre, un sergent-major du 8e Léger tué et trois tirailleurs indigènes blessés.

La position d'Aïn-Faci n'était certainement plus tenable, depuis la défection des Flissa qui la dominaient du haut de leurs montagnes ; il n'en est pas moins vrai que nous avions l'air de reculer devant les rebelles et que nous laissions à découvert les zmoul des Ameraoua-Tahta et particulièrement Dra-ben-Khedda. Pour prévenir le danger d'une attaque de ce côté, on réunit des goums et des contingents dans cette zmala et dans celles de Bordj-Sebaou et de Sidi-Namen, mais on n'était pas du tout assuré de la fidélité de ces auxiliaires, en cas d'attaque.

Tizi-Ouzou, le 17 octobre 1851.

« Hier matin, quand les Kabyles s'aperçurent que nous » prenions nos dispositions pour quitter le camp que » nous occupions au pied des Flissa, ils se sont immé» diatement portés sur les positions d'où ils pouvaient » nous inquiéter; nous les avons vus venir même des » Beni-Arif. On assure qu'un nombreux contingent était

» venu la nuit s'embusquer derrière un pli de terrain » qu'il devait franchir le lendemain pour attaquer les » postes avancés. Il serait du reste difficile d'expliquer » sans cela l'arrivée subite d'un contingent de fantassins » aussi nombreux que celui que nous avons eu sur les » épaules.

» Au moment de quitter notre bivouac, malgré les » ordres du général, les soldats ont mis le feu aux bara- » ques. Nous avons pu quitter nos positions sans per- » dre de monde, seulement comme ceux qui nous sui- » vaient s'échauffaient et allaient finir par nous faire » beaucoup de mal, on a fait une charge de cavalerie (1) » dans laquelle on a tué, sans exagération, une quaran- » taine d'individus.

» Au moment de notre départ du camp, quand l'agha Al- » lal a vu ces nombreux Kabyles se réunir et Bou Bar'la » déboucher dans la plaine, sa peur, dont je vous ai » entretenu dans mes précédentes lettres, le prit de plus » belle et il est allé supplier le général de lui laisser un » escadron de Chasseurs. On a fini par lui accorder ce » qu'il demandait.

» Ainsi, aujourd'hui, nous sommes à Tizi-Ouzou (avec » une pluie épouvantable), un escadron de Chasseurs et » les Spahis sont à Dra-ben-Khedda pour protéger ce » village. Bel Kassem est un peu rassuré par notre der- » nière charge; il était temps que nous eussions un coup » heureux, je voyais nos chefs bien impressionnés.

» Que va maintenant faire Bou Bar'la ? Je ne sais. Hier » il est remonté chez les Beni-Arif et les Kabyles ont em- » porté leurs morts. Aujourd'hui je n'ai encore reçu » aucune nouvelle positive, si ce n'est une lettre de l'a-

(1) Le colonel Cassaignoles s'était embusqué avec deux escadrons dans le lit de l'Oued-Bougdoura à l'endroit où se trouve actuellement le pont, il put prendre les Kabyles de flanc en plaine et les charger, pendant que le bataillon de Tirailleurs les refoulait de front. Cette charge impétueuse de cavalerie a laissé de profonds souvenirs chez les Kabyles.

» gha des Flissa qui a peur d'être attaqué, ce qui me ferait » supposer que ces gens sont dans de mauvaises dispo- » sitions. Il demande à cors et à cris des Chasseurs et il » me prie d'aller avec eux.

» Vous savez sans doute que les Aribs (1) ont quitté » Bordj-Menaïel; depuis longtemps ils me parlaient des » craintes qu'ils avaient d'être trahis par les Flissa, con- » tre lesquels, disaient-ils, ils avaient été obligés de se » battre plusieurs fois, depuis qu'ils sont en zmala. Ils » ajoutaient à cela qu'ils avaient la preuve d'être aban- » donnés par les Arabes des Issers qui, selon eux, » devaient, à la moindre apparition de Bou Bar'la, tourner » de son côté. J'ai eu beau essayer tous les raisonne- » ments pour leur faire voir que leurs craintes étaient » exagérées, il m'a été impossible de les retenir; ils » devaient donc partir, mais avec l'ordre formel de re- » tourner dans leur pays et d'attendre que l'agha les eût » remplacés par d'autres cavaliers. Ils acceptèrent volon- » tiers, aussi, quel n'a pas été mon étonnement, quand » j'ai appris qu'ils s'étaient rendus à Blida. J'oubliais de » vous dire qu'ils seraient encore bien restés dans l'Is- » ser, non à Bordj-Menaïel, si on avait voulu les autori- » ser à renvoyer femmes, enfants, troupeaux, dans la » Mitidja, ce qui eût produit un plus mauvais effet que » de les voir retourner tous, comme je l'avais proposé, » dans leur pays.

» Le caïd Saad ben Rabah, qui est un excellent soldat, » est malheureusement incapable de conduire une popu- » lation comme celle des Aribs en général et, il faut » l'avouer, il avait à gouverner ce qu'il y a de plus mau- » vais. Je suis de l'avis des Aribs et je pense que ce » seraient eux qui auraient le plus à craindre, si jamais » Bou Bar'la descend dans l'Isser avec ses cavaliers.

» *Signé :* PECHOT. »

---

(1) Ces Aribs avaient été installés à Bordj-Menaïel en décembre 1849, comme makhezen, avec Saad ben Rabah, comme caïd.

Au moment où les faits que nous venons de rapporter se passaient du côté du Sebaou, au camp de Dra-el-Mizan, on s'occupait de construire une redoute au-dessous de laquelle devait s'élever, un peu plus tard, une maison de commandement et devait être créé un nouveau village. La lettre ci-après indique dans quelles conditions la maison de commandement a été édifiée.

Blida, le 13 octobre 1851.

« M. le Gouverneur général a décidé qu'une maison
» de commandement serait construite chez les Nezlioua,
» à un endroit appelé Nadeur-Amar-Aberkan. Cet établis-
» sement a pour but principal de favoriser le système
» de blocus de la Kabylie, qui a été définitivement adopté
» et qui a déjà amené de sensibles résultats ; il aura en
» même temps pour conséquence inévitable, de conso-
» lider notre autorité chez les tribus qui l'environnent,
» d'assurer dans un certain rayon la police des rou-
» tes, de soutenir les bonnes dispositions des popula-
» tions soumises, de protéger celles qui se trouvent en
» arrière et d'arrêter les tentatives si fréquentes des
» agitateurs qui ont choisi la Kabylie pour en faire le
» foyer de leurs intrigues et le quartier-général d'où
» partent leurs attaques, soit à main armée, soit au
» moyen de la propagande. A ces différents points de
» vue, on ne peut nier que cette création ne soit, non
» seulement d'un puissant secours pour le succès de
» notre politique, mais encore d'une grande utilité pour
» les tribus qui désirent vivre en paix et être protégées
» contre les agressions de voisins plus turbulents.
» Voilà ce que je vous prie de vouloir bien faire com-
» prendre aux tribus de votre subdivision, qui devront
» le plus profiter des bienfaits de la création d'une mai-
» son de commandement au centre de leur territoire,

» c'est-à-dire aux Nezlioua et aux Beni-Khalfoun. Il faut
» que, par la persuasion et par de sages conseils, ces
» tribus soient amenées à contribuer, par quelques
» cotisations, aux dépenses que nécessiteront cet établis-
» sement, car nous ne pouvons y subvenir autrement.
» . . . .

» *Signé :* BLANGINI. »

Les travaux pour la construction de cette maison de commandement furent remis jusqu'à la fin de l'expédition qui allait être entreprise, afin de n'avoir pas à distraire des troupes pour la garde des matériaux qui seraient réunis. A Tizi-Ouzou, la réfection du bordj turc, fut entreprise immédiatement par les soins du général Cuny.

Bordj Tizi-Ouzou, le 17 octobre 1851.

« Je reçois à l'instant une lettre de l'agha des Flissa,
» qui m'informe que ces derniers le menacent dans son
» bordj ; les Isser qu'il a appelés à sa défense, ne s'y
» sont point rendus. Dans l'état actuel des choses, je ne
» puis lui envoyer un escadron ; j'ai détaché celui du
» capitaine de Staël et la division de Spahis à Dra-ben-
» Khedda, qui est très exposé en ce moment et j'ai
» besoin de deux autres escadrons ; il serait même
» convenable que celui qui est désigné pour rentrer,
» restât ici. Cependant le temps est si mauvais, que je
» ne crois pas à une attaque d'ici à quelques jours.

» *Signé :* CUNY. »

Bordj Tizi-Ouzou, le 19 octobre 1851.

« Hier, dans la journée, Bou Bar'la est venu planter sa

» tente chez les Bou-Hinoun, en face de mon camp ; il
» n'a avec lui que les cavaliers qui le suivent d'habitude.
» Je crains qu'il ne tombe ailleurs, et demain je réparti-
» rai la cavalerie ainsi : un escadron au camp, un à Bordj-
» Menaïel et l'autre, avec les Spahis, à Dra-ben-Khedda.

» J'ai ordonné au commandant supérieur de Dellys
» d'envoyer un goum à Bordj-Sebaou.

» *Signé :* CUNY. »

La situation ne pouvait se prolonger plus longtemps sans danger, les Issers commençaient à être ébranlés, le cherif pouvait, par Chabet-el-Ahmeur, étendre son action du côté d'Alger, en arrière de nos colonnes d'observation et il devenait urgent d'en finir ; aussi, le général Pélissier (1), gouverneur général de l'Algérie, demanda-t-il au ministre de la guerre l'autorisation d'entreprendre une expédition qu'il dirigerait en personne. Cette autorisation lui fut accordée le 3 novembre. Avant de se mettre en marche, le gouverneur général avait envoyé aux tribus insurgées la proclamation suivante :

Louanges à Dieu unique, son empire seul est éternel.

« A tous les Maatka, Flissa, Guechtoula et Beni-Aïssi,
» salut sur vous et vos chefs, avec la miséricorde du
» Dieu Très-Haut et bénédiction !

» Depuis longtemps nous avions espéré, de votre part,

---

(1) Le général Pélissier a été chargé des fonctions de gouverneur général par intérim, en remplacement du général d'Hautpoul, par décret du 10 mai 1851. Cet intérim a cessé par la nomination comme gouverneur général, par décret du 11 décembre 1851, du général Randon.

» une conduite semblable à celle dont toutes les tribus » de l'Algérie donnent l'exemple et qui, depuis l'Est jus- » qu'à l'Ouest, leur procure une prospérité qu'elles n'a- » vaient jamais connue. Nous avons donc raison d'être » étonnés de vous voir quitter la ligne que vous suiviez » depuis quelques années, pour vous jeter dans une voie » qui ne peut que vous attirer la ruine et la mort.

» Après avoir goûté les douceurs et les avantages de » la paix, y renoncez-vous tout à coup, pour suivre les » conseils d'un inconnu qui n'a que des mensonges et » de fausses paroles à la bouche ? L'homme ignorant peut » être excusé, mais le sage ne saurait entreprendre rien » sans en calculer les conséquences. L'homme habile » n'ouvre pas la porte qu'il ne peut plus refermer. Vous » savez que Dieu a donné aux hommes des yeux pour » voir, des oreilles pour entendre et le jugement pour » distinguer le bien du mal. Si vous avez tous ces » moyens pour reconnaître la vérité, demandez donc au » perturbateur qui agite votre pays des preuves mani- » festes de sa mission. Les faits et l'expérience font » bien vite justice de celui qui prétend à des qualités » qu'il n'a pas.

» Nous vous le demandons donc, consultez votre avan- » tage, distinguez le bien du mal et ce n'est qu'ainsi que » vous obtiendrez la multiplication de vos richesses et » de vos enfants. Ayez en mémoire le proverbe qui dit : » la tranquillité est la nourrice des enfants et des trou- » peaux, le désordre n'amène que la ruine et la mort.

» Si le gouvernement de la France n'avait pas pour » principal mobile de faire progresser sans cesse le bien- » être de ses sujets, nous ne vous prodiguerions pas les » avertissements et les conseils, car votre persistance à » suivre une mauvaise voie vous aliène tout intérêt. » Dieu sait combien de fois nous avons montré de l'in- » dulgence envers vous ; mais nos conseils, notre pa- » tience, ne vous ont pas profité, les malheurs qui ont » frappé vos devanciers dans le sentier du mal, ne vous

» ont pas éclairés. Vous n'avez pas trouvé d'enseigne-
» ment dans les châtiments qu'ils ont subis, châtiments
» dont leur folle démence a été la cause.

» Quand Dieu veut du bien à un peuple, il lui inspire
» l'amour de l'ordre et de la paix ; quand sa main se
» retire de lui, il le jette dans le désordre et le livre en
» proie à l'ambition des intrigants.

» La punition qui, l'an dernier, frappa de ruine les
» populations de l'Oued-Sahel, devait être pour vous une
» leçon suffisante Dispersées, ruinées et misérables,
» elles errent maintenant dans les vallées sans pouvoir
» trouver un refuge ; beaucoup d'entre eux sont dans les
» prisons de Sétif ; leurs femmes, leurs enfants ont été
» précipités dans un abîme de misère et quel est l'auteur
» de ce malheur si ce n'est le malfaiteur qui est chez
» vous et qui attire sur votre pays la mort et la désola-
» tion.

» Des gens sensés doivent chercher une leçon dans
» les malheurs d'autrui ; celui qui veut éviter un mal-
» heur doit se mettre en garde contre toutes les chances
» qui peuvent le lui amener.

» Sachez donc que nos colonnes vont pénétrer dans
» votre pays et qu'elles y resteront tant que vous n'aurez
» pas chassé le perturbateur qui s'y trouve.

» Vous êtes nos sujets, nous désirons que vos chefs
» et les marabouts de vos zaouïas réfléchissent sur nos
» paroles, et apprennent à distinguer le bien et le mal.
» La puissance du gouvernement français vous est bien
» connue, ainsi que sa bonté et son indulgence. S'il
» n'était animé envers vous de la plus entière longani-
» mité, il aurait fait peser sur vous une foule de maux ;
» mais en vain il vous a prodigué ses conseils, en vain
» il vous a fait entendre sa voix. Vous n'y avez vu qu'un
» motif pour persister dans votre mauvaise conduite et
» vous n'avez pas tenu compte de ses paroles.

» Aujourd'hui notre patience s'est lassée, nos colonnes
» marchent contre vous, nous voulons cependant ne pas

» manquer au devoir que Dieu nous a imposé, en nous » confiant le soin de vous régir et nous venons vous » donner un avertissement qui, cette fois, sera le dernier. » Si vous revenez à des pensées sages, vous chasserez » cet intrigant qui est obligé de cacher, sous un faux » nom, son origine obscure, qui ne travaille que dans » son propre intérêt, sans se soucier des dangers et des » malheurs qu'il attire sur votre pays. Faites cela, vous » mériterez encore notre indulgence, mais si vous ètes » sourds à ce conseil, vous allez de vous-mêmes à votre » ruine et à la mort.

» Nous vous avons parlé, et soit que vous soyez prêts » à marcher dans le sentier du bien ou du mal, nous » sommes préparés à tout événement, la responsabilité » de ce qui arrivera retombera sur vous.

» Louanges à Dieu, Seigneur de l'univers.

» Fin de Doul-Haïdja, 1267.

» Par ordre de Son Excellence le Gouverneur général » de l'Algérie. »

Cette proclamation ne fit pas ouvrir les yeux aux rebelles ; les Beni-Arif, Bou-Hinoun, Betrouna, Maatka l'ont déchirée et jetée au vent ; ils en ont porté quelques exemplaires à Bou Bar'la et les agents secrets que nous avions envoyés pour les répandre ont été obligés de se cacher pour ne pas être tués.

Les tribus les plus voisines de Tizi-Ouzou sont même venues tirer plus de coups de fusil que d'habitude, la nuit suivante, sur notre camp ; ils n'ont heureusement atteint personne.

La colonne expéditionnaire qui devait opérer contre Bou Bar'la fut organisée au Fondouk, sous les ordres du général Camou. Le général Pélissier, qui devait pren-

dre le commandement en chef, la rejoignit le 25 octobre. Par suite des pluies torrentielles qui rendaient les routes impraticables et les rivières inguéables, le départ ne put avoir lieu que le 28 octobre ; on alla camper ce jour-là à Ben-Hini, sur l'Isser ; le lendemain, on s'arrêta dans les Nezlioua et le 30 octobre, la colonne fit sa jonction à Dra-el-Mizan avec celle du lieutenant-colonel Bourbaki, qu'elle s'incorpora. Les troupes réunies pour l'expédition comprenaient 2 bataillons de Zouaves, 2 du 22e Léger, 2 du 25e Léger, 1 bataillon du 12e de Ligne, 1 escadron de Chasseurs, 50 Spahis, 2 sections de montagne avec 50 artilleurs.

Le général Cuny reçut l'ordre de quitter Tizi-Ouzou dans la nuit du 31 octobre au 1er novembre, pour se porter sur le Khemis des Maatka ; les deux colonnes de Dra-el-Mizan devaient partir le 1er à deux heures du matin, pour se diriger sur le même objectif, en passant par le Bou-Korraï. On prenait ainsi par ses deux extrémités la longue crête, parallèle à l'Oued-Bor'ni (1), sur les ramifications latérales de laquelle sont établis les villages des Maatka.

La nuit fut horrible, on ne put se mettre en marche qu'au jour. Malgré la pluie glaciale qui les inondait, malgré la difficulté des chemins tantôt défoncés, tantôt abruptes et glissants, l'ardeur de nos soldats ne se démentit pas ; l'Oued-Bor'ni avait énormément grossi, il fallut établir une cinquenelle pour faciliter le passage du gué. Six voltigeurs qui avaient eu l'imprudence de chercher un autre point de passage, furent emportés par les eaux rapides de la rivière et y trouvèrent la mort.

Cependant les Kabyles, qui croyaient nos troupes immobilisées par la tourmente, n'étaient pas sur leurs gardes ; un brouillard intense empêchait de rien voir ; leurs postes qui avaient été placés du côté sud des

---

(1) Cette rivière prend le nom d'Oued-el-Kseub à hauteur des Flissa et d'Oued-Bougdoura avant son confluent avec le Sebaou.

Maatka avaient été abandonnés, les hommes qui les occupaient ayant été s'abriter contre la pluie. On put donc marcher jusqu'au Khemis des Maatka sans tirer un coup de fusil, les quelques hommes que l'avant-garde des Zouaves avait rencontrés, n'ayant cherché qu'à se sauver. A une heure, nos troupes s'installaient au bivouac, mais la colonne ne fut complètement ralliée qu'à la nuit, tant la marche avait été pénible. Une éclaircie nous montra aux Kabyles stupéfaits, campés au cœur de leur pays sur le point culminant des Maatka. Les populations abandonnèrent en toute hâte leurs villages et se réfugièrent partie dans la forêt de Bou-Mahni, partie dans les Beni-Zmenzer et les Beni-Aïssi.

Le général Cuny, bien qu'il eût moins de chemin à parcourir, n'avait pas paru ; on envoya trois bataillons au devant de lui pour prendre à revers les obstacles que les Kabyles avaient pu accumuler sur sa route. La colonne de Tizi-Ouzou avait trouvé l'Oued-Defali infranchissable et avait dû attendre, pour le traverser, que les eaux eussent baissé ; elle ne put arriver ce jour-là qu'au village d'Imezdaten, dans les Betrouna. La montée difficile qui y conduit était coupée par des tranchées et des abatis d'oliviers et de frènes ; mais les Kabyles, sachant que nos troupes étaient déjà au Khemis avaient abandonné les défenses qu'ils avaient préparées pour évacuer précipitamment leurs villages en emportant ce qu'ils avaient de plus précieux.

Bou Bar'la se trouvait campé ce jour-là à Tizi-Ntleta, entre les Mechtras et les Ouadia ; les gens d'Ir'il-Imoula lui avaient apporté la diffa et il célébrait la fète de l'Achoura lorsqu'il apprit que nous étions maîtres de la position du Khemis.

Le lendemain matin, ayant réuni ses contingents, qui étaient peu nombreux, il se porta au village de Tirilt-Mahmoud, dans l'intention d'attaquer notre camp. Le moment était favorable, car les trois bataillons, qui avaient été envoyés au devant du général Cuny, n'étaient

pas rentrés et le camp était dégarni par suite de l'envoi de divers détachements pour incendier les villages et pour faire la corvée de fourrages.

Le cherif déboucha de Tirilt-Mahmoud avec sa musique et ses drapeaux, suivi d'une trentaine de cavaliers et de quelques centaines de piétons et s'avança vers notre camp. Trois bataillons furent lancés au pas de course vers l'attaque qui se préparait, pendant qu'une trentaine de cavaliers, gendarmes, chasseurs et spahis, conduits par le capitaine Jouve, chargeaient avec impétuosité le groupe où se tenait Bou Bar'la. Les rebelles furent balayés en un instant et poursuivis l'épée dans les reins jusqu'au village de Tirilt-Mahmoud ; le lieutenant-colonel Bourbaki jetait en même temps tout ce qu'il avait devant lui dans les ravins de droite et incendiait plusieurs villages.

Le général Pélissier, arrivé au pied de Tirilt-Mahmoud, put y voir le cherif s'efforçant inutilement de ranimer l'ardeur de son monde. La poursuite ne fut pas poussée plus loin ce jour-là. Bou Bar'la, qui craignait d'être livré aux Français et qui avait aussi peur des gens de Tirilt-Mahmoud que de nos soldats, jugea prudent de ne pas rester dans leur village et il se retira à Ir'il-Imoula ; une partie de ses contingents l'y suivit, le reste alla s'établir dans les Cheurfa-Ir'ilguiken.

Nous avons eu, dans cette affaire, 2 chasseurs blessés et 4 fantassins hors de combat. Le brave capitaine Jouve eut le bras fracassé par une balle, en retournant après sa charge, pour soutenir l'infanterie.

Le général Cuny arriva, sur ces entrefaites, au Khemis, après une marche pénible par une route obstruée de barricades, qui avaient plusieurs fois arrêté le convoi.

Le 3 novembre, au matin, le Gouverneur général, ayant toutes ses forces réunies et laissant au camp 5 bataillons sous les ordres du général Cuny, se porta avec 6 bataillons, 3 escadrons, une section de montagne et 50 canonniers armés de carabines à tiges, sur le village de Tirilt-

Mahmoud, des Beni-Zmenzer. Ce village ne fit aucune résistance et fut enlevé sans coup férir par le 1er bataillon de Zouaves et le Goum. Il fut trouvé plein d'orge, de paille, etc., et fut livré au pillage et à l'incendie par nos auxiliaires des Ameraoua.

Immédiatement, quatre bataillons furent lancés en avant; deux bataillons avec un escadron de chasseurs, sous les ordres du lieutenant-colonel Bourbaki, reçurent l'ordre de se porter sur Ir'il-Imoula, où s'était réfugié le cherif; deux bataillons, commandés par le lieutenant-colonel Caroudelet, eurent mission d'attaquer les Cheurfa-Ir'ilguiken et les Beni-Aïssi.

Le lieutenant-colonel Bourbaki enleva d'abord le petit village de Tassoukit, puis il attaqua Ir'il-Imoula qui se défendit vigoureusement, mais ne put résister longtemps à l'élan de nos troupes. Le cherif prit la fuite vers la plaine des Guechtoula, pour gagner le Djurdjura; nos chasseurs se mirent à sa poursuite et le poussèrent vivement pendant cinq ou six kilomètres, jusqu'au pied des villages des Beni-bou-Addou, secondés par un goum, qui était campé près des Mechtras. Bou Bar'la parvint à s'échapper, mais cette fuite honteuse fit tomber pour longtemps son prestige aux yeux des Kabyles. Il essaya encore, dans les Beni-Sedka et les Zouaoua, de recruter des contingents pour nous disputer le terrain, mais il n'eut aucun succès et ne reparut plus jusqu'à la fin des opérations.

Le lieutenant-colonel Caroudelet divisa sa troupe en deux petites colonnes. Celle de droite, sous les ordres du commandant Lavarande, s'empara du petit village d'Ir'il-Naït-Chila, des Aït-Abd-el-Moumen et se porta à l'attaque de Mar'zelmal, des Cheurfa-Ir'ilguiken, où les Kabyles avaient accumulé tous leurs moyens de défense, tranchées, retranchements en pierres sèches, abatis, etc. Environ 1,500 rebelles se trouvaient de ce côté et il fallut de grands efforts et des mêlées corps à corps, pour venir à bout de leur résistance. Un mouvement tournant

bien conduit, força les défenseurs de Mar'zelmal à la retraite. Plus loin il fallut encore faire le siège du village des Aït-Ali, mais la résistance y fut assez molle. Tous les villages des Cheurfa furent livrés aux flammes, à l'exception de celui d'Aït-ou-Medoun, que nos soldats n'aperçurent pas.

Dans la retraite, une compagnie de Zouaves se trouva fortement engagée en évacuant un village, et le Gouverneur Général envoya un bataillon du 25e Léger et un escadron de Spahis pour lui servir d'appui au besoin. Ce secours ne fut pas nécessaire, la compagnie de Zouaves, par un vigoureux retour offensif, refoula l'ennemi dans les ravins et opéra sa retraite d'une façon très brillante.

La colonne de gauche, après avoir emporté le village de Tir'ilt-ou-Mezzir, des Aït-Abd-el-Moumen, qui ne se défendit que faiblement, se porta sur le marché du djemâa de Taguemout-ou-Kerrouch, où étaient rassemblés les contingents des Beni-Aïssi, Beni-Mahmoud, Beni-Douala, Beni-Yenni et Beni-Raten. Notre attaque vigoureuse les mit facilement en déroute et nous ne poussâmes pas au delà de Taguemout-ou-Kerrouch.

Pendant ces opérations, les troupes du général Cuny incendiaient les villages des Maatka, qui étaient abandonnés.

Dans cette journée, qui ne nous coûta que 2 zouaves tués et 24 blessés, dont M. Pernot des Zouaves, 29 villages, dont quelques-uns très considérables, furent livrés aux flammes. Le soir toutes les troupes rentrèrent au camp du Khemis.

La sévère répression qui venait d'être exercée, ne tarda pas à porter ses fruits; dès le lendemain toutes les tribus du massif montagneux, situé entre l'Oued-Bor'ni et l'Oued-Beni-Aïssi, venaient apporter leur soumission. De fortes contributions de guerre leur furent imposées et on exigea d'elles la livraison d'otages.

Le 6 novembre, le Gouverneur général se transporta dans la tribu des Mechtras, par Ir'il ou Menchar, avec les

Zouaves, le bataillon de Tirailleurs indigènes, deux bataillons du 22e Léger, deux du 25e Léger et trois escadrons (Chasseurs et Spahis), laissant le général Cuny au camp du Khemis, pour assurer l'exécution des conditions imposées aux tribus soumises.

Les Mechtras avaient abandonné leurs villages et la colonne monta aux Aït-Imr'our, après avoir traversé les Hassenaoua, sans éprouver la moindre résistance. La colonne put prendre, dans ce pays riche et plantureux, où les hommes et les chevaux vivaient dans l'abondance, quelques jours d'un repos bien nécessaire. Depuis une semaine, elle opérait à la légère, sans bagages, et la journée du 6 avait été la première où le soleil eût brillé un instant. Le repos des troupes ne fut, du reste, que relatif; les reconnaissances, les fourrages, les châtiments à infliger aux tribus qui tardaient à acquitter leurs contributions de guerre, les tinrent en haleine jusqu'au 13 novembre, jour où le Gouverneur général, cédant son bivouac au général Cuny, alla asseoir son camp chez les Guechtoula, au pied des montagnes des Beni-Koufi, les plus abruptes du Djudjura.

Les tribus des Guechtoula, redoutant le châtiment qui avait été infligé aux Maakta, s'empressèrent de demander l'aman ; seuls, les Beni-Koufi se montrèrent récalcitrants.

Dans la journée du 14, le général Pélissier quitta son bivouac de l'Oued-Rahi, pour monter dans les Beni-Koufi, où une forte grand'garde occupait déjà, depuis l'arrivée, un piton culminant. Deux bataillons de Zouaves, le bataillon de Tirailleurs et le 25e Léger prirent part à cette opération.

Le lieutenant-colonel Bourbaki fut envoyé, avec un de ses bataillons, sur une crête dominante d'où nos obusiers, portés au sommet de la montagne, et le feu de son infanterie, pouvaient atteindre et contenir la population fugitive. En arrière de ce rideau, le reste des troupes put détruire à son aise les villages des Beni-Koufi. Cette

opération fut promptement terminée et, à 5 heures du soir, nos troupes avaient regagné leurs tentes. Cette affaire ne nous a coûté que deux tués, un brigadier d'artillerie et un zouave.

C'est au bivouac de l'Oued-Rahi que le Gouverneur général arrêta l'organisation d'un nouveau commandement français, qui prit le nom de caïdat de Bor'ni, comme il ressort de la dépêche ci-après, adressée au général commandant la division d'Alger :

Au bivouac, chez les Beni-Koufi, Oued-Rahi le 15 novembre 1851.

« J'ai l'honneur de vous informer qu'à la suite de » l'expédition que je viens de faire, j'ai eu lieu de remar- » quer une imperfection dans l'organisation actuelle de » la subdivision d'Alger, que les circonstances me per- » mettent de faire disparaître. Je veux parler du manque » absolu de commandement sur toutes les tribus du » plateau de Bor'ni.

» Je sais que votre attention s'est déjà portée, à di- » verses reprises, sur cette portion de votre commande- » ment et que vous attendiez une occasion pour combler » une lacune qui nous a attiré si souvent des embarras » sérieux.

» La désorganisation est mise, en ce moment, dans la » résistance des tribus qui relevaient autrefois de Bordj » Born'i (1). Il est politique d'en profiter pour la consti- » tution d'un commandement résidant sur les lieux, qui » reliera autour de lui les intérêts aujourd'hui divisés » du pays.

» En conséquence, je prescris, en attendant la sanc- » tion ministérielle, les modifications suivantes à l'or- » ganisation actuelle de la subdivision d'Alger.

(1) Au temps des Turcs.

» Le caïdat de Bor'ni est organisé ; les tribus qui le » forment sont :

» 1° Les Nezlioua ;
» 2° Les Harchaoua (Aumale) ;
» 3° Les Mezala, } Flissa ;
» 4° Les Beni-Mekla, }
» 5° Les Frikat, } Guechtoula ;
» 6° Les Beni-Ismaïl, }
» 7° Les Beni-Koufi, }
» 8° Les Beni-Mendès, }
» 9° Les Beni-Bou-Gherdane, }
» 10° Les Beni-Bou-Addou, }
» 11° Les Mechtras, } Sebaou.
» 12° Les Ir'il-Imoula, }
» 13° Les Taguemout ou Kerrouch (1), }
» 14° Les Cheurfa-Irilguiken, }

» Il aura pour makhezen 30 khiala soldés à 30 francs » par mois et les cavaliers des Abid, de Bor'ni et d'Aïn-» Zaouïa.

» Le lieutenant Beauprètre est nommé caïd de Bor'ni.

» Le lieutenant Beauprêtre sera installé provisoire-» ment chez les Nezlioua, dans la dechera du nommé » Bechar, dont les propriétés, ainsi que celles des indi-» gènes qui habitaient avec lui, sont sequestrées pour » cause de désertion et séjour chez l'ennemi au delà des » délais accordés.

» L'installation provisoire du caïd de Bor'ni sera faite » par le bataillon indigène et un détachement du génie, » qui ne quitteront le pays qu'après son entier achève-» ment. Une compagnie du bataillon indigène, comman-

---

(1) Par décision du 2 décembre 1851, Taguemout ou Kerrouch fut rendu, sur ses instances, à Bel Kassem ou Kassi. Par une autre décision du 6 janvier 1852 les Beni-Mekla furent rendus à l'aghalik des Flissa et les Mkira placés dans le caïdat de Bor'ni.

» dée par un lieutenant moins ancien que M. Beauprêtre,
» formera la garnison de la dechera de Bechar.

» J'ai jeté les yeux, pour occuper l'emploi de caïd du
» makhezen de Bor'ni, sur le nommé Ben Ali, ex-caïd
» des Oulad-Dris. Je l'autorise à recruter ses 30 khiala
» dans sa tribu et à les amener avec lui à dechera
» Bechar.

» Je vous prie de recommander à M. le colonel d'Au-
» relle de favoriser de tout son pouvoir ce recrutement,
» dont il comprendra toute l'importance dans une créa-
» tion nouvelle entourée encore de difficultés sérieuses.
» Cette force indigène, empruntée à sa subdivision, ne
» saurait y causer un affaiblissement notable, son com-
» mandement a de grandes ressources en cavalerie et
» peut en emprunter au besoin aux Aribs et aux Beni-
» Sliman.

» A mon retour à Dra-el-Mizan, je réunirai les djemâas
» des tribus qui vont former le caïdat de Bor'ni et leur
» notifierai mes intentions.

» Je compte, mon cher général, que vous ne négligerez
» rien pour assurer l'exécution rapide des mesures qui
» se rattachent à cette organisation, dont j'attends de
» bons résultats.

» Le caïdat de Bor'ni relevera de la subdivision
» d'Alger.

» Je vous indiquerai ultérieurement la conduite à te-
» nir, par le caïd de Bor'ni, vis-à-vis des Kabyles placés
» au delà des limites de son commandement.

» J'envoie d'urgence copie de cette lettre à M. le colo-
» nel commandant la subdivision d'Aumale, afin que le
» recrutement des khiala de Bor'ni ne supporte aucun
» retard. Je prescris également au colonel d'Aurelle
» d'envoyer, à dechera Bechar, le cadi Si El-Mihoub, qui
» passera une quinzaine de jours pour aider à la pre-
» mière installation de M. Beauprêtre et initier le cadi
» des Nezlioua, qui fera à la fois les fonctions de cadi du
» makhezen et celles de cadi de sa tribu.

» P. S. Chaque khiala est autorisé à emmener avec lui » une famille de khammès.

» Signé : PÉLISSIER. »

Le lieutenant Beauprètre, qui venait d'être nommé caïd de Bor'ni, avait cessé, depuis le mois de juillet, de faire partie du service des affaires arabes par suite de difficultés qu'il avait eues avec le chef du bureau arabe d'Aumale (1) et il s'était trouvé faire partie, avec son bataillon, de la colonne d'observation de Ben-Haroun.

Dans les journées qui suivirent l'incendie des villages des Beni-Koufi, on s'occupa de détruire, chez les Beni-Mendès, la maison et les plantations du beau-père de Bou Bar'la, Amar ou Mohamed ou El-Hadj, qui avait été des premiers à attirer le cherif dans le pays.

Les populations des Guechtoula s'étaient portées à la zaouïa de Si Abd-er-Rahman Bou Goberin, pour prier le chikh El-Hadj Amar d'intercéder en leur faveur; le Gouverneur général avait, de son côté, fait engager ce marabout à se rendre à son camp, considérant que cette démarche aurait un retentissement dans tout le pays, qui comptait un très grand nombre de khouan appartenant à l'ordre dont il était le chef.

Le 17 novembre, El-Hadj Amar se présenta au général Pélissier, qui le traita avec la distinction que réclamait sa haute position religieuse, mais en lui faisant nettement comprendre l'usage qu'il désirait qu'il fît de l'influence qu'il possédait sur les Kabyles.

Il y a lieu de remarquer que ce marabout, qui, en 1856, devait soulever une nouvelle insurrection en Kabylie, se conduisit, pendant quelque temps, d'une façon correcte et qu'il nous aida à venir à bout de bon nombre de difficultés. Tous les Guechtoula acceptèrent nos conditions et se mirent immédiatement en devoir de les remplir.

---

(1) C'était alors le capitaine Abdelal, depuis général.

Nous allons achever le récit de l'expédition, en donnant le dernier rapport du général en chef :

« El-Had de Timezrit, le 24 novembre 1851.

« Retenu par les pluies chez les Guechtoula, d'où je » vous ai écrit le 16 novembre, je n'ai pu quitter mon » camp que le 19. J'ai occupé mon séjour au pied des » Beni-Koufi, à faire rentrer les contributions de guerre » de toute la confédération des Guechtoula et à la pré- » parer à la nouvelle organisation dans laquelle elle de- » vait rentrer.

» Le 21 novembre, j'ai réuni à mon camp (1) à Hadjeur- » bou-Lahia, les djemâas de toutes les tribus qui feront » partie, à l'avenir, du caïdat de Bor'ni. La présence du » bach agha Bel Kassem ou Kassi, m'a fourni l'occasion » de faire ressortir aux yeux des Kabyles tous les avan- » tages et les honneurs qu'entraîne après elle, pour les » indigènes, la fidélité à notre cause et les calamités qui » sont, au contraire, la conséquence de l'oubli de devoirs » envers nous.

» Mes paroles portaient trop juste pour ne pas être » comprises par chacun des Kabyles appelés à cette » conférence, et c'est au milieu d'une émotion profondé- » ment excitée par le souvenir des rigueurs que je ve- » nais d'exercer que j'ai procédé à l'installation de M. le » lieutenant Beauprètre comme chef du caïdat de Bor'ni.

» Bel Kassem ou Kassi a pris plusieurs fois la parole, » pour faire aux Kabyles des reproches sur leur conduite » irréfléchie et leur montrer la voie qui, seule, peut ra- » mener dans leur pays la tranquillité et la prospérité » que leurs riches productions leur assurent, dans un » état parfait de soumission. J'ai retrouvé, dans cette

(1) Le général Cuny était descendu le 18 à Bor'ni et était arrivé à Hadjeur-bou-Lahia le 20 novembre avec la colonne principale.

» occasion, Bel Kassem ou Kassi aussi distingué qu'il » s'était montré brillant dans la lutte qu'il a eu à soutenir » pour nous rester fidèle et conserver l'honneur de sa » famille.

» La majeure partie des Flissa, qui suivait avec anxiété » les divers mouvements de nos colonnes, avait acquitté » sa contribution; les deux fractions El-Oustani et » Rouafa hésitaient cependant encore. Il devenait urgent » de se montrer dans l'intérieur de leur pays, pour faire » cesser un état de choses qui aurait rendu mon opéra- » tion incomplète.

» Dans la journée du 22 courant, j'ai pénétré par les » Mzala dans le pays des Flissa et j'ai porté mon camp » au Khemis des M'kira. Les députations de toutes les » fractions des Flissa se sont portées à ma rencontre et » m'ont conduit elles-mêmes à travers leur pays. Pen- » dant ma marche, les versements se poursuivaient avec » activité et les Oustani et les Rouafa suivaient l'exem- » ple des autres fractions. J'avais à punir le nommé » Hammouch, des Rouafa, qui s'était montré un des plus » ardents à appeler Bou Bar'la dans leur pays; mais, en » arrivant au bivouac d'El-Had, au pied de la djama de » Timezrit, cet homme est venu se livrer avec tous les » siens à ma discrétion. J'ai arrêté les troupes que je di- » rigeais sur ces villages, pour les détruire, pensant » qu'il y avait assez de rigueurs d'exercées et qu'il était » politique d'user de clémence. Mon indulgence a été » comprise, et, dès ce moment, la soumission des Flissa » a été complète.

» Notre camp d'El-Had a été dans l'abondance; la co- » lonne y a reçu une diffa de 500 moutons et les Kabyles » ont apporté eux-mêmes tout ce qui lui était nécessaire » en orge et en paille.

» Aujourd'hui je descends vers Bordj-Menaïel, laissant » derrière moi un pays complètement dans notre obéis- » sance.

» Signé : PÉLISSIER. »

Le Gouverneur général n'avait gardé avec lui, pour monter dans les Flissa, que les Zouaves, le bataillon de Tirailleurs indigènes et le 8e Léger sous les ordres du général Cuny; le reste des troupes était parti, le 22 novembre, sous le commandement du général Camou, pour rejoindre ses cantonnements.

Les résultats de cette brillante campagne, qui avait duré moins d'un mois, ont été solides et durables (1); le cherif put bien encore revenir dans les Guechtoula, mais sans réussir à les entraîner sérieusement dans l'insurrection; quant aux Beni-Aïssi, aux Maatka, aux Flissa et aux Nezlioua, ils ne l'accueillirent plus sur leur territoire et ne se laissèrent plus entamer par ses prédications.

Voici quelles furent les amendes de guerre imposées aux tribus insurgées :

Tribus des Flissa		96.250
Guechtoula.	Beni-Smaïl	15.000
	Beni-Koufi	15.000
	Beni-bou-Addou	15.000
	Beni-bou-R'erdane	15.000
	Mechtras	30 000
	I'ril-Imoula	15.000
	Cheurfa-Ir'il-Guiken	15.000
	Beni-Mendès	15.000
	Beni-Khellouf	1.000
Abid		1.000
Maatka		35.000
Beni-Khalifa		10.000
Betrouna		15.000
Beni-Zmenzer		35.000
Beni-Aïssi		25.000
		353.250

(1) Par décret du 10 décembre 1851, le général Pélissier fut nommé grand officier de la Légion d'honneur; le général Cuny et le colonel Durrieu commandeurs; le capitaine Péchot officier; le bach agha Bel Kassem ou Kassi et l'agha des Flissa Si Mohamed bel Hadj chevaliers de la Légion d'honneur.

A la fin de l'expédition, 286,477 francs avaient été encaissés et il ne restait plus à recouvrer que 66,773 francs.

Ces sommes ont été employées de la manière suivante :

Frais de réquisitions arabes pour les deux colonnes . .	40.000
Guides, espions, courriers.	10.000
Versement à la masse des hommes pour usure de linge et chaussures	40.000
Indemnités aux officiers pour perte d'effets et de chevaux	12.000
Provision pour subvention à un journal d'Alger pendant deux ans	20.000

Le reste fut consacré à l'installation d'une maison de commandement de Dra-el-Mizan, à l'ouverture d'une route entre ce point et le haut Isser, à l'ouverture d'une route muletière entre Tizi-Ouzou et Dellys et à compléter l'établissement de Tizi-Ouzou.

CHAPITRE IV

Bou Bar'la essaie de franchir le Djurjura. — Il fait un coup de main sur les Beni-Meddour. — Le Cherif enlève les villages d'Aguemoun et de Tifra et soulève plusieurs tribus de Bougie. — Répression exercée par le général Bosquet. — La colonne qu'il commande est assaillie par une tourmente de neige. — Soumission de Si El-Djoudi, qui est nommé bach-agha des Zouaoua. — Bou Bar'la est blessé dans un combat à El-Botcha.

Après sa complète déconfiture dans la vallée de Bor'ni, Bou Bar'la ne se trouvait plus en sûreté dans les Beni-Sedka. Si El-Djoudi, qui avait rompu avec lui et qui avait le désir de se rallier à nous, faisait, avec un certain succès, des démarches dans les tribus des Zouaoua qui subissaient son influence, pour les amener à se soumettre; de sorte que le cherif était menacé de se trouver pris entre les Guechtoula qui obéissaient au lieutenant Beauprêtre et les Zouaoua, par lesquels il communiquait avec les Beni-Mellikeuch. Il était prudent pour lui de retourner dans cette dernière tribu; mais la difficulté était d'enlever son trésor, que les Ouled-Ali-ou-Iloul ne voulaient pas lui laisser emporter, sous prétexte que les Français pourraient, un jour ou l'autre, le leur réclamer et les rendre responsables de sa disparition.

Le lieutenant Beauprêtre écrivait, à ce sujet, comme il suit, le 29 novembre: « D'après le rapport d'un espion, » qui est en même temps l'ami de Bou Bar'la, ce dernier » voulait fuir des Ouled-Ali-ou-Iloul; mais, enlever l'ar- » gent, c'était le difficile. Après une heure de conseil » avec les siens, il fit sortir tout le monde et envoya » acheter des coffres kabyles, qu'il fit placer dans sa » chambre et il y mit tout son argent. Il fit tout cela

» d'une manière très ostensible ; mais, dans la nuit du
» mercredi au jeudi, il chargea les mulets d'argent et les
» fit partir. Il resta de sa personne toute la journée du
» jeudi, ayant toujours les coffres à côté de lui, mais il
» n'y avait plus rien dedans. Dans la nuit du jeudi au
» vendredi, Bou Bar'la partit en abandonnant ses deux
» femmes, celle des Beni-Mendas et celle des Oulad-Sidi-
» Aïssa, ainsi que le beau-frère de cette dernière et le
» beau-père de la première. Il a, dit-on, l'intention de
» gagner le Sud. »

Dans le but de lui fermer le passage, s'il voulait réellement s'échapper, des ordres furent donnés à nos postes de l'Oued-Sahel pour qu'on fît bonne garde sur toutes les routes.

Le sous-lieutenant Hamoud était toujours à Beni-Mançour ; on n'osait abandonner à lui-même, dans ce poste, le caïd du makhezen Bel Kher, qui était un excellent et vigoureux soldat, mais qui avait un caractère intraitable et qui se laissait facilement aller à toutes sortes d'exactions. Il y avait fort à faire pour maintenir une sécurité relative dans l'Oued-Sahel ; le lieutenant Hamoud s'acquittait parfaitement de sa mission et il avait eu plusieurs coups de main heureux. Nous citerons celui du 27 octobre, où il avait détruit presque en entier, près de Bou-Djelil, la bande de Mohamed ben Messaoud, des Beni-Mellikeuch, qui avait continué ses déprédations dans le pays. Huit cavaliers insurgés avaient été tués dans cette affaire et on avait pris douze chevaux sellés, parmi lesquels se trouvait la monture de Mohamed ben Messaoud. Le chef de bande avait perdu son frère dans le combat.

Le lieutenant Hamoud fit donc occuper tous les passages de la partie occidentale du Djurjura, pendant que Ben Ali Cherif faisait de même sur la partie orientale.

Le capitaine Bonvallet se trouvait, de son côté, dans les Beni-Abbès, avec un goum de 220 chevaux ; enfin le

caïd de l'Ouennour'a occupait, en arrière, les passages des Portes-de-Fer.

Bou Bar'la ne put réussir à franchir le Djurdjura, dont tous les cols étaient interceptés par les neiges, et il rentra aux Oulad-Ali-ou-Iloul dans les premiers jours de décembre.

Le 21 décembre, le lieutenant Beauprêtre réussit à faire un coup de main sur le marché des Ouadia ; voici le rapport qu'il a fourni sur cette affaire :

« Aïn-Doukara (1), le 21 décembre 1851 (9 h. du soir).

« Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, j'ai été » occupé jusqu'à présent à la rentrée de l'impôt. Je n'ai » pu faire courir mes cavaliers comme je l'aurais voulu, » du côté de Beni-Sedka. Mais aujourd'hui qu'il ne me » reste plus qu'environ 5,000 fr. à faire rentrer, j'ai dû » réunir le plus de mokhaznis possible et ce matin je les » ai dirigés du côté des Ouadia. C'était jour de marché ; » je l'ai choisi exprès pour faire voir à ces Kabyles que » nos cavaliers ne craignaient point les grands rassem- » blements. Comme les cavaliers n'ont pas paru, de ce » côté, depuis quelque temps et que le dimanche surtout, » à cause du marché, les Beni-Sedka ont beaucoup de » confiance en eux-mêmes, ils s'avancent ce jour-là pour » faire paître leurs troupeaux entre le village et le mar- » ché. Ils viennent également à la charrue en toute con- » fiance. Aussi, ce matin, ont-ils été assaillis par 50 de » nos cavaliers, qui ont fait d'abord déserter tout le

(1) Le point occupé d'abord par le lieutenant-colonel Bourbaki, ensuite par le lieutenant Beauprêtre, s'appelait Nadeur-Amar-Aberkan ; on lui donna ensuite le nom d'Aïn-Doukara, qui était celui d'une source située à l'ouest du camp ; le nom de Dra-el-Mizan a enfin prévalu bien qu'il appartienne en réalité à une crête située près du col de Sidi-Rahmoun.

» marché et pris tout ce que les Ouadia ont de trou-
» peaux. Lorsqu'ils ont vu que ce petit goum était occupé
» de la conduite de sa prise, ils sont venus derrière lui
» et ont commencé le coup de feu. Le goum a dû se
» diviser : une partie pour conduire le troupeau, une
» partie pour maintenir l'ennemi. A deux reprises diffé-
» rentes, ils ont été repoussés vigoureusement et ont
» laissé des morts qu'ils n'ont pas eu le temps d'enle-
» ver. La fraction du goum qui conduisait le troupeau
» gagnait du terrain et, arrivée à hauteur des Ir'il-Imoula
» et des Beni-Addou, elle a été rejointe par un grand
» nombre de gens des Ir'il-Imoula qui lui ont enlevé de
» force, mais sans coups de fusil, environ 200 ou 300 mou-
» tons, qu'ils ont rendus séance tenante aux insurgés.
» Le goum qui faisait l'arrière-garde, tenait les hauteurs
» et passait près des Beni-bou-Addou. Il avait environ
» 20 à 25 prisonniers, lorsqu'arrivé à hauteur du village
» de cette tribu, les habitants sont venus en assez grand
» nombre et en faisant tout leur possible pour inspirer
» de la confiance aux cavaliers, de manière à arriver
» jusqu'à eux. Lorsqu'ils se sont trouvés pêle-mêle, ils
» ont fait sauver les prisonniers des Zouaoua et ont
» donné pour raison que, pour le troupeau, ils ne di-
» saient rien, mais qu'ils ne pouvaient pas, entre Kaby-
» les, permettre que des prisonniers fussent faits devant
» eux et à leur barbe. Il y avait tout au plus 7 à 8 cava-
» liers pour conduire ces prisonniers, attendu que le
» restant était occupé à faire le coup de feu ou à con-
» duire le troupeau. Ils ont dû nécessairement, pour
» éviter d'avoir des coups de feu avec les Beni-bou-
» Addou, ainsi que je leur avais recommandé, laisser
» filer les prisonniers. Je dois vous dire aussi, mon
» capitaine, que je leur avais recommandé de n'avoir
» aucune prise de corps avec nos nouveaux soumis.
» Un certain nombre de Beni-bou-Addou et d'Ir'il-
» Imoula ne se sont pas contentés, les uns de faire
» échapper les prisonniers, les autres de piller le trou-

» peau pour le compte des insoumis, mais ils ont encore » livré passage à bon nombre de Kabyles insoumis » armés, qui sont venus faire le coup de feu derrière » nos cavaliers ramenant leur prise jusque près et un » peu à l'est des Mechtras.

» Tout cela n'empêche pas que les Beni-Sedka ont eu » plusieurs hommes tués et que nos cavaliers ont ra- » mené 360 moutons et 40 têtes de bœufs. Deux chevaux » des nôtres ont été blessés dangereusement.

» J'ai ici quelques hommes des Beni-bou-Addou, je » les retiens jusqu'à plus ample information de leur » conduite. Maintenant je vous dirai aussi, mon capi- » taine, que les chikhs des Beni-bou-Addou se trou- » vaient ici pendant que le goum était dehors ; ils n'ont » donc pas été présents pour maintenir leurs gens ; que » les chikhs des Ir'il-Imoula ont fait leur possible pour » empêcher la jeunesse, toujours exaltée, de se mêler » à cette affaire.

» Au premier élan du goum, tout le marché des Ouadia » s'est sauvé. Avec cent cavaliers de plus, c'était une » razzia complète. Ils sont allés jusqu'au-dessous du vil- » lage des Oulad-Ali-ou-Iloul, où demeure Bou Bar'la » et en sont arrivés assez près pour entendre les femmes » de ce dernier jeter des cris de joie à leur approche.

» Je dois vous dire aussi, à propos de Bou Bar'la, » qu'il est parti pour les Beni-Mellikeuch, avant-hier au » soir, sans annoncer son départ. Il s'est même entendu » avec ceux des Kabyles qui l'approchent, pour qu'ils » l'aident à cacher son mouvement. Pour ceux qui n'ont » pas sa confiance, il est allé au-devant de son père qui » est arrivé chez les Beni-Mellikeuch. Mais je crois qu'il » est réellement allé chez les Beni-Mellikeuch dans l'in- » tention de tirer parti d'une défaite que vient d'essuyer » le goum des Beni-Mançour (1), d'après ce qui m'a été

(1) Il s'agit d'une attaque qui a été tentée le 19 décembre par El Hadj Kassi, caïd des Beni-Mançour, avec les gens de sa tribu, ceux

» rapporté (je vous donne ce renseignement sous toute » espèce de réserve). Il a peut-être vu là un peu de jour » pour se remettre à la tête de son ancienne bande, tout » en attendant que le moment propice de disparaître » soit venu.

» Son ancien khodja, Si Ali el Moussaoui, que j'avais » demandé, il y a quelques jours, au chikh de la za- » ouïa, vient de m'être envoyé par ce dernier, qui me » prie avec instance de lui donner l'aman pour qu'il » reste à la zaouïa et qui du reste en répond. J'ai dû » prendre en considération l'influence de ce chikh, atten- » du qu'il n'a pas manqué à sa parole (il m'avait promis » de me l'envoyer et il l'a fait). L'ancien khodja de Bou » Bar'la n'est autre qu'un homme originaire de la tribu » des Oulad-Si-Moussa, de la subdivision d'Aumale, qui a » beaucoup voyagé et qui est resté longtemps à Bougie, » où il s'est marié. Il demeure depuis plusieurs années, » avec sa famille, à la zaouïa de Si Abd-er-Rahman. » Lorsque Bou Bar'la s'est présenté, il l'a suivi, mais » sans emmener sa famille de la zaouïa ; je crois que » c'était avec l'assentiment du chikh Si El Hadj Amar, » que ce taleb suivait le derwiche. C'était autant pour se » ménager du côté de Bou Bar'la, dans le cas où ce der- » nier serait devenu le sultan du pays, que pour lui ren- » dre service sous son nom de protecteur de la religion.

» Lorsque les choses sont rentrées dans l'ordre et » qu'il a vu que Bou Bar'la était le plus faible, le taleb » Si Ali el Moussaoui est rentré à la zaouïa, où je crois » qu'il ne demande pas mieux maintenant que de rester » tranquille.

» Malgré le grand désir que j'avais d'arrêter cet homme » et de vous l'envoyer, j'ai cru prudent et politique de ne » pas le faire à cause du chikh de la zaouïa.

---

des Cheurfa et des Beni-Aïssi et quelques Mecheddala, contre le village de Takarbouzt. Nos alliés ont été repoussés avec 1 homme tué et 2 blessés. L'ennemi a eu 2 morts et 3 blessés, quelques maisons du village ont été brûlées.

» En résumé, les cavaliers ont fait une bonne razzia; » ils sont très contents d'eux et Bou Bar'la est chez les » Beni-Mellikeuch.

» *Signé :* Beauprêtre. »

La dépêche ci-après indique quel avait été le véritable motif de l'absence de Bou Bar'la :

« Alger, le 29 décembre 1851.

« J'ai l'honneur de vous envoyer les dernières nouvel- » les que m'a adressées M. le lieutenant Beauprêtre, sur » le cherif Bou Bar'la. Il paraîtrait que, pendant l'ab- » sence de quelques jours qu'il a faite au commence- » ment de la semaine, il se serait porté chez les Beni- » Meddour de Bouïra, et que, dans un engagement qu'il » aurait eu avec les gens de cette tribu, il leur aurait » tué 4 hommes, pris 4 mulets et enlevé 14 ou 15 fusils.

» De retour chez les Oulad-Ali-ou-Iloul depuis 3 ou 4 » jours, il aurait maintenant l'intention de tenter un » coup de main sur la tribu des Ir'il-Imoula. Les Beni- » Sedka ne seraient pas très disposés à lui prêter leur » concours pour cette tentative; malgré cela, M. Beau- » prêtre a pris ses précautions pour que cette tribu ne » soit pas surprise. . . . . . .

» *Signé :* Cuny. »

L'extrait ci-après d'une lettre du général Cuny, commandant la subdivision d'Alger, indique les bons résultats qu'on avait déjà obtenus, dès la fin de 1851, par suite de la création du poste de Dra-el-Mizan.

. . . .

« Les Kabyles insoumis n'ont pu labourer que le pied

» de leurs montagnes et encore avec beaucoup de peine.
» Les Ouadia ont été obligés de faire des petits fossés
» sur les derniers contreforts, afin d'abriter les quelques
» travailleurs hardis qui s'exposent à labourer dans la
» plaine et qui, encore, ne s'avancent jamais à plus
» d'une portée de fusil.

» Le makhezen de Dra-el-Mizan, depuis qu'il est ins-
» tallé, n'a cessé de couper les routes, d'enlever les mar-
» chands ; il pénètre de plus en plus dans le pays : ainsi,
» il y a quelques jours, il a fait de la fantazzia sur l'em-
» placement même du marché des Ouadia.

» On comprend facilement que ce blocus doit faire
» naître un état de gêne très pénible pour toutes les tri-
» bus insoumises. En admettant même que nous ne
» puissions détruire complètement la contrebande, il est
» certain que ceux qui s'exposent à la faire, font payer
» aux insoumis les dangers qu'ils courent à traverser nos
» lignes.

» Depuis l'installation de Dra-el-Mizan, dans les diver-
» ses sorties du makhezen, nous n'avons encore eu qu'un
» homme blessé : malheureusement la seule victime
» est un excellent cavalier, c'est le nommé Ben Adroug.

» Quant aux tribus qui composent le commandement
» de Bor'ni, M. Beauprêtre me fait savoir qu'il n'a point à
» s'en plaindre. Dans les premiers moments, elles ont
» éprouvé un certain sentiment pénible, quand elles ont
» vu le goum traverser leur territoire, ramener des trou-
» peaux saisis sur leurs voisins ; elles ont dû aussi être
» un peu lésés dans leurs intérêts par les difficultés que
» l'installation de Dra-el-Mizan a fait naître pour le com-
» merce avec les Zouaoua.

» Aujourd'hui, la chose est acceptée, petits et grands
» viennent auprès de M. Beauprête, dont l'autorité est
» reconnue. »

. . . .

Au moment où on pouvait croire Bou Bar'la réduit à l'impuissance, nous allons le voir de nouveau soulever les tribus du côté de Bougie et nous forcer à envoyer contre lui une nouvelle colonne.

Au commencement de 1852, une assez grave mésintelligence avait éclaté entre diverses fractions des Aït-ou-Ameur, du cercle de Bougie, et elles étaient entrées en lutte les unes contre les autres.

Les habitants du village de Tizi-el-Korn demandèrent l'appui de Bou Bar'la et ce dernier leur envoya son khalifa Abd el Kader el Boudouani, pour sonder les esprits et voir s'il y avait quelque chose à faire de ce côté. Le Cherif se décida à quitter à son tour les Beni-Sedka le 3 janvier; le 7, il était dans les Beni-Idjeur et le 8, il faisait son entrée chez les Aït-Ameur, amenant à sa suite une quarantaine de cavaliers et plus de 400 fantassins des Zouaoua et des Beni-Idjeur.

Sur la demande de Boudjema ou Ali, chikh d'Aguemoun, qui s'attendait à être attaqué, le lieutenant-colonel de Wengi, commandant supérieur de Bougie, avait immédiatement envoyé l'interprète Ahmed Khatri au tnin des Fenaïa, pour y rassembler les cavaliers et fantassins des tribus soumises, et, le 10 au matin, les contingents qu'il avait pu réunir prenaient position sur le plateau de Taourirt-Guir'il, prêts à soutenir nos partisans.

Le 14 janvier, Bou Bar'la, ayant reçu de nouveaux renforts, se lança sur le village d'Aguemoun, par la route qui suit les crêtes. Nos contingents à pied montrèrent, dès l'abord, fort peu d'ardeur et aussitôt que les cavaliers du cherif apparurent, ils se jetèrent en désordre dans toutes les directions, en proie à une véritable panique. Nos cavaliers stimulés par l'interprète et par les caïds, tinrent pied un instant, mais, débordés par l'ennemi qui couronnait les crêtes, ils furent obligés de se

replier à leur tour, après avoir perdu six des leurs et s'être laissé enlever douze chevaux. Le caïd Ou Rabah et ses frères soutinrent la retraite ; poussant simultanément une charge, ils dégagèrent deux des nôtres dont les chevaux s'étaient abattus et tuèrent même un des principaux cavaliers du cherif, le plus acharné à la poursuite (1). Bou Bar'la, maître du terrain, livra aussitôt au pillage le village d'Aguemoun.

Les effets de cet avantage remporté par le cherif, ne tardèrent pas à se faire sentir ; dès le lendemain les Cheurfa, les Iksilen, les Aït-Ahmed-ou-Garets, lui firent leur soumission et les Aït-Mançour et les Oulad-Sidi-Moussa-ou-Idir en faisaient autant le 17 janvier. Le 19, le village de Tifra, abandonné par ses habitants, fut incendié par les insurgés.

Poursuivant ses succès, Bou Bar'la s'avança le 20 janvier, avec de nombreux contingents des Zouaoua, sur les Beni-Our'lis ; ceux-ci lui avaient déjà envoyé une députation pour traiter avec lui, lorsque la nouvelle de l'arrivée d'une colonne dans l'Oued-Sahel changea leurs dispositions et les détermina à la résistance comme nous le verrons plus loin.

La lettre ci-dessous, du général Bosquet, commandant la subdivision de Sétif, qui avait été chargé de réprimer le soulèvement provoqué par Bou Bar'la, nous montrera comment cet officier général parvint à chasser l'agitateur, en organisant et en jetant sur lui les contingents des tribus fidèles, qu'il se bornait à soutenir en arrière.

---

(1) D'après des renseignements fournis à M. Beauprêtre, le cavalier tué serait El Medboh, un des lieutenants de Bou Bar'la, mais il ne fut sans doute que blessé, car on le voit reparaître plus tard.

« Au camp des Fenaya, le 28 janvier 1852, 9 h. du matin.

. . . .

» Nos affaires dans l'Oued-Sahel ont commencé, ont » marché et vont finir aussi bien qu'il est possible de le » désirer et bien mieux que je n'osais l'espérer, d'après » l'émotion que je trouvais dans le pays dans les pre- » miers jours, et les premiers succès de Bou Bar'la » avant mon arrivée. Voici un résumé des faits et de la » situation :

» Sur les rapports très inquiétants du colonel de » Wengy, je suis parti, comme vous le savez, le 18 de » Sétif et je suis arrivé avec 1,200 baïonnettes, le 4e jour, » sur l'Oued-Berri.

» Tout le haut de la rive gauche, jusqu'aux Fenaïa » était à Bou Bar'la. Les Beni-Our'lis n'écoutaient plus » ni Bougie ni le vieux El-Hadj Naït Hammich. Le ma- » khezen de Bougie et quelques contingents étaient en » position chez les Fenaïa, autant pour les maintenir » que pour les défendre. Si Cherif Amzian, d'El-Harrach, » fut envoyé, le 21 au soir, afin de rassembler tout son » monde et de border la rive droite, le lendemain matin, » en face des Beni-Our'lis ; tout ce que j'avais chez les » Fenaïa de cavaliers indigènes eut ordre de remonter la » vallée, à mi-côte, et je partis moi-même, à la petite » pointe du jour, avec le goum de Sétif, les Chasseurs, » les Spahis et 4 compagnies d'élite sans sac. Remon- » tant la vallée par la route centrale, nous arrivâmes » ainsi jusqu'au village de Fellaïe, au centre des Beni- » Our'lis.

» Cette reconnaissance, sur trois lignes, avait pour but » de montrer que la colonne était dans la vallée, de » détruire ainsi les bruits que faisait courir Bou Bar'la, » qu'il n'y avait de troupes ni à Bougie ni à Sétif, et que

» d'ailleurs nos colonnes ne sortiraient pas pendant l'hi-
» ver ; elle nous permettait de voir les gens de près et de
» nous assurer de l'état réel des esprits.

» Il était temps de montrer nos troupes, car l'esprit
» public était bien gâté. Les Beni-Our'lis se rendaient
» près du cherif au moment où nous arrivâmes à Fellaïe
» et nous leur fîmes, avec notre tête de colonne, l'effet
» de la tête de Méduse.

» Pendant ce temps ma colonne passait sur la rive
» gauche et se réunissait, au ksar, à deux bataillons sor-
» tis de Bougie, dont un du 8e Léger, débarqué l'avant-
» veille, venant d'Alger.

» Bou Bar'la, après avoir brûlé Aguemoun et Tifra,
» s'était installé chez les Beni-Mançour et de là tâchait
» de rassurer et d'amener les Beni-Our'lis. Je déclarai à
» ces derniers que j'allais marcher sur eux et que je
» saccagerais leur pays s'il n'y avait point, le lendemain,
» du sang répandu entre eux et les contingents du che-
» rif et je m'avançai jusqu'au tnin des Fenaia. Les Beni-
» Our'lis effrayés, prirent parti pour nous. Bou Bar'la,
» voyant qu'ils lui échappaient, tenta un effort contre le
» village d'Aourir, le plus rapproché de lui ; mais il y fut
» reçu par le fils d'El-Hadj Naït Hammich et laissa entre
» nos mains onze cadavres et six prisonniers des Beni-
» Idjeur et autres Zouaoua. J'encourageai les Beni-Our'lis
» et leur donnai ordre d'entrer chez les Beni-Mançour,
» afin de les compromettre plus nettement, ce qu'ils
» exécutèrent très bien en brûlant un de leurs vil-
» lages.

» Pendant ce temps je me faisais rejoindre par des
» contingents des tribus des deux rives et j'en réunis
» au tnin 2,400 environ, dans la nuit du 25 au 26. Le
» temps, qui avait été brumeux et menaçant, s'était
» éclairci pendant cette nuit et je partis avec tous les
» Kabyles et toute ma colonne sans sacs, pour attaquer
» à la pointe du jour et saccager tout ce grand pays des
» Beni-Mançour et des Oulad-Si-Moussa-ou-Idir qui

» touche, d'une part aux crêtes neigeuses et de l'autre
» aux Beni-Our'lis.

» Bou Bar'la s'était enfui chez les Beni-Idjeur et avait
» abandonné ces malheureuses populations après les
» avoir compromises.

» La résistance a été molle, bien que tous les villages
» fussent encore remplis de butin et à peine vides des
» habitants. Les Beni-Our'lis et les Ourzellaguen nous
» avaient rejoints sur le terrain. C'était un spectacle
» curieux de voir ces hordes barbares inonder la monta-
» gne pour chasser les fuyards, sur les traces du goum,
» piller et brûler. On a compté plus de 23 villages en feu.
» La vue de cet incendie, qui a dû être aperçu de fort
» loin, a dû faire faire de sérieuses réflexions à toute la
» vallée. Le résultat a été de châtier très complètement
» les premiers qui avaient pris parti pour le cherif, de
» compromettre tous les Kabyles pour notre cause et de
» montrer à eux et au cherif qu'ils peuvent, en se réu-
» nissant avec ordre, résister et garder leur pays.

» La pluie nous a arrêtés depuis hier, mais les Beni-
» Mançour, les Oulad-Si-Moussa-ou-Idir et les Aït-Ameur
» arrivent en masse. (Nous n'avions antérieurement, de
» ces derniers, que trois villages, il vient de s'en pré-
» senter cinq de plus.) Inutile de dire que les Beni-Our'lis
» sont ralliés et que dans toute la vallée il n'y a plus de
» préoccupation.

» Bou Bar'la a rejeté sa déroute sur les Beni-Idjeur,
» qu'il a voulu frapper d'une grosse amende ; ceux-ci, me
» dit-on, se sont divisés et Bou Bar'la à l'instant même
» a cru prudent de monter à cheval pour se replier chez
» les Illoula-ou-Malou et de là, ne se croyant pas encore
» en sûreté contre les vengeances particulières, il serait
» parti, me dit Si Ben Ali Cherif qui est venu me voir,
» vers les Beni-Sedka.

» *Signé :* Bosquet. »

Le combat du 25 mit fin au soulèvement, et il n'y eut plus qu'à réorganiser le commandement sur des bases solides. Des punitions sévères furent prononcées contre les tribus qui avaient fait défection et on les obligea à rebâtir et à meubler les villages d'Aguemoun et de Tifra, qui avaient été incendiés par les insurgés.

Le général Bosquet se porta le 4 février sur le plateau de Taourirt-Guir'il, où les troupes entreprirent l'ouverture d'une route stratégique entre Ksar-Kebouch et Bougie, en suivant l'ancienne voie romaine qui reliait *Turaphilum* (Ksar-Chebel) à Saldae (Bougie), par Ruha (Ksar-Kebouch).

La colonne qui avait réussi à pacifier le cercle de Bougie, sans éprouver la moindre perte, devait être, sa mission militaire terminée, victime d'un de ces épouvantables déchaînements de la nature qui déjouent toutes les combinaisons de la prudence humaine. Nous empruntons à M. Féraud l'émouvant récit qu'il en a fait dans son *Histoire de Bougie.*

« Quelques jours plus tard, les troupes campées à Taourirt-Ir'il, où elles avaient joui jusque-là d'une température printanière, furent assaillies par un terrible ouragan que l'on croirait impossible en Algérie. Le 19 février au soir, le ciel était pur, le temps très calme ; tout à coup, à une heure du matin, la neige tomba par légers flocons et continua jusqu'au grand jour. La température restait toujours douce ; nous devions croire que cela fondrait comme d'habitude et, en effet, la journée se passa sans aucune appréhension et sans que le froid devint trop intense. Mais, la nuit suivante, le vent se leva successivement par rafales, et bientôt la neige tomba dense et affreuse, avec accompagnement de grêle, d'éclairs et de coups de foudre.

» Vers midi, il y eut quelques éclaircies qui nous donnèrent de l'espoir ; mais, peu après, le vent devint froid et glacé; la tempête se déchaîna dans toute sa fureur et,

en quelques heures, les petites tentes les plus exposées sur la cîme du plateau furent abimées par la neige. Le sol était nivelé ; il fallut aviser à faire courir les hommes et les chevaux dans l'intérieur du camp, pour les dégourdir, tant le froid était devenu violent et la neige tout à fait extraordinaire. Les petites tentes de la troupe étaient complètement cachées sous la neige ; celles de l'état-major, beaucoup plus hautes, montraient à peine leur sommet. Comme la tempête continuait très fort et menaçait de durer longtemps encore et de tout détruire dans le camp, l'ordre de départ fut donné pour le lendemain, 22 février. Les convois de vivres, qui nous arrivaient régulièrement trois jours avant que le sac du soldat ne fût vide, nous firent justement défaut. Le convoi de ravitaillement de Bougie, attendu le 20, ne put pénétrer dans la gorge de Torcha ; il alla coucher aux Fenaïa, pour nous rejoindre le 21 ; mais la tempête renversa les mulets qui devaient marcher contre le vent, et le convoi ne parut pas. Or, il n'y avait plus de vivres au camp que pour le lendemain, 22.

» La nuit du 21 au 22 fut terrible; la plupart des tentes étaient englouties, une pluie torrentielle nous inondait ; nous n'avions d'autre abri que nos vêtements glacés ; la position n'était plus tenable. Au point du jour, la colonne se met en marche pour Bougie, abandonnant son matériel de campement; mais la neige, d'une hauteur de plus d'un mètre au-dessus du sol, a effacé les chemins. Le capitaine du génie Faidherbe (1), avec ses sapeurs, marche en tête, et, après des efforts inouis et périlleux, s'enfonçant et roulant à chaque pas, trace sur la neige une piste que les troupes vont suivre. La fatigue, le défaut d'alimentation, le froid intense, abattent le courage des soldats ; le trouble et la démoralisation sont dans les rangs. Le colonel de Wengi, qui devait arrêter la tête de colonne à Torcha, au pied de la montagne, ne peut se

---

(1) Aujourd'hui Grand Chancelier de la Légion d'honneur.

faire écouter; une sorte de vertige, qui fait oublier même les devoirs sacrés de la discipline, s'est emparé des hommes qui, devenus sourds, marchent toujours devant eux vers Bougie; puis, la nuit arrive apportant de nouvelles difficultés à la marche; dans la montagne, il faut lutter contre la neige; en plaine, on enfonce dans la terre détrempée; tous les ravins sont devenus des torrents impétueux, la nuit est noire, les hommes s'y engagent, plusieurs disparaissent entraînés par le courant.

» Il est difficile de bien faire comprendre à qui ne les a point vus et supportés les effets de la fureur de la tourmente qui nous assaillit pendant cette désastreuse retraite: des hommes tombèrent asphyxiés, des animaux devinrent perclus et beaucoup de matériel fut perdu. Le général Bosquet, qui commandait la colonne, fut admirable de sang-froid et d'énergie; de même que le capitaine d'un navire naufragé, il n'abandonna le camp que le dernier, à l'extrême arrière-garde, faisant relever tous les hommes que la neige n'avait pas asphyxiés, prodiguant des paroles encourageantes à tous ceux qu'il voyait faiblir et leur donnant ainsi un surcroît de courage. Ce fut un sauvetage glorieux pour les troupes, qui déployèrent beaucoup d'énergie et de dévouement; un sauvetage contre une tempête terrestre que personne ne pouvait prévoir. — Dans la nuit du 22 au 23, la masse de la colonne s'arrêta autour du village d'Amadan, chez les marabouts Amokran.

» Dès que la nouvelle de nos souffrances fut connue à Bougie, la population civile accourut au-devant de nous et fit preuve d'un élan généreux que personne n'a oublié, et qui mérite bien d'être rapporté ici. Tout ce qui possédait un cheval, un mulet ou une charrette, arrivait avec des torches à la rencontre des troupes, jusqu'à plusieurs lieues dans l'intérieur, prodiguant les soins les plus empressés aux éclopés, et leur apportant à boire et à manger; chaque habitation particulière devint une ambulance, pendant que les plus souffrants furent

transportés à l'hôpital. Le lendemain, beaucoup manquaient à l'appel; 300 hommes se présentaient avec des signes de congélation plus ou moins graves; un nombre à peu près égal était resté sous la neige ou dans les eaux des torrents. Les victimes du désastre furent ensevelies à l'ombre d'un grand caroubier, au pied du mamelon de Taourirt-el-Arba, sur la rive gauche de la Soummam. Une plate-forme recouvre leurs cendres, que surmonte une croix en pierre sur laquelle est gravée cette simple date néfaste :

22 et 23 février 1852

» Quelques jours après (4 mars), la neige ayant disparu du sommet des montagnes et les troupes s'étant bien remises de leurs fatigues, on retourna au camp de Taourirt-Ir'il, d'où l'on put retirer le matériel de campagne abandonné pendant la tourmente ; puis, un bataillon de Zouaves nous fut envoyé d'Alger pour combler les vides causés par le désastre. »

L'avant-veille du départ, le 2 au matin, un service funèbre avait été célébré en mémoire des absents, et le général Bosquet avait ensuite réuni dans une soirée, à laquelle assistaient tous les officiers, les habitants de Bougie qui avaient recueilli des soldats souffrants, afin de leur témoigner la reconnaissance des troupes.

Un fait bien remarquable, c'est que les Kabyles des tribus au milieu desquelles ont passé nos troupes pendant les désastreuses journées du 22 et du 23 février, se sont conduits aussi bien qu'auraient pu le faire des amis dévoués, guidant nos soldats égarés, relevant ceux qui tombaient anéantis par le froid et la fatigue, recueillant chez eux ceux qui ne pouvaient suivre, rapportant les objets abandonnés. On frémit quand on songe à ce qui aurait pu arriver si ces montagnards, écoutant les conseils des fanatiques qui prétendaient voir dans le malheur qui nous frappait le signe d'une intervention céleste,

avaient profité du désarroi de la colonne pour assaillir nos soldats dispersés, exténués et complètement démoralisés.

Après son insuccès du côté de Bougie, Bou Bar'la était rentré aux Oulad-Ali-ou-Iloul, où il était arrivé le 30 janvier; l'accueil qu'il y avait reçu n'avait pas été brillant, il paraît même que les parents des Kabyles auxquels il était arrivé malheur en le suivant dans ses entreprises, avaient voulu lui faire un mauvais parti à son retour. Une vingtaine de ses cavaliers des Oulad-Sidi-Aïssa le quittèrent pour aller aux Beni-Mellikeuch, d'où ils espéraient pouvoir regagner leur pays. Il désarma un certain nombre des cavaliers qui lui restaient pour vendre leurs chevaux, les autres furent dispersés deux par deux dans les tribus où on continua à leur donner l'hospitalité. Le vent était alors à la soumission, en Kabylie, et, pendant quelque temps, le cherif n'eut qu'à se tenir coi.

Nous avons vu que Si El-Djoudi avait déjà montré le désir de se soumettre. Depuis longtemps, il était fatigué de la manière de faire du cherif; il l'avait aidé à ses débuts pensant qu'il se laisserait guider par lui et qu'il tirerait profit de son patronage, mais Bou Bar'la ne s'était pas montré de facile composition; il n'écoutait rien et voulait parler en maître. Une querelle, qui avait failli se terminer d'une manière tragique, avait éclaté entre ces deux hommes, lorsque Bou Bar'la était encore aux Beni-Mellikeuch et, depuis lors, Si El-Djoudi ne le suivait plus que parce qu'il y était entraîné par son parti et qu'il aurait eu mauvaise grâce lui, marabout, à se poser en ennemi de celui qui se donnait comme le défenseur de la religion. Si El-Djoudi avait encore conduit ses contingents à Bou Bar'la dans les affaires des Maatka, mais après la fuite de celui-ci, devant la colonne du général Pelissier, il avait rompu décidemment avec lui et s'était mis à faire de la propagande pour amener ses partisans à se soumettre à la France, en l'acceptant, bien entendu, comme chef.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, les tribus des Zouaoua ne peuvent vivre sans le commerce; le blocus, qui était devenu très rigoureux, les avait réduites à la dernière extrémité; d'un autre côté, environ 150 de leurs marchands ou colporteurs, qui avaient été arrètés en pays arabe, étaient retenus dans nos prisons et leurs familles poussaient de toute leur force à une détermination qui devait leur faire rendre la liberté. Il se forma donc, dans les tribus qui subissaient l'influence de Si El-Djoudi, une majorité assez forte, en faveur de la paix, composée des gens qui souffraient de l'état de choses actuel. Il ne restait plus pour la guerre: que les fanatiques qui, malgré tous ses revers, voyaient toujours en Bou Bar'la un envoyé de Dieu, que les gens au caractère fier qui trouvaient deshonorant de se soumettre sans avoir eu au moins un jour de poudre et que les ennemis particuliers de Si El-Djoudi, qui se seraient peut-être soumis s'ils avaient espéré avoir un chef de leur parti, mais qui avaient de la répugnance à accepter l'autorité du marabout d'Ir'il-bou-Ammès. Le sof qui tenait pour Bou Bar'la avait à sa tête un marabout d'Agueni ou Fourrou (Beni-Chebla), parent de Si El-Djoudi, qui se nommait Si Rabia ben Amar ou Idir.

Les discussions entre les gens du parti de la paix et les gens du parti de la guerre ne se passaient pas toujours en paroles; plus d'une fois les coups de fusil vinrent appuyer les arguments qui n'avaient pas réussi par eux-mêmes à convaincre.

Après quelques négociations faites avec le chef du poste de Dra-el-Mizan, celui-ci envoya son chaouch Cherif ben El-Arbi, à Si El-Djoudi, pour arrêter les bases de la soumission (4 février). Si El-Djoudi demanda un sauf-conduit pour lui et pour les notables des tribus, afin d'aller à Alger traiter avec le Gouverneur général, et ce sauf-conduit lui fut envoyé.

Pour bien comprendre la véritable portée qu'avait pour nous la démarche de Si El-Djoudi, il est nécessaire

de faire plus ample connaissance avec ce personnage, dont nous avons déjà eu souvent occasion de parler.

Si El-Djoudi ben Si Mhamed, appartenait à une famille de Cheurfa qui fait remonter son origine à Chikh El-Mançour, un des généraux qui ont pris une part prépondérante dans les guerres d'Espagne, au dire des uns; le propre fils du sultan Yacoub, de Fez (Maroc), au dire des autres. Nous ne rechercherons pas laquelle de ces deux versions est conforme à la vérité. D'après la tradition, Chikh El-Mançour, au retour d'un pélerinage à la Mecque, se serait fixé, il y a quatre siècles, au village des Aït-Merao dans les Beni-Raten et y aurait fondé une zaouïa qui se serait élevée rapidement à un haut degré de prospérité. Les descendants de Chikh El-Mançour ne vécurent pas en bonne intelligence les uns avec les autres; à la suite de querelles et de luttes intestines, ils reconnurent qu'ils ne pouvaient vivre ensemble et la zaouïa des Aït-Merao envoya au dehors des essaims qui fondèrent de nouveaux établissements religieux. Si El-Djoudi, grand-père du marabout qui nous occupe et appartenant à la branche aînée de la famille, se fixa à Ir'il-bou-Ammès dans les Beni-bou-Drar; Si Amar ou Idir, le grand-père de Si Rabia, dont nous avons parlé plus haut, s'établit à Agueni ou Fourrou dans les Beni-Chebla; une autre famille se fixa à Adeni dans les Beni-Raten et une autre émigra à Alger.

Si El-Djoudi et Amar ou Idir étaient ennemis lorsqu'ils habitaient ensemble aux Aït-Merao et ils le devinrent plus encore, s'il est possible, après leur émigration, parce qu'ils se trouvèrent rivaux en cherchant à étendre leur influence religieuse sur les mêmes populations kabyles. Si El-Djoudi eut pour serviteurs religieux la presque totalité des Zouaoua et Si Amar ou Idir la presque totalité des Beni-Sedka; chacun de ces marabouts avait un parti dans les tribus de son voisin.

Les tribus du versant nord du Djurdjura sont beaucoup plus peuplées et plus puissantes que celles du ver-

sant Sud, et elles ont toujours exercé sur celles-ci une sorte de domination. Il fallait aux premières le passage libre pour leur commerce; de plus il leur fallait aussi des associations de culture pour remédier en partie à l'insuffisance de leur sol, et elles en trouvaient dans les tribus du versant Sud beaucoup plus largement pourvues sous ce rapport. Les tribus du versant Nord avaient donc, sur l'autre versant, comme nous venons de le dire, des tribus qu'elles tenaient sous leur dépendance, qu'elles châtiaient lorsqu'elles n'agissaient pas à leur gré et qu'elles secouraient lorsqu'elles étaient menacées par des ennemis. Si El-Djoudi, avec les Zouaoua, étendait son influence sur les Mecheddala, les Beni-Kani et les Beni-Ouakour; Si Amar ou Idir, avec les Beni-Sedka, étendait la sienne sur les Beni-Meddour et les Beni-Yala (1).

Si El-Djoudi ben Si Mhamed, dont nous nous occupons particulièrement, avait, à l'époque où nous sommes arrivés, une soixantaine d'années. Il était d'une taille assez élevée; sa figure était régulière, ovale, avec des gros traits, un nez fort et aquilin, la barbe grise et rare; sa physionomie était grave et digne, mais sans animation.

Dans sa jeunesse, il s'était fait une grande réputation de piété par sa vie ascétique et la sévérité avec laquelle il suivait les pratiques extérieures du culte musulman. Les Kabyles, habitués à apporter leurs offrandes à la koubba d'Iril-bou-Ammès, renfermant un cénotaphe en cèdre, élevé à la mémoire de Chikh El-Mançour et de Si El-Djoudi, le fondateur de la zaouïa, le consultaient sur leurs affaires, lui demandant d'arranger leurs différends; il y montra un certain savoir-faire qui agrandit peu à peu sa clientèle.

(1) Nous avons eu communication d'une quinzaine de lettres arabes, provenant de Yahia-Agha, et des caïds du Hamza, adressées, pour la plupart, à Si Rabia ben Amar ou Idir, qui montrent clairement que les Turcs se servaient des marabouts des Beni-Chebla, lorsqu'ils avaient quelque chose à demander aux Beni-Sedka, aux Beni-Yala et aux Beni-Meddour.

C'était, somme toute, un homme d'un esprit étroit et borné, d'une profonde ignorance, bien qu'il sût lire et écrire; le point dominant de son caractère était un orgueil peu commun (1) joint à une naïveté enfantine. Il était rusé, savait dissimuler ses projets et les combiner, mais il n'avait pas la persistante énergie qui mène au but. Comme beaucoup d'indigènes, il était rapace, vénal et aimait à thésauriser.

Irrésolu dans le conseil, d'une bravoure douteuse dans les combats, il n'aurait jamais acquis l'influence incontestable qu'il avait en Kabylie s'il n'avait appartenu à une famille de saints marabouts descendant du prophète. C'est le genre de supériorité que les Kabyles, avec leurs instincts démocratiques et égalitaires, acceptent plus facilement que tout autre. D'ailleurs, Si El-Djoudi devait plaire à ces montagnards, car il était imbu de tous leurs préjugés, entêté autant qu'aucun d'eux et prêt à épouser toutes leurs rancunes.

Pendant les dernières années de la domination turque et les premières de notre conquête, il soutint de nom-

---

(1) L'extrait suivant d'une lettre qu'il écrivait, en juillet 1849, au colonel Canrobert, pour lui demander de relâcher des prisonniers, donnera une idée de ses prétentions :

« .... Si tu es doué d'intelligence et de bonté mets en liberté
» ceux qui sont prisonniers. Nous ne faisons point prisonniers les
» gens qui viennent chez nous, nous regarderions cela comme
» une chose honteuse. Si tu ne les relâches point et si tu écoutes les
» mauvais conseils, tu n'auras qu'à t'en repentir. Nous sommes prêts
» pour agir contre les populations de l'Oued-Sahel. Je ne relâcherai
» aucun de tes serviteurs et aucun de tes courriers ne pourra tra-
» verser la vallée. N'écoute point les paroles de ceux qui se disent
» tes serviteurs ; tu en es venu à tuer les marchands qui voyagent
» chez les Arabes, c'est une chose honteuse !

» Quant à nous, nous avons *quatre-vingt-dix mille* soldats *zouaoua*,
» qui sont adroits tireurs et, si tu reviens à ton intelligence, relâche
» les marchands que tu as faits prisonniers, rends leurs tous leurs
» biens et nous nous entendrons ensemble pour ce qui convient à
» vous et à nous. Si tu n'agis point ainsi, le blâme retombera sur
» toi. C'est la dernière lettre que je t'écrirai..... »

breuses luttes pour asseoir son influence sur les Mecheddala et les Beni-Ouakour, intervenant constamment dans toutes leurs querelles et il arriva à les mettre à sa discrétion. En s'instituant, de sa propre autorité, le tuteur d'un orphelin relativement riche, des Beni-Hammad, tribu des Mecheddala, il devint propriétaire dans ce village, car, en vertu de la coutume kabyle, le tuteur a droit au tiers des biens de son pupille. Si El-Djoudi bâtit des maisons aux Beni-Hammad et s'y créa une installation. Le grand-père de ce marabout avait pris pied à peu près de la même manière dans les Beni-Sedka; un homme d'Ir'il-Igoulmimen, tribu des Ouadia, lui avait légué en mourant des propriétés assez considérables. Si El-Djoudi mit à profit cette circonstance pour grossir son parti dans les Ouadia et combattre l'influence de Si Rabia ou plutôt du chef de son sof dans les Ouadia, qui était El-Hadj Boudjema Naït Yakoub.

Lorsque Abd-el-Kader visita, pour la première fois, la Kabylie, en 1839, Si El-Djoudi alla le trouver à Bor'ni avec les notables des tribus et il l'accompagna de sa personne dans son voyage par l'Oued-Ameraoua, les tribus de Bougie et l'Oued-Sahel, jusqu'à Bouïra. L'émir lui donna le titre de khalifa des Zouaoua, mais il n'obtint jamais de lui un appui sérieux; son intervention se borna à lire sur les marchés les lettres d'Abd-el-Kader et à recueillir les dons des Kabyles pour la guerre sainte.

En 1849, Si El-Djoudi conduisit des contingents kabyles considérables dans les Beni-Mellikeuch, pour soutenir cette tribu contre l'attaque du colonel Canrobert.

Nous avons vu comment il prit le patronage du faux Bou-Maza, Si Mohamed El-Hachemi et du cherif Bou Bar'la lui-même.

D'après ce que nous venons de voir, en décidant ce personnage à se soumettre à l'autorité française, ce n'était pas une riche acquisition que nous faisions, mais Si El-Djoudi convenait aux vues que nous avions à cette époque. On voulait simplement désagréger les tribus

kabyles et donner un drapeau autour duquel pourraient se grouper tous les partisans de l'ordre ; or, Si El-Djoudi convenait pour ce rôle, car il avait derrière lui un parti plus considérable qu'aucun des chefs kabyles auxquels nous aurions pu nous adresser, et il n'avait pas la trempe de caractère qui aurait pu en faire un homme dangereux, en tournant contre nous la puissance que nous l'aurions aidé à conquérir.

Le prestige de Bou Bar'la était tellement tombé, à l'époque où nous sommes arrivés, que, sur le marché du dimanche des Ouadia, du 14 mars, dix de ses cavaliers, dont sept avec armes et bagages, désertèrent ouvertement et allèrent se rendre au lieutenant Beauprètre à Dra-el-Mizan. Il y avait parmi eux El-Djolti ben Bou Cedra, ancien caïd des Oulad-Rezine, et six hommes des Flitta ; les autres étaient de la subdivision de Miliana.

Avant de profiter de son sauf-conduit, Si El-Djoudi avait écrit au lieutenant Beauprètre la lettre suivante, qui nous aidera à le faire connaitre :

« Je vous informe que je suis toujours animé des » mêmes bonnes intentions ; je me suis abouché avec » les grands de toutes les tribus des Zouaoua sans » exception et me suis entendu avec eux sur toutes les » affaires. Je ne me suis mêlé de cette négociation que » pour vous complaire et pour faire une chose utile pour » vous et pour tous en général. Il ne me reste plus qu'à » me rendre auprès de vous.

» Je vous envoie mon serviteur qui vous remettra » quarante boudjoux, afin que vous m'achetiez quatre » haïks, quatre burnous djeridis grands, cinq paires de » souliers n° 12, un burnous noir. Ces effets me sont de » toute nécessité. Je me prépare à me rendre auprès de » vous et de là à Alger. Ne manquez pas de m'envoyer » ces objets par le retour de mon serviteur.

» Ne manquez pas d'avoir soin des prisonniers qui sont

» en votre pouvoir, nourrissez-les de votre bourse,
» faites leur raser la tête, laver leurs vêtements. Dites
» leur que leur maître va venir, cela les réjouira, parce
» qu'ils verront qu'ils vont avoir la liberté. Vous ferez
» une chose qui sera agréable à Dieu et à nous.

» Dites-moi s'il existe de beaux chevaux à vendre
» dans votre pays. Achetez-moi quelques bonnes selles.
» Vous enverriez le tout à Zaouïat-ech-Cheurfa et je
» vous enverrais aussitôt le prix. Si vous ne trouvez pas
» à acheter ce que je demande, donnez m'en avis, car,
» alors, j'irai de ma personne dans l'Oued-Sahel et j'a-
» cheterai les chevaux et les vêtements dont j'ai besoin
» chez les Beni-Abbès. Puis, ensuite, je ferai ce qu'il
» conviendra, pour vous et pour moi, le jour où je me
» présenterai chez vous. Bref, si mon arrivée vers vous
» doit se décider, après avoir terminé mes affaires, je
» vous informerai deux jours à l'avance, ainsi que vous
» le désirez.

» Ne m'oubliez pas pour tout ce que je vous ai recom-
» mandé, j'espère que vous ne négligerez rien.

» N'oubliez pas de me donner des nouvelles des trois
» prisonniers qui sont entre vos mains, appartenant aux
» Beni-Idjeur. Dites-moi s'ils sont à Aumale ou ailleurs
» ou s'ils sont morts. »

Si El-Djoudi arriva à Dra-El-Mizan le 27 mars, accompagné d'environ 80 notables kabyles, appartenant à 11 fractions ; il n'avait pas osé suivre la route directe, il avait franchi le Djurdjura et il était passé par l'Oued-Sahel. Le lieutenant Beauprêtre accompagna Si El-Djoudi et sa députation à Alger, pour les présenter au général Randon, gouverneur général (1). Voici la dépêche qui indique au général commandant la division les conditions de la soumission des Zouaoua :

(1) Il avait été appelé à ces fonctions par décret du 11 décembre 1851.

« Alger, le 7 avril 1852.

» Je viens de terminer l'affaire des Zouaoua et de régler » définitivement la position de Si El-Djoudi. Ce chef avait » apporté à Alger ses anciennes prétentions et avait pen- » sé, en se présentant à nous, n'avoir qu'à nous faire des » offres de paix. Je l'ai amené peu à peu à nous offrir » simplement la soumission des Zouaoua et des Beni- » Sedka, et, hier, en présence des Zouaoua qui l'ont ac- » compagné, il a prêté serment de fidélité à la France, » entre les mains des ulemas de la ville.

» J'ai cru devoir accepter sa soumission à condition » que le pays des Zouaoua resterait ouvert à nos colon- » nes, que Bou Bar'la en serait expulsé et qu'un impôt » de cent douros serait annuellement acquitté par cha- » que tribu. Si El-Djoudi ayant pris l'engagement de faire » observer ces conditions par les Kabyles, j'ai fait procé- » der à son investiture comme bach-agha des Zouaoua (1), » en rangeant sous ses ordres toutes les tribus sui- » vantes :

Beni-Sedka { Ouadia. Beni-bou-Chennacha. Ahl-Ogdal. Beni-Ahmed. }

Beni-Betroun { Beni-Ouassif. Beni-bou-Akkach. Beni-Yenni. Oulad-Ali-ou-Harzoun. Beni-bou-Drar. }

Beni-Attaf.
Beni-Rebila.
Beni-Menguellat.
Beni-bou-Youcef.

Beni-Hichem.
Beni-Ziri.
Beni-Oumlal.

Beni-Mellikeuch.
Beni-Kani.
Beni-Ouakour.
Mecheddala.

(1) Ce titre se changea plus tard en celui de bach-agha du Djurdjura.

» Les quatre dernières tribus cessent désormais de
» faire partie de la subdivision d'Aumale.

» Le bach-aghalik des Zouaoua dépendra de la subdi-
» vision d'Alger, en relevant de l'annexe de Dra-el-Mizan.
» Toutes les affaires qui les concerneront et dont je
» m'étais réservé spécialement la direction jusqu'à ce
» jour, rentreront dans la voie commune, pour être trai-
» tées hiérarchiquement, par les autorités locales. Vous
» reprendrez, en un mot, mon cher général, la plénitude
» de vos droits sur cette partie de votre division qui
» formait une anomalie dans votre commandement.

» J'ai décidé également que chaque tribu de l'aghalik
» des Zouaoua paierait, cette année, une somme de cent
» douros, à titre d'amende, en outre de son impôt régu-
» lier ; mais je vous ferai connaître ultérieurement l'épo-
» que à laquelle cette contribution devra être perçue.

» J'ai promis à Si El-Djoudi de donner la liberté à tous
» les Zouaoua retenus en prison pour affaires politiques ;
» je vous prie de vouloir bien donner des ordres pour
» que tous ces prisonniers soient réunis à Dra-el-Mizan,
» où Si El-Djoudi les prendra à son passage, pour ren-
» trer, à leur tête, dans son pays. Mais, je lui ferai lais-
» ser des ôtages à Alger, et je l'informe que vous ne
» ferez cesser le blocus, que lorsque le paiement de
» l'impôt de cette année sera effectué. Vous pourrez, à
» cette époque, autoriser Si El-Djoudi à délivrer des per-
» mis à tous les Kabyles qui désireront fréquenter les
» marchés arabes.

» Telles sont, mon cher général, les premières dispo-
» sitions que j'ai prises vis-à-vis des Zouaoua et dont
» vous aurez à surveiller l'exécution. Si l'une des condi-
» tions imposées n'était pas remplie, je suis décidé à
» rompre tous les rapports établis et à continuer, contre
» ce pays, le système de rigueur auquel j'attribue, en
» grande partie, sa soumission.

» *Signé :* RANDON. »

Le commandement du nouveau bach-agha, tel qu'il est indiqué dans la dépêche ci-dessus, comprenait beaucoup de tribus dans lesquelles son influence était complètement nulle ; mais on risquait peu à les lui donner, puisque c'était à lui de prendre possession de ses administrés, avec les moyens dont il disposait.

Si El-Djoudi repartit d'Alger le 10 avril et arriva à Dra-el-Mizan le 13. Des délégués des Beni-Sekda vinrent l'y trouver pour lui demander l'aman et se mettre sous sa protection. Le retour du marabout, qui eut lieu par l'Oued-Sahel, fut un véritable triomphe ; des députations allèrent au devant de lui jusque chez les Mecheddala. Deux jours après, les Beni-Kani et les Beni-Ouakour lui envoyèrent leurs djemaâs pour se placer sous son autorité ; les Beni-Mellikeuch eux-mêmes lui envoyèrent une députation de 25 notables, mais cette dernière démarche n'eut aucune suite.

Bou Bar'la ayant osé se présenter, le 18 avril, au marché des Ouadia, en fut expulsé et les Zouaoua installèrent des postes aux passages du Djurdjura, pour lui couper la retraite s'il cherchait à fuir du petit territoire où il se trouvait bloqué. Les débuts du nouveau bach-agha étaient donc pleins de promesses.

Le ministre de la guerre avait décidé, à la date du 23 février 1852, que l'annexe de Bouïra serait reportée à la maison de commandement des Beni-Mançour et que les postes de Bor'ni (Dra-el-Mizan) et de Beni-Mançour formeraient des annexes relevant respectivement des bureaux arabes d'Alger et d'Aumale. Cette décision ne reçut son exécution complète qu'après la soumission de Si El-Djoudi, qui devait occasionner une réorganisation territoriale.

La maison de commandement de Dra-el-Mizan, dont on a fait aujourd'hui l'hôpital militaire, n'était pas encore achevée ; elle ne devait l'être qu'à la fin de 1852. Un certain nombre de colons avaient suivi les troupes chargées

de l'exécution et de la protection des travaux et ils s'étaient établis auprès du camp; ils formèrent le noyau du nouveau village de Dra-el-Mizan. Les premiers lots urbains, au nombre de 14, leur furent distribués au mois d'août 1852. Ce ne fut qu'en 1854 que ce centre prit un certain développement, par la concession de lots ruraux.

La maison de commandement de Beni-Mançour avait été commencée, comme nous l'avons vu, au mois d'avril 1851 sous la protection d'une colonne commandée d'abord par le colonel d'Aurelle de Paladines, puis par le lieutenant-colonel Bourbaki. Les travaux, poussés avec activité, avaient été achevés dès le mois de juillet, au moment où la colonne du général Camou rentrait de son expédition de l'Oued-Sahel. Cette maison de commandement avait d'abord été destinée au marabout de Chellata, Si Mohamed Saïd ben Ali Cherif, mais on avait renoncé à cette idée, car malgré son influence religieuse et ses hautes qualités, on avait pu juger qu'on n'aurait trouvé en lui qu'un chef plutôt embarrassant qu'utile ; on y avait alors installé Bel Kher comme caïd du makhezen, en lui donnant la mission de garder la vallée de l'Oued-Sahel et de concourir au blocus de la Kabylie. Par suite des faits qui se produisirent dans la vallée et qui nécessitèrent la présence d'un officier, le sous-lieutenant de Spahis Hamoud resta à Beni-Mançour d'une manière à peu près permanente ; on n'osait d'ailleurs pas abandonner à lui-même le caïd Bel Kher, dont le caractère intraitable, rapace et brouillon, nous aurait attiré des difficultés.

Le poste de Bouïra avait continué à être occupé par un officier du bureau arabe d'Aumale, qui était le lieutenant Camatte ; mais le rôle de ce point d'occupation était devenu insignifiant depuis qu'on avait créé en avant de lui, d'un côté la maison de commandement de Beni-Mançour, de l'autre celle de Dra-el-Mizan. C'est cette raison qui le fit supprimer. On installa à Bouïra l'agha Bouzid en lui laissant les Askars, mais en retirant

la garnison régulière. Le lieutenant Camatte rentra à Aumale.

Le premier chef de l'annexe de Beni-Mançour, fut le lieutenant David, du 21[e] de Ligne (1), qui se trouvait alors détaché comme officier d'ordonnance du Gouverneur général ; nommé chef d'annexe le 13 avril, il arriva à son poste le 21 du même mois. Le sous-lieutenant Hamoud, qui occupait le bordj, reçut l'ordre d'y rester quelques semaines pour mettre le lieutenant David au courant du service.

Le chef d'annexe avait à sa disposition, en outre du makhezen de Bel Kher, 50 cavaliers des Aribs (2) et 12 Spahis ; la garnison du bordj était de 25 hommes d'infanterie.

Le caïd Bel Kher, qui était depuis longtemps un embarras et qu'on avait ménagé jusque là à cause de ses beaux services de guerre, fut autorisé peu après à émigrer à la Mecque. Il fut remplacé, à la date du 23 mai, par Mohamed ben Chennaf comme caïd du makhezen.

L'annexe de Beni-Mançour comprenait les tribus suivantes : Ksar, Sebkha, Beni-Mançour, Cheurfa, Beni-Aïssi, Beni-Yala ; son territoire faisait une pointe vers l'Est et la maison de commandement était placée juste à l'extrémité de cette pointe. Les tribus qui se trouvaient dans le rayon d'action du chef d'annexe, comme les Beni-Abbès, les Beni-Mellikeuch, les Mecheddala, relevaient de commandements éloignés et il n'avait pas à s'occuper d'elles, bien que souvent les faits se passassent, pour ainsi dire, sous ses yeux. C'était une situation assez fausse, qui provenait de ce qu'on n'avait pas cru devoir marchander, à Si El-Djoudi, le territoire dont on avait formé son commandement.

(1) C'est le baron Jérôme David, qui fut chargé des Travaux publics dans le ministère du 9 août 1870. Il passa, peu après sa nomination, du 21[e] de Ligne au 1[er] régiment de Zouaves.

(2) Les Aribs étaient passés du cercle d'Alger, dans celui d'Aumale, par décision du Gouverneur du 17 janvier 1852.

Voici comment le général Camou (1), commandant la division d'Alger, définissait le rôle du chef de la nouvelle annexe, dans une dépêche du 15 avril :

« La mission du chef du poste de Beni-Mançour, con- » siste à réprimer le commerce des Arabes avec les » Kabyles, jusqu'à leur entière soumission, à assurer la » facilité des communications entre Aumale et Bougie » jusqu'aux limites de ce dernier cercle et à initier à nos » habitudes d'ordre, la partie de ce territoire où les exi- » gences militaires ne l'emportent pas complètement » sur les besoins administratifs. »

Peu de jours après son arrivée à Beni-Mançour, le lieutenant David eut une petite affaire sans importance, dont il a rendu compte de la manière suivante :

« Beni-Mançour, le 2 mai 1852.

» J'ai l'honneur de vous accuser réception de vos cir- » culaires.......... Il m'est facile de suivre strictement » l'esprit des circulaires, je dois éviter toute espèce de » rapport avec le bach-aghalik de Si El-Djoudi et mainte- » nir le blocus jusqu'à la réception de nouveaux ordres; » comme l'Oued-Sahel n'est pas la route de Dra-el-Mi- » zan, je ne peux dans aucun cas gêner les négocia- » tions.

» Quant aux métamorphoses opérées grâce à l'influence » de Si El-Djoudi, je les souhaite de tout mon cœur, j'y » croirai devant le fait de soumissions qui ne seront pas » provoquées par la présence de nos colonnes. Si El- » Djoudi m'écrivait avant-hier que les Beni-Kani et les » Beni-Ouakour étaient soumis. J'ai été ce matin faire du

---

(1) Le général Camou avait été nommé au commandement de la division d'Alger par décision du 6 février 1852, en remplacement du général Blangini, mis en disponibilité sur sa demande.

» vert à la limite du pays des Cheurfa, sur le terrain des
» gens de Tiksiriden, qui sont avec Saïd ben El-Hadj ;
» j'ai supporté pendant très longtemps la fusillade des
» gens de Selloum ; enfin, impatienté, j'ai chargé avec les
» Spahis et quelques Mokhaznis, mais j'ai été arrêté for-
» cément par les difficultés du terrain ; un Mokhazni,
» Sliman ben Mhamed a eu son cheval blessé. Ce retour
» offensif m'a permis de faire terminer le vert ; au mo-
» ment du départ il y a eu quelques cartouches d'échan-
» gées avec les contingents des Gueribissa, qui avaient
» rejoint ceux des Selloum. Il est regrettable que les
» recommandations de Si El-Djoudi n'aient pu empêcher
» ses administrés de me tirailler pendant près de trois
» heures.
» . . . .

» *Signé* : Jérôme DAVID. »

Le chef d'annexe reçut un blâme pour avoir été faire, sans motifs sérieux, cette démonstration dans le commandement de Si El-Djoudi, au risque d'amener des complications dans un moment où le bach-agha avait déjà fort à faire avec ses administrés.

Si El-Djoudi réussit assez facilement à collecter les lezmas des tribus des Zouaoua ; mais, dans les Beni-Sedka, il ne put faire payer que les Beni-Ahmed et les Ogdal ; aux Ouadia, où il se présenta le 6 mai, on le reçut à coups de fusil. Le bach-agha arriva le 8 mai à Dra-el-Mizan avec l'impôt qu'il avait pu recueillir ; il s'y rencontra avec le général Camou, qui venait inspecter les travaux et il lui demanda l'autorisation de voyager, pour les tribus qui avaient acquitté leurs lezmas et la mise en liberté des ôtages retenus à Alger. Mais la principale condition imposée aux Kabyles au moment de leur soumission et qui était l'expulsion du cherif, n'avait pas encore été remplie ; aussi la demande du bach-agha fut-elle repoussée.

Si El-Djoudi s'était occupé de la capture de Bou Bar'la; il avait fait publier sur les marchés qu'il donnerait cent douros à celui qui lui apporterait sa tète, ce qui n'était pas trop ruineux ; mais personne ne s'était laissé séduire par cette prime.

Le cadi d'Aumale, Si Amar ben Mihoub qui était originaire des Beni-Chebla, négociait de son côté, de concert avec l'agha de Bouïra, pour arriver au même but. Les Aït-Amar-ou-Idir étaient dépositaires du trésor de Bou Bar'la, si ce dernier disparaissait il n'y aurait plus eu de comptes à rendre ; d'un autre côté, Si Rabia ben Amar ou Idir, bien qu'aveugle et impotent n'aurait peut-être pas été fâché d'obtenir un commandement sinon pour lui, du moins pour un de ses fils, quand ce n'eût été que pour ne pas rester trop inférieur à son rival Si El-Djoudi. L'appât offert par Si Amar ben Mihoub, à ses parents, était donc plus sérieux que les cent douros du bach-agha. Nous ne saurions dire si les marabouts des Beni-Chebla auraient été capables de trahir les devoirs de l'hospitalité, dans tous les cas le cherif ne s'y fiait que modérément et il cherchait une occasion de prendre le large. Le 23 avril, il était allé dans ce but jusque sur le marché des Akbiles ; il y avait trouvé des notables des Beni-Mellikeuch qui l'avaient dissuadé d'aller dans leur tribu et il avait rebroussé chemin. Dans la nuit du 15 au 16 mai, il réussit enfin à gagner les Beni-Mellikeuch, en faisant un grand détour pour échapper aux postes qui gardaient le Djurdjura.

Ce qu'il y a de particulier dans les négociations menées par Si Amar ben Mihoub, c'est qu'en même temps qu'il cherchait à faire livrer Bou Bar'la par les Aït-Amar-ou-Idir, il agissait sur le cherif pour l'amener à se soumettre. Voici une lettre assez curieuse de ce dernier où, après avoir rejeté bien loin toute idée de soumission, il assigne un rendez-vous à Si Amar ben Mihoub pour en parler :

« A celui qui s'est écarté de la voie droite, qui a aban-
» donné sa religion et dont les oreilles sont fermées aux
» paroles de Dieu. Qu'il soit maudit dans ce monde et
» dans l'autre !

» Le feu le dévorera, parce qu'il a délaissé le chemin
» de Mohamed pour suivre les infidèles. Dieu nous pré-
» serve de lui ressembler! Puisse-t-il, au contraire, nous
» guider sur le chemin du Salut ! Amen.

» Cet écrit s'adresse à Si Amar ben Mihoub. Que le
» salut et la miséricorde de Dieu soient sur les compa-
» gnons du prophète Mohamed ! Que la prière soit sur
» lui ! Amen.

» Tu nous as écrit afin que nous nous entendions dans
» un but de paix, selon ce qui est prescrit par la reli-
» gion de Mohamed ; j'y consens, car toutes les tribus
» sont dans ma main. Tu viendras avec l'ordre du sul-
» tan français, cet ordre sera revêtu de son cachet et
» nous ferons ce que tu voudras. Mais si tu as pu pen-
» ser que j'agirais comme a agi Si El-Djoudi, détrompe-
» toi, c'est impossible. Oh ! chose surprenante ! Com-
» ment me serait-il possible, à moi, d'abandonner la
» religion musulmane pour suivre celle des chrétiens,
» quand Dieu, le Très-Haut, a dit : ne reconnaissez
» point pour vos maîtres et seigneurs nos ennemis qui
» sont les vôtres ; ne faites aucune alliance, aucune paix
» avec eux. Et le prophète, dans ses hadits (conversa-
» tions), confirme la parole de Dieu.

» Si tu as cru flairer que j'étais abandonné sans res-
» sources, viens, tu trouveras de quoi te réjouir ou t'at-
» trister, selon les dispositions de ton cœur. Si tu nous
» trouves prêts pour la guerre, je te donnerai à toi et à
» ceux qui te suivront, tout ce qui vous sera nécessaire
» en fait de poudre et de plomb et tout cela avec la vo-
» lonté de Dieu.

» Ne va pas croire que, tant que je vivrai, j'abandon-
» nerai la voie de la guerre sainte. Apprends que la for-
» tune de l'homme consiste dans son jugement et dans

» sa vie; l'homme éclairé doit savoir ce qu'il doit faire,
» dans un but utile, de la fortune que Dieu lui a donnée,
» la vie et le jugement. Celui qui, au contraire, re-
» cherche le bonheur dans ce monde, y amasse des
» grands biens dont il jouit, celui-là est un homme sans
» jugement, car, pour des félicités passagères, il aban-
» donne celles qui attendent le musulman dans l'autre
» monde et qui sont éternelles.

» Je t'écris toutes ces choses afin que tu réfléchisses
» et, si tu veux te rencontrer avec moi, viens, tu as
» l'aman de Dieu et de son prophète.

» Si tu le veux, notre rendez-vous sera à Selloum où
» au had des Ouadia. Ne crains rien. Salut.

» Par ordre de notre Seigneur, qui rendra la religion
» glorieuse, Si Mohamed ben Abd-Allah, que Dieu le
» protège! »

Si El-Djoudi, ayant eu vent des intrigues de Si Amar ben Mihoub et des allées et venues de ses émissaires, eut peur de voir son ennemi Si Rabia lui enlever le commandement des Beni-Sedka et il se plaignit amèrement de l'ingérence des agents indigènes d'Aumale, qui dérangeait sa politique. Ordre fut donné à Si Amar ben Mihoub et à Si Bouzid de cesser toute correspondance avec les Beni-Chebla.

Quand la nouvelle du retour de Bou Bar'la aux Beni-Mellikeuch fut connue, on prit immédiatement des mesures de précaution pour l'empêcher de fuir, s'il en avait l'intention. La garnison des Beni-Mançour fut portée à quarante hommes sous le commandement d'un officier; quatre compagnies furent envoyées pour travailler à la route d'Aumale à Beni-Mançour; un goum fut réuni entre les Beni-Yala et les Beni-Aïssi; cette dernière tribu reçut l'ordre de s'installer à El-Mergueb; enfin, le camp de Bou-Djelil, dans les Beni-Abbès, fut reconstitué par l'envoi de quelques tirailleurs indigènes et d'un goum de 200 chevaux de la Medjana.

Les Beni-Mellikeuch n'avaient pas attendu le retour de Bou Bar'la pour recommencer les hostilités. Voici, en effet, un extrait d'une lettre du lieutenant David, sur un engagement qu'ils ont eu avec les Beni-Abbès :

« Beni-Mançour, le 13 mai 1852.

» J'ai l'honneur de vous informer que tous les contin-
» gents des Beni-Mellikeuch, guidés par Si Ahmed
» Bouzid et le goum de Bou Bar'la ont tenté, ce matin,
» une surprise sur les Beni-Abbès ; un officier français,
» M. le lieutenant Spire, se trouvait depuis hier dans
» cette tribu, chez les Oulad-Saïdan, avec un goum de
» l'Est ; il s'est porté à la rencontre de l'ennemi, qui avait
» déjà franchi la rive droite ; il a eu deux spahis blessés,
» dont l'un mortellement et quatre chevaux blessés. Les
» Beni-Mellikeuch ont dû avoir aussi quelques pertes ;
» Si Ahmed Bouzid passe pour blessé ; le drapeau de
» Bou Bar'la servait de point de ralliement. Pendant cette
» diversion, le chérif (1) brûlait l'azib de Si ben Ali Cherif ;
» les Beni-Mançour prétendent avoir vu les flammes.
» Ces renseignements sont officiels et sont contenus
» dans une lettre que m'adresse M. le lieutenant Spire.
» J'étais, malheureusement, absent pour reconnaître,
» avec l'officier du génie, le passage de la route, lorsque
» la nouvelle de l'engagement est arrivée à Beni-Mançour.
» Je suis rentré à la hâte, j'ai choisi les vingt meilleurs
» cavaliers et je me suis porté sur les lieux ; le combat
» venait de finir. J'ai parcouru ces quatre lieues sans
» être inquiété......

» *Signé* : JÉROME DAVID. »

---

(1) Ce renseignement était inexact.

Voici maintenant le compte-rendu d'une attaque que Bou Bar'la a dirigée en personne, compte-rendu dans lequel le lieutenant David expose la situation du poste de Beni-Mançour :

« Beni-Mançour, le 28 mai 1852.

» J'ai l'honneur de vous faire parvenir des nouvelles
» qui me sont communiquées par le commandant Dar-
» gent; je les connaissais depuis hier soir, mais je crai-
» gnais de vous les transmettre trop légèrement.
» Le cherif Bou Bar'la s'est porté, hier 27, avec quel-
» ques cavaliers seulement, sur la rive droite de l'Oued-
» Sahel, a poursuivi les contingents des Oulad-Rzina
» (Beni-Abbès), leur a fait quinze prisonniers, s'est élan-
» cé sur les villages où il a razé un troupeau de chèvres
» et quelques mulets, enfin, a tué ou blessé trois hom-
» mes et s'est emparé du Chikh-Cherif-el-Haoussine et de
» plusieurs fusils.
» Je vous annonçais déjà précédemment quelques-
» unes des captures de Bou Bar'la; je suis convaincu,
» qu'à moins de mesures très énergiques, une insur-
» rection générale, alimentée par la crainte, se propagera
» dans toute la vallée.
» J'ai l'honneur de vous faire remarquer que, jusqu'à
» ce jour, le cherif n'a pu inquiéter les tribus de mon
» commandement, j'ai dépisté ses embuscades; quoique
» très rapproché du fort de Beni-Mançour (son camp
» n'est pas à deux lieues), il n'a réussi que dans le bas
» de la vallée, à plusieurs heures de la limite extrême
» qui m'est assignée de ce côté, et sur des tribus
» protégées par des spahis et un goum nombreux de la
» Medjana. — Bou Bar'la a pour noyau cent cavaliers et
» cent fantassins arabes.
» Hier matin, j'entendais queques coups de fusil; je
» suis monté immédiatement à cheval avec mes cin-

» quante meilleurs cavaliers et, après une heure de
» course forcée, je me mettais aux ordres du comman-
» dant Dargent qui, avec une force de 400 à 500 Kabyles
» des Beni-Abbès, une soixantaine de spahis et 200 che-
» vaux de goum, protégeait sur la rive gauche, à une
» demi-lieue de son camp, les récoltes des gens de
» Bou-Djelil.

» Le combat n'était pas engagé, les coups de fusil que
» j'avais entendus n'étaient que le signal de la réunion
» des contingents. Une heure après, Bou Bar'la, dra-
» peau en tête et ses cavaliers, descendaient dans la
» plaine, suivis par les contingents kabyles. La sagesse
» de l'âge mûr en sait peut-être plus que l'impétuosité
» de la jeunesse ; l'ennemi était arrivé à portée de fusil,
» lorsque le commandant Dargent fit commencer la re-
» traite par les spahis et donna l'ordre au goum de
» suivre le mouvement (1). Après être resté en arrière,
» je dus, la rage dans l'âme, abandonner un terrain de
» combat superbe et obéir aux ordres que j'avais eu la
» déférence d'accepter. Bou Bar'la, avec une audace au-
» torisée par les circonstances, a franchi la rivière sur
» notre gauche et, pendant que nous étions tranquille-
» ment à déjeuner, il exécutait le coup de main que je
» mentionne plus haut. Je dois, pour mettre ma respon-
» sabilité à couvert, vous rappeler les moyens d'action
» dont je dispose :

» 25 soldats du bataillon d'Afrique (2) ;
» 12 spahis ;
» 60 chevaux des goums (très mauvais) ;
» 28 cavaliers inscrits (le départ de Bel-Kher a di-
» minué l'effectif.)

---

(1) Nous savons que les ordres les plus formels défendaient à nos officiers de franchir la rivière.

(2) Ce n'est que le 2 juin que l'ordre de porter la garnison à 40 hommes, avec un officier, a été exécuté.

» Mettant de côté ce qui est nécessaire pour garder
» le fort, la Smala, le camp du goum, je fais mes courses
» avec une cinquantaine de cavaliers sur lesquels la
» moitié seulement m'inspire quelque confiance. Ajou-
» tez que je dois protéger seize bras inutiles, car les
» transportés que j'avais demandés sont arrivés sans
» armes et sans outils.

» Pour les munitions, les spahis ont 30 cartouches, les
» soldats du bataillon d'Afrique 60. Pas un homme du
» goum, pas un mokhazni n'a deux charges de poudre.
» J'ai 1,500 cartouches au fort, pour 88 cavaliers arabes,
» cela fait donc 16 à 17 cartouches par cavalier; une
» attaque ou un combat de deux heures me laisserait
» sans munitions.

» Je le dis avec conviction, à aucune époque, même
» lorsque M. Hamoud, sous-lieutenant indigène, com-
» mandait la vallée, lorsque Bou Bar'la était loin du
» fort chez les Zouaoua, les moyens laissés à l'officier
» n'ont été aussi nuls. Je ne parle pas de M. Beaupètre
» qui avait toujours 500 à 600 chevaux et un fort peloton
» de spahis.

» Quant à moi, je ne vous demande pas un homme de
» cavalerie de plus; j'ai déjà trop de goum; si vous pou-
» viez le prendre et me donner en place quinze spahis de
» plus, ce qui me ferait vingt-sept, j'aurais assez de
» cavalerie pour aller partout dans la plaine.

» Je crois que la garde du fort n'est pas suffisante; il
» n'est pas douteux que vingt-cinq hommes, derrière des
» créneaux, défient tous les Kabyles de la vallée; mais il
» faut faire la part des gardes, de la vigilance. Il faut ici
» une compagnie, pour ne pas excéder les hommes de
» service, car nous faisons ici un métier d'avant-postes
» où il ne faut pas s'endormir une minute. Le peu de
» monde que j'ai me force de ne pas trop exiger, et je
» dois avouer qu'une surprise ne serait pas difficile.

» Je résume les demandes que les circonstances me
» forcent à vous adresser :

» 1° Des armes pour les transportés (il y a des fusils
» de chasseurs à pied — dix ou douze — dans les maga-
» sins de l'artillerie à Aumale; le général d'Aurelle me
» les a refusés, mais le danger n'était pas aussi proche);

» 2° 10,000 cartouches à capsule, ce qui est une ré-
» serve très ordinaire pour un fort placé aux avant-
» postes;

» 3° Des outils pour les transportés, délivrés par le
» Génie sur un ordre supérieur.

» Les transportés me sont arrivés le 25 sans état no-
» minatif, sans liste numérique, sans vivres, sans armes,
» sans outils. Je les nourris sans connaître les alloca-
» tions qui leur sont faites et par humanité, pour ne pas
» les laisser mourir de faim. Je les ai demandés, il est
» vrai, mais je les comprenais prêts à entreprendre des
» travaux; l'ouvrage ne leur manquera pas, mais il leur
» faut les moyens d'exercer leur industrie.

» J'ai cru de mon devoir, mon commandant, de vous
» soumettre mes embarras; je n'ai pas la moindre pré-
» occupation personnelle et j'obéis seulement à ma
» conscience en ne vous laissant pas ignorer ma posi-
» tion.

» *Signé :* JÉROME DAVID. »

Les transportés dont il est question dans cette lettre, sont des transportés politiques de 1852. C'était une idée assez singulière que d'envoyer ces hommes, dénués de tout, dans une localité où il n'y avait aucune sécurité, où on ne pouvait que les confiner dans le fort et où ils ne pouvaient ni s'établir, ni trouver de travail libre. Heureusement qu'ils n'étaient pas nombreux et qu'ils ne séjournèrent pas trop longtemps à Beni-Mançour.

Nous avons vu que, dans les premiers jours de mai, le bach-agha Si El-Djoudi avait versé à Dra-el-Mizan une

grande partie de la lezma qu'il s'était engagé à fournir, mais que le Gouverneur général avait encore refusé de lever le blocus parce que Bou Bar'la n'avait pas encore été expulsé de la Kabylie. Cette condition s'est trouvée remplie, comme nous l'avons vu, peu de jours après et le Gouverneur général voulut consacrer par sa présence, l'acte de levée du blocus à la suite duquel les tribus kabyles pourraient bénéficier des avantages donnés aux tribus soumises. Il partit d'Alger le 9 juin, visita les colonnes occupées à ouvrir des routes en Kabylie et arriva à Dra-el-Mizan où le capitaine Beauprêtre (1) lui présenta le bach-agha et tous les notables kabyles qui l'avaient déjà accompagné à Alger.

Le général Randon leur déclara que, reconnaissant la bonne volonté qu'ils avaient mise à exécuter les conditions qu'il leur avait imposées, il allait faire lever le blocus, faire relâcher les ôtages et que les Kabyles des tribus qui avaient payé leur lezma, seraient autorisés à voyager avec des permis individuels, valables pour un an, revêtus du cachet du bach-agha Si El-Djoudi et visés par le chef de l'annexe de Dra-el-Mizan. Tout voyageur non pourvu de ce permis devait être arrêté et traité en ennemi.

Les tribus dont on avait accepté la soumission étaient les suivantes: Beni-Ouassif, Beni-bou-Akkach, Beni-bou-Drar, Beni-Attaf, Akbiles, Beni-Yenni, Beni-Menguellat, Timer'eras, Ogdal, Beni-Yahia, Beni-Ouakour et Beni-Kani.

Si El-Djoudi se servit d'abord du pouvoir de délivrer des permis de voyage qui lui était donné, pour favoriser ses partisans; puis, en homme pratique qu'il était, il arriva bien vite à en faire un moyen de se créer des revenus (2). Il fit payer ses permis huit francs par les piétons et 15 fr. par les Kabyles voyageant avec un mulet.

(1) Il avait été nommé capitaine au 2e Zouaves le 23 avril 1852.

(2) Il avait déjà un traitement fixe de 6,000 fr.

Cette exigence fut acceptée facilement, parce que le besoin de commercer était pressant; mais plus tard le bach-agha trouva la durée d'un an trop longue, il fit renouveler le permis plus souvent, ce qui amena de vives réclamations et rendit de la force à l'opposition. Si El-Djoudi s'était trouvé à ses débuts en face d'une grave difficulté ; lorsqu'il avait été faire sa soumission à Alger, chaque tribu s'était fait représenter par des meneurs qui avaient tous la prétention de devenir quelque chose; or, comme chacune d'elles avait envoyé 10 ou 15 individus, le bach-agha ne put donner satisfaction à tous les appétits et beaucoup de ses partisans se retournèrent contre lui.

Bou Bar'la qui guettait le moment favorable, crut qu'il pouvait reparaître aux Beni-Sedka et, le 16 juin, c'est-à-dire quelques jours à peine après la visite du Gouverneur général à Dra-el-Mizan, il quittait les Beni-Mellikeuch et rentrait aux Oulad-Ali-ou-Illoul. Quelques jours auparavant, le 11 juin, il avait encore fait une petite razzia sur les Illoula et leur avait tué un homme et fait quelques prisonniers.

Les troupes qui étaient employées, comme nous l'avons vu, à ouvrir des routes aux abords de la Grande-Kabylie, étaient réparties en deux brigades. La première brigade était aux ordres du général Paté, commandant de la subdivision d'Alger (1), lequel avait son quartier général à Bordj-Menaïel ; elle comprenait :

Deux bataillons du 22e Léger ;
Le 1er bataillon de Chasseurs à pied ;
Le bataillon de Tirailleurs indigènes ;
Le 5e escadron du 1er Chasseurs d'Afrique ;
Une section d'Artillerie ;
Une compagnie du Génie.

---

(1) Il avait été nommé au commandement de cette subdivision le 22 janvier 1852.

Cette brigade avait pour mission de rendre praticable la route de l'Oued Corso à Tizi-Ouzou, ainsi que deux embranchements, l'un sur Dra-el-Mizan, l'autre sur Dellys, par Bordj-Sebaou.

La deuxième brigade était aux ordres du général d'Aurelle de Paladines, commandant de la subdivision d'Aumale (1), lequel avait établi son quartier général à Dra-el-Mizan. Cette brigade comprenait :

Deux bataillons du 25e Léger ;
Deux bataillons du 1er de Zouaves ;
Un bataillon du 60e de Ligne ;
Un escadron du 1er Spahis ;
Une section d'Artillerie.

Elle avait pour tâche de mettre en état la route d'Aumale à Dra-el-Mizan, par Bouïra, et celle d'Aumale à Beni-Mançour.

Toutes ces troupes, qui avaient un effectif total de 228 officiers, 7,757 hommes de toutes armes, 360 chevaux et 474 mulets, avaient pris leurs emplacements dès le 15 mai, et elles avaient immédiatement commencé leurs travaux.

Cette concentration de forces avait eu pour but, dans le principe, une expédition contre les Kabyles du Djurdjura ; mais le ministre de la guerre ayant décidé qu'on ne ferait rien de ce côté cette année, et que tout l'effort serait porté sur les tribus de Collo, les deux brigades ne formèrent plus qu'une colonne d'observation, prête à agir, en cas de besoin, pendant la durée des opérations de la colonne expéditionnaire de Collo. Cette colonne expéditionnaire, commandée par le général de Mac-Mahon, s'était mise en marche de Mila le 12 mai.

Le commandement de la colonne d'observation du

(1) Promu général de brigade le 24 décembre 1851, il avait été nommé au commandement de la subdivision d'Aumale le 18 février 1852.

Djurdjura avait été donné au général Camou, qui s'était transporté à Dra-el-Mizan le 19 mai, avec une partie de l'état-major de la division.

Nous avons vu plus haut que le bach-agha Si El-Djoudi avait été reçu à coups de fusil, lorsqu'il avait été demander aux Ouadia leur lezma ; cette tribu n'avait naturellement pas été comprise parmi celles autorisées à voyager, et elle était considérée comme insoumise.

Le général Camou voulut l'amener à composition, en faisant moissonner, par les contingents des tribus soumises, les récoltes qu'elle possédait dans la plaine d'El-Botcha, et qui étaient arrivées à maturité. Ces contingents avaient été convoqués pour le 18 juin, à Ir'il-Imoula, et ils furent envoyés à la moisson sous la protection du goum du capitaine Beauprêtre. Voici comment le général Camou rend compte de cette opération, qui devait avoir des suites importantes :

« Dra-el-Mizan, le 19 juin 1852.

» Les tribus kabyles réunies chez les Ir'il-Imoula n'ont » trouvé personne devant elles dans la journée du 18 ; » elles ne se sont d'ailleurs trouvées qu'aujourd'hui » assez en nombre pour descendre dans la plaine sous » la conduite de M. Beauprêtre et y commencer la mois- » son chez les Ouadia. Cette tribu avait fait des prépa- » ratifs de défense et établi des retranchements autour » de son marché. Ces dispositions n'ont pas empêché » l'attaque du goum d'avoir lieu. Bou Bar'la, qui n'avait » qu'un très petit nombre de cavaliers (six) avec lui, est » venu se mêler aux Ouadia. A partir de ce moment » M. Beauprêtre s'est appliqué à attirer le cherif à bonne » portée et a assez bien réussi pour que, dans un dernier » engagement, Bou Bar'la fût atteint d'une balle à la poi- » trine...... Le goum de Beauprêtre n'a eu qu'un cheval

» tué et quelques chevaux blessés; les pertes des Kaby-
» les ennemis ne nous sont pas encore connues. Nos
» tribus ont fait la moisson sans autre résistance et
» sans pouvoir attirer les Ouadia hors de leurs retran-
» chements.

» Les contingents de nos tribus kabyles ont montré
» peu d'empressement et n'ont point échangé de coups
» de fusil avec l'ennemi qui, de son côté, n'a point tiré
» sur eux. Quant à Si El-Djoudi, il avait prévenu, dès
» hier soir, que ses contingents ne seraient prêts que
» lundi.

» M. le capitaine Beauprêtre va continuer ses opéra-
» tions de la moisson, des mesures efficaces seront pri-
» ses pour stimuler le zèle de nos contingents. La bles-
» sure de Bou Bar'la, qui se fait passer pour invulnéra-
» ble, produira de l'effet chez les Kabyles.

» *Signé :* CAMOU.

» *P. S.* — On dit que la blessure est à la tête et qu'elle
» est grave. »

Voici comment Cherif ben El-Arbi, ancien chaouch du capitaine Beauprètre (1), qui est l'auteur de la blessure de Bou Bar'la, raconte cette affaire : « Le goum était allé jusqu'au pied des Oulad-Ali-ou-Illoul couvrant les contingents kabyles qui faisaient la moisson ; Bou Bar'la arriva de ce côté, avec les Beni-Sedka et les Beni-Ouassif, pour nous attaquer. Le capitaine Beauprêtre fit alors reculer le goum jusqu'à hauteur du marché des Ouadia pour attirer les Kabyles, puis il les fit charger; nous eûmes un certain nombre de chevaux blessés dans cet engagement. Comme les Kabyles nous tournaient par le

(1) Il a été longtemps interprète pour la langue kabyle au conseil de guerre d'Alger; en dernier lieu il était oukaf à la medersa et il est mort récemment.

pied des hauteurs, nous dûmes reculer. Le capitaine Beauprêtre, avec les Spahis, se posta à Tizi-Ntleta et le goum que je conduisais se tint dans la plaine d'El-Boteha où les Kabyles ne seraient pas venus nous chercher. Bou Bar'la marcha sur nous avec ses cavaliers, fit feu sur le cavalier Ben Hadroug et lui blessa son cheval, il tira aussi sur le cavalier Ben Haggach. Nous étions séparés par un ravin infranchissable à l'endroit où nous étions, et je voulais profiter du moment où Bou Bar'la allait recharger son arme pour tirer sur lui ; mais chaque fois que je le mettais en joue, il faisait cabrer son cheval pour se couvrir. Je pus enfin faire feu, et j'atteignis le cherif à la tète, il se cramponna au cou de son cheval pour ne pas tomber et ses gens accoururent à son aide.

» L'occasion était excellente pour le faire prisonnier et je voulus ramener le goum, mais il se conduisit mollement et je ne pus l'enlever. Il y avait quelque chose d'insolite dans la conduite des tribus soumises et on sentait qu'on ne pouvait pas compter sur elles ; aussi le capitaine Beauprêtre se retira-t-il jusqu'aux Mechtras, pour éviter une trahison. »

Bou Bar'la fut emporté à Mecherik ; sa blessure était fort grave et il resta pendant quelques jours entre la vie et la mort.

Cette blessure portait une sérieuse atteinte à son prestige d'invulnérabilité qu'il avait pu garder jusque-là. Il expliqua sa mésaventure en disant qu'il avait oublié de se munir de son talisman et qu'on avait tiré sur lui avec une balle en or ; les Kabyles finirent par le croire, mais la confiance en sa mission divine ne fut plus jamais ce qu'elle avait été à ses débuts dans la carrière de cherif.

Cet événement permit de disloquer la colonne de Dra-el-Mizan plus tôt qu'on ne l'avait pensé. Dans les premiers jours de juillet les troupes qui la composaient furent renvoyées successivement dans leurs garnisons

respectives et le poste de Dra-el-Mizan fut occupé, pour les travaux du bordj, par trois bataillons du 25e Léger sous les ordres du colonel Duprat de la Roquette, par une compagnie du Génie et un détachement de Sapeurs-Conducteurs, ce qui faisait environ 2,100 hommes.

Le général Camou avait quitté la colonne le 23 juin, laissant le commandement au général Paté.

CHAPITRE V

Affaire de M. David avec les insurgés des Beni-Mellikeuch. — Réapparition de Bou Bar'la dans cette tribu. — Coup de main de Bou Bar'la sur les Beni-Abbès. — Le Cherif retourne aux Oulad-Ali-ou-Iloul et fait des démonstrations du côté de Dra-el-Mizan. — Note sur Si El-Hadj Amar. — Si El-Djoudi lutte pour étendre son autorité. — Bou Bar'la attaque les Beni-Ouakour. — Le chikh des Beni-Abbès Hammou Tahar ou Taja est fait prisonnier et livré à Bou Bar'la. — Soumission des Beni-Sedka. — Selloum accueille le Cherif. — Bou Bar'la met Hammou Tahar à mort. — Le Cherif s'établit aux Beni-Idjeur.

Comme nous l'avons dit au chapitre précédent, Bou Bar'la avait reçu à la tête une blessure très grave au combat d'El-Boteha; pendant quelques jours, son entourage désespéra de le sauver; il avait fait son testament et divisé tout ce qu'il possédait en trois lots en faveur de divers groupes des Beni-Sedka insoumis; sa porte était sévèrement consignée à tout le monde et douze de ses plus fidèles cavaliers, étant venus des Beni-Mellikeuch pour le voir et peut-être aussi pour réclamer une petite part d'héritage si le Cherif venait à mourir, ils ne furent pas accueillis par les Beni-Sedka et durent s'en retourner sans avoir vu leur chef.

Malgré la maladie du Cherif, les bandes d'insurgés, qui se trouvaient chez les Beni-Mellikeuch n'en continuaient pas moins leurs déprédations habituelles; il leur fallait bien vivre. Elles étaient conduites par Mohamed ben Messaoud de l'Ouemmour'a, que nous connaissons déjà et par Ahmed ben Bouzid, appartenant à la branche des Bou Renan de la famille des Oulad-Mokran et qui s'était jeté dans l'insurrection depuis un an envi-

ron. Cet Ahmed ben Bouzid était un homme d'un courage impétueux et d'une énergie remarquable.

Voici le récit d'une affaire que le lieutenant David eut avec ces bandes le 1er juillet :

« Beni-Mançour, le 1er juillet 1852.

» J'ai l'honneur de vous faire savoir qu'ayant appris
» que les gués de l'Oued-Sahel étaient franchis, tous les
» mercredis dans la nuit, par de nombreuses caravanes
» qui se portaient chez les Beni-Mellikeuch, dans l'inten-
» tion de faire observer le blocus rigoureux dont parle
» la dépêche de la Division du 17 juin 1852, 3e section,
» n° 46, je partis hier au soir avec 80 chevaux et j'allai
» m'embusquer dans un grand ravin au delà de Bou-
» Djelil, ayant soin de me maintenir sur la rive droite
» afin d'éviter toute espèce d'engagement.
» Ma présence fut probablement divulguée, car, le ma-
» tin à la pointe du jour, je fus abordé par les cavaliers
» de Bou Bar'la, sous la direction de Si El-Messaoud et
» de Si Ahmed ben Bouzid, qui osèrent franchir la ri-
» vière; mes gardes se trouvèrent tout à coup face à
» face avec les éclaireurs de l'ennemi. Mes mokhaznis,
» ayant à leur tête Mohamed ben Chennaf, entraînés par
» trop d'impétuosité, chargèrent à fond et les poursui-
» virent sur l'autre rive, malgré ma défense. Ils tom-
» bèrent sur les contingents kabyles des Beni-Melli-
» keuch et une soixantaine de cavaliers, drapeau en tête.
» Voyant le danger, il fallait les sauver et je me jetai,
» avec les onze spahis que j'avais, à leur aide; j'ordon-
» nai au goum des Adaoura de suivre mon mouvement,
» mais il hésita, à l'exception de trois cavaliers. Nous
» eûmes alors une véritable mêlée de quelques instants;
» Mohamed ben Chennaf a eu ses effets troués par les
» balles, un de mes mokhaznis, le nommé Bou Madhi, a
» été tué; l'un des Adaoura a été tué; un autre, le chikh

» des Adaoura, Ben Aroudj, a été admirable de sang-
» froid : renversé de son cheval et entouré par l'ennemi,
» il s'est dégagé et a pu être sauvé ; un de mes mokhaz-
» nis, Miloud ben Sassi, a été traversé par une balle, un
» autre de mes chaouchs, Bou Rahla, a eu son cheval
» tué ainsi que le chikh Ben Aroudj ; enfin, un autre de
» mes cavaliers a eu son cheval blessé.

» A ma connaissance, les pertes de l'ennemi sont de
» deux tués, trois blessés et trois chevaux touchés.

» Serrés de très près par les fantassins des Beni-
» Mellikeuch, nous fûmes forcés de repasser sur la rive
» droite. Alors les Adaoura, honteux de leur inaction,
» se lancèrent à la charge et nous restâmes maîtres du
» terrain de l'ennemi. Ne voulant cependant pas pro-
» longer un combat qui prenait des proportions assez
» grandes, je repassai tranquillement sur la rive droite
» et je regagnai le fort.

» Je ferai remarquer que j'ai été attaqué sur la rive
» droite, en pays considéré comme soumis et que je ne
» me suis porté sur la rive gauche que forcé par les lois
» les plus naturelles de la guerre ; je n'ai pas voulu fuir.

» Signé : Jérôme DAVID. »

Cette affaire eut du retentissement chez les Kabyles qui, suivant leur habitude, la proclamèrent comme une victoire ; ils allèrent même jusqu'à dire que, lorsque l'officier français avait vu Mohamed ben Chennaf ramené par les cavaliers insurgés, au lieu d'aller à son secours, il avait tourné bride avec ses spahis et avait regagné le bordj en toute hâte, ce qui était complètement faux. Sur l'impression de ces bruits kabyles, le commandant de la subdivision d'Aumale donna même l'ordre au lieutenant David, le 3 juillet, de renvoyer le goum et les spahis, afin de le mettre hors d'état de faire de nouvelles sorties. Cette impression ne tarda pas à se modifier puisque, dès le 4 juillet, on donnait contre-ordre et on annonçait

un renfort de cent cavaliers des Adaoura, sous le commandement du caïd Abd-el-Kader des Oulad-Dris.

Le lieutenant David n'en reçut pas moins un blâme pour avoir été chercher l'ennemi sur la rive gauche de l'Oued-Sahel.

Cependant Bou Bar'la avait pu guérir de sa blessure et il ne tarda pas à reparaître dans les Beni-Mellikeuch ; sa présence donna lieu à une certaine fermentation dans les tribus voisines, comme nous allons le voir dans les deux lettres suivantes :

« Beni-Mançour, le 18 juillet 1852.

» Bou Bar'la est arrivé hier à 5 heures du soir, chez » les Beni-Mellikeuch ; je vous donne la nouvelle comme » certaine ; vous pouvez la transmettre, j'en prends » toute la responsabilité. Il est très bien portant et sa » blessure était une fable inventée par les Zouaoua pour » nous apitoyer (1) ; il a été conduit chez les Beni-» Mellikeuch par tous les chefs des Zouaoua ; il était » suivi de nombreux bagages ; ses femmes doivent arri-» ver aujourd'hui ou demain.

» L'accueil qui a été fait à Bou Bar'la était des plus » chaleureux ; les chefs des Beni-Mellikeuch se sont » réunis immédiatement et lui ont dit qu'ils le suivraient » partout.

» La journée d'hier a été marquée par l'assassinat de » deux hommes des Illoula par les Beni-Mellikeuch et » deux coups de main hardis sur les femmes et les trou-» peaux des Beni-Abbès (Oulad-Gaïd). Les Illoula parle-» mentent avec le Cherif ; les Beni-Abbès viennent de lui » envoyer des intermédiaires ; enfin, la terreur est au » comble dans le bas de la vallée. Mes tribus sont très

(1) Nous n'avons pas besoin de dire que la blessure du Cherif était très réelle.

» tranquilles et la présence du Cherif chez les Beni-
» Mellikeuch ne saurait influer, d'aucune manière, sur
» leur conduite. Quant à moi, je vois son arrivée avec
» beaucoup d'indifférence et si, comme il le dit, il vient
» nous rendre visite, nous lui ferons, le mieux possible,
» les honneurs de notre pays. Il a près de cent chevaux.

» Signé : Jérôme DAVID. »

« Beni-Mançour, le 19 juillet 1852.

» J'ai l'honneur de vous transmettre des nouvelles
» assez importantes; j'ai comparé les divers renseigne-
» ments qui m'arrivent, ils présentent tous une grande
» conformité.

» Bou Bar'la, très bien portant, s'est établi avec une
» centaine de chevaux aux environs du village des Beni-
» Ouameur (Beni-Mellikeuch, Chikh Si El-Hadj Ameur);
» il a été rejoint par une de ses femmes, originaire des
» Illoula; ses autres femmes sont attendues. Il a reçu
» les députations des Gueribissa (1) et des Beni-Abbès;
» le village des Beni-Laïale (Beni-Abbès) lui a offert de
» venir camper sous ses murs; les Beni-Mellikeuch ont
» manifesté une vive opposition disant qu'ils voulaient
» mourir aux côtés du Cherif. Chez les Beni-Abbès, les
» gens de Bou-Djelil seuls paraissent indécis; ils ont
» des ôtages à Sétif. Plusieurs villages de cette tribu ont
» exposé au Cherif que leur position défensive ne leur
» permettait pas de braver les troupes françaises, mais
» qu'il trouverait chez les Beni-Abbès armes, poudre,
» argent et ravitaillements. Les chefs de plusieurs frac-
» tions des Zouaoua ne quittent pas Bou Bar'la et dé-
» mentent, aux yeux des populations de la vallée, la
» prépondérance que nous avions paru obtenir.

---

(1) C'est le village que les Kabyles désignent sous le nom de Takerbouzt.

» Les Beni-Ouakour lui ont envoyé des musiciens » pour le féliciter sur son arrivée; les sons discordants » de cette fête s'entendaient très bien aux Beni-Mançour, » ce matin.

» Si ben Ali Cherif (1) a réuni les Illoula pour répondre » à un défi du cherif, mais l'arrivée inattendue des Beni-» Abbès a reculé les idées guerrières de Bou Bar'la et il » ne s'est pas rendu au rendez-vous qu'il avait pro-» voqué.....................................

» Signé : Jérôme DAVID. »

Le Cherif alla déjeuner, le 21 juillet, aux Beni-Hamdoun. Il y réunit des contingents en annonçant qu'il allait marcher sur Selloum et les Beni-Ouakour, où il avait un parti considérable, puis, se rabattre sur les Cheurfa qui tenaient pour nous. Nous allons voir comment après avoir donné le change de cette manière sur ses intentions, il frappa un coup hardi sur les Beni-Abbès.

« Beni-Mançour, le 23 juillet 1852.

» Je complète les nouvelles précédentes que je vous » avais adressées sur Bou Bar'la. Dans la nuit du 21 au » 22, il se porte chez les Beni-Hamdoun avec un millier » de fantassins et tout son goum, annonçant l'intention » d'attaquer les Cheurfa. Cette démonstration est suivie » d'un commencement d'effet; à minuit il quitte les » Beni-Hamdoun (Beni-Mellikeuch) se dirigeant vers

(1) Le marabout de Chellata, Si Mohamed Saïd ben Ali Cherif, avait été absent pendant quelque temps du pays; il avait été appelé à Paris pour assister à la distribution des aigles (10 mai 1852). Il était rentré en passant par les Beni-Mançour et le lieutenant David l'avait accompagné le 15 juin jusque dans ses montagnes où il avait reçu un accueil enthousiaste et où son retour avait donné lieu à des fêtes et à des réjouissances extraordinaires.

» l'Ouest; des feux de signaux annoncent son départ.
» Aussitôt je fais monter le goum à cheval, ainsi que les
» mokhaznis, prêt à secourir les Cheurfa au premier
» coup de feu; les Beni-Mançour prennent les armes et
» nous restons jusqu'au jour dans l'attente des événe-
» ments. Le Cherif, après une marche de quelques ins-
» tants du côté des Cheurfa, se rabat vers les Illoula,
» congédie les contingents des Beni-Mellikeuch et s'em-
» busque avec ses cavaliers à Sebaïn-Chikh; une partie
» de la journée se passe dans l'attente. Vers les midi
» (journée du 22), il se jette sur les gens de Taourirt ou
» Abla, village des Beni-Abbès, s'empare de plusieurs
» troupeaux des Beni-Abbès, tue huit hommes parmi
» lesquels le fils du marabout Si Mohamed ben Mihoub
» (Beni-Abbès), emmène quatre prisonniers blessés (1),
» se rejette du côté d'Akbou où il a un engagement
» meurtrier avec les Beni-Aydel, dont je ne connais pas
» les détails, et, enfin, rentre triomphant chez les Beni-
» Mellikeuch, faisant dire aux Beni-Abbès et aux servi-
» teurs de Si ben Ali Cherif, qu'il leur en fera presque
» journellement autant, jusqu'à ce qu'ils viennent lui
» amener des chevaux de soumission.

» Ces hostilités, si les Beni-Abbès et les serviteurs de
» Si ben Ali Cherif n'étaient pas partagés en deux camps,
» auraient au moins le résultat favorable de placer des
» haines de sang entre les insoumis et nos serviteurs;
» mais, avec les menées qui agitent les tribus, nous ne
» devons pas nous dissimuler, qu'à moins d'action
» prompte et vigoureuse de notre part, le mal ira en
» s'augmentant et que ces tribus divisées et incapables
» de résister à une force organisée, doivent infailible-
» ment et forcément suivre la bannière de nos ennemis.

» Quant à moi, je me maintiens dans l'inaction que

(1) Des renseignements plus précis ont porté les pertes des Beni-Abbès à treize hommes tués, cinq blessés et quatre prisonniers. Bou Bar'la a perdu un homme et un cheval.

» vous m'avez expressément et continuellement or-
» donnée.

» Les nouvelles que je vous donne sont certaines ; je
» vous les aurais communiquées dès ce matin, si je
» n'avais voulu les appuyer sur des renseignements
» répétés et positifs.

» Signé : Jérôme DAVID.

» P. S. J'apprends à l'instant des détails sur l'affaire
» des Beni-Aydel et du Cherif Bou Bar'la. Ce dernier
» avait laissé seulement quelques cavaliers pour sur-
» veiller les Illoula et les Beni-Aydel ; ces cavaliers ont
» été poussés par le goum de Si ben Ali Cherif qui les
» aurait vigoureusement poursuivis et aurait eu l'avan-
» tage. Je sais qu'un nommé Abd-Allah ech Cheurgui,
» du goum de Si ben Ali Cherif, a été blessé, mais les
» cavaliers de Bou Bar'la ont perdu un des leurs et ont
» eu deux chevaux blessés ; enfin, les serviteurs du
» marabout de Chellata paraissent avoir fait très bonne
» contenance. »

Cette affaire a dû être racontée d'une façon toute différente par les Beni-Abbès, car le général commandant la subdivision de Sétif envoyait, le 26 juillet, le télégramme suivant au Gouverneur général :

« Les nouvelles sont absolument contradictoires à
» celles données chez les Beni-Mançour.

» Les Beni-Abbès ont donné un couscous à Bou
» Bar'la, mais composé de grains de plomb de 18 à la
» livre, et lui ont tué douze hommes. Le cheval de Bou
» Bar'la a été blessé et celui de Bouzid a été tué. Les
» Beni-Abbès ont eu neuf tués et huit blessés.

» Je suis toujours à comprendre comment des Beni-
» Mançour, de si près, on se trompe si souvent et si
» complètement sur les Beni-Abbès. Rien de nouveau,
» d'ailleurs. »

Les Beni-Abbès s'étaient singulièrement vantés ; en réalité, ils se sont à peine défendus dans la journée du 22 et si le parti de Bou Bar'la a perdu, ce jour-là, un homme et un cheval, c'est aux cavaliers de Ben Ali Cherif qu'en revient l'honneur, comme nous allons le voir dans l'extrait ci-après d'une lettre que ce marabout a écrite au général d'Aurelle, commandant la subdivision d'Aumale :

« Je vous apprendrai que l'homme des désordres est » chez les Beni-Mellikeuch. Tous les deux jours il ras- » semble des contingents contre les Beni-Abbès et il » raze des fractions des leurs ; tous les Kabyles le » craignent. Il a tué douze hommes des Beni-Abbès et » la terreur est grande, car il s'est avancé jusqu'au » Tnin dans leur pays ; mais aujourd'hui mon goum s'est » rencontré avec les siens et s'est précipité contre les » insoumis et les a poursuivis jusqu'à Kela et leur a tué » le cheval de Bouzid l'insurgé ; il lui a tué aussi son » serviteur et s'est emparé de deux chevaux avec leurs » selles, plus la selle d'Ahmed Bouzid. Que Dieu soit » loué de ce qu'il a donné la victoire aux miens contre » les insoumis !

» Les insurgés avaient trente chevaux et mes cava- » liers n'étaient que huit................ »

Bou Bar'la ne prolongea pas beaucoup son séjour dans les Beni-Mellikeuch. De l'autre côté du Djurdjura, Si El-Djoudi avait placé les chefs des Zouaoua dans l'alternative de se déclarer pour lui ou contre lui et les partis étaient sur le point d'en venir aux mains.

Les Beni-Sedka s'agitaient aussi en faveur de la soumission et une attaque, dont nous allons voir le compte-rendu dans une lettre du capitaine Beauprêtre, avait eu lieu contre la maison du Cherif. Dans ces circonstances, les chefs du parti hostile à Si El-Djoudi allèrent trouver

Bou Bar'la pour lui demander de leur donner son appui et il ne put leur refuser de les suivre. Voici un extrait de la lettre du capitaine Beauprètre dont nous venons de parler :

« Dra-el-Mizan, le 31 juillet 1852.

» Comme je tiens essentiellement à ce que vous soyez » au courant de tout ce qui se passe dans la montagne, » j'ai l'honneur de vous rendre compte que Bou Bar'la, » après avoir fait ses farces dans l'Oued-Sahel, rasait » une fraction des Illoula de Ben Ali Cherif (1), faisait » des prisonniers et tuait des hommes aux Beni-Abbès, » empèchait le caïd des Cheurfa et une partie du goum » qui est aux Beni-Mançour de ramener une jeune » mariée que ceux-ci allaient chercher aux Beni-Abbès, » c'est-à-dire leur coupait le chemin et les forçait à » prendre une autre route que celle qu'ils suivaient. » Après tous ces petits coups, il vient, d'après les ren- » seignements qui m'ont été donnés, d'arriver chez les » Oulad-Ali-ou-Iloul en amenant avec lui, m'a-t-on dit, » les troupeaux provenant de la razia qu'il a faite chez » les Illoula. Il est revenu chez les Oulad-Ali-ou-Iloul » autant, probablement, pour mettre ses troupeaux en » lieu sûr que pour soutenir le parti hostile des Zoua- » oua, qui va entrer en guerre avec Si El-Djoudi, car il » n'y a guère moyen maintenant, vu l'état où en sont les » choses, que les Zouaoua ne se battent pas entre eux. » C'est, du reste, ce qui peut arriver de mieux et c'est » dans ce sens que les affaires ont été menées.

» Une petite démonstration vient d'ètre faite, il y a » quatre jours; les deux chikhs de Hal-Ogdal sont allés » pendant la nuit chez les Oulad-Ali-ou-Iloul pour brûler

(1) Cette razia a eu lieu le jeudi 29 juillet. L'affaire du chemin intercepté à une noce a eu lieu la veille.

» la maison de Bou Bar'la ; un de ces chikhs a été tué et » la maison n'a pas été brûlée.

» Deux jours après, des contingents des Beni-bou-» Chennacha, Beni-Irguen et Ouadia se rendaient chez » les Hal-Ogdal pour brûler les maisons de ces deux » chikhs ; ceux-ci ont été nécessairement obligés de » céder à la force et se sont réfugiés avec leurs familles » chez des gens de leur parti, des Beni-Ouassif.

» La tribu des Beni-bou-Youssef a voulu empêcher » Bou Bar'la de passer lorsqu'il s'est présenté pour re-» venir chez les Oulad-Ali-ou-Iloul ; Bou Bar'la a attendu » la nuit pour se soustraire à l'opposition de cette tribu.

....

» Signé : BEAUPRÈTRE. »

Dans le courant du mois de juillet, un mouvement religieux ayant pour but l'émigration vers des pays musulmans non soumis aux chrétiens, eut lieu dans la subdivision d'Aumale et dans l'annexe de Dra-el-Mizan ; il avait été provoqué par le marabout Si El-Hadj Amar, chef de la zaouïa de Si Abd-er-Rahman-bou-Goberin des Guechtoula et de l'ordre religieux du même nom. Ce marabout, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler, avait obtenu l'autorisation d'aller en pèlerinage à la Mecque et d'emmener avec lui tous les Arabes et Kabyles qui voudraient le suivre et il avait envoyé, à ce sujet, de nombreux émissaires dans les tribus et particulièrement dans celles du Ksenna et du Hamza où il avait de nombreux khouan. Ce n'était plus d'un simple pèlerinage qu'il s'agissait, mais d'une émigration sans esprit de retour ; on ne parlait plus que de cela dans le pays et 600 individus avaient déjà vendu leurs biens pour suivre Si El-Hadj Amar.

Nous croyons le moment venu de dire quelques mots

sur ce personnage, qui doit jouer un certain rôle dans notre récit et soulèvera, quatre ans plus tard, une insurrection formidable en Kabylie.

Si El-Hadj Amar était né à Fez (Maroc) ou dans les environs ; du moins il se donnait cette origine. Quelques années avant les événements que nous racontons, il avait fait, par terre, le pèlerinage de la Mecque et, à son retour, il s'était arrêté à la zaouïa de Si Mhamed-ben-Abd-er-Rahman-bou-Goberin, où il avait été accueilli par l'oukil de la zaouïa Si Ali-ben-Aïssa, qui était lui-même d'origine marocaine. Celui-ci l'avait instruit dans les doctrines de Si Mhamed-ben-Abd-er-Rahman, l'avait affilié à l'ordre religieux fondé par ce saint marabout, ordre dont il était devenu le chef, et l'avait conservé auprès de lui.

Si Ali ben Aïssa mourut laissant après lui sa femme Khedidja (1) qui jouissait chez les Kabyles d'une grande réputation de sainteté et sa fille unique Yamina. La zaouïa passa aux mains de Si El-Hadj El-Bachir, des Cheurfa-el-Bachir (Maatka), qui y resta environ un an et alla s'établir ensuite à la zaouïa des Oulad-bou-Merdès, près du col des Beni-Aïcha (2) ; on choisit pour le remplacer Si Bel-Kassem ben Hafed, mais ce dernier étant mort au bout de deux ans, il fallut chercher un nouvel oukil. C'est alors que les notables des Guechtoula jetèrent les yeux sur Si El-Hadj Amar ; ils lui donnèrent la direction de la zaouïa et lui firent épouser la fille de Si Ali ben Aïssa.

Nous ne connaissons pas la date précise à laquelle ce marabout fut investi de ses pouvoirs religieux ; ce que nous savons c'est qu'il les avait en 1849. Lorsque le

---

(1) Elle est morte à Bône, en 1857, pendant le voyage d'El-Hadj Amar à la Mecque, où il avait obtenu l'autorisation de se fixer après sa soumission.

(2) Si El-Hadj El-Bachir n'était qu'intérimaire; il avait déjà dirigé les affaires de la zaouïa pendant le pèlerinage à la Mecque de Si Ali ben Aïssa.

général Blangini, au mois de mai de cette année, après avoir fait essuyer une première défaite aux Guechtoula, se préparait à lancer ses troupes à l'attaque des villages, ce fut lui, en effet, que les Kabyles chargèrent d'aller négocier leur soumission au camp français, et il était déjà oukil de la zaouïa. En 1851, nous l'avons vu jouer un rôle analogue auprès du général Pélissier.

A l'époque de notre récit où nous sommes arrivés, Si El-Hadj Amar pouvait avoir 46 ans. C'était un très bel homme, grand, d'une physionomie distinguée ; il avait la peau très blanche et la barbe noire, légèrement grisonnante. Il était fort intelligent, fort instruit, d'un abord facile et il avait, à un degré remarquable, le don de séduire. Il faisait montre d'une fervente piété et s'était fait une grande réputation d'intégrité, de sagesse et de sainteté. Il était brave, savait manier un cheval, et quoique marabout, faisait crânement le coup de feu lorsqu'il s'agissait de combattre pour la guerre sainte; aussi, plaisait-il énormément aux Kabyles, qui ne faisaient rien sans le consulter et suivaient l'impulsion qu'il leur donnait. Son seul défaut, à leurs yeux, était de ne pas parler leur langue ; il ne s'exprimait, en effet, qu'en arabe.

Si El-Hadj Amar donna un grand essor à l'ordre religieux dont il était le chef, et recruta un grand nombre de khouan, même en dehors de la Kabylie ; les progrès de notre domination poussaient d'ailleurs vers lui tous les mécontents.

Dans les premiers temps de notre installation à Dra-el-Mizan, Si El-Hadj Amar nous avait rendu de réels services en nous servant d'intermédiaire auprès des Kabyles; mais, tout en paraissant se rallier à nous, il montrait toujours une grande réserve dans ses relations avec les autorités françaises et il se gardait, autant qu'il le pouvait, de notre contact. Comme on le connut par la suite, il avait toujours secrètement favorisé Bou Bar'la.

Lorsque le Gouverneur général était allé à Dra-el-Mizan, au mois de juin 1852, Si El-Hadj Amar se trouvant

malade ne s'était pas présenté à lui ; il était allé le voir quelques jours après à Alger et avait été parfaitement accueilli. C'est dans cette circonstance, qu'il avait demandé au Gouverneur général l'autorisation d'aller à la Mecque et d'emmener avec lui tous les indigènes qui voudraient le suivre. Cette autorisation lui avait été accordée, comme nous l'avons vu plus haut, car on avait trouvé l'occasion bonne pour se débarrasser, au moins pour un temps, des fanatiques les plus irréconciliables ; seulement, on lui avait accordé un délai pour en profiter, afin de ne pas faire durer trop longtemps l'excitation religieuse que le départ des pèlerins devait produire dans le pays. Pour une raison ou pour une autre, Si El-Hadj Amar laissa passer ce délai et, finalement, il ne partit pas (1).

Nous avons vu que Bou Bar'la était retourné, à la fin de juillet, dans les Oulad-Ali-ou-Iloul, pour s'opposer aux efforts du parti des Beni-Sedka qui voulait la soumission à la France. Il se mit alors à parcourir les tribus, allant de village en village, pour réchauffer le zèle de ses partisans et en même temps pour faire des collectes de grains ; il fréquentait le marché des Ouadia et il exhortait les Kabyles à se procurer de la poudre en vue d'événements prochains. Ses prédications firent généralement peu d'effet ; pourtant, il réussit à nouer des intrigues dans les Guechtoula et dans le pâté montagneux des Maatka et des Beni-Aïssi ; il y eut même une conférence entre les meneurs des diverses tribus, dans la nuit du 2 au 3 septembre, mais les Guechtoula y déclarèrent que les circonstances n'étaient pas oppor-

(1) Si El-Hadj Amar avait déjà demandé, au mois d'août 1849, à aller se fixer à Kerouan avec tous ceux qui voudraient se joindre à lui ; le général Charon, gouverneur général, avait répondu qu'il était tout disposé à le laisser partir avec ses amis et même à les aider, mais le marabout n'avait pas profité de l'autorisation.

tunes pour un mouvement prochain. L'agitation que nous venons de signaler, s'était fait ressentir particulièrement dans les Beni-bou-R'erdan ; le capitaine Beauprêtre y fit quelques arrestations, infligea quelques amendes et tout rentra dans l'ordre.

Certains meneurs avaient fait croire à Bou Bar'la qu'il n'avait qu'à se présenter pour que les tribus se déclarassent pour lui. Le 17 septembre, il vint camper sur la limite des Beni-bou-Chennacha et des Beni-bou-Addou, et il envoya notifier aux Beni-Mendès, qu'ils avaient à se soumettre et à lui livrer des ôtages, s'ils voulaient éviter les effets de sa colère. Les Beni-Mendès répondirent qu'ils n'avaient que de la poudre à lui servir, et le Cherif n'insista pas. Il se dirigea alors, avec une quarantaine de cavaliers et une soixantaine de piétons, sur les Cheurfa-I'rilguiken et leur fit faire les mêmes sommations. Là, on lui répondit par des coups de fusil, et un petit engagement eut lieu, dans lequel deux hommes des Cheurfa furent blessés ; l'un d'eux, qui était parent du chikh de la tribu, avait été dangereusement atteint ; Bou Bar'la avait eu quatre chevaux blessés. Le Cherif resta trois jours campé sur le marché des Ouadia, attendant des soumissions qui ne venaient pas. Son lieutenant Abd-el-Kader El-Medboh lui avait amené un renfort d'une trentaine de cavaliers qui avaient été laissés aux Beni-Mellikeuch ; Ahmed ben Bouzid et une vingtaine de cavaliers de l'Ouennour'a avaient refusé de rejoindre le Cherif.

Pour mettre obstacle aux projets de Bou Bar'la, le capitaine Beauprêtre avait écrit aux notables des Beni-Sedka, pour leur faire comprendre que les démonstrations auxquelles cet agitateur se livrait sur leur territoire, les compromettaient et pourraient leur attirer un châtiment ; ajoutant que s'ils avaient réellement l'intention de se soumettre, leur devoir était de le renvoyer chez lui. En même temps, il avait donné l'ordre aux Guechtoula d'envoyer leurs contingents armés chez les

Beni-bou-Addou; ce n'est pas qu'il eût jugé utile de faire un grand déploiement de forces, son but était de voir quels seraient ceux qui s'abstiendraient de se rendre à cette convocation, afin d'en prendre bonne note. Les meneurs le comprirent très bien, aussi se montrèrent-ils les plus empressés à combattre Bou Bar'la et furent-ils les premiers à proposer d'aller le chercher dans son camp.

Les Beni-Sedka, de leur côté, signifièrent au Cherif leur désir de rester en paix avec les Français et l'invitèrent à renvoyer les contingents qu'il avait réunis. Bou Bar'la dut dévorer cet affront et il rentra le 19 au soir dans les Oulad-Ali-ou-Iloul ; mais il annonça qu'il reviendrait après l'aïd et qu'alors il saurait bien se venger.

Nous avons dit que le bach-agha Si El-Djoudi avait fait des efforts pour amener les fractions dissidentes des Zouaoua à reconnaître son autorité ; ces fractions étaient le village de Tiroual des Beni-bou-Akkach, obéissant à son ennemi personnel, El-Hadj El-Mokhtar ; ceux de Tikichourt, dans les Beni-Ouassif ; des Oulad-Ali-ou-Harzoun, dans les Beni-bou-Drar ; des Aït-el-Arba et des Aït-el-Hassen, dans les Beni-Yenni. Dans les derniers jours d'octobre, ce chef indigène se décida à agir par la force ; voici les lettres dans lesquelles le capitaine Beauprêtre rend compte de deux engagements avec les Beni-Ouassif :

« Dra-el-Mizan, le 31 octobre 1852.

» J'ai l'honneur de vous rendre compte que, d'après
» les nouvelles que je viens de recevoir de Si El-Djoudi,
» il paraîtrait que vendredi dernier, 29 octobre, il a atta-
» qué les gens du village de Tikichourt, fraction des
» Beni-Ouassif qui, jusqu'à présent, a refusé de lui obéir.
» Si El-Djoudi, sans avoir réuni tout son monde pour
» cette attaque, qui n'a du reste été faite que d'occasion,

» avait avec lui la tribu des Beni-bou-Drar. Il y a eu » deux ou trois hommes blessés dont son neveu, qui » l'est très dangereusement.

» Les gens de Tikichourt ont eu à peu près le même » nombre d'hommes hors de combat. Si El-Djoudi paraît » disposé à les attaquer plus sérieusement dans quel- » ques jours.

» Les Beni-Sedka ont eu entre eux des différends qu'ils » ont été obligés de régler à coups de fusil ; mais, » malheureusement, lorsque le combat commençait, » Bou Bar'la est venu avec ses quelques cavaliers et » s'est mis entre les partis en apaisant la colère de l'un » et de l'autre. Ils ont dû se séparer sans s'être fait » aucun mal.

» Je crois, mon général, que ce n'est pas une mauvaise » chose que les Beni-Sedka se battent entre eux, pas » plus que Si El-Djoudi d'attaquer ceux des siens qui » ne veulent pas l'écouter. Ça ne fait qu'accroître leurs » embarras réciproques sans nous donner aucun tracas.

» Signé : BEAUPRÈTRE. »

« Dra-el-Mizan, le 15 novembre 1852.

» J'ai l'honneur de vous rendre compte que vendredi » dernier, 12 novembre, Si El-Djoudi et ses partisans ont » repoussé les Beni-Ouassif et leur suite, jusque dans » leurs villages ; ces derniers ont perdu dans cette re- » traite forcée six ou sept hommes tués et ont eu bon » nombre de blessés.

» Le combat a commencé sur le territoire des Beni- » bou-Drar et assez près du village de Si El-Djoudi, où » les insoumis étaient venus se poster pendant la nuit. » Ils ont été obligés de battre en retraite jusque dans » leurs villages.

» Je ne doute pas que ce succès ne remonte beaucoup

» le moral du Bach-agha et ne lui donne du courage
» pour continuer. Il ne paraît pas, du reste, disposé à
» s'arrêter avant d'avoir tiré une vengeance satisfai-
» sante des Beni-Ouassif (1).

» Signé : BEAUPRÊTRE. »

A l'époque où nous sommes arrivés, une certaine fermentation se manifestait dans les tribus ; la nouvelle de la mise en liberté de l'ex-émir Abd-el-Kader avait fait renaître les espérances des indigènes, qui pensaient qu'il n'aurait rien de plus pressé que de gagner l'Algérie pour se mettre à la tête des mécontents ; d'un autre côté, le soulèvement provoqué dans le Sud par le cherif d'Ouargla, donnait lieu, dans les tribus, à des récits fantastiques et on s'attendait à voir arriver ce cherif jusque dans le Tell.

Le 20 décembre, les Beni-Mellikeuch envoyèrent à Bou Bar'la une nombreuse députation pour le supplier de revenir dans leur pays, lui promettant le concours des Illoula-Açameur (2), qui, en effet, s'ameutaient quelques jours après contre Si ben Ali Cherif, parce qu'il avait voulu faire fermer le marché du Tnin aux insoumis. La petite fraction des Beni-Ouadjit, du village de Bou-Djelil (Beni-Abbès), comptant 15 fusils, était passée à l'ennemi le 30 novembre, avec femmes et enfants, et la défection menaçait de se propager.

Bou Bar'la se décida, le 4 décembre, à se rendre à l'appel qui lui était fait, mais la nouvelle de la prise de Laghouat avait déjà calmé l'ardeur guerrière des Kabyles

---

(1) A cause de la mort de son neveu, blessé dans le combat du 29 octobre.

(2) Les Illoula-Açameur sont passés de la subdivision d'Aumale dans celle de Sétif, par décision du Gouverneur général du 4 septembre 1852.

et les Illoula-Açameur avaient demandé leur pardon à Si ben Ali Cherif.

Bou Bar'la s'était établi aux Beni-Hamdoun, et à Takarbouzt et il y avait réuni des contingents. Le 20 décembre au matin, il se porte contre les Beni-Ouakour avec une soixantaine de cavaliers et les piétons de Takarbouzt, surprend les hommes de garde endormis, pénètre dans le village et met le feu à une quinzaine de maisons. Les Mecheddala, en entendant la fusillade, se réunissent pour secourir les Beni-Ouakour ; ceux-ci revenus d'un premier mouvement de frayeur, attaquent à leur tour et Bou Bar'la, craignant de voir sa retraite coupée par les Mecheddala, est obligé de se retirer sans avoir pu enlever une seule tête de bétail. Les Beni-Ouakour avaient eu trois tués et autant de blessés ; le Cherif avait quelques cavaliers et quelques chevaux atteints.

Bou Bar'la ne resta que très peu de temps aux Beni-Mellikeuch ; le 9 janvier 1853, il était déjà de retour aux Oulad-Ali-ou-Iloul. Pendant son absence, Si El-Djoudi avait continué ses négociations pour décider les Beni-Sedka à se soumettre, et il ne restait plus que quelques meneurs à ramener à lui. Pour les presser d'accueillir les ouvertures du Bach-agha, le Gouverneur général avait décidé, à la fin d'octobre, que les Beni-Sedka seraient arrêtés avec ou sans permis ; cette mesure leur causait un grand préjudice, car ils avaient de nombreuses associations de culture dans les tribus du versant sud du Djurdjura et ils ne pouvaient pas s'occuper des labours.

Bou Bar'la, dans le but d'arrêter court la propagande de Si El-Djoudi, résolut de frapper un grand coup ; il se rendit au marché des Ouadia, dans l'intention de brûler la cervelle au Bach-agha.

Les Beni-Sedka eurent connaissance de ce projet ; un de leurs principaux chefs, El-Hadj Boudjema Naït Yakoub, des Ouadia, amin du marché du dimanche de la tribu et

intéressé par conséquent à y maintenir l'ordre, alla trouver le Cherif dès qu'il parut sur le marché et lui tint ce discours :

— O ! homme de l'Est, ne crois pas que nous te permettions de répandre le sang d'un marabout de notre pays, sur ce marché qui est un terrain neutre. Si tu faisais la moindre démonstration hostile contre le Bach-agha, moi, qui ai toujours été ton ami jusqu'à ce jour, je t'étranglerais de mes mains.

Par sa force herculéenne, son courage et son audace, El-Hadj Boudjema était le héros des Beni-Sedka ; Bou Bar'la comprit qu'il n'y avait pas à lutter contre lui et il se retira plein de colère.

El-Hadj Boudjema était, dans les Ouadia et une partie des Beni-Sedka, le chef du sof opposé à Si El-Djoudi ; quatre mois auparavant, il avait blessé dangereusement à coups de hachette son propre frère qui cherchait à le rallier au Bach-agha. Sa conduite sur le marché des Ouadia indiquait donc un notable progrès du parti de la paix ; à partir de ce moment, El-Hadj Boudjema changea d'attitude et il laissa faire Si El-Djoudi.

Bou Bar'la s'en était retourné aux Oulad-Ali-ou-Iloul ; en chemin on lui apprit une nouvelle qui mit le comble à son exaspération. On lui raconta que, pendant son absence aux Beni-Mellikeuch, son beau-père Si Amar ou Mohamed ou El-Hadj, des Beni-Mendès, avait cherché à détourner de ses devoirs sa deuxième femme, originaire des Beni-Abbès, et qu'il lui avait offert 125 douros pour obtenir ses faveurs. Là-dessus, Bou Bar'la court à Mecherik, transporté de colère, apostrophe avec véhémence son beau-père en pleine djemaa, et sans attendre sa réponse, lui tire un coup de pistolet. Si Amar s'était baissé à propos et la balle, après avoir traversé sa calotte, n'avait fait que lui effleurer le crâne. La djemaa s'interposa et arracha le blessé des mains du Cherif.

Bou Bar'la ne s'en tint pas là, il voulut égorger sa femme, fille de Si Amar et un fils de ce dernier, qui était avec lui à Mecherik; les gens du village durent encore intervenir pour les soustraire à sa fureur :

— Garde tes colères pour les Chrétiens, lui dirent-ils, et n'oublie pas que les étrangers qui habitent chez nous sont sous notre anaïa.

Après cette aventure, Si Amar se réfugia aux Ouadia et il sépara sa cause de celle du Cherif (1).

Humilié dans son amour-propre et dégoûté, pour le moment du moins, du métier de cherif, Bou Bar'la jugea qu'il ne lui restait plus qu'à faire sa soumission; il écrivit au capitaine Beauprêtre plusieurs lettres en français et en arabe, pour lui demander l'aman, s'offrant de nous soumettre, sans brûler une amorce, tout le pays, depuis les Beni-Mellikeuch et les Beni-Idjeur jusqu'à Dra-el-Mizan. Il écrivit aussi plusieurs lettres, où il parlait de soumission, au bach-agha Si El-Djoudi et au cadi de Dra-el-Mizan, Si Rabia ben Yamina. Toutes ses demandes restèrent sans réponse, car on n'acceptait pas de traiter avec lui et on exigeait qu'il se rendît à discrétion.

Le lieutenant Jérôme David ayant été nommé capitaine, avait quitté le commandement de l'annexe de Beni-Mançour; il avait été remplacé dans ce commandement, par décision du Gouverneur général du 23 décembre, par le capitaine Cainatte, adjoint au bureau arabe d'Aumale, qui avait été longtemps détaché au poste de Bouïra et connaissait parfaitement les affaires de l'oued Sahel.

Cette vallée jouissait, depuis quelques mois, d'une tranquillité relative, lorsque le 26 février 1853, les Beni-Mellikeuch appuyés d'une quarantaine de cavaliers arabes, réfugiés dans cette tribu, vinrent tenter un coup de main, dans la plaine, contre les gens de Bou-Djelil (Beni-

(1) Il a fait sa soumission à Dra-el-Mizan, le 26 août 1854.

Abbès). Les habitants de ce village prirent les armes et descendirent vers la rivière pour repousser l'ennemi. Le capitaine Camatte reconduisait justement ce jour-là à Akbou, avec une partie de ses goums, le marabout Si ben Ali Cherif, qui avait lui-même avec lui 22 cavaliers. L'apparition de tous ces cavaliers mit en fuite les Beni-Mellikeuch, qui laissèrent un cadavre sur la place et eurent un certain nombre de blessés. Les Beni-Abbès avaient eu, de leur côté, deux blessés.

Cet échec fut très sensible aux Beni-Mellikeuch, car il froissait leur amour-propre et ils envoyèrent une députation à Bou Bar'la pour lui demander de les aider à tirer vengeance des gens de Bou-Djelil. Le Cherif ne se rendit pas de suite à leur désir, il était toujours occupé à négocier avec Si El-Djoudi et ce ne fut que le 9 avril, qu'il apparut de nouveau dans les Beni-Mellikeuch, avec ses cavaliers. Un renfort de 50 goumiers fut aussitôt envoyé d'Aumale au capitaine Camatte.

Bou Bar'la ne songea pas à attaquer Bou-Djelil, ce village était trop fort par sa position et trop près de Beni-Mançour, pour qu'il pût se risquer à une semblable entreprise ; mais le hasard vint mettre entre ses mains, pour venger les Beni-Mellikeuch, un des chefs les plus importants des Beni-Abbès.

Hammou Tahar ou Taja, d'Ir'il-Ali, dont nous avons déjà eu plusieurs fois occasion de parler, le chef du sof opposé à celui des Oulad-Mokrane, dans les Beni-Abbès et que Bou Bar'la avait trouvé contre lui à sa première apparition dans le pays, à El-Kela, s'était mis en route pour Dra-el-Mizan le 15 avril 1853, accompagné de deux jeunes gens appartenant à de bonnes familles ; tous trois étaient montés sur des mulets.

Hammou Tahar était passé le matin à Beni-Mançour, sans s'y arrêter et il avait cheminé depuis ce point jusqu'aux Beni-Yala avec un ancien caïd des Cheurfa, Bel Kassem ben Amrouch. En arrivant à hauteur de Kef-el-Ahmar, le chikh prit la route qui longe l'oued Ed-Dehous,

malgré les observations de Bel Kassem qui lui disait que ce chemin, peu fréquenté, était très dangereux et qui voulait l'emmener avec lui chez le caïd des Beni-Yala. Cette partie du pays est couverte de hauts fourrés de lentisque, qui arrêtent complètement la vue et qui sont on ne peut plus favorables pour un guèt-à-pens.

Hammou Tahar avait à peine fait deux ou trois kilomètres sur le chemin où il s'était engagé quand, arrivé près de Kef-Radjela, des coupeurs de route, embusqués derrière une broussaille, se précipitèrent tout à coup sur lui et sur ses compagnons. Hammou Tahar chercha à fuir, comptant sur la vitesse de sa mule, qui était excellente ; mais celle-ci tomba, il roula à terre et, comme il avait une jambe raide, ses agresseurs, grâce à cette infirmité, l'eurent bientôt atteint et dépouillé ; ses deux compagnons eurent le même sort.

Les bandits qui avaient fait ce hardi coup de main étaient un nommé Bou Iguichen, des Beni-Yala, réfugié depuis un an au village de Takarbouzt et qui s'était rendu redoutable dans la vallée par ses brigandages, et deux hommes de ce dernier village, Kassi ben Zahia et Ahmed ben Zahia.

On suppose que Bou Iguichen avait été prévenu du départ d'Hammou Tahar par ses ennemis de parti ; on désigna même Abd Allah ou Midi (1), le chef du sof ou fella dans Ir'il-Ali, comme l'auteur de cette perfidie.

Les trois malfaiteurs conduisirent leurs prisonniers à Takarbouzt. Comment avaient-ils pu réussir à faire leur capture au milieu d'une tribu soumise et dans une région habitée, puis à conduire leurs prisonniers à une aussi grande distance ? C'est ce qu'on ne put expliquer qu'en admettant la complicité de la fraction des Oulad-Mendil, à laquelle appartenait Bou Iguichen et sur le territoire de laquelle le guèt-à-pens a été tendu. Une

(1) On croit que ce nom d'Ou Midi est d'origine romaine ; il répondrait au nom d'Amédée.

enquête fut faite à ce sujet à l'époque du crime, mais elle dut être abandonnée faute de preuves.

Bou Bar'la, qui était en ce moment au mekam de Sidi-El-Hadj-Ameur, dans les Beni-Mellikeuch, fut bientôt informé de cette importante capture et il envoya de suite ses cavaliers les plus vigoureux pour lui ramener les prisonniers. Bou Iguichen aurait bien voulu les garder, car ils lui auraient rapporté une forte rançon, mais il n'osa pas résister au Cherif et il les lui livra.

Cet événement jeta une grande émotion dans toute la vallée. Les parents et les amis d'Hammou Tahar mirent tout en œuvre pour le sauver ; ils offrirent au Cherif de donner une rançon aussi forte qu'il voudrait, celui-ci resta inflexible.

Mouley Brahim, qui vivait maintenant retiré dans les Beni-Mellikeuch et ne faisait plus parler de lui, accourut chez Bou Bar'la quand il apprit qu'il avait Hammou Tahar entre ses mains ; il voulait absolument qu'il le lui livrât pour venger la trahison dont son ancien compagnon, Mouley Mohamed bou Aoud, avait été victime. Nous avons vu, lorsque nous nous sommes occupés de ce cherif, qu'en mars 1848, Hammou Tahar ou Taja l'avait décidé à se livrer à l'autorité française, qu'il l'avait lui-même conduit à Aumale et que Mouley Mohamed avait été incarcéré et envoyé en France. Il est fort probable qu'Hammou Tahar avait promis tout autre chose à cet agitateur, pour l'amener à se mettre à notre discrétion, et les anciens compagnons du Cherif lui en gardèrent un profond ressentiment. Bou Bar'la ne voulut pas livrer son prisonnier à Mouley Brahim, mais pour consoler celui-ci, il lui fit endurer, paraît-il, diverses tortures.

Bou Bar'la continuait toujours ses démarches de soumission auprès de Si El-Djoudi et il paraissait vouloir changer de manière de vivre, car il se faisait construire une ferme à Tablast et s'occupait de mettre des terres en culture autour de sa future habitation. L'arrivée à

Bou-Djelil d'un goum de 150 chevaux de la Medjana, sous les ordres du lieutenant Ahmed, le fit renoncer à ses idées champêtres.

La lettre ci-après donne le compte-rendu d'un petit engagement de Bou Bar'la avec les Beni-Abbès et le goum de Ben Ali Cherif.

« Beni-Mançour, le 13 mai 1853.

» J'ai l'honneur de vous informer que, dans la journée » d'hier, 12 mai, une troupe d'insurgés, appuyée par les » goums de Bou Bar'la s'était portée en embuscade du » côté d'Akbou. Voyant sortir trois ou quatre hommes » appartenant à Ben Ali Cherif, et qui se rendaient chez » les Beni-Abbès, les insurgés voulurent les arrêter. Aux » cris de ceux-ci, le goum de Ben Ali Cherif, qui était » dans les environs, accourut renforcé par des fantassins » des Beni-Abbès ; un engagement eut lieu, les insurgés » lâchèrent pied et prirent la fuite, en abandonnant leurs » armes et leurs blessés.

» Je ne sais pas au juste le nombre de fusils qui leur » ont été enlevés, mais il y en a eu beaucoup ; deux des » leurs ont été tués et neuf faits prisonniers. D'après » d'autres nouvelles, que je crois moins certaines, l'en- » nemi aurait perdu de 25 à 30 hommes.

» Cet heureux événement a rendu le courage aux » Beni-Abbès, il les a même exaltés et ils semblent tout » prêts à passer la rivière pour aller chercher Bou- » Bar'la lui-même. En somme l'échec éprouvé par cet » aventurier a produit le meilleur effet. . . . .

» P. S. — D'après les nouvelles que je reçois de l'offi- » cier commandant le goum de Bou-Areridj, qui est éta- » bli chez les Bou-Djelil, les pertes des insurgés s'élèvent » à 5 hommes tués, parmi lesquels le beau-frère de Bou » Bar'la Si Zoubir ben Aïssa, six prisonniers et 50 fusils

» qui leur ont été enlevés par le goum de Ben Ali Cherif
» et les Beni-Abbès. L'officier de Bou-Areridj, M. Ahmed,
» me donne ces nouvelles comme certaines.

» Signé : CAMATTE. »

Les Beni-Mellikeuch furent douloureusement affectés de cet échec, qui avait mis six des leurs prisonniers entre nos mains. Bou Bar'la s'offrit de les conduire pour reprendre ceux-ci de vive force dans notre camp, mais les Beni-Mellikeuch lui répondirent qu'ils n'étaient plus dupes de sa jactance. Cette réponse excita la mauvaise humeur du cherif, qui s'en alla camper entre les Beni-Hamdoun et Bahlil; c'est de là qu'il partit pour de nouvelles entreprises dont nous allons trouver le récit dans les lettres ci-après du chef de l'annexe de Beni-Mançour.

« Beni-Mançour, le 18 mai 1853.

» J'ai l'honneur de vous informer que le village de
» Selloum vient de faire défection; il est, depuis ce ma-
» tin, passé aux insurgés. Bou Bar'la y est arrivé avec
» ses cavaliers et quelques contingents kabyles et les
» habitants du village l'ont introduit eux-mêmes au cen-
» tre de leurs habitations. Je suis monté à cheval avec
» mon goum pour observer l'ennemi qui semble vouloir
» bivouaquer chez ces nouveaux alliés. Je crois que
» Bou Bar'la a l'intention d'essayer de rallier à sa cause
» les villages des Beni-Ouakour, qui sont voisins de Sel-
» loum. Cette défection ne m'inquiète que très peu et
» uniquement à cause des Cheurfa; ceux-ci sont très
» braves et paraissent très tranquilles ; la présence de
» Bou Bar'la, dans leurs environs, leur donne peu de
» souci.

» Signé : CAMATTE. »

« Beni-Mançour, le 20 mai 1853.

. . . .

» Selloum, dont je vous ai annoncé la défection à la » date du 18, vient de se rallier forcément à notre cause ; » les contingents des Mecheddala et quelques fantassins » des Beni-Ouakour, ont enlevé ce village la nuit der- » nière et cela sans coup férir.

» Lorsque Selloum fut envahi par les contingents des » Beni-Mellikeuch et les cavaliers de Bou Bar'la, ceux- » ci avaient des intelligences dans la place ; ils y furent » introduits nuitamment par quelques mauvais gueux » et purent, par ce moyen, s'emparer des habitants sans » que ceux-ci songeassent à se défendre. Se voyant cer- » nés de tous les côtés, ils se déclarèrent du parti des » insurgés.

» Beaucoup de familles n'avaient consenti à se ranger » du côté de nos ennemis, que pour échapper à une » ruine ou peut-être à une mort certaine ; aussi, dès que » le derwiche se fut retiré, quelques-uns d'entre eux » vinrent me prévenir qu'ils s'étaient rendus à la force » et protestèrent de leurs bonnes intentions. Ils m'offri- » rent même de m'introduire dans Selloum avec mon » goum et les contingents des Cheurfa et des Beni- » Mançour, m'assurant du concours des Mecheddala et » des Beni-Ouakour ; le chikh de ce dernier village vint » lui-même me faire ses offres.

» Après ce qui venait de se passer, je ne pouvais avoir » grande confiance dans les protestations et les avances » qui m'étaient faites, je refusai donc d'agir, m'enga- » geant seulement à les protéger par la présence de » mon goum. Je leur fis comprendre que s'ils étaient » sincères, ils étaient bien assez forts pour enlever une » bicoque comme Selloum, où Bou Bar'la n'avait laissé » qu'une garde de 15 à 20 hommes.

» Ils se réunirent et entrèrent dans Selloum sans ren- » contrer la moindre résistance.

» Au point du jour, Bou Bar'la accourut avec ses gens,
» mais il fut contenu par la présence de mon goum et
» contraint de s'en retourner tout honteux dans les en-
» virons de Takarbouzt, d'où il pouvait voir sa conquète
» de la veille lui échapper en emportant tout ce qu'elle
» possédait dans Selloum, troupeaux, grains, etc.

» Tous les gens du village, hommes, femmes et en-
» fants, se sont retirés avec leurs biens chez les Me-
» cheddala. Quelques maisons de ceux qui avaient pu
» s'échapper et partir aux insurgés ont été brûlées par
» nos alliés.

» Ce nouveau désappointement du cherif l'affecte
» beaucoup; qu'il lui survienne un revers semblable à
» celui qu'il a éprouvé dernièrement dans le bas de la
» vallée et son crédit est presque perdu.

» Signé : CAMATTE. »

« Beni-Mançour, le 22 mai 1853.

» J'ai l'honneur de vous rendre compte que mon goum
» rentre à l'instant de Selloum et je m'empresse de vous
» soumettre le rapport du caïd de mon makhezen sur ce
» qui s'y est passé.

» Les Mecheddala prévenus, hier 21, que Bou-Bar'la et
» les insurgés devaient les attaquer aujourd'hui à Sel-
» loum, où ils avaient laissé une garde, se portèrent sur
» ce point. Bou Bar'la arriva au point du jour avec ses
» contingents et son goum ; à leur vue, ou plutôt à leurs
» cris d'attaque, nos alliés abandonnèrent le village sans
» chercher à s'y défendre. Les insurgés les poursuivirent
» un instant, puis retournèrent vers Selloum, où ils sont
» peut-être encore en ce moment occupés à moissonner
» les champs de fèves et d'orge ; ils ont brûlé ce qui res-
» tait de maisons dans le village.

» Si le caïd des Mecheddala, au lieu de m'écrire ce

» matin, m'eût informé hier des projets de l'ennemi,
» certes, cette malheureuse affaire ne serait point arri-
» vée ; la présence de nos cavaliers eût, j'en suis sûr,
» contenu les bandes du cherif ; mais sa lettre m'est ar-
» rivée trop tard et lorsque mes cavaliers, que j'avais
» fait partir aussitôt, arrivèrent sur le terrain où on les
» réclamait, il n'était plus temps, tout était terminé et ils
» n'aperçurent même point les contingents alliés qu'ils
» allaient protéger.................................

» Les Kabyles entre eux se redoutent peu et s'atten-
» dent volontiers, mais, devant la cavalerie, ils ne tien-
» nent point. Ainsi les Beni-Mellikeuch et les insurgés
» qui les suivaient, eussent-ils été deux fois plus nom-
» breux, qu'ils n'auraient obtenu aucun succès ; Selloum
» est fort et ceux qui défendaient comme ceux qui l'atta-
» quaient le savaient bien ; mais, lorsque le goum de
» Bou Bar'la, faisant un mouvement, feignit de vouloir
» tourner nos alliés, ceux-ci prirent la fuite. Si nos
» cavaliers eussent été là, Bou Bar'la se serait maintenu
» à une grande distance..............................

» Signé : CAMATTE. »

Nous avons vu que le Ministre de la guerre n'avait pas voulu autoriser, en 1852, une expédition contre les kabyles du Djurdjura et qu'il avait fait utiliser contre les kabyles de Collo, les troupes qu'on avait tenues prêtes. L'expédition de la Grande Kabylie avait été remise à 1853 et, dès le 17 février (1), le Ministre avait demandé au Gouverneur général de lui soumettre un plan de campagne. Ce travail, qui était préparé depuis longtemps, ne se fit pas attendre.

Le plan d'opérations présenté par le général Randon, consistait à faire marcher contre le principal massif de

(1) Voir les *Mémoires du maréchal Randon.*

la Kabylie du Djurdjura, deux colonnes partant, l'une du bas de la vallée de l'Oued Sahel, l'autre de Dra-el-Mizan, en leur donnant pour objectif le sebt des Beni-Yahia. Une fois en possession de ce point important, nos troupes auraient rayonné dans tous les sens, jusqu'à parfaite soumission de toutes les tribus.

Ce plan fut approuvé et les préparatifs allaient commencer, quand une dépêche du 9 mars apprit au général Randon que l'expédition serait dirigée par un Maréchal de France, qu'on enverrait pour prendre le commandement en chef; on ne laissait au Gouverneur général que le commandement d'une des deux divisions qui devaient opérer.

Le Gouverneur général protesta contre cette combinaison qui froissait sa dignité et il offrit sa démission. Le gouvernement métropolitain prit alors un moyen-terme, le commandement en chef fut laissé au général Randon, mais, au lieu de le faire opérer dans le Djurdjura, on le chargea de soumettre définitivement les Kabyles des Babors, pour achever l'œuvre commencée l'année précédente par le général de Mac-Mahon.

Une colonne d'observation fut placée à Dra-el-Mizan pour être prête à tout événement et pour continuer les travaux de route, en les poussant jusqu'à Bor'ni. Cette colonne d'observation fut réunie le 17 mai et placée sous les ordres du général de Liniers, commandant de la subdivision d'Aumale (1), elle comprenait :

Le 1er bataillon de Chasseurs à pied,
Un bataillon du 22e Léger,
Un bataillon du 60e de Ligne,
Le bataillon de Tirailleurs indigènes d'Alger,
Un escadron du 1er Chasseurs d'Afrique,

---

(1) Le général d'Aurelle avait été remplacé le 29 octobre 1852, dans le commandement de cette subdivision, par le général Manselon ; le général de Liniers y avait été nommé en janvier 1853.

Une section d'Artillerie,
Un détachement de sapeurs du Génie et de sapeurs-conducteurs,
Une section d'ambulance.

L'effectif total était d'environ 3,000 hommes et 400 chevaux ou mulets.

Le Gouverneur général avait quitté Alger le 9 mai, pour aller prendre le commandement des colonnes expéditionnaires des Babors.

Les Kabyles du Djurdjura s'étaient attendus à nous voir paraître, au printemps, dans leurs montagnes, comme on le leur avait annoncé ; dès le mois de mars, les tribus qui savaient avoir des comptes à régler avec nous, avaient réuni des approvisionnements de vivres et de poudre, avaient retranché leurs villages et mis à l'abri leurs objets les plus précieux ; les djemâas avaient fait des publications sur les marchés pour rappeler les hommes valides qui avaient été commercer ou chercher du travail en pays arabe.

Si El-Djoudi profita de ce sentiment d'appréhension pour pousser les Beni-Sedka à faire leur soumission ; il eut de nombreuses entrevues avec les délégués des tribus, travailla à apaiser les rivalités et à ramener à la raison les montagnards kabyles, qui avaient souvent des prétentions exorbitantes ; ainsi, les tribus adossées au Djurdjura, comme les Beni-Chebla, les Beni-Irguen, voulaient qu'on mît sous leur dépendance les tribus correspondantes du versant sud, les Beni-Aïssi, les Beni-Yala, les Beni-Meddour. Le Bach-agha dut aller de village en village pour recueillir les adhésions ; bien accueilli par les Beni-Irguen, les Beni-Chebla, les Ogdal, il eut à lutter les armes à la main, le 13 mai, contre les Oulad-Ali-ou-Iloul et les Beni-bou-Chennacha, où s'était manifestée une opposition très vive. Enfin, le 15 mai, il avait ramené tout le monde à lui, sauf deux ou trois meneurs. Il réunit alors, pour les conduire à Dra-el-Mizan, des députations de toutes les tribus, ainsi que

les notables dont il voulait demander l'investiture comme chikhs. Les principaux chefs de sof, comme Si Rabia et Si El-Mahfoud Naït Amar ou Idir, des Beni-Chebla, Amar ou Ramdan, des Beni-Irguen, El-Hadj Boudjema Naït Yakoub, des Ouadia, ne voulurent pas accepter de commandements pour eux-mêmes ; il leur répugnait de n'être que les satellites de Si El Djoudi, mais ils firent donner l'investiture à des hommes de leur parenté ou de leur sof.

Le général Camou, commandant la division, retenu à Alger, où il était chargé de l'expédition des affaires en l'absence du Gouverneur, délégua le général de Liniers pour recevoir la soumission des Beni-Sedka et donner l'investiture aux chefs. La cérémonie d'investiture eut lieu le 22 mai, à Dra-el-Mizan, en présence des officiers de la colonne. Vingt-neuf burnous de chikh et deux burnous de chikh-el-chioukh furent distribués.

Les conditions de la soumission étaient les mêmes que celles que l'on avait faites, l'année précédente, aux Zouaoua.

Un coup d'œil sur le tableau ci-après des chefs investis, fera voir qu'on avait cherché à donner satisfaction à toutes les ambitions, plutôt qu'à donner à la confédération une organisation solide. Cette organisation fut néanmoins approuvée par le Ministre de la Guerre, le 23 juin suivant.

Chikh-el-chioukh *Si Ahmed ben El-Hassen*, des Beni-Chebla (cousin de Si Amar Naït ou Idir) :

Si Ahmed ben Cherif....	Chikh des	Beni-Chebla ;
Mohamed ben Ramdan Naït Arab..	—	Hal-Ogdal ;
Lamara Naït Saïd.................	—	id.
Mohamed Saïd Naït Hammi........	—	id.
Ahmed ben Mohamed.............	—	Oulad-Ali-ou-Iloul ;
Si Ahmed ben Yahia..............	—	id.
El-Haoussine ben Mohamed ou Saïd	—	id.
El-Hadj bel Kassem..............	—	id.
Mohamed Naït Chalal......	—	Beni-Irguen.

Chikh-el-chioukh *El-Hadj Saïd ou Ramdan*, des Beni-Irguen (frère d'Amar ou Ramdan) :

Amar Naït Amar..................	Chikh des	Beni-Irguen ;
Hamouch ben Mechr'al...........	—	id.
El-Hadj Saïd Naït Moussa..........	—	id.
Amar ou Saïd....................	—	Oulad-Ali-ou-Iloul ;
Mohamed ou Amar...............	—	Ogdal ;
Ahmed Arab Naït Amar ou Saïd...	—	id.
El-Hadj Amar....................	—	Beni-bou-Chennacha.

Relevant directement de *Si El-Djoudi :*

Amar Naït Ikhelef................	Chikh de	Timer'eras (Bi-Ahmed);
El-Arbi ben Mouhoub.............	—	Oulad-Abd-el-Ali (id.) ;
Bou Saad ben Ferah...............	—	Beni-bou-Madı (id.) ;
Boudjema ou Kassi (1)............	Chikh dans	les Ouadia ;
Bou Saad Naït Amrouch..........	—	id.
Arab Naït Moussa...............	—	id.
El-Hadj Ali ou Kara..............	—	id.
El-Hadj Mohamed Naït ou Saïd....	—	id.
Mohamed Saïd Naït Zaïd.........	—	id.
Ferah Naït ou Saïd................	—	Tagmout-el-Djedid
El-Hadj Messaoud Naït Amar......	—	id.
Moh. ou Kassi Naït Ahmed ou Amar	—	id.
Mohamed ou El-Hadj Naït Targuent	—	id.

Le lendemain de cette soumission, le bataillon du 22e Léger alla camper à Bor'ni pour commencer les travaux de route. Un industriel, le sieur Garrot, obtint à ce moment l'autorisation d'établir un moulin et une usine à huile sur l'Oued-Bor'ni, un peu en aval du fort turc et il y commença son installation sous la protection de ce bataillon. La route de Dra-el-Mizan aux Isser fut réparée au moyen de corvées fournies par les Flissa.

---

(1) Les trois premiers chikhs des Ouadia sont du sof d'El-Hadj Boudjema Naït Yakoub.

» qui leur ont été enlevés par le goum de Ben Ali Cherif
» et les Beni-Abbès. L'officier de Bou-Areridj, M. Ahmed,
» me donne ces nouvelles comme certaines.

» Signé : CAMATTE. »

Les Beni-Mellikeuch furent douloureusement affectés de cet échec, qui avait mis six des leurs prisonniers entre nos mains. Bou Bar'la s'offrit de les conduire pour reprendre ceux-ci de vive force dans notre camp, mais les Beni-Mellikeuch lui répondirent qu'ils n'étaient plus dupes de sa jactance. Cette réponse excita la mauvaise humeur du cherif, qui s'en alla camper entre les Beni-Hamdoun et Bahlil; c'est de là qu'il partit pour de nouvelles entreprises dont nous allons trouver le récit dans les lettres ci-après du chef de l'annexe de Beni-Mançour.

« Beni-Mançour, le 18 mai 1853.

» J'ai l'honneur de vous informer que le village de
» Selloum vient de faire défection; il est, depuis ce ma-
» tin, passé aux insurgés. Bou Bar'la y est arrivé avec
» ses cavaliers et quelques contingents kabyles et les
» habitants du village l'ont introduit eux-mêmes au cen-
» tre de leurs habitations. Je suis monté à cheval avec
» mon goum pour observer l'ennemi qui semble vouloir
» bivouaquer chez ces nouveaux alliés. Je crois que
» Bou Bar'la a l'intention d'essayer de rallier à sa cause
» les villages des Beni-Ouakour, qui sont voisins de Sel-
» loum. Cette défection ne m'inquiète que très peu et
» uniquement à cause des Cheurfa; ceux-ci sont très
» braves et paraissent très tranquilles ; la présence de
» Bou Bar'la, dans leurs environs, leur donne peu de
» souci.

» Signé : CAMATTE. »

« Beni-Mançour, le 20 mai 1853.

....

» Selloum, dont je vous ai annoncé la défection à la
» date du 18, vient de se rallier forcément à notre cause;
» les contingents des Mecheddala et quelques fantassins
» des Beni-Ouakour, ont enlevé ce village la nuit der-
» nière et cela sans coup férir.

» Lorsque Selloum fut envahi par les contingents des
» Beni-Mellikeuch et les cavaliers de Bou Bar'la, ceux-
» ci avaient des intelligences dans la place; ils y furent
» introduits nuitamment par quelques mauvais gueux
» et purent, par ce moyen, s'emparer des habitants sans
» que ceux-ci songeassent à se défendre. Se voyant cer-
» nés de tous les côtés, ils se déclarèrent du parti des
» insurgés.

» Beaucoup de familles n'avaient consenti à se ranger
» du côté de nos ennemis, que pour échapper à une
» ruine ou peut-être à une mort certaine; aussi, dès que
» le derwiche se fut retiré, quelques-uns d'entre eux
» vinrent me prévenir qu'ils s'étaient rendus à la force
» et protestèrent de leurs bonnes intentions. Ils m'offri-
» rent même de m'introduire dans Selloum avec mon
» goum et les contingents des Cheurfa et des Beni-
» Mançour, m'assurant du concours des Mecheddala et
» des Beni-Ouakour; le chikh de ce dernier village vint
» lui-même me faire ses offres.

» Après ce qui venait de se passer, je ne pouvais avoir
» grande confiance dans les protestations et les avances
» qui m'étaient faites, je refusai donc d'agir, m'enga-
» geant seulement à les protéger par la présence de
» mon goum. Je leur fis comprendre que s'ils étaient
» sincères, ils étaient bien assez forts pour enlever une
» bicoque comme Selloum, où Bou Bar'la n'avait laissé
» qu'une garde de 15 à 20 hommes.

» Ils se réunirent et entrèrent dans Selloum sans ren-
» contrer la moindre résistance.

» Au point du jour, Bou Bar'la accourut avec ses gens,
» mais il fut contenu par la présence de mon goum et
» contraint de s'en retourner tout honteux dans les en-
» virons de Takarbouzt, d'où il pouvait voir sa conquète
» de la veille lui échapper en emportant tout ce qu'elle
» possédait dans Selloum, troupeaux, grains, etc.

» Tous les gens du village, hommes, femmes et en-
» fants, se sont retirés avec leurs biens chez les Me-
» cheddala. Quelques maisons de ceux qui avaient pu
» s'échapper et partir aux insurgés ont été brûlées par
» nos alliés.

» Ce nouveau désappointement du cherif l'affecte
» beaucoup; qu'il lui survienne un revers semblable à
» celui qu'il a éprouvé dernièrement dans le bas de la
» vallée et son crédit est presque perdu.

» Signé : CAMATTE. »

« Beni-Mançour, le 22 mai 1853.

» J'ai l'honneur de vous rendre compte que mon goum
» rentre à l'instant de Selloum et je m'empresse de vous
» soumettre le rapport du caïd de mon makhezen sur ce
» qui s'y est passé.

» Les Mecheddala prévenus, hier 21, que Bou-Bar'la et
» les insurgés devaient les attaquer aujourd'hui à Sel-
» loum, où ils avaient laissé une garde, se portèrent sur
» ce point. Bou Bar'la arriva au point du jour avec ses
» contingents et son goum ; à leur vue, ou plutôt à leurs
» cris d'attaque, nos alliés abandonnèrent le village sans
» chercher à s'y défendre. Les insurgés les poursuivirent
» un instant, puis retournèrent vers Selloum, où ils sont
» peut-être encore en ce moment occupés à moissonner
» les champs de fèves et d'orge ; ils ont brûlé ce qui res-
» tait de maisons dans le village.

» Si le caïd des Mecheddala, au lieu de m'écrire ce

» matin, m'eût informé hier des projets de l'ennemi,
» certes, cette malheureuse affaire ne serait point arri-
» vée; la présence de nos cavaliers eût, j'en suis sûr,
» contenu les bandes du cherif; mais sa lettre m'est ar-
» rivée trop tard et lorsque mes cavaliers, que j'avais
» fait partir aussitôt, arrivèrent sur le terrain où on les
» réclamait, il n'était plus temps, tout était terminé et ils
» n'aperçurent même point les contingents alliés qu'ils
» allaient protéger..................................

» Les Kabyles entre eux se redoutent peu et s'atten-
» dent volontiers, mais, devant la cavalerie, ils ne tien-
» nent point. Ainsi les Beni-Mellikeuch et les insurgés
» qui les suivaient, eussent-ils été deux fois plus nom-
» breux, qu'ils n'auraient obtenu aucun succès; Selloum
» est fort et ceux qui défendaient comme ceux qui l'atta-
» quaient le savaient bien; mais, lorsque le goum de
» Bou Bar'la, faisant un mouvement, feignit de vouloir
» tourner nos alliés, ceux-ci prirent la fuite. Si nos
» cavaliers eussent été là, Bou Bar'la se serait maintenu
» à une grande distance..................................

» Signé : CAMATTE. »

Nous avons vu que le Ministre de la guerre n'avait pas voulu autoriser, en 1852, une expédition contre les kabyles du Djurdjura et qu'il avait fait utiliser contre les kabyles de Collo, les troupes qu'on avait tenues prêtes. L'expédition de la Grande Kabylie avait été remise à 1853 et, dès le 17 février (1), le Ministre avait demandé au Gouverneur général de lui soumettre un plan de campagne. Ce travail, qui était préparé depuis longtemps, ne se fit pas attendre.

Le plan d'opérations présenté par le général Randon, consistait à faire marcher contre le principal massif de

(1) Voir les *Mémoires du maréchal Randon*.

la Kabylie du Djurdjura, deux colonnes partant, l'une du bas de la vallée de l'Oued Sahel, l'autre de Dra-el-Mizan, en leur donnant pour objectif le sebt des Beni-Yahia. Une fois en possession de ce point important, nos troupes auraient rayonné dans tous les sens, jusqu'à parfaite soumission de toutes les tribus.

Ce plan fut approuvé et les préparatifs allaient commencer, quand une dépêche du 9 mars apprit au général Randon que l'expédition serait dirigée par un Maréchal de France, qu'on enverrait pour prendre le commandement en chef; on ne laissait au Gouverneur général que le commandement d'une des deux divisions qui devaient opérer.

Le Gouverneur général protesta contre cette combinaison qui froissait sa dignité et il offrit sa démission. Le gouvernement métropolitain prit alors un moyen-terme, le commandement en chef fut laissé au général Randon, mais, au lieu de le faire opérer dans le Djurdjura, on le chargea de soumettre définitivement les Kabyles des Babors, pour achever l'œuvre commencée l'année précédente par le général de Mac-Mahon.

Une colonne d'observation fut placée à Dra-el-Mizan pour être prête à tout événement et pour continuer les travaux de route, en les poussant jusqu'à Bor'ni. Cette colonne d'observation fut réunie le 17 mai et placée sous les ordres du général de Liniers, commandant de la subdivision d'Aumale (1), elle comprenait :

Le 1er bataillon de Chasseurs à pied,
Un bataillon du 22e Léger,
Un bataillon du 60e de Ligne,
Le bataillon de Tirailleurs indigènes d'Alger,
Un escadron du 1er Chasseurs d'Afrique,

---

(1) Le général d'Aurelle avait été remplacé le 29 octobre 1852, dans le commandement de cette subdivision, par le général Manselon ; le général de Liniers y avait été nommé en janvier 1853.

Une section d'Artillerie,
Un détachement de sapeurs du Génie et de sapeurs-conducteurs,
Une section d'ambulance.

L'effectif total était d'environ 3,000 hommes et 400 chevaux ou mulets.

Le Gouverneur général avait quitté Alger le 9 mai, pour aller prendre le commandement des colonnes expéditionnaires des Babors.

Les Kabyles du Djurdjura s'étaient attendus à nous voir paraître, au printemps, dans leurs montagnes, comme on le leur avait annoncé ; dès le mois de mars, les tribus qui savaient avoir des comptes à régler avec nous, avaient réuni des approvisionnements de vivres et de poudre, avaient retranché leurs villages et mis à l'abri leurs objets les plus précieux ; les djemâas avaient fait des publications sur les marchés pour rappeler les hommes valides qui avaient été commercer ou chercher du travail en pays arabe.

Si El-Djoudi profita de ce sentiment d'appréhension pour pousser les Beni-Sedka à faire leur soumission ; il eut de nombreuses entrevues avec les délégués des tribus, travailla à apaiser les rivalités et à ramener à la raison les montagnards kabyles, qui avaient souvent des prétentions exorbitantes ; ainsi, les tribus adossées au Djurdjura, comme les Beni-Chebla, les Beni-Irguen, voulaient qu'on mît sous leur dépendance les tribus correspondantes du versant sud, les Beni-Aïssi, les Beni-Yala, les Beni-Meddour. Le Bach-agha dut aller de village en village pour recueillir les adhésions ; bien accueilli par les Beni-Irguen, les Beni-Chebla, les Ogdal, il eut à lutter les armes à la main, le 13 mai, contre les Oulad-Ali-ou-Iloul et les Beni-bou-Chennacha, où s'était manifestée une opposition très vive. Enfin, le 15 mai, il avait ramené tout le monde à lui, sauf deux ou trois meneurs. Il réunit alors, pour les conduire à Dra-el-Mizan, des députations de toutes les tribus, ainsi que

les notables dont il voulait demander l'investiture comme chikhs. Les principaux chefs de sof, comme Si Rabia et Si El-Mahfoud Naït Amar ou Idir, des Beni-Chebla, Amar ou Ramdan, des Beni-Irguen, El-Hadj Boudjema Naït Yakoub, des Ouadia, ne voulurent pas accepter de commandements pour eux-mêmes ; il leur répugnait de n'être que les satellites de Si El Djoudi, mais ils firent donner l'investiture à des hommes de leur parenté ou de leur sof.

Le général Camou, commandant la division, retenu à Alger, où il était chargé de l'expédition des affaires en l'absence du Gouverneur, délégua le général de Liniers pour recevoir la soumission des Beni-Sedka et donner l'investiture aux chefs. La cérémonie d'investiture eut lieu le 22 mai, à Dra-el-Mizan, en présence des officiers de la colonne. Vingt-neuf burnous de chikh et deux burnous de chikh-el-chioukh furent distribués.

Les conditions de la soumission étaient les mêmes que celles que l'on avait faites, l'année précédente, aux Zouaoua.

Un coup d'œil sur le tableau ci-après des chefs investis, fera voir qu'on avait cherché à donner satisfaction à toutes les ambitions, plutôt qu'à donner à la confédération une organisation solide. Cette organisation fut néanmoins approuvée par le Ministre de la Guerre, le 23 juin suivant.

Chikh-el-chioukh *Si Ahmed ben El-Hassen*, des Beni-Chebla (cousin de Si Amar Naït ou Idir) :

Si Ahmed ben Cherif....	Chikh des	Beni-Chebla ;
Mohamed ben Ramdan Naït Arab..	—	Hal-Ogdal ;
Lamara Naït Saïd..................	—	id.
Mohamed Saïd Naït Hammi........	—	id.
Ahmed ben Mohamed.............	—	Oulad-Ali-ou-Iloul ;
Si Ahmed ben Yahia..............	—	id.
El-Haoussine ben Mohamed ou Saïd	—	id.
El-Hadj bel Kassem..............	—	id.
Mohamed Naït Chalal.....	—	Beni-Irguen.

Chikh-el-chioukh *El-Hadj Saïd ou Ramdan*, des Beni-Irguen (frère d'Amar ou Ramdan) :

Amar Naït Amar	Chikh des	Beni-Irguen ;
Hamouch ben Mechr'al	—	id.
El-Hadj Saïd Naït Moussa	—	id.
Amar ou Saïd	—	Oulad-Ali-ou-Iloul ;
Mohamed ou Amar	—	Ogdal ;
Ahmed Arab Naït Amar ou Saïd	—	id.
El-Hadj Amar	—	Beni-bou-Chennacha.

Relevant directement de *Si El-Djoudi* :

Amar Naït Ikhelef	Chikh de	Timer'eras (Bi-Ahmed);
El-Arbi ben Mouhoub	—	Oulad-Abd-el-Ali (id.) ;
Bou Saad ben Ferah	—	Beni-bou-Madi (id.) ;
Boudjema ou Kassi (1)	Chikh dans les	Ouadia ;
Bou Saad Naït Amrouch	—	id.
Arab Naït Moussa	—	id.
El-Hadj Ali ou Kara	—	id.
El-Hadj Mohamed Naït ou Saïd	—	id.
Mohamed Saïd Naït Zaïd	—	id.
Ferah Naït ou Saïd	—	Tagmout-el-Djedid
El-Hadj Messaoud Naït Amar	—	id.
Moh. ou Kassi Naït Ahmed ou Amar	—	id.
Mohamed ou El-Hadj Naït Targuent	—	id.

Le lendemain de cette soumission, le bataillon du 22e Léger alla camper à Bor'ni pour commencer les travaux de route. Un industriel, le sieur Garrot, obtint à ce moment l'autorisation d'établir un moulin et une usine à huile sur l'Oued-Bor'ni, un peu en aval du fort turc et il y commença son installation sous la protection de ce bataillon. La route de Dra-el-Mizan aux Isser fut réparée au moyen de corvées fournies par les Flissa.

---

(1) Les trois premiers chikhs des Ouadia sont du sof d'El-Hadj Boudjema Naït Yakoub.

Nous avons laissé Bou Bar'la maître de Selloum, et, cherchant par des promesses ou des menaces, à gagner à sa cause les Beni-Ouakour. Aussitôt après l'investiture des chefs des Beni-Sedka, le capitaine Beauprêtre envoya le bach-agha Si El-Djoudi pour mettre les Beni-Ouakour à l'abri des entreprises du Cherif et pour chasser ce dernier de son commandement, avec l'aide des Zouaoua (1). Le Bach-agha arriva quelques jours après aux Beni-Ouakour et y réunit du monde, annonçant qu'il allait attaquer Takarbouzt, où Bou Bar'la avait établi son quartier-général. Les gens de ce dernier village s'occupèrent de le mettre en état de défense au moyen de tranchées et de barricades.

Le 27 mai, les Beni-Mellikeuch arrivent pour moissonner les orges de Selloum, ils sont repoussés et un des leurs, le chikh de Bahlil, est tué. Le 29, les Beni-Mellikeuch se portent de nouveau sur Selloum ; les contingents sont suivis d'un grand nombre de mulets emmenés pour porter l'orge et les fèves qu'ils se proposent de moissonner ; Bou Bar'la appuie le mouvement avec une quarantaine de cavaliers. Si El-Djoudi arrive, de son côté, avec les contingents des Mecheddala et des Beni-Ouakour ; le capitaine Camatte, prévenu de l'attaque, monte avec son goum et prend position sur un mamelon, pour neutraliser l'action des cavaliers de Bou Bar'la. Celui-ci s'arrête, en effet, à mi-côte du mamelon qui domine Selloum à l'Est sans oser s'avancer davantage. Quelques coups de fusil sont échangés et l'ennemi se retire.

Le Bach-agha renonçant à employer la force, négocie pour faire conclure une trêve entre les Mecheddala, les Beni-Ouakour et Selloum d'une part et Bahlil, les Beni-Hamdoun et Takarbouzt d'autre part, sous l'anaïa des Beni-bou-Drar, des Attaf et des Akbiles et il finit par y

(1) Il ne faut pas oublier que les Beni-Ouakour, Beni-Kani et Mecheddala faisaient alors partie du commandement de Si El-Djoudi et relevaient de Dra-el-Mizan.

réussir. Bou Bar'la n'eut dès lors plus rien à espérer de ce côté, car les tribus du versant sud du Djurdjura savaient, par expérience, combien les tribus du versant nord, beaucoup plus populeuses et plus puissantes, tenaient à leur anaïa et elles ne se seraient pas risquées à la violer.

Nous avons raconté comment le chikh d'Iril-Ali, Hammou Tahar ou Taja, était tombé entre les mains de Bou Bar'la et comment tous les efforts de ses parents et amis pour le faire relâcher étaient restés impuissants. Le lieutenant-colonel Dargent, commandant supérieur du cercle de Bordj-bou-Arréridj, avait mis tout en œuvre, de son côté, dans le même but ; il avait entre les mains 12 prisonniers de guerre des Beni-Mellikeuch et il avait offert sans succès de les échanger contre Hammou Tahar et les autres Beni-Abbès qui étaient prisonniers du Cherif. Il avait même été plus loin ; pour vaincre l'obstination des Beni-Mellikeuch et les pousser à forcer la main à Bou Bar'la, il avait pris le parti de faire fusiller, tous les lundis, un de leurs prisonniers sur le marché. Deux d'entre eux avaient déjà été exécutés de cette façon, lorsque le Gouverneur général en eut connaissance et défendit l'usage de ce moyen de persuasion un peu trop à la turque.

Les Beni-Abbès cherchèrent alors à acheter à prix d'argent le concours de notables des Beni-Mellikeuch pour faire évader Hammou Tahar ; Bou Bar'la en fut informé et ce fut ce qui décida le sort du prisonnier : pour ne pas le voir s'échapper de ses mains, le Cherif prit le parti de le tuer. Afin d'éviter l'intervention des Beni-Mellikeuch, en partie gagnés, il eut recours à une ruse.

C'était un jeudi, le 2 juin, ayant reçu une lettre que l'on suppose lui avoir été apportée des Beni-Abbès, le Cherif fit sortir Hammou Tahar de la maison où il était enfermé, lui annonça qu'il allait le rendre à la liberté et le fit monter sur un mulet pour le reconduire dans sa tribu. Il se

mit en route avec lui, accompagné de Mouley Brahim et de Bou Iguichen, le même qui avait fait le chikh prisonnier.

Arrivés dans un ravin, vis-à-vis des Beni-Hamdoun, ces trois hommes assassinèrent froidement le malheureux chikh et le dépouillèrent de ses vêtements. Bou Bar'la fit relever son corps, le fit enterrer au mekam de Sidi-el-Hadj-Amar et y fit mettre une garde afin d'empêcher qu'on ne le déterràt pour l'emporter aux Beni-Abbès.

Ce jour-là même, le lieutenant-colonel Dargent se trouvait à Akbou pour négocier de nouveau l'échange des prisonniers ; il n'apprit que quelques jours plus tard le meurtre d'Hammou Tahar, qui avait été tenu secret.

Quatre Beni-Abbès, prisonniers de Bou Barla, avaient réussi à s'enfuir, en perçant le mur de leur prison, grâce à la complicité des Beni-Mellikeuch.

Quelques jours après l'assassinat d'Hammou Tahar, la surveillance s'étant relâchée, un homme des Beni-Mellikeuch, Saïd Naït Amara, à qui on avait promis 75 douros et la liberté de son frère, prisonnier à Bou-Arréridj, réussit à déterrer le corps et à le remettre à ses fils, qui le firent inhumer au cimetière du marché de l'arba des Beni-Abbès.

Quand il apprit cet enlèvement, Bou Bar'la voulut contraindre les Beni-Mellikeuch à lui faire connaître le coupable ; ses menaces restèrent sans effet et il éprouva une telle colère en se voyant impuissant à se venger, qu'il partit aussitôt pour les Oulad-Ali-ou-Iloul, où il arriva le 10 juin.

Trois jours après son départ, quinze de ses cavaliers qui, depuis quelque temps, avaient fait demander l'aman au capitaine Camatte, allèrent se rendre au poste des Beni-Mançour, emportant le drapeau du Cherif ; l'un d'eux, Si Ali ben M'hamed ben Aïssa, était un des lieutenants de Bou Bar'la.

Celui-ci, quand il apprit cette désertion, en fut d'autant

plus affecté, que la plupart des cavaliers qui l'avaient abandonné avaient été montés et armés à ses frais et qu'ils avaient même emporté un peu plus que ce qui leur appartenait. Cinq des déserteurs étaient de la tribu des Oulad-Sidi-Aïssa où il avait trouvé, jusque-là, ses plus fidèles serviteurs. Soupçonnant les cavaliers de cette tribu qui étaient avec lui aux Oulad-Ali-ou-Iloul de vouloir imiter cet exemple, il les fit arrêter et emprisonner.

Les Beni-Sedka étaient, comme nous l'avons vu, tout fraîchement soumis et leur promesse d'expulser tous nos ennemis de leur territoire était encore toute récente; néanmoins, Bou Bar'la ne fut nullement inquiété et il put même assister tranquillement au marché des Ouadia. Il ne fit d'ailleurs qu'un court séjour dans les Beni-Sedka, car, le 20 juin, il était déjà de retour aux Beni-Mellikeuch.

Il ramenait avec lui un nouveau cherif (1), d'origine marocaine, du nom d'El-Hadj Mohamed et qui se faisait passer pour Bou Maza. Pendant quelques jours il ne fut question que de ce nouveau personnage; on racontait des choses extraordinaires sur sa force et sur sa corpulence; il était si gros qu'on ne put trouver, paraît-il, un cheval assez fort pour le porter.

Le nouveau venu réunit les Beni-Mellikeuch et leur déclara qu'il ne suivrait pas l'exemple de ses prédécesseurs qui avaient promis monts et merveilles et n'avaient procuré que des horions à ceux qui les avaient suivis; pour lui, il ne leur demanderait leur concours que quand il aurait fait quelque chose de grand et il leur annonça que, pour son premier exploit, il allait prendre le bordj de Beni-Mançour, ajoutant que cela se ferait trois jours après l'aïd (c'est-à-dire le 11 juillet).

Si Bou Bar'la, sentant sa popularité un peu usée, avait

---

(1) Il lui en arriva encore un, quelques jours après, venant des Ameraoua, mais il disparut presque aussitôt.

compté sur ce personnage pour réchauffer le zèle des tribus, il dut avoir une déception, car les Beni-Mellikeuch ne se laissèrent pas émouvoir le moins du monde par ses prédications. Leur grande affaire, en ce moment, était d'obtenir la liberté de leurs prisonniers, et pour arriver à ce résultat, ils avaient racheté à Bou Bar'la les deux ou trois Beni-Abbès qu'il avait encore en son pouvoir et ils avaient demandé à en faire l'échange. Le 10 juillet, une députation de 30 notables alla même chez Si ben Ali Cherif pour offrir la soumission de la tribu; mais ce n'étaient là que des démonstrations menteuses comme on le vit plus tard.

Bou Bar'la avait toujours ses vues sur les Beni-Kani et les Beni-Ouakour, qui se trouvaient garantis par l'anaïa que Si El-Djoudi avait fait conclure entre les tribus. Le 18 juillet il franchit le Djurdjura afin d'obtenir des Zouaoua la rupture de cette anaïa et le concours de quelques contingents; il revint le 24 juillet, après avoir réussi dans ses négociations. Il fit aussitôt prévenir les Beni-Ouakour de faire sortir de leurs villages les femmes, les enfants et les vieillards, afin de n'avoir rien à se reprocher, s'il leur arrivait malheur lorsque les villages seraient emportés d'assaut.

Le 31 juillet il se porta à Takerbouzt avec des contingents des Illilten et des Tolba-ben-Dris et il envoya deux émissaires aux Beni-Ouakour pour les sommer de lui envoyer des ôtages et de l'argent comme gages de soumission. Les Beni-Ouakour répondirent qu'ils voulaient bien donner quelque argent, mais que, pour des ôtages, ils ne pouvaient se décider à lui en livrer. Bou Bar'la demanda alors une contribution de 500 douros; ils la trouvèrent trop élevée et sollicitèrent une diminution. Pendant ces pourparlers, Si El-Djoudi, travaillait à rétablir l'anaïa et quand il y eut réussi, le cherif n'eut plus qu'à licencier ses contingents et à se retirer.

Les Beni-Mellikeuch continuaient leurs démarches de soumission auprès de Ben Ali Cherif, qui croyait à leur

sincérité. Le marabout ne tarda pas à être désabusé; en effet, le 14 août, une députation de notables s'étant rendue chez lui, ne trouva rien de mieux à faire au retour, que de tendre une embuscade dans les Beni-Aïdel; ils y enlevèrent trois hommes des Illoula appartenant à Si ben Ali Cherif et les emmenèrent prisonniers. Le lendemain Bou Bar'la et les Beni-Mellikeuch tendirent une autre embuscade aux gens de Bou-Djelil et y prirent trois hommes et un mulet. Un des prisonniers fut mis à mort.

Le 17 août, une vingtaine de cavaliers appuyés des contingents des Beni-Mellikeuch allèrent mettre le feu aux oliviers des gens de Bou Djelil, à Tamata.

Ce furent là les derniers exploits du Cherif dans la vallée de l'Oued-Sahel. Le 10 septembre, il quitta les Beni-Mellikeuch et il alla s'établir dans les Beni-Idjeur, où il trouva un terrain bien préparé pour les semences de désordre qu'il apportait avec lui. Il va maintenant opérer, pendant quelques mois encore, sur une scène plus vaste et nous allons sortir de ces petits coups de main, de ces allées et venues, dont nous n'avons donné le récit, souvent fastudieux, que dans le but de fournir des documents complets aux historiens futurs de la Grande Kabylie.

Un fait important s'était passé dans les Guechtoula à l'époque où nous sommes arrivés; l'oukil de la zaouïa de Si Abd er Rahman bou Goberin, Si El-Hadj Amar, s'était enfui, dans la nuit du 1er au 2 septembre 1853, emmenant sa femme, deux serviteurs et quatre mulets chargés; il avait emporté avec lui le trésor et le cachet de la zaouïa. Ce ne fut que quatre jours après qu'on apprit à Dra-el-Mizan qu'il était allé s'établir au village insoumis de Bou-Abd-er-Rahman, dans les Beni-Ouassif, où il avait de nombreux khouan.

Il écrivit au capitaine Beauprètre en protestant de ses intentions pacifiques et en expliquant son départ par les

difficultés qu'il rencontrait dans l'accomplissement de ses devoirs d'oukil. Il se plaignait surtout de l'obligation qu'on avait imposée pour la première fois en 1852, à la zaouïa, de payer les impôts pour les cultures et les troupeaux qu'elle possédait dans la plaine du Hamza.

Nous avons dit que Si El-Hadj Amar protégeait secrètement Bou Bar'la; il avait conservé des relations avec cet agitateur et hébergeait ses envoyés, tandis qu'il affectait une réserve méprisante vis-à-vis de nous et de nos agents indigènes. Le capitaine Beauprêtre le faisait surveiller étroitement, il avait fait arrêter des malfaiteurs qui croyaient avoir trouvé un asile inviolable à la zaouïa et c'était là ce qui irritait le plus le marabout.

On pense que c'est la crainte des révélations qu'avaient faites des cavaliers de Bou Bar'la qui venaient de se soumettre et dont il avait eu connaissance, qui le décida à jeter le masque.

Les Beni-Smaïl se montrèrent fort mécontents de la fuite de leur oukil; ils firent leurs doléances au capitaine Beauprêtre en lui envoyant les lettres qu'il leur avait écrites, mais on vit plus tard que tout cela n'était qu'une feinte et qu'ils étaient de connivence avec Si El-Hadj Amar.

Le capitaine Beauprêtre fit nommer un nouvel oukil pour l'administration de la zaouïa, mais Si El-Hadj Amar n'en resta pas moins le chef d'un ordre religieux qui devenait de jour en jour plus puissant et plus dangereux.

CHAPITRE VI

Bou Bar'la se fait construire une habitation à Amr'endas, dans les Beni-Idjeur. — Mort de Mouley Brahim. — Construction du bordj de Tazmalt. — Bou Bar'la soulève les Beni-R'obri et les Beni-Djennad. — Le capitaine Wolff est envoyé à Mekla. — Affaires du 2 et du 7 avril, le Cherif est grièvement blessé. — Affaire du 3 mai, soumission des Beni-R'obri. — Soumission des Zouaoua.

La tribu des Beni-Idjeur, dans laquelle nous avons vu que Bou Bar'la avait été s'établir, était comprise dans le bach-aghalik de Bel Kassem ou Kassi. Dans cette partie de la Kabylie, que nos colonnes n'avaient jamais visitée, les indigènes vivaient dans une entière indépendance et ne reconnaissaient l'autorité de notre bach-agha que dans la mesure du besoin qu'ils pouvaient avoir de fréquenter nos marchés, de voyager en pays arabe, ou de descendre dans la vallée du Sebaou pour labourer. Dans les Beni-Idjeur, l'action de Bel Kassem ou Kassi était encore plus faible que partout ailleurs, à cause d'une ancienne inimitié qui existait entre cette tribu et sa famille. Le Cherif devait donc y trouver un asile précieux pour attendre le moment opportun de reparaître sur la scène politique. Il avait été accueilli plus particulièrement par la famille des Iarrichen, mais il n'avait rencontré aucune opposition de la part du reste de la tribu.

Lorsque le bach-agha Bel Kassem ou Kassi eut connaissance de l'arrivée du Cherif dans son commandement, il envoya son frère Mohamed ou Kassi, qu'il employait toujours dans les affaires du haut de la vallée, pour sonder les intentions des Beni-Idjeur. Celui-ci eut une entrevue avec les cheikhs de la tribu qui lui affirmè-

rent qu'ils n'avaient pas appelé Bou Bar'la chez eux, qu'il était venu leur demander l'hospitalité au nom de Dieu et qu'ils n'avaient pas cru pouvoir la lui refuser ; qu'enfin il était chez eux comme simple particulier et qu'ils ne le laisseraient pas y susciter des désordres.

Mohamed ou Kassi proposa de faire l'échange du mezrag comme garantie de leur parole; les cheikhs acceptèrent, mais au lieu d'une lance, comme dans la coutume primitive, le gage échangé fut, de part et d'autre, un simple bâton.

Les faibles marques de soumission que le bach-agha recevait des Beni-Idjeur, il les devait à Mohamed ou Kassi, aussi le laissait-il libre d'agir à sa guise avec eux ; mais, quand il apprit que son frère avait conclu une anaïa, il craignit que cette anaïa ne contint implicitement, pour lui, l'engagement de respecter l'inviolabilité du Cherif ; il désavoua publiquement son frère au marché du khemis de Tala-Atman, mais les mezrags ne furent pas rendus et les choses restèrent en l'état.

Bou Bar'la se fit construire une habitation au lieu dit Amr'endas, à 500 mètres au sud de Taourirt, entre ce village et l'Oued-Talout (1) (qui prend plus bas le nom d'Oued-Sahel). Le point qu'il avait choisi est un petit plateau fermé de tous côtés par des escarpements rocheux et des ravins profonds, sauf du côté de l'est où se trouvait l'unique chemin d'accès. Le terrain lui avait été donné gratuitement par le nommé Adjaoud ou Ariech, du village de Sahel.

Les Beni-Idjeur et les Illoula-ou-Malou lui transportèrent tous les matériaux par corvées ; la pierre se trouva sur place, les bois de charpente furent coupés dans la

(1) Les gens du pays prétendent que cette rivière, qui prend sa source dans les rochers des Beni-Ziki, sort du ventre d'un homme qui s'appelait Talout. C'était un géant grossier et sauvage qui habitait la montagne des Beni-Ziki ; un jour qu'il avait blasphémé, Dieu le changea en rocher et fit sortir de son ventre un cours d'eau auquel on donna son nom.

forêt de l'Akfadou et les tuiles furent fabriquées dans les Beni-Idjeur. Des maçons furent appelés de tous les environs et les notables du pays tinrent à honneur de les héberger et de leur payer leur salaire.

Bou Bar'la fit construire un mur d'enceinte en pierre auquel quelques créneaux donnaient l'apparence d'une fortification et qui avait 360 mètres de développement. Dans l'intérieur de l'enceinte, qui était carrée, il fit bâtir sur la face sud, au-dessus de l'escarpement rocheux de Kaf-el-Asfel, quatre maisons contiguës, à étage, précédées d'une cour et d'un vestibule servant d'entrée et occupant en façade une quarantaine de mètres ; sur la face est, s'élevèrent deux autres maisons, l'une pour ses cavaliers de garde, l'autre pour les hôtes, plus une écurie pour ses chevaux ; sur la face ouest, il fit bâtir une écurie pour les chevaux de ses khiala. Une petite fontaine existait à côté de l'habitation et pouvait suffire aux besoins des habitants ; les chevaux allaient s'abreuver à l'Oued-Talout (1).

Bou Bar'la avait annoncé aux Kabyles qu'il jetait les fondements d'une ville qu'on appellerait Amr'endas.

Pendant qu'il était occupé à ces travaux, le Cherif apprit la mort de son ancien compagnon d'armes, Mouley Brahim, qui survint dans les premiers jours d'octobre 1853. Mouley Brahim vivait tout à fait retiré et se tenait depuis longtemps à l'écart de la bande de coupeurs de routes qui continuait à exploiter l'Oued-Sahel ; il mourut de maladie au village des Aït-ou-Amar, des Beni-Mellikeuch, dans la maison de Sliman Naït Amar ; il fut enterré près du village, à côté de la koubba de Si El-Hadj Amar. Les Kabyles vont encore chercher sur sa tombe de la terre à laquelle ils attribuent une vertu particulière pour la guérison des fièvres.

Mouley Brahim avait perdu depuis quelque temps sa

---

(1) Les ruines du bordj de Bou Bar'la existent encore à Amr'endas; les Kabyles en ont seulement enlevé les bois et les tuiles.

femme, Fadma bent Sidi Aïssa, qui était une parente de la première femme de Bou Bar'la ; il laissait une petite fille nommée Tessadit, âgée de trois ans. Le Cherif recueillit cette enfant et la garda avec lui.

Vers le milieu du mois de novembre 1853, une petite colonne, envoyée de Bordj-bou-Areridj, arriva à Tazmalt, point situé dans les Beni-Abbès, près et sur la rive droite de l'Oued-Sahel, en face des Beni-Mellikeuch. Cette colonne, commandée par le colonel Dargent, avait pour mission de construire un bordj qui devait servir de point d'appui aux goums envoyés pour s'opposer aux entreprises de Bou Bar'la ou des Beni-Mellikeuch et assurer la sécurité de la vallée. Le bordj a été plus tard occupé d'une manière permanente par un officier détaché du bureau arabe de Bou-Areridj. Les Beni-Mellikeuch envoyèrent demander à Bou Bar'la de venir les aider à empêcher la construction du bordj. Le Cherif recommanda d'éviter toute démonstration contre la colonne, afin de nous donner confiance, ajoutant que, quand le moment serait venu, il arriverait avec de nombreux contingents de Zouaoua pour surprendre notre camp. Bou Bar'la arriva, en effet, le 16 décembre, aux Beni-Mellikeuch, mais il était tout simplement suivi d'une douzaine de cavaliers et n'avait pas le moindre contingent. Il ne fit aucune tentative contre le camp de Tazmalt et, huit jours après, il était de retour aux Beni-Idjeur.

Au milieu du mois de mars 1854, le bordj se trouva terminé et la colonne qui avait protégé les travaux rentra dans ses cantonnements.

Bou Bar'la continuait à circuler paisiblement dans le commandement de Si El-Djoudi ; il allait aux Oulad-Ali-ou-Illoul et même sur le marché des Ouadia, sans que personne songeât à l'inquiéter.

Quand sa maison des Beni-Idjeur fut achevée, il y installa sa famille et ce fut l'occasion d'une grande fête. Un taam immense, fourni par les familles les plus aisées, réunit toute la population des environs et, aux

sons criards de la musique kabyle, les cavaliers du Cherif se livrèrent aux jeux entraînants de la fantazzia et firent parler la poudre. Bou Bar'la ne laissa pas échapper cette occasion de faire admirer aux Kabyles ses talents équestres.

Bou Bar'la avait alors avec lui 22 cavaliers inscrits ; en outre, une quarantaine de cavaliers, dont quelques-uns de grande tente (1), étaient venus se joindre à lui comme volontaires.

L'habitation du Cherif avait deux entrées, l'une sur la la face nord de l'enceinte, l'autre sur la face est ; elles étaient gardées par les khiala et par les tolba Ben-Dris, dont la zaouïa n'était qu'à trois kilomètres de là ; les visiteurs étaient introduits par la porte du nord et on les faisait sortir par la porte de l'est. La garde extérieure était faite par les Beni-Idjeur, qui plaçaient des petits postes sur les chemins par lesquels on aurait pu tenter un coup de main.

Bou Bar'la avait vécu en paix pendant quelques mois sous la sauvegarde de l'anaïa conclue par les Beni-Idjeur avec Mohamed ou Kassi, sans tenter d'agression contre nos tribus soumises, lorsqu'un incident vint changer la situation. Un des cavaliers du Cherif, appelé Bou Zougzougui, du nom de sa tribu, s'enfuit chez Bel Kassem ou Kassi ; Bou Bar'la prétendit qu'en vertu de l'anaïa ce cavalier devait lui être rendu ou au moins son cheval et ses armes. Le bach-agha répondit à cette revendication, soutenue par les Beni-Idjeur, qu'il n'avait jamais reconnu l'anaïa qu'on invoquait, et qu'il ne pouvait livrer à un ennemi de la France un homme qui s'était placé sous sa protection.

Les Beni-Idjeur, qui prenaient fait et cause pour le Cherif, s'adressèrent alors à Mohamed ou Kassi, lequel

(1) On nous a cité Si El-Arbi ou El-Hadi, des Fenaïa, Arezki ou bou Renan, de Tamzalt, Saïd ben bou Daoud, de la Medjana, chacun d'eux accompagné de quelques cavaliers.

se borna à répondre qu'il avait été désavoué par son frère et que l'anaïa ne pouvait plus être maintenue. L'échange des mezrags eut lieu et l'anaïa fut rompue; seulement on conclut une trêve de huit jours pour permettre aux azibs qui s'étaient établis dans la plaine, sous la garantie de la convention, de rentrer dans la montagne.

Des mesures de sécurité durent être prises. Mohamed ou Kassi s'installa avec un goum à Souama, dans les Beni-bou-Chaïb, pour surveiller le haut de la vallée; de jour, le goum allait à Bou-Behir et, le soir, il rentrait à Souama. Une garde de 25 cavaliers fut en même temps placée à l'Oued-el-Hammam, dans les villages des Aït-Yahia-ou-Youcef et de Keria, pour assurer les communications avec Bougie et pour intercepter, autant que possible, les relations que Bou Bar'la aurait voulu nouer avec les tribus du littoral.

Bou Bar'la prétendait se faire rembourser la valeur du cheval et des armes de Bou Zougzougui par les Beni-R'obri et les Beni-bou-Chaïb, qu'il rendait responsables du refus de Bel Kassem ou Kassi; mais ses prétentions furent naturellement repoussées. Le 5 mai 1854, il descendit dans la plaine, suivi de 200 Beni-Idjeur, pour essayer d'enlever des troupeaux; Mohamed ou Kassi, prévenu de cette agression, était sur ses gardes et il alla avec son goum au devant du Cherif. Celui-ci put à peine parvenir jusqu'à la rivière, car les Beni-Idjeur qui le suivaient, n'eurent pas plutôt aperçu les cavaliers de Mohamed ou Kassi, qu'ils se débandèrent et prirent la fuite. Nos cavaliers les reconduisirent jusqu'à leurs villages et ils profitèrent de l'occasion pour enlever des troupeaux à l'azib d'El-Hadj El-Mouloud, un des principaux adhérents du Cherif dans les Beni-Idjeur.

Cependant, le Cherif faisait des efforts pour amener à lui les Beni-R'obri, où il existait déjà un sof considérable opposé au bach-agha. Dès les premiers temps de son arrivée aux Beni-Idjeur, il avait aussi noué des relations

avec les Beni-Djennad qui, au mois d'octobre 1853, lui avaient envoyé une députation de quinze cavaliers pour lui demander de se rendre dans leur tribu ; il leur avait répondu de se préparer à la guerre en achetant des chevaux, de la poudre et des armes et il leur avait promis d'aller chez eux quand le moment opportun serait venu. Voici quelle était la situation de cette puissante et belliqueuse tribu, à l'époque où Bou Bar'la s'établit dans le Haut-Sebaou.

En octobre 1844, lorsque le maréchal Bugeaud se porta avec une colonne chez les Beni-Djennad, pour réparer un échec que le général Comman avait éprouvé dans leur pays ou chez les Flissat-el-Behar, ils ne firent qu'une faible résistance et se rendirent à discrétion. En présence de la colonne, le maréchal procéda à l'investiture des chefs indigènes et, pour donner aux Beni-Djennad une haute idée de la générosité de la France en même temps que pour leur permettre de réparer les pertes qu'ils avaient éprouvées par l'incendie de leurs villages et la destruction de leurs vergers, il les exonéra d'impôts pendant six ans.

Lorsque Bel Kassem ou Kassi fit sa soumission, en 1847, et fut nommé bach-agha du Sebaou, les Beni-Djennad, placés dans son commandement, avaient encore trois ans à jouir de l'exemption d'impôts. Quand le terme fut arrivé, Bel Kassem ou Kassi leur réclama leur quote-part de lezma, mais les Beni-Djennad ne voulurent rien entendre et prétendirent qu'ils avaient conclu avec nous un traité de six ans et qu'ils attendraient notre retour dans leur pays pour le renouveler ; ils refusèrent formellement de reconnaitre son autorité et le bach-agha ne se sentit pas assez fort pour les contraindre à l'accepter. Il put seulement obtenir d'eux qu'ils conserveraient la neutralité à l'égard des tribus soumises et que les labours faits dans la plaine, par les Zmouls des Ameraoua et

par les Beni-Djennad, seraient respectés de part et d'autre.

Bel Kassem ou Kassi n'avait pas renoncé pour cela à faire valoir ses droits sur les Beni-Djennad et il travaillait à s'y créer un sof pour arriver, de gré ou de force, à faire reconnaître son autorité. C'est cette situation, qui avait déjà failli faire naître des conflits, qui avait amené les Beni-Djennad à demander l'appui de Bou Bar'la.

Vers le milieu du mois de mars, un fait très fâcheux vint apporter un appoint au sof du Cherif : deux cents fantassins des Azazga avaient été mis de garde au village d'Ifir'a, dans les Beni-R'obri et Mohamed ou Kassi jugeant leur concours superflu pour la sécurité de la vallée, les avait renvoyés. Ils n'étaient pas très éloignés de chez eux et ils pouvaient y rentrer le soir même, mais il vint à l'idée de quelques jeunes têtes de s'arrêter au village des Aït-bou-Ada pour y demander la diffa, sous prétexte qu'ils ne pouvaient arriver dans leurs villages avant la nuit. Les Aït-bou-Ada refusèrent la diffa, de gros mots furent échangés et les Azazga partirent. Deux jours après, ils revinrent en armes et ils enlevèrent aux Aït-bou-Ada 38 moutons et 4 bœufs qu'ils égorgèrent le jour même, pour remplacer la diffa qu'on leur avait refusée.

Les Aït-bou-Ada se plaignirent à Mohamed ou Kassi qui monta à cheval avec son goum et alla aux Azazga enlever tout ce qu'il put trouver autour des villages de cette fraction. Il ramena 6 hommes, 22 bœufs et 150 moutons qu'il conduisit à Tizi-Ouzou.

Bel Kassem ou Kassi fut très peiné de cette exécution faite par son frère, car elle lui faisait rompre avec la plus puissante fraction des Beni-R'obri, dans un moment où la situation menaçait de devenir critique ; pour tâcher de réparer cette faute et d'arriver à un accommodement, il désavoua son frère et rendit aux Azazga les prisonniers et les troupeaux.

Les Azazga ne se laissèrent pas toucher par cet acte de générosité ; deux jours après ils envoyèrent une dé-

putation aux Beni-Djennad pour les décider à aller avec eux chercher le Cherif et commencer les hostilités. Tous les hommes de cette tribu, au nombre d'une cinquantaine, qui s'étaient pourvus de chevaux promirent de s'y rendre.

Bou Bar'la venait justement d'avoir, de Tassadit bent Amar Naït Mohamed ou El-Hadj, un fils qu'on appela Chikh Ed-Din (1). Les cavaliers des Beni-Djennad, au nombre de quarante-cinq, qui allèrent aux Beni-Idjeur, prirent chacun une mesure de blé pour la porter en présent au Cherif, à l'occasion de la naissance de son fils. Bou Bar'la les reçut fort bien et les fèta pendant plusieurs jours.

Deux cavaliers des Beni-Djennad qui n'avaient pas pu partir avec les autres, ayant voulu aller rejoindre leurs compagnons, furent arrètés par un poste que Mohamed ou Kassi avait placé dans les Beni-R'obri. L'un de ces cavaliers parvint à s'échapper pendant la nuit et il alla à Amr'endas raconter ce qui était arrivé. Les cavaliers des Beni-Djennad, furieux de l'arrestation de leur compagnon, décidèrent Bou Bar'la à partir le jour même et ils allèrent passer la nuit au village de Moknea qui était de leur parti. Ce fait se passait le 23 mars 1854.

Les Beni-R'obri furent alors pris de peur, chacun s'empressa de se mettre du parti qu'il jugeait le plus fort, si bien que le sof de l'insurrection se trouva bientôt

(1) L'accouchement ayant été difficile, on fit venir un taleb des Beni-Yahia qui instruisait les enfants de Si El-Hadj El-Mouloud à la zaouïa des Aït-Sidi-Amar-ou-El-Hadj. Ce taleb, nommé Ahmed ou Medjeber, qui existe encore, employa les remèdes suivants pour délivrer Tassadit : il écrivit divers versets du Coran sur un papier, et fit dissoudre l'encre de l'écriture dans un verre d'eau qu'il donna à boire à la malade ; il écrivit aussi sur le peigne dont se servait habituellement Tassadit, les premiers mots du chapitre LXXXIV du Coran, lui plaça ce peigne sur le ventre et récita les prières de l'enterrement; ces moyens furent efficaces et la délivrance eut lieu heureusement.

Tassadit avait déjà donné à Bou Bar'la un autre fils qui s'appelait Mohamed ou Sadok.

si considérable que les partisans de Bel Kassem ou Kassi durent renoncer à la lutte et que tous les villages se déclarèrent pour le Cherif ; l'Oued-el-Hammam suivit cet exemple, à l'exception des deux villages occupés par des postes de cavaliers ; ces derniers se trouvèrent cernés par les dissidents et dans l'impossibilité de rejoindre le bach-agha.

Bou Bar'la, accompagné des cavaliers des Beni-Djennad et des gens des Azazga qui étaient venus au devant lui, prit la route des crêtes, passa aux Aït-bou-Hini et aux Cheurfa-Nbahloul et, le 26 mars, il recevait la diffa au village d'Ilmaten, des Azazga.

Bel Kassem ou Kassi convoqua sur le champ tout ce qu'il y avait de cavaliers dans son commandement, il demanda des contingents à pied aux tribus qui lui obéissaient et il établit un camp à Aguelagal, en amont de Mekla ; il demanda aussi du secours à l'agha des Flissa, Si Mohamed bel Hadj, qui lui envoya immédiatement 150 cavaliers.

Le bach-agha avait sans retard rendu compte à Alger (1) du mouvement de Bou Bar'la. Cet événement surprit d'autant plus qu'on croyait, en ce moment, que le Cherif ne songeait qu'à la fuite ; on lui avait prêté le projet de confier sa famille à des hommes sûrs, qui ne se seraient pas encore compromis vis-à-vis de nous, pour la faire embarquer soit à Alger, soit à Dellys, tandis que lui-même, sous les haillons du derwiche, gagnerait par terre la Tunisie.

La guerre venait d'être déclarée à la Russie ; l'armée d'Afrique était appelée à envoyer en Orient une grande partie de son effectif, les postes que nous occupions s'étaient dégarnis de troupes et les embarquements commençaient (2). Il était à craindre que le Cherif n'exploitât

---

(1) Le bach-aghalik du Sebaou, de même que l'aghalik des Flissa, relevait de la subdivision d'Alger.

(2) Le 1er régiment de Zouaves embarquait deux bataillons sur trois

cette circonstance pour grossir les rangs de l'insurrection. Celui-ci n'y avait pas manqué en effet; il prêchait la guerre sainte annonçant que nous abandonnions le pays, que l'heure de la délivrance était arrivée et qu'il n'y avait plus qu'un effort à faire pour nous jeter à la mer.

Les Kabyles, qui avaient vu nos troupes se concentrer sur les ports d'embarquement, croyaient à ce que leur disait le Cherif; d'un autre côté, on avait demandé des volontaires aux régiments de Tirailleurs, 2,000 s'étaient présentés pour partir et les gens mal intentionnés faisaient courir le bruit que nous allions demander des contingents dans les tribus, pour les conduire au secours du Sultan de Constantinople. Une très grande émotion régnait dans tout le pays et il était nécessaire d'étouffer dans son germe toute tentative d'insurrection.

Le Gouverneur général n'avait pas de troupes, pour le moment, à envoyer contre Bou Bar'la; il fallait faire face au danger avec les seuls moyens indigènes. Pour ne pas abandonner Bel Kassem ou Kassi à lui-même, le général Randon envoya sur les lieux le capitaine Wolff, chef du bureau arabe subdivisionnaire d'Alger (1), qui avait su acquérir un grand ascendant sur le bach-agha et dont l'entrain, la décision et la vigueur, étaient de sûrs garants que rien ne serait négligé pour dominer la situation.

L'ordre fut donné en même temps de fermer nos marchés et l'accès de nos tribus aux Beni-Djennad et aux Flissat-el-Behar.

---

le 25 mars. De cette date à la fin de juin, 30,000 hommes de toutes armes s'embarquèrent pour l'Orient, dans les différents ports de l'Algérie.

(1) Aujourd'hui général de division commandant le 7e corps d'armée. Le capitaine Wolff, appartenait alors au 32e de Ligne; adjoint titulaire au bureau politique, il avait été nommé, le 16 mars 1853, chef du bureau arabe subdvisionnaire d'Alger, en remplacement du capitaine Péchot, nommé directeur divisionnaire des affaires arabes, à la date du 13 mars.

Le capitaine Wolff arriva à Mekla le 28 mars, avec 50 cavaliers dont la moitié appartenait aux Spahis. Il trouva la situation moins compromise qu'on ne l'avait craint ; les Beni-Raten, Beni-Fraoucen, Beni-Khelili, Beni-bou-Chaïb, avaient résisté aux suggestions de Bou Bar'la et des Beni-Djennad ; ils avaient tenu bon et ils avaient fourni des contingents à Bel Kassem ou Kassi. Si le bach-agha n'avait pas eu ces tribus comme point d'appui, sa position n'eût pas été tenable à Mekla ; il eût été forcé de se replier sur Tizi-Ouzou et l'insurrection eût pris un rapide développement.

Voici comment le capitaine Wolff rendit compte de l'état des esprits dans le Haut-Sebaou :

« Mekla, le 31 mars 1854.

» Quoique le temps soit affreux, les chemins très mau-
» vais et le Sebaou presque infranchissable, je n'ai pas
» cessé, depuis deux jours, d'être en relations avec les
» populations de la rive droite et de recueillir des ren-
» seignements sur leurs véritables dispositions. Je m'em-
» presse de vous faire savoir que tout ce que j'ai appris
» tend à me donner la conviction que cette nouvelle ten-
» tative de Bou Bar'la, loin de nous nuire, tournera à
» notre avantage. Le pâté de montagnes où se trouve
» circonscrite l'opposition, est habité par les Beni-Itou-
» rar, les Illoula, les Beni-Idjeur, les Beni-R'obri, les
» villages de l'Oued-el-Hammam, les Azazga et les Beni-
» Djennad dont voici, je crois, la véritable situation poli-
» tique.

» Chez les Beni-Itourar', les partisans de Bou Bar'la
» sont en minorité. Leur chikh le plus influent, Si Ham-
» mou, s'est rendu auprès de Bel Kassem, aussitôt qu'il
» apprit les nouvelles menées du Cherif, pour lui dire
» qu'il pouvait compter sur la plus grande partie de

» sa tribu. Chaque fois que je suis allé à Tizi-Ouzou, Si
» Hammou, est venu me voir et m'assurer de son dé-
» vouement. J'ai tout lieu de croire qu'il s'est rallié fran-
» chement à nous. Il se charge, avec quelques contin-
» gents des Beni-bou-Chaïb et des Beni-Fraoucen, de
» détruire complètement l'influence de Bou Bar'la dans
» sa tribu.

» Les Illoula sont divisés en deux sofs : l'un est con-
» tre Bou Bar'la, l'autre pour lui. Le sof qui nous est fa-
» vorable m'avait déjà fait savoir plusieurs fois qu'il
» était tout disposé à faire acte de soumission. Il m'a
» envoyé hier sa djemâa pour me renouveler l'assurance
» de ses bonnes dispositions et pour me dire que si je
» voulais l'appuyer de quelques contingents et placer le
» goum dans la plaine, au pied de ses montagnes, il en-
» trerait immédiatement en hostilités avec le sof de Bou
» Bar'la.

» Les Beni-Idjeur sont en majorité pour Bou Bar'la.
» Bel Kassem, ou plutôt son frère Chikh Mohammed, a
» cependant chez eux quelques hommes qui lui sont dé-
» voués.

» Les Beni-R'obri sont partagés en deux sofs ; l'un
» qui tient pour Bou Bar'la, l'autre qui est passé pres-
» que en entier, avec ses femmes et ses troupeaux, de
» notre côté et qui nous demande avec instance l'appui
» des goums et des contingents pour surmonter le dé-
» sordre que l'autre sof à fait naître dans la tribu en y
» amenant Bou Bar'la. Je n'ai pas encore de relations di-
» rectes avec ce sof, mais Chikh Mohamed m'assure
» qu'il réclame avec instance que nous montions dans
» leur pays pour y rétablir l'ordre, qu'il s'engage à
» monter avec ses contingents et qu'il est sûr du
» succès.

» Nous sommes sans nouvelles des villages de l'Oued-
» el-Hammam, mais le bach-agha ne témoigne aucune
» inquiétude à leur égard. Cependant les 25 cavaliers
» qu'il y avait placés, soit qu'ils aient manqué d'éner-

» gie, soit qu'ils aient jugé que les dispositions des ha-
» bitants du village où ils se trouvaient ne leur permet-
» taient plus de tenir, ont profité de la présence du
» caïd Ou Rabah, du cercle de Bougie, qui est chez les
» Beni-Ourlis avec cent chevaux (1), pour quitter leur
» poste et rentrer dans leur pays par l'Oued-Sahel. Je ne
» les ai pas encore vus, mais quand je serai à même
» d'apprécier exactement leur conduite, je les punirai
» sévèrement, s'il y a lieu.

» Les Azazga sont encore tous pour Bou Bar'la, qui
» est au milieu d'eux. Mais les Azazga ne se composent
» que d'un village qui n'a pas plus de six à sept cents
» fantassins.

» Les Beni-Djennad sont très divisés entre eux. Il est
» certain aujourd'hui que les plus influents de la tribu
» ne consentiront pas à laisser Bou Bar'la pénétrer
» chez eux. Ils ont fait demander à Bel Kassem ou
» Kassi une entrevue qui aura certainement lieu cette
» après-midi, vers les deux heures. Bel Kassem paraît
» convaincu que le sof qui est opposé à Bou Bar'la,
» prendra le dessus et tiendra l'autre dans l'impuis-
» sance d'agir.

» Telle est la situation politique des tribus où s'est ma-
» nifestée cette nouvelle agitation. Vous voyez, mon
» Général, qu'elle est loin d'être aussi mauvaise qu'elle
» paraissait l'être tout d'abord. Elle laisse voir facilement
» que les populations sont, en général, fatiguées de Bou
» Bar'la ; que s'il a encore quelques partisans, c'est que
» les kabyles sont toujours divisés entre eux et que,
» lorsqu'un parti se sent faible, il est bien aise de se
» rapprocher d'un homme qui lui offre un certain appui
» moral et le concours de quelques cavaliers.

» A mon avis, cette situation commande à Bel Kassem

---

(1) Le commandant Augereau, commandant supérieur du cercle de Bougie, avait envoyé tous ses Spahis et un goum à Ksar-Kebouch dès les premiers jours de l'insurrection des Beni-R'obri.

» de ne pas rester inactif, de répondre aux vœux des » partis qui sont pour nous dans les tribus et qui réclament l'appui des forces dont il dispose. Bel Kassem et » son frère Si Mohammed le pensent ainsi. Je suis moi-» même tellement pénétré de l'importance qu'il y a de » ne pas laisser croire aux populations qui réclament » notre secours, que nous les abandonnons, que je » n'aurais pas hésité à prendre sur moi de porter immé-» diatement notre camp tout à fait dans le haut de la » vallée, si le temps nous avait permis d'agir. Mais, » comme la pluie et la grêle qui ne cessent de tomber, » suffisent à expliquer notre inaction, aux populations » qui réclament notre concours, j'en profite pour vous » faire connaître l'état actuel du pays et pour vous prier » de vouloir bien me donner des instructions sur la » direction que vous voulez que j'imprime à Bel Kassem » ou Kassi.

» Signé : WOLFF. »

Bou Bar'la avait repris aux Azazga ses anciennes allures de sultan, rudoyant les gens, infligeant des amendes. Les villages devaient fournir, à tour de rôle, la diffa pour ses gens ainsi que la nourriture pour ses chevaux ; aussi les Beni-R'obri n'étaient-ils plus aussi enthousiasmés du maître qu'ils s'étaient donné (1).

---

(1) Les Kabyles racontent que 16 cavaliers de Bou Bar'la, appartenant aux Beni Djennad, s'étant un soir arrêtés à Filkhi, azib dépendant du village de marabouts des Cheurfa-Nbahloul, avaient voulu exiger la diffa. Un nommé Si Saïd ou Ali, du village d'Hendou, des Beni-Djennad, qui se trouvait là comme hôte chez un de ses parents par alliance, leur fit observer qu'ils avaient tort de montrer de telles exigences à l'égard de marabouts. Il s'ensuivit une querelle dans laquelle se trouva mêlé un des hommes de l'azib, on en vint bientôt aux coups, les gens de Filkhi accoururent au secours de celui des leurs qui était rudoyé par les cavaliers des Beni-Djennad, ils chassèrent ceux-ci et les poursuivirent jusqu'aux Azazga.

Le premier engagement du cherif avec les forces indigènes réunies par Bel Kassem ou Kassi, eut lieu le 2 avril, pendant une absence du capitaine Wolff, appelé à Alger par le Gouverneur général. Bou Bar'la avait voulu brûler à Tizi-Bouchen, mamelon situé entre les Azazga et le grand coude du Sebaou, un Azib habité par des marabouts de Mr'ira, tribu des Beni-Khelili, du sof de Bel Kassem ou Kassi, et ceux-ci avaient appelé le bachagha à leur secours. Le goum, suivi de contingents à pied, se porta sur le point menacé et il y eut un engagement assez vif, bien que de peu de durée, à la suite duquel le cherif dut regagner son campement sans avoir pu exécuter son projet. Nous avons eu dans cette rencontre un homme tué, un blessé, un cheval tué et un blessé ; du côté du cherif il y a eu trois morts et onze blessés.

Nos gens, fantassins et cavaliers, s'étaient très bien conduits dans cette affaire ; ils avaient tenu la position jusqu'à ce que tous les ennemis eussent disparu. C'était d'un bon augure pour l'avenir, car on sait combien peu on doit compter sur les contingents indigènes, lors-

---

Bou Bar'la, sur la plainte de ses cavaliers, envoya chercher les gens de Filkhi et les notables des Cheurfa-Nbahloul et en emprisonna quelques-uns ; de plus, il infligea une amende de 75 douros et exigea des Cheurfa-Nbahloul une diffa pour tous ses cavaliers. Le jour dit, les marabouts apportèrent la diffa, mais pas d'argent. Voyant cela, le Cherif entra dans une violente colère, il renversa les plats de kouskous et les piétina en proférant des injures contre les Cheurfa ; il fit conduire les notables du village récalcitrant à sa tente.

Le lendemain un fou de Taka, Mohammed ou El-Haoussine, vint trouver Bou Bar'la et, profitant du privilège que donne aux gens qui ont perdu l'esprit le respect superstitieux que professent pour eux les musulmans, il se mit nu devant lui et commença à l'apostropher en termes véhéments. — O Sultan ! lui dit-il enfin, ton règne est sur le point de finir, demain tu ne seras plus rien.

Quelques jours après eut lieu le combat dans lequel Bou Bar'la fut grièvement blessé et les Kabyles sont restés convaincus que c'est le saint ancêtre des Cheurfa-Nbahloul qui a vengé de cette façon ceux-ci des outrages qu'ils avaient eu à essuyer.

qu'il s'agit de les faire combattre pour une cause qui n'est pas la leur.

En rentrant à Mekla, le 5 avril, le capitaine Wolff tint conseil avec Bel Kassem ou Kassi et son frère Mohammed ou Kassi sur le parti à prendre. Ces deux chefs indigènes furent d'avis que les efforts qui avaient été faits pour grossir notre parti dans les tribus dissidentes, avaient donné tout ce qu'on pouvait en attendre et qu'il fallait, sans plus de retard, recourir à la force. Bel Kassem ou Kassi proposa de commencer les hostilités par les Beni R'obri où on devait trouver le moins de résistance et Mohammed ou Kassi, plus entreprenant et plus audacieux, voulait châtier ceux qui étaient l'âme de l'agitation, c'est-à-dire les Beni-Djennad; mais l'entreprise était bien hasardeuse. Entre ces deux partis extrêmes le capitaine Wolff décida qu'on attaquerait les Azazga (1), où se trouvait encore Bou Bar'la, mais en faisant opérer des diversions du côté des Beni-Djennad et du côté des Beni-R'obri, pour diviser l'attention de l'ennemi et l'empêcher de concentrer toutes ses forces sur le point attaqué.

Toutes les dispositions furent concertées pour combiner les opérations et on arrêta la date de l'attaque au vendredi 7 avril. Le camp de Mekla était composé de 350 cavaliers et de 2,500 piétons, ce qui constituait une force suffisante pour agir contre les Azazga.

Le 6 avril, le capitaine Wolff fit une reconnaissance avec tout le goum, jusqu'au pied des montagnes des Beni-Djennad, pour donner le change à l'ennemi sur ses projets ; il rencontra en route les chefs du parti de Bel Kassem ou Kassi, qui lui dirent qu'ils se trouvaient trop faibles pour pouvoir rester dans leurs villages et qu'ils désiraient quitter leur pays pour s'établir temporairement chez les Beni-Ouaguennoun.

---

(1) Les Azazga font actuellement partie des Beni-R'obri, mais anciennement on les regardait comme formant une tribu distincte.

Nous donnons ci-après deux rapports par lesquels le capitaine Wolff rendit compte de l'attaque des Azazga.

« Mekla, le 7 avril 1854.

» Pour ne pas retarder plus longtemps le départ du » courrier qui vous porte la nouvelle de l'heureuse issue » de notre entreprise contre les Azazga, je me borne à » vous donner le sommaire de notre journée.

» Les Azazga ont deux villages dont l'un est dominé par » l'autre. Nous avons attaqué le premier sur trois colon- » nes et l'avons brûlé. Les contingents et une partie du » goum s'y sont maintenus pendant deux heures, pour » enlever le second, et, malgré 10 tués et 40 blessés, ils » ne se sont retirés qu'après avoir épuisé leurs cartou- » ches. Ce manque de poudre, compliqué de l'arrivée de » 500 fantassins des Beni-Djennad, qui constituaient pour » les Azazga un renfort tout frais et pourvu de munitions, » nous a obligés à une retraite précipitée, pendant la- » quelle d'ailleurs nous n'avons eu à regretter aucune » perte, mais qui ternit un peu nos premiers succès.

» Les contingents et les goums ont montré une bra- » voure vraiment admirable, leurs porte-fanions sont » restés sous le feu du second village pendant plus de » deux heures et ils ont toujours été entourés de cava- » liers et de Kabyles qui ont dû faire éprouver beaucoup » de mal à l'ennemi. Plusieurs d'entre eux ont lutté » corps à corps ; j'aurai l'honneur de vous adresser ce » soir un compte-rendu plus détaillé de notre belle » journée.

» Bou Bar'la était encore chez les Azazga, mais il s'est » toujours tenu hors de portée de nos coups de fusil.

» Les Beni-Ouaguennoun ont attaqué, de leur côté, le » village d'Abizar ; ils ont eu deux tués et trois blessés.

» J'apprends à l'instant que Si Mohamed est entré chez

» les Beni-R'obri et que la plus grande partie des villa-
» ges de cette tribu demandent à faire leur soumission.

» Parmi les Spahis, un a eu son cheval tué sous lui,
» un autre a été blessé à la cuisse, mais la balle n'a fait
» que traverser les chairs.

» Je suis revenu camper à Mekla.

» Nos contingents et les goums sont complètement
» dépourvus de cartouches. La poudre est très chère au
» camp, aussi ai-je l'honneur de vous prier de vouloir
» bien demander à M. le Gouverneur général l'autorisa-
» tion de faire délivrer, le plus tôt possible, 50,000 cartou-
» ches, ce qui fera que j'en pourrai donner 20 à chaque
» homme et avoir une réserve de 25,000 qui nous a fait
» grandement faute ce matin.

» Comme il faut absolument que nous brûlions l'autre
» village des Azazga, je désirerais avoir une vingtaine
» de fusils à tige et une caisse de cartouches cylindro-
» coniques ; j'en tirerais un très grand parti.

» Signé : Wolff. »

« Mekla, le 8 avril 1854.

» Je vous adresse des renseignements plus complets
» que ceux que j'ai eu l'honneur de vous donner hier
» sur l'ensemble de nos opérations.

» Sur notre gauche, les Beni-Ouaguennoun, au nombre
» de plus de 1,000 fantassins, conduits par deux fils de
» Si Mohamed, ont attaqué, comme je leur en avais donné
» l'ordre, le village d'Abizar, des Beni-Djennad. Ils ont
» réussi à occuper, depuis six heures du matin jusqu'à
» midi, les contingents d'Abizar et d'Izarazen et se sont
» retirés avec deux tués et trois blessés. Ils ont fait
» éprouver les mêmes pertes à leur ennemi.

» Cette prise d'armes des Beni-Ouaguennoun n'a pas
» seulement favorisé notre attaque contre les Azazga, en

» diminuant le nombre des Beni-Djennad qui pouvaient » leur porter secours, mais elle a servi aussi à nous » faire connaître ceux des Beni-Ouaguennoun qui étaient » franchement pour nous, de ceux dont les dispositions » étaient louches. Demain, je me transporterai chez eux » pour prendre les mesures nécessaires pour faire dis- » paraître de cette tribu la plus petite opposition.

» Sur notre droite, Si Mohamed, avec 100 chevaux et » les contingents des Beni-Khelili, Beni-bou-Chaïb, Beni- » Itourar' et des Beni-Yahia, s'est porté contre les Beni- » R'obri. Ceux-ci ne se sont point défendus. Les villages » d'Ifir'a, des Beni-Isaad, de Chebel, lui ont envoyé leurs » chefs pour lui dire qu'ils abandonnaient la cause de » Bou Bar'la et qu'ils désiraient faire leur soumission. » Les villages seuls d'Akoura et d'Aït-bou-Hini, voisins » des Azazga qui se battaient contre nous, sont restés » en dehors de cette nouvelle attitude des Beni-R'obri.

» Après avoir cherché ainsi à isoler autant que nous le » pouvions les Azazga, nous nous portions contre eux, » le même jour, à la même heure que les Beni-Ouaguen- » noun et Si Mohamed faisaient leur mouvement. Les » Azazga n'ont que deux villages, qui sont défendus par » les obstacles que présente leur position et par 700 fan- » tassins. Ces deux villages, distants de cent mètres, sont » placés sur deux plateaux dont l'un domine l'autre. Le » plateau inférieur est le nœud de trois contreforts ; » ceux de droite et de gauche descendent par des pentes » assez douces jusqu'à la vallée ; celui du milieu, au » contraire, est horizontal pendant 1,500 mètres et se » termine à la plaine par un mamelon abrupt, au som- » met duquel existe une mosquée dont nous nous som- » mes emparés avant le point du jour. C'est là que j'ai » pris les dispositions de l'attaque, d'un commun accord » avec les aghas.

» L'agha Allal (1) est monté par le contrefort de gau-

(1) Agha des Ameraoua-Tahta, domicilié à Dra-ben-Khedda.

» che, le khalifa du bach-agha (1) par celui de droite et
» le bach-agha et moi sommes restés sur celui du mi-
» lieu. En un instant, les trois drapeaux des goums se
» sont montrés à une demi-portée de fusil du premier
» village des Azazga (Ilmaten) et les petits fanions des
» contingents étaient, les uns en avant, les autres un
» peu en arrière d'eux.

» Après une demi-heure de combat, les Azazga ont
» abandonné le premier village et, à peine avaient-ils
» lâché pied, que cavaliers et contingents des trois co-
» lonnes se précipitent tous à la fois sur leurs traces en
» poussant leur cri de guerre, qui remplaçait certaine-
» ment en ce moment toute espèce de clairon et de tam-
» bour. Le premier village est envahi et aussitôt incen-
» dié. Ce mouvement s'est fait avec tant d'impétuosité
» qu'un de nos Kabyles a jeté un cavalier par terre d'un
» coup de crosse et qu'un autre a arraché un fusil des
» mains d'un autre cavalier.

» Mais, ces résultats obtenus, ils n'ont pu se mainte-
» nir au premier village sous le feu du second (2) ; ils
» ont été obligés de reculer jusqu'aux positions qu'ils
» venaient de quitter. C'est dans ces deux mouvements
» d'offensive et de retraite, exécutés par les trois têtes
» de colonne avec un ensemble d'autant plus remarqua-
» ble qu'il était spontané, que nous avons eu 10 tués et
» 38 blessés. Dans cette circonstance encore je puis vous
» donner, mon Général, une idée de la manière dont nos
» Kabyles ont exécuté les ordres que nous leur avions
» donnés. D'habitude, lorsqu'un des leurs tombe, ils se
» mettent 15, 20 à le relever et à l'emporter ; hier, à me-
» sure qu'un homme tombait, un Kabyle l'emportait en
» arrière ; beaucoup de blessés se sont retirés seuls. Il
» n'y a eu que deux exceptions, et ceux qui s'en sont

(1) Hammou ben Hammou, de Sidi-Namen.

(2) Le plateau supérieur porte deux villages, Tir'ilt-Naït-Amar-ou-Zeggan et Ir'zer-Ikhelef.

» rendus coupables assurent qu'ils n'avaient plus de
» poudre.

» Nos cavaliers et nos goums ont occupé encore pen-
» dant deux heures les positions qu'ils avaient avant la
» prise du village ; c'est là que le drapeau du bach-agha,
» les trois fanions de Mekla et un de Tamda, sont restés
» constamment au premier rang. Je vous assure que je
» n'ai pas pu être témoin du courage de ceux qui les
» portaient et de ceux qui les défendaient sans éprouver
» une profonde émotion.

» Les difficultés allaient commencer pour nous. Je
» n'avais emporté que 2,000 cartouches de réserve, les
» seules que j'eusse avec moi, au moment où de toutes
» parts l'on m'en demandait. J'ai bien essayé, avec le
» bach-agha et les aghas, de faire battre en retraite, mais
» tous les Kabyles prétendirent qu'ils ne pouvaient le
» faire sans courir le danger de se débander, qu'il n'y
» avait que le manque de poudre du côté de leurs enne-
» mis qui pouvait leur permettre de quitter leurs posi-
» tions.

» Les 2,000 cartouches furent réparties entre les trois
» colonnes, mais elles furent en un instant épuisées.
» Tous nos Kabyles lâchèrent pied alors, le goum fut
» entraîné et, en un moment, nos trois colonnes se lais-
» sèrent glisser, le long des contreforts qu'elles occu-
» paient, jusqu'à la plaine où elles se rallièrent. Nous
» n'eûmes cependant aucun tué, ni aucun blessé dans
» cette retraite, mais nous eûmes tous la rage au cœur
» de n'avoir pu terminer notre journée aussi glorieuse-
» ment que nous l'avions commencée.

» L'arrivée d'un renfort de 500 fantassins des Beni-
» Djennad qui étaient pourvus de munitions quand nous
» n'en avions plus, aurait pu nous faire beaucoup de
» mal, mais il est arrivé trop tard.

» Bou Bar'la était chez les Azazga avec 12 cavaliers à
» lui, 25 aux Beni-Djennad et 70 fantassins de cette tribu.
» Un Kabyle de Mekla, qui a été coupé des siens quand

» les contingents se sont repliés du premier village sur » leurs positions et qui a sauvé sa tête en se plaçant » sous la protection de l'anaïa d'un homme qu'il con- » naissait chez les Azazga, est rentré dans la nuit et m'a » affirmé que Bou Bar'la avait eu sa jument tuée sous » lui et qu'il avait été lui-même grièvement blessé à la » tête. Depuis, cette nouvelle se confirme de plus en plus. »

» Je vous promets que dès que nous aurons reçu la » poudre et les fusils que j'ai eu l'honneur de vous de- » mander, nous brûlerons le second village des Azazga » et que nous leur infligerons une leçon qui servira » d'exemple aux tribus qui seraient tentées de les imiter.

» Je désirerais vivement que vous puissiez m'envoyer » un chirurgien, il nous aurait été bien utile hier, non » pour couper des bras et des jambes, parce que les » Kabyles ne veulent pas entendre parler de cette ma- » nière de guérir les blessures, mais pour extraire les » balles et donner les premiers soins aux blessés. Ce » qu'il est nécessaire qu'il apporte particulièrement, c'est » beaucoup de linge, de charpie. Si M. le Gouverneur » général veut bien me l'accorder, je vous prie de choi- » sir parmi ceux qui savent monter à cheval.

» Signé : WOLFF. »

« *P. S.* — Un marabout des Zerkfaoua qui arrive à » l'instant de chez les Azazga, m'apporte la nouvelle que » Bou Bar'la a été grièvement blessé à la tête et que tous » ceux qui l'ont vu pensent qu'il mourra de sa blessure. » Il ajoute que les Azazga transportent tout leur butin » chez les Beni-Djennad et qu'ils sont dans la conster- » nation. Le marabout a vu lui-même Bou Bar'ia étendu » dans sa tente et il répond, dit-il, sur sa tête, de la véra- » cité de ces nouvelles.

» Depuis plus d'un mois personne ne se hasardait à » laisser paître ses troupeaux ou à labourer dans la val- » lée du Haut-Sebaou ; aujourd'hui la vallée est couverte

» de troupeaux et de gens qui labourent pour ensemen-
» cer le bechna.

» Signé : WOLFF. »

La blessure de Bou Bar'la était bien réelle, il avait reçu une balle au-dessus de l'œil gauche au moment où, près du village d'Ilmaten, dans un bouquet d'oliviers qui porte le nom de Mesloula, il cherchait à ramener les siens au combat. Il était tombé de cheval et avait été emporté par trois hommes des Beni-Djennad. Si on avait eu, de notre côté, connaissance de ce fait, nul doute que cette nouvelle n'eût donné un nouvel élan à nos gens et que le Cherif n'eût été pris dans un dernier assaut.

Le combat du 7 avril fait le plus grand honneur à ceux qui l'ont dirigé et à ceux qui y ont pris part. Quand on connaît les Kabyles et leur manière de faire, on ne peut que rester surpris des résultats qu'on a pu obtenir avec des hommes indisciplinés, amenés pour la plupart de fort loin et qui avaient abandonné à regret leurs familles et leurs intérêts pour combattre un homme pour lequel, au fond de leur cœur, on aurait trouvé plus de sympathie que de colère. Le combat du 7 avril contribua puissamment à désagréger le parti de l'insurrection. Dans les Flissat-el-Behar, les partisans de Bel Kassem ou Kassi se trouvèrent bientôt assez forts pour prendre les armes; le 11 avril, ils attaquèrent le sof des opposants et il y eut plusieurs tués et blessés de part et d'autre.

Aux Beni-Djennad, les partisans du bach-agha quittèrent leur tribu ; ils furent installés avec leurs familles dans les zmalas de Mekla et de Tamda, où ils étaient appelés à rendre d'utiles services. Il y avait parmi eux des personnages importants, comme Ahmed ou bel Kis, Mohamed ou Smaïl, Mohamed ou Khodja, etc.

Mohamed ou Kassi était resté dans les Beni-R'obri avec 100 chevaux et 1,000 à 1,200 fantassins ; il négociait pour détacher du parti des Azazga les villages qui ne

s'étaient pas encore ralliés au bach-agha et il en avait reçu des ouvertures de soumission ; les Azazga eux-mêmes avaient commencé des pourparlers dans le même sens.

Le capitaine Wolff avait reçu, le 12 avril, les 50,000 cartouches qu'il avait demandées et il n'attendait plus que le résultat des négociations entamées par Mohamed ou Kassi avec les Aït-bou-Hini et Akoura, pour renouveler l'attaque des Azazga, lorsque le Gouverneur général le fit encore appeler à Alger pour lui donner de nouvelles instructions.

A son retour à Mekla, il trouva la situation aussi bonne qu'on pouvait l'espérer, ainsi qu'il résulte du rapport ci-après :

« Mekla, le 30 avril 1854.

» Nos tribus sont à la veille de recueillir les fruits de
» leurs énergiques efforts. L'ordre est entièrement réta-
» bli chez les Beni-R'obri et les villages de l'Oued-el-
» Hammam. Les Akoura et les Aït-bou-Hini viennent
» définitivement de se rallier à leur tribu ; Si Mohamed
» est chez eux. Nos relations avec Bougie sont rétablies.
» Le bach-agha m'a présenté les djemaâs de Moknea et
» de Tifrit-Naït-ou-Malek qui s'engagent, sous leur pro-
» pre responsabilité, à rendre cette communication libre,
» non seulement pour les cavaliers, mais pour nos Spa-
» his. Elles ont attaché une grande importance à mon-
» trer qu'elles ne faisaient aucune distinction entre les
» personnes qui traversaient leur pays et qu'elles se
» chargeaient de protéger. Les quatre cavaliers qui
» avaient été placés à Ksar-Kebouch pour la correspon-
» dance, seront rétablis demain sur ce point.

» Les villages des Beni-Idjeur qui sont maîtres de la

» route du col d'Akfadou, ont également fait savoir qu'ils
» la rendaient à la circulation et qu'ils se portaient res-
» ponsables de ce qui pourrait arriver aux voyageurs
» isolés qui la fréquenteraient.

» Les Azazga ont chassé avant-hier Bou Bar'la de leurs
» villages et se sont mis en relations avec Bel Kassem;
» mais le changement survenu en notre faveur, dans
» cette tribu, a besoin encore de s'affermir. La force y
» est encore flottante entre ceux qui veulent rompre
» avec Bou Bar'la et ceux qui veulent continuer la résis-
» tance.

» Hier, sur la demande du nouveau parti qui s'est
» formé, le frère du bach-agha, Si Omar ou Hamitouch,
» est allé avec une centaine de cavaliers et 4 à 500 Kaby-
» les pour entrer dans le village; mais, en arrivant sur
» les lieux, il a remarqué, dit-il, que le parti qui l'avait
» appelé n'était pas assez fort pour lui permettre de s'y
» maintenir et il s'est retiré. Mais, dès que l'on a vu sa
» retraite, les Azazga ont ouvert le feu contre son monde
» et il s'en est suivi un engagement dans lequel nous
» n'avons eu, toutefois, ni tué ni blessé. A la suite de
» cet engagement, le parti qui s'était déclaré pour nous
» dans le village l'a quitté et s'est retiré chez ses voisins
» les Aït-bou-Hini.

» En sortant de chez les Azazga, Bou Bar'la a été em-
» mené dans les Beni-Djennad par un marabout, Si El-
» Arbi Cherif (1), qui l'a installé dans sa zaouïa à Tazrout.
» Mais son arrivée n'a fait qu'augmenter la division qui
» existait dans la tribu; ceux-là mêmes qui étaient les

(1) Si El-Arbi était mort et c'était Si Cherif ben El-Arbi, son fils, qui était chef de la zaouïa. Cette zaouïa avait été fondée par un marabout du village d'Iril-Ntazert, des Beni-Raten, qui avait commencé par y établir un azib pour ses bestiaux. Ce marabout, qui avait une grande réputation de sainteté, s'appelait Si Amar Cherif. A sa mort, les Beni-Djennad et les Beni-Raten s'étaient disputé son corps, et le miracle déjà fait en faveur de Si Mhamed ben Abd er Rahman bou Goberin, s'était renouvelé : Si Amar Cherif a deux tombeaux.

» plus chauds partisans de Bou Bar'la ont désapprouvé
» la conduite de Si El-Arbi Cherif, qui les compromettait
» beaucoup, en leur retirant les avantages qu'ils pou-
» vaient avoir en allant guerroyer sur le territoire de
» leurs voisins. Le parti de Bel Kassem s'en est accru
» beaucoup, aussi m'a-t-il demandé déjà ce matin quelle
» réponse il devait faire à son parti qui pense devenir
» assez fort, avant peu de jours, pour, avec son concours,
» rétablir la tranquillité dans le pays. J'ai répondu que
» j'en écrirais à M. le Gouverneur général.

» Si une colonne doit opérer, dans le courant de mai,
» chez les Beni-Djennad, je crois qu'il convient que nous
» nous abstenions, parce qu'elle pourra laisser dans le
» pays plus de gages de tranquillité pour l'avenir que
» nous ne saurions le faire.

» J'attendrai vos instructions avant de prendre aucune
» résolution.

» Il est probable qu'après-demain nous pourrons en-
» trer sans coup férir chez les Azazga.

» Le bach-agha Bel Kassem pense que, dès que des
» troupes seront échelonnées sur la route, elles inspire-
» ront assez de crainte aux Beni-Djennad pour les enga-
» ger à livrer Bou Bar'la, qui est décidément dans une
» piteuse position, au moral comme au physique. La
» blessure dont il souffre toujours beaucoup l'a entière-
» ment défiguré et lui rend la fuite réellement difficile.

» Signé : Wolff. »

Bou Bar'la n'avait pas précisément été chassé des Azazga ; il avait eu connaissance des efforts faits par les partisans de Bel Kassem ou Kassi pour grossir leur sof, il avait su que le chef du parti de la paix dans les Azazga, El-Hadj Arab Taguennount, avait eu nuitamment une entrevue avec Bel Kassem ou Kassi pour discuter les bases de la soumission ; il avait craint alors de devenir

un gage de pardon pour les Azazga et de nous être livré par eux et il avait cru prudent de quitter ce terrain dangereux. N'ayant pas osé traverser, pour regagner les Beni-Idjeur, le pays des Beni-R'obri occupé par les contingents de Mohamed ou Kassi, il avait accepté les offres du marabout de Tazrout, Si Cherif ben El-Arbi, et il avait été se réfugier à sa zaouïa, dans la nuit du 27 au 28 avril.

Il avait emmené avec lui douze cavaliers, parmi lesquels se trouvaient Si El-Arbi ou El-Hadi des Fenaïa, Arezkei ou bou Renan de Tamzalt, Si El-Bachir des Mechtras. Il avait aussi sa mulâtresse bien aimée, Halima bent Messaoud, qu'il avait prise au caïd Si Cherif ou Mezian et dont nous avons parlé au chapitre II; cette femme lui préparait sa nourriture et donnait des soins à sa blessure (1). Elle habitait avec lui et les Kabyles n'étaient pas peu scandalisés de l'intimité qui régnait entre le maître et la servante.

La situation du Cherif n'était pas des plus brillantes; les Beni-Djennad ne se piquaient pas d'amour-propre pour lui assurer une large hospitalité et il était obligé de faire des dettes pour vivre. Il était plutôt toléré que fêté par les Beni-Djennad.

Après le départ de Bou Bar'la des Azazga, il ne resta bientôt plus que peu à faire pour venir à bout de cette fraction. Nous donnons ci-dessous le rapport adressé par le capitaine Wolff au général Camou, commandant la division, sur l'enlèvement du 2e groupe de villages formé de Tir'ilt-Naït-Amar-ou-Zeggan et d'Ir'zer-Ikhelef.

---

(1) Si Cherif ou El-Arbi affirme que le Cherif, afin de pouvoir repousser par une fin de non-recevoir les avances des Kabyles qui lui proposaient de se mettre à leur tête pour marcher contre Bel Kassem, ravivait sa plaie au moyen du bou nafa *(thapsia garganiqua)*. Nous ne savons que penser de cette assertion.

« Alger, le 3 mai 1854.

» J'ose espérer que vous voudrez bien m'excuser si » je prends la liberté de vous informer directement du » succès définitif que nous venons d'obtenir. Aujour- » d'hui, le 2e village des Azazga a été enlevé sans coup » férir et brûlé. Ses défenseurs l'ont quitté au moment » où nous y entrions, pour aller prendre position sur » la rive droite de l'Oued-Tiachach (affluent de l'Oued- » ed-Dis), où ils avaient leur retraite plus assurée. Nous » les y avons suivis avec une partie des goums et des » contingents, que nous avons établis sur la rive gauche » en face d'eux. Dans cette partie de l'Oued-Tiachach, » les berges sont fort escarpées et ce n'est qu'après une » vive fusillade, qui a duré plus d'une heure, que nous » avons réussi à déloger l'ennemi et à passer sans dan- » ger la rivière.

» Mais à ce moment, nos goums, soutenus chacun » par ses propres fantassins, ont fait avec vigueur plu- » sieurs charges qui ont jeté l'ennemi dans l'Oued-ed- » Dis et qui ont laissé en notre pouvoir plus de 20 cada- » vres et un prisonnier. L'ennemi a eu en outre un grand » nombre de blessés dont je ne pourrai connaître appro- » ximativement le chiffre que dans quelques jours. Ce » succès ne nous a coûté que 11 blessés, un cheval tué » et un autre blessé. Mes Spahis se sont conduits com- » me des Chasseurs d'Afrique ; l'un d'eux a reçu une » forte blessure, mais les os n'ayant pas été attaqués et » la balle ayant été extraite, il se trouve hors de danger, » de sorte que nous n'avons pas à déplorer la perte d'un » seul homme.

» Après avoir refoulé l'ennemi dans l'Oued-ed-Dis, que » nous n'avons pas traversé à cause des difficultés du » terrain et pour ne pas nous éloigner de notre but en » nous rapprochant trop des villages des Beni-Djennad,

» nos goums et nos fantassins sont rentrés au pas, sans
» être en quoi que ce soit inquiétés. Un moment après
» nous avons vu le drapeau du marabout de Sidi-Man-
» çour, des Beni-Djennad porté, en signe de trève, par
» quelques fantassins qui revenaient chercher les tués,
» dont plusieurs ont eu la tête tranchée par nos cavaliers.
» Nous, nous sommes rentrés dans les Azazga pour
» prendre les dispositions nécessaires à l'occupation du
» village et à la protection du petit parti que nous y
» avons réinstallé. Les Azazga qui se sont battus contre
» nous jusqu'au dernier moment et qui sont en fuite
» chez les Beni-Djennad, ne rentreront dans leur village
» qu'aux conditions que vous jugerez convenable de
» leur imposer. Quelles qu'elles soient, nous serons en
» mesure de les leur faire remplir.

» J'ai laissé sur les lieux, avec 100 chevaux et 2,000 fan-
» tassins, Si Mohamed, qui a attaqué le village par le
» haut de la montagne, au moment où nous l'attaquions
» nous-mêmes par Tizi-Bouchen. Il s'occupera demain
» de détruire les maisons que nous n'avons pas brûlées
» parce qu'elles sont enchevêtrées avec celles du parti
» des Azazga qui s'est rangé de notre côté depuis deux
» jours et auquel nous avons promis de respecter ses
» propriétés. Je suis revenu ensuite avec le bach-agha
» et le restant de nos goums et de nos fantassins, à Mekla.

» Nous sommes complètement maîtres de la situation
» et nous pouvons suivre aujourd'hui telle ligne de
» conduite qu'il plaira à M. le Gouverneur général de
» nous tracer; mais je persiste à penser que, en vue de
» l'avenir, il serait très utile qu'une colonne pût se pré-
» senter chez les Beni-Djennad. Elle n'aurait pas pour
» plus de 15 jours d'opérations et elle donnerait au pays
» des années de tranquillité. Bel Kassem est convaincu
» que sa seule présence sur le Sebaou amènerait la sou-
» mission des Beni-Raten, dont les dispositions sont
» toujours excellentes et qui nous ont fourni aujourd'hui
» un contingent qui s'est bien battu.

» Les munitions et le chirurgien que M. le Gouverneur » général a bien voulu m'envoyer, m'ont rendu le plus » grand service. La poudre a donné beaucoup de con- » fiance à notre monde et les soins que M. le docteur » Bezins a donnés aux blessés, ont produit une excel- » lente impression.

» Notre bach-agha est toujours bien malade. Néan- » moins, malgré une dyssenterie très aiguë, non seule- » ment il a voulu monter à cheval, mais il a eu presque » toutes les fatigues et sans contredit tous les honneurs » de la journée.

» Signé : WOLFF. »

Le chef du bureau arabe d'Alger et le bach-agha du Sebaou avaient accompli, et même au delà, tout ce qu'il était permis d'espérer avec les moyens dont ils disposaient : ils avaient enrayé le mouvement insurrectionnel, réduit le Cherif à l'impuissance et amené la soumission de la plus grande partie des populations révoltées.

Sans l'excellente attitude des Beni-Raten (1) qui, dans cette circonstance, ont d'ailleurs agi en alliés de Bel Kassem ou Kassi et non en gens reconnaissant son autorité ; sans la prudence et l'énergie déployées dès le début contre les populations qui s'étaient déclarées pour Bou Bar'la, l'insurrection eût gagné rapidement par les Flissat-el-Behar et les Beni-Ouaguennoun, jusqu'aux portes de Dellys.

C'eût été compromettre les résultats obtenus que de vouloir faire attaquer, avec des contingents kabyles, une tribu belliqueuse comme les Beni-Djennad, comptant 15,000 âmes de population et soutenue en arrière par les Flissat-el-Behar et les Zerkhfaoua, qui en comptaient 10,000. Il était nécessaire de donner une sérieuse leçon

(1) L'attitude des Beni-Raten déterminait celle des Beni-Fraoucen, Beni-Khelili et Beni-bou-Chaïb.

à cette tribu remuante, qui mène à sa remorque une partie des tribus du littoral (1).

La tâche de nos troupes régulières allait maintenant commencer, et le Gouverneur général avait eu le temps de prendre ses mesures pour l'organisation des colonnes qui devaient opérer en Kabylie.

Le général Rivet, chef d'état-major général, avait été, dans le courant de mai, reconnaître le terrain aux environs de Mekla et, dès le 17 du même mois, on avait commencé à échelonner des troupes d'Alger à Tizi-Ouzou, pour la mise en état de la route. De même, dans la division de Constantine, on avait échelonné des troupes vers Ksar-Kebouch, point de concentration désigné.

Les contingents kabyles réunis à Mekla et qui étaient absents de chez eux depuis près de deux mois, furent licenciés le 18 mai, en les prévenant qu'ils seraient convoqués de nouveau dès que nos troupes seraient en mesure de commencer leurs opérations.

Disons maintenant quelques mots de ce qui s'était passé dans le commandement de Si El-Djoudi, depuis le moment où Bou Bar'la avait été se fixer aux Beni-Idjeur.

Ce chef indigène avait assisté aux courses d'Alger de 1853, avec une suite nombreuse et il avait été reçu avec honneur par le Gouverneur général.

---

(1) Dans tout le territoire de la rive droite du Sebaou, jusqu'aux Beni-Ouaguennoun, et du bassin de l'Oued-el-Hammam, il n'y a que deux tribus qui puissent attendre le choc de nos colonnes, ce sont : les Beni-Djennad d'un côté et les Beni-Idjeur de l'autre. En frappant ces deux tribus, on obtient, sans combat, la soumission de toutes les autres.

Dans la campagne de 1854, les Beni-Hassaïn, petite tribu ne comptant que 2,000 âmes de population, ont bien fait un semblant de résistance ; mais, depuis, elles n'ont plus été tentées de recommencer et elles ont suivi le sort des autres tribus de l'Oued-el-Hammam.

Dans le courant de novembre de la même année, les Beni-Mahmoud, voisins des Ouadia, qui avaient déjà cherché à se soumettre par l'intermédiaire de Bel Kassem ou Kassi, firent leur soumission entre les mains de Si El-Djoudi, qui envoya leurs cheikhs, au nombre de sept, à Alger, pour y recevoir l'investiture. Les Beni-Mahmoud furent placés dans le bach-aghalik du Djurdjura.

Le mois suivant, Si El-Djoudi conduisit à Alger les notables des Ouadia et des Beni-Sedka, pour faire donner à ces tribus une organisation définitive. Les nouveaux chefs furent investis dans le courant de janvier 1854.

Le fils aîné du bach-agha, Si El-Hadj Ahmed, jeune homme plus intelligent et plus maniable que son père et que le capitaine Beauprêtre employait le plus souvent qu'il pouvait pour le façonner à nos procédés administratifs, s'était fixé aux Ouadia, où il fit, plus tard, construire une maison de commandement auprès du marché du dimanche ; ce fut lui qui s'occupa dorénavant des affaires des Beni-Sedka. Une tranquillité parfaite régna pendant quelque temps dans cette confédération.

Il restait encore à vaincre la résistance de quelques fractions des Zouaoua : le village des Oulad-Ali-ou-Harzoun, dans les Beni-bou-Drar, celui de Tikichourt, dans les Beni-Ouassif, ceux des Aït-el-Arba et des Aït-el-Hassen, dans les Beni-Yenni. Si El-Djoudi s'était attaché avec opiniâtreté à l'idée de les réduire par la force, avec le secours des Beni-bou-Drar et des Beni-bou-Akkach.

Au mois de mars 1854, il bloqua étroitement le village de Tikichourt où dominait El-Haoussine Naït El-Hadj Arab, homme très intelligent, ayant à un degré remarquable le don de la parole et qui jouissait d'une grande influence dans tous les Zouaoua. Les gens du bach-agha avaient fabriqué, pour la circonstance, une machine de guerre qu'on employait quelquefois dans les luttes entre

tribus kabyles (1); c'était une sorte de blockhaus ambulant, fait au moyen de poutrelles et qu'on pouvait faire avancer vers l'ennemi en tirant à couvert. Il y eut de part et d'autre des tués et des blessés, mais aucun des partis ne put vaincre l'autre.

Fatigués enfin de cette guerre interminable, très préjudiciable à leurs intérêts, les dissidents, sauf ceux des Beni-Yenni, se décidèrent à se laisser conduire à Alger, espérant réussir à se soustraire à l'autorité du bach-agha en obtenant de relever directement de l'autorité française. Cette espérance fut trompée et ils durent se résigner à accepter la suprématie de Si El-Djoudi, après s'être reconciliés avec lui et avoir promis l'oubli de leurs anciens ressentiments.

Voici la lettre du Gouverneur général relative à la soumission des Zouaoua, ainsi que le tableau de l'organisation qui leur fut donnée.

« Alger, le 12 mai 1854.

» J'ai l'honneur de vous annoncer que les fractions
» dissidentes des Beni-bou-Akkach, Beni-Ouassif, Beni-
» Attaf, Beni-bou-Youcef sont venues à Alger faire leur
» soumission.

» Depuis deux ans environ, comme vous le savez, les
» Beni-bou-Drar, sous les ordres de Si El-Djoudi, ont
» cherché par la force les moyens d'amener ces tribus à
» composition. Fatiguées enfin d'une lutte ruineuse qui
» les obligeait à rester dans leur pays, sans pouvoir
» participer aux avantages du commerce extérieur, elles
» sont venues solliciter l'aman.

(1) Une machine de guerre de cette nature a été employée sans aucun succès par les Kabyles, en 1871, contre le bordj de Beni-Mançour.

» Ces fractions insoumises me demandaient la paix,
» mais en faisant leurs conditions ; ainsi, elles auraient
» désiré ne point être assujetties à prendre des permis
» de départ chez le bach-agha du Djurdjura, n'avoir
» aucun rapport de subordination à son égard et dépen-
» dre directement de Dra-el-Mizan. L'acceptation de
» semblables propositions aurait naturellement détruit
» l'influence de Si El-Djoudi dans la montagne, et n'au-
» rait pas manqué d'engager les autres tribus à recher-
» cher une position analogue. L'autorité des chefs qui
» commandent le pays avec zèle et fidélité, aurait donc
» été anéantie par nous-mêmes, en adoptant cette solu-
» tion peu convenable et d'une mauvaise politique.

» J'ai donc fait déclarer aux Beni-Ouassifs, etc..., que
» je les admettrais à soumission, mais seulement aux
» conditions imposées à toutes les autres tribus des
» Zouaoua. Si, d'ailleurs, ces conditions leur répu-
» gnaient, ils étaient libres de retourner chez eux se re-
» placer volontairement dans les chances de la guerre.

» Après de longs débats, les dissidents ont fini par
» consentir à mettre de côté l'amour-propre qui les te-
» nait éloignés de nous et de Si El-Djoudi. Ils se sont
» rendus à discrétion. J'ai cependant mitigé pour eux le
» prix auquel les passe-ports leur seront délivrés. Déjà
» quatre mois et demi de l'année sont écoulés et leurs
» permis n'étant valables que jusqu'au 31 décembre, ils
» les obtiendront pour la moitié seulement du prix de-
» mandé aux autres tribus.

» Un grand repas a réuni dans la cour du bureau arabe
» d'Alger les anciens fidèles qui avaient suivi Si El-Djoudi
» et les nouveaux soumis. La réconciliation s'est opérée
» entre eux et, hier, j'ai sanctionné la paix en donnant
» des burnous d'investiture aux uns et aux autres.

» J'espère que ce résultat sera durable ; d'une part si
» El-Djoudi, dans son intérêt et le nôtre, d'autre part
» M. le capitaine Beauprêtre, dont le zèle intelligent
» asseoit mieux chaque jour notre domination dans la

» montagne, veilleront au maintien de l'ordre et de la » paix.

» J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint la liste des » amins que j'ai investis et le nom des fractions ou vil- » lages auxquels ils appartiennent.

» Signé : RANDON. »

Liste des Chefs kabyles investis le 10 mai 1854

Tribus	Villages	Noms des Chefs
Beni-bou-Drar	Bou-Adenane	Mohamed Arab ou Chalal, Brahim ben Ahmed ;
	Tala-Ntazert	El-Haoussine ou Azzoug, El-Hadj Hammich ;
	Ir'il-Sedda	El-Hadj El-Haoussin ou Abd es Slam ;
	Oulad-Ali-ou-Harzoun	Mohamed ou Bel Kassem, El-Hadj Hammou ou Abd Allah.
Beni-bou-Akkach	Zaknoun	El-Hadj Ahmed Amzian, El-Hadj Mohamed ou Ramdan, Amara ou Hamadouch ;
	Tiroual	Saïd ou Salem, El-Hadj El-Mokhtar ;
	Tiguemounin	Ali ou Meddour, Amar ou El-Hadj ;
	Hadouda	Saïd ou Moussa.
Beni-Ouassif	Beni-Abbès	Mohamed ou Mesbah, El-Hadj Mohamed Bel Kassem ;
	Takichourt	Amar ou Si Bel Kassem, El-Haoussine Naït El-Hadj Arab ;
	Bou-Abd-er-Rahman	Ali ou Amara, Mohamed Amzian ;
	Tikidount	Youcef ou Hammou, Ahmed ou Ferhat.

Tribus	Villages	Noms des Chefs
Beni-Attaf.....	Aït-Daoud......	El-Arbi ou Dris, Hammouda ou Tahar ;
	Aït-Saada.....	Mohamed Saïd ou Amara, Saïd ou Ali Aoudia.
Beni-bou-Youcef..........	Taourirt.......	Ou Ramdam ou Bel Kassem, Boudjema ou Moussa.
Beni-Menguellat	Taskenfout.....	El-Amara Guedjaad,
	Azrou.........	Mohamed ben Bel Kassem ;
	Oulad-Sidi-Saïd-ou-Taleb.....	Si Saïd ou Taleb, El-Hadj Saïd ou Meddour.

Après la soumission des Zouaoua et bien que les tribus fussent encore livrées à peu près à elles-mêmes, le commandement de Si El-Djoudi jouit d'une tranquillité qui y était inconnue depuis bien longtemps ; nos mokhaznis allaient isolément dans les tribus et sur les marchés et un officier du bureau arabe de Dra-el-Mizan put traverser sans encombre le Djurdjura, en passant par les Beni-Irguen.

CHAPITRE VII

Le Gouverneur général marche contre les Beni-Djennad avec une colonne. — Fuite de Bou Bar'la. — Combat d'Ar'erib du 4 juin, soumission des Beni-Djennad. — Marche de la division de Mac-Mahon, combat des Beni-Hassaïn du 4 juin. — Jonction des deux colonnes et marche vers le Haut-Sebaou.

Le général Randon, gouverneur général, avait arrêté que les opérations en Kabylie seraient effectuées au moyen de deux divisions, dont il se réservait le commandement en chef; l'une de ces divisions, aux ordres du général Camou, et qui était formée de troupes prises dans les provinces d'Alger et d'Oran, avait son premier point de concentration à Tizi-Ouzou, d'où elle devait se porter à Chaoufa, à 10 kilomètres au delà de Mekla ; la deuxième, aux ordres du général de Mac-Mahon (1) et formée de troupes prises dans la province de Constantine, avait son lieu de concentration au bordj de Ksar-Kebouch, point culminant de la chaîne qui sépare la vallée de l'Oued-Sahel des petits bassins côtiers situés entre la montagne des Beni-R'obri et Bougie ; ce bordj, que nous n'avions pas cessé d'occuper depuis l'expédition du général Bosquet en 1852, devait être mis en complet état de défense et servir d'entrepôt pour les vivres et les munitions. La concentration devait être effectuée des deux côtés à la date du 1er juin 1854.

Voici comment le général Randon indiquait ses projets

(1) Le général de Mac-Mahon avait été nommé au commandement de la division de Constantine par décision du 27 mars 1852.

dans une lettre du 26 mai : « Mon intention est de frapper, » dès le début, sur la tribu des Beni-Djennad, qui a » prêté, dans cette dernière circonstance, aide et secours » au Cherif et qui a besoin d'être châtiée d'une manière » exemplaire. Mon action s'étendra ensuite aux autres » tribus de la rive droite du Sebaou, depuis les Beni-» Idjeur jusqu'aux Zerkhfaoua, sur le bord de la mer. » J'y emploierai 8 bataillons de la division d'Alger, que » je vais réunir à Mekla et 7 bataillons de la province de » Constantine, que je ferai déboucher par Ksar-Ke-» bouch. »

Occupons-nous d'abord des opérations de la division Camou (1).

Du 17 au 30 mai, 6 bataillons avaient été échelonnés aux travaux de route, depuis Azib-Zamoum jusqu'en avant de Tizi-Ouzou, savoir : 3 bataillons du 11e Léger d'Azib-Zamoum à Dra-ben-Khedda, 1 bataillon de Zouaves et 1 bataillon du 60e de Ligne entre ce point et Tizi-Ouzou et 1 bataillon du 25 Léger en avant de Tizi-Ouzou dans la direction de Mekla.

Le général Bosc, commandant la subdivision d'Aumale, était arrivé le 23 mai à Tizi-Ouzou pour prendre le commandement de toutes les troupes d'infanterie. Le sous-intendant militaire Lagé, établi à Tizi-Ouzou, veillait à la réunion sur ce point des denrées nécessaires à la colonne et préparait l'installation d'une ambulance qui devait servir comme halte d'évacuation, pour nos malades et nos blessés, entre le champ de bataille et les hôpitaux.

Dès le 30 mai, le général Bosc s'était porté, en avant de Mekla, sur le plateau de Chaoufa, avec le bataillon de Zouaves et le 1er bataillon du 60e de Ligne. Toutes les troupes devant former la colonne avaient achevé, le

(1) La plupart de nos renseignements ont été puisés dans le journal des marches et opérations de cette division.

même jour, leur concentration à Tizi-Ouzou et le général Camou, commandant la division, ainsi que le général Pâté, commandant la subdivision d'Alger, y étaient arrivés.

La journée du 31 mai fut donnée en repos aux troupes, dont quelques-unes venaient de garnisons lointaines et avaient marché par de fort mauvais temps.

Le 1er juin, le général Camou mit en marche les troupes réunies à Tizi-Ouzou, pour les porter à Chaoufa ; 900 mulets de réquisition furent employés, pendant les journées des 30 et 31 mai et du 1er juin, à transporter sur ce point les vivres nécessaires pour 15 jours. Un détachement de 119 hommes et 2 officiers avait été laissé à la garde du bordj de Tizi-Ouzou. 3,000 fantassins kabyles des Flissat-Oum-el-Lil, Maatka, Beni-Aïssi, Beni-Fraoucen, Beni-bou-Chaïb, Beni-Khelili, Ameraoua avaient été réunis à Chaoufa ; 300 cavaliers des Ameraoua, Isser, Krachna, Flissa et 50 de Dellys formaient le goum. Ces forces auxiliaires étaient sous les ordres du capitaine Wolff (1) qui avait avec lui le capitaine de Béthune, chef du bureau arabe de Dellys, et le capitaine Colonieu, du bureau arabe d'Alger. Toutes les troupes et tous les moyens d'action se trouvaient réunis à Chaoufa le 1er juin au soir.

Le Gouverneur général arriva le 2 juin, à 10 heures du matin, avec son état-major et l'état-major général ; il fut salué par une salve de 14 coups de canon et trouva la colonne sous les armes. Il passa rapidement devant les lignes et aussi devant les contingents kabyles et les goums qui, par leur maintien sévère et leur alignement

---

(1) Le capitaine Wolff avait été nommé aux fonctions de directeur divisionnaire des affaires arabes, par décision du 29 mai, en remplacement de M. Péchot, nommé chef de bataillon et qui avait rejoint son corps.

Le capitaine d'état-major de Béthune avait été nommé chef du bureau arabe de Dellys le 29 janvier 1854.

régulier, s'efforçaient d'imiter la tenue imposante de nos bataillons.

La colonne expéditionnaire se trouva, dès lors, constituée de la manière suivante :

	Officiers	Troupe
Le général Randon, gouverneur général, commandant en chef, avec son aide-de-camp le commandant Ribourt et son état-major	7	46
Le général de brigade Rivet, chef d'état-major général et son personnel	5	20
Le général de brigade de Chabaud-Latour, commandant du Génie	2	46
Le lieutenant-colonel d'état-major de Neveu (1), chef du bureau politique des affaires arabes et son personnel.	2	9
Le général de division Camou, commandant de la division	3	8
Le lieutenant-colonel Spitzer, chef d'état-major de la division	4	5
Le capitaine Wolff, directeur divisionnaire des affaires arabes	6	33
Le sous-intendant militaire Lagé, chef des services administratifs	1	6
Le médecin principal Bertherand, médecin en chef et l'ambulance	6	54
Le lieutenant de Gendarmerie Giraud, prévôt et ses gendarmes	1	20
A reporter	37	247

(1) Il avait été nommé chef du bureau politique par arrêté ministériel du 18 novembre 1853, en remplacement du lieutenant-colonel de Salignac-Fénélon, du 1er Chasseurs d'Afrique, rentré à son corps sur sa demande. Le colonel de Neveu était, au moment de sa nomination au bureau politique, directeur divisionnaire des affaires arabes à Constantine.

	Officiers	Troupe
Report......	37	247

Les troupes d'Infanterie étaient réparties en deux brigades comprenant chacune 4 bataillons.

	Officiers	Troupe
1re brigade. — Général PATÉ................	3	16
Trois bataillons du 11e Léger commandés par le colonel Hardy, le lieutenant-colonel Decaen et les chefs de bataillon Hemesvy d'Auribeau, Lebrun et Dujardin....	32	1.521
Le 3e bataillon du 1er de Zouaves commandé par le chef de bataillon Larrouy d'Orion.....................	20	904
2e brigade. — Général Bosc.................	3	18
Deux bataillons du 25e Léger commandés par le colonel Duprat de la Roquette, le lieutenant-colonel de Bonnet-Maurelhan de Polhès et les chefs de bataillon Paillot et Malbet..	36	1.341
Deux bataillons du 60e de Ligne commandés par le colonel Deligny et les chefs de bataillon Tartarin et Farine..	31	1.263

Il y avait encore comme réserve auprès du quartier-général :

	Officiers	Troupe
Deux compagnies de Tirailleurs commandés par le chef de bataillon Péchot......	7	199
Un détachement de canonniers à pied................	2	56
L'Artillerie comprenait 3 sections de montagne approvisionnées à 48 coups par pièce, une section affectée à chaque brigade d'Infanterie et la 3e formant réserve. L'Artillerie était commandée par le capitaine Danié....	4	139
Un détachement de Sapeurs du Génie sous les ordres du chef de bataillon Domergue (1)............	9	197
A reporter.....	184	5.901

(1) Le commandant Renoux arrivé le 5 juin à la colonne, prit le commandement des troupes du Génie.

	Officiers	Troupe
Report.....	184	5.901

La Cavalerie commandée par le lieutenant-colonel de Fénelon, comprenait :

Deux escadrons du 1er Chasseurs d'Afrique.........	10	195
Une division du 1er Spahis.........................	4	87
Un détachement du Train des Équipages sous le commandement du chef d'escadrons Cantiget............ ..	7	158
Le Service des Subsistances.................... ...	3	21
Totaux................. .	208	6.362

La colonne comptait 645 chevaux, 439 mulets et le convoi arabe comprenait 819 mulets.

Le 3 juin, dans l'après-midi, le général Rivet alla faire la reconnaissance du terrain que devait parcourir la colonne pour se porter à l'attaque des Beni-Djennad. Il ne présentait que des pentes facilement accessibles, un sol découvert, sans obstacle sérieux, coupé par quelques ruisseaux faciles à franchir ; la campagne était parsemée de prairies et de champs de céréales.

Le plateau d'Ar'erib, où se tient le marché du lundi des Beni-Djennad, paraissait fortement occupé par les Kabyles ; tous les villages à proximité de la plaine, Tala-Ntegana, Taguercift, Ikherban avaient été abandonnés ; les habitants avaient emmené leurs femmes, leurs enfants, leurs troupeaux et tout ce qu'ils avaient pu emporter.

D'après les renseignements recueillis, c'était à Ar'erib que les Beni-Djennad avaient concentré tous leurs moyens de résistance ; c'était là qu'il fallait aller les chercher. L'attaque fut résolue pour le lendemain.

Disons quelques mots des préparatifs de défense des Kabyles et des difficultés auxquelles nous allions nous heurter.

Le village d'Ar'erib, formé de trois groupes de maisons entourant un petit plateau où se tient le marché du lundi des Beni-Djennad, est bâti sur un éperon d'un contrefort rocheux qui se détache du Takarbouzt. Ce contrefort présente plusieurs ressauts successifs appuyés sur des escarpements presque inaccessibles; les arètes montrent des murailles de rochers nus et ce n'est partout qu'un entassement de pierres et de quartiers de roc, au milieu desquels poussent d'épaisses broussailles et même des arbres de haute futaie, qui sont des chênes verts; d'énormes blocs dominent de distance en distance ce cahos. Tout cela forme un fouillis inextricable où les gens du pays seuls peuvent trouver leur chemin. Autour des villages, les propriétés sont entourées de murailles en pierres sèches, qui en rendent les abords encore plus difficiles.

L'ensemble de ces positions offrait aux Beni-Djennad des fortifications naturelles qu'ils avaient rendues encore plus inabordables par des retranchements en pierres sèches, reliant leurs défenses sur toute l'étendue de la montagne. — En supposant le village enlevé, ils avaient encore des lignes échelonnées de retraite où ils pouvaient nous disputer le terrain pied à pied.

Cette position si formidable avait cependant un point faible, surtout avec des défenseurs kabyles; elle pouvait être facilement tournée à gauche par le col d'Agueni-Cheurgui, qui conduit aux villages des Beni-Djennad-el-Bhar.

Tous les villages des Beni-Djennad avaient envoyé leurs guerriers à Ar'erib; les Zerkhfaoua, les Beni-Flik et le sof des Azazga non encore soumis, avaient fourni aussi leurs contingents. Celui que les Beni-Djennad avaient désigné comme chef, pour diriger la défense, était le nommé Amar Naït Amar Iboudaïfen d'Elma bou Amen; ses principaux lieutenants, c'est-à-dire ceux qui avaient amené les plus gros contingents et dont les avis étaient acceptés sans discussion, étaient Mohamed ou Chala de

Taguercift et Si Mohamed Saïd ben El-Hachemi. C'étaient ces trois hommes qui avaient dirigé les préparatifs de défense, en indiquant les retranchements à élever et les points qui devaient être occupés par chaque contingent.

Le soir, des feux furent allumés sur les crêtes pour appeler les retardataires et comme on était dans le mois du ramadan, une partie de la nuit se passa à festoyer et à s'exciter à la guerre sainte.

Que devenait Bou Bar'la pendant que les Beni-Djennad se préparaient à affronter l'orage qu'il avait amassé sur leurs têtes? Il avait d'abord dit à ceux-ci qu'il était guéri de sa blessure et qu'il voulait se mettre à leur tête, pour exterminer la colonne qu'on apercevait dans la plaine, ou mourir avec eux; puis il s'était décidé à suivre le conseil qu'on lui donnait de fuir. Il savait d'ailleurs que le bach-agha Bel Kassem ou Kassi avait fait offrir, par un homme de Mekla, appelé Amar ou Abbou, une somme considérable à Si Cherif ben El-Arbi s'il voulait lui livrer son hôte. Si Cherif avait refusé de vendre son anaïa à aucun prix; mais ce qu'il avait refusé, un autre pouvait bien l'accepter, et le plus sage était de ne pas exposer les Beni-Djennad à la tentation, en s'éloignant au plus vite.

Après la soumission des Beni-R'obri, que la présence de la colonne à Chaoufa avait encore affermie, la fuite vers les Beni-Idjeur était devenue difficile et périlleuse; il fallait pourtant la tenter. Le Cherif partit dans la nuit du 2 au 3 juin, sans bagages, accompagné de deux seulement de ses cavaliers et de six individus des Beni-Djennad servant de guides. Il avait dû se séparer de sa mulâtresse Halima bent Messaoud, qu'il n'avait pas osé exposer aux dangers qu'il allait courir et il l'avait laissée à la garde de Si Cherif ou El-Arbi, ainsi que tout ce qu'il possédait, mulets, tentes, tapis, armes, etc. Les cavaliers qu'il n'emmenait pas restèrent avec les défenseurs d'Ar'erib.

Bou Bar'la traversa les Beni-R'obri en s'entourant des

plus grandes précautions afin de ne pas tomber dans une embuscade, si sa fuite était éventée ; il fut assez heureux pour arriver sain et sauf aux Beni-Idjeur.

Le 4 juin, à 5 heures du matin, la colonne expéditionnaire se mettait en marche pour aller à l'attaque des Beni-Djennad. Le goum et les contingents s'avançaient en tête, suivis de l'avant-garde composée de 4 compagnies d'Infanterie, des Canonniers à pied et d'un détachement du Génie ; venaient ensuite les troupes de la 1re brigade, l'ambulance, le convoi arabe et tous les impedimenta ; la 2e brigade formait l'arrière-garde et elle avait placé, sur chaque flanc du convoi, pour le couvrir, un bataillon formé par section à grandes distances.

A 7 heures 1/2, l'arrière-garde ayant achevé de franchir le Sebaou, opération qui avait été fort longue pour les bagages et les équipages et qui avait fait interrompre la marche, la colonne continua à cheminer sans incident. Lorsqu'après avoir traversé, sans difficulté, l'Irzer-bou-Deles (en arabe Oued-ed-Dis), elle commença à gravir les pentes qui mènent à Ar'erib, les goums et les contingents eurent l'ordre de dégager la tète de colonne en appuyant vers la gauche.

L'avant-garde déboucha vers 9 heures 1/2 sur un plateau en avant des positions occupées par l'ennemi, au milieu d'un terrain coupé de ravins, de murs de clôture et couvert de plantations d'oliviers et de figuiers. Trois colonnes d'attaque furent alors formées de la manière suivante :

A gauche, une colonne chargée d'opérer un mouvement tournant par le col d'Agueni-Chergui et composée des contingents kabyles, des goums, de toute la cavalerie régulière, d'un bataillon du 60e (ce bataillon faisant partie de la 2e brigade, marchait sur le flanc du convoi et était arrivé sur le plateau au moment où les dispositions d'attaque étaient prises), de 50 Canonniers à pied et d'un détachement du Génie. Cette colonne, qui était

aux ordres du général Rivet, ayant un grand arc de cercle à décrire, s'ébranla la première ; mais elle eut l'ordre de ne s'engager que lorsqu'elle entendrait le signal de deux coups de canon.

La 2e colonne d'attaque placée en face du village d'Ar'erib, comprenait le bataillon de Zouaves (moins une section commandée par le lieutenant de Romieux qu'on avait jointe aux tirailleurs) et un bataillon du 11e Léger.

La 3e colonne, placée à droite du village se composait de deux compagnies de Tirailleurs, ayant avec elles une section de Zouaves et de deux bataillons du 11e Léger.

Toutes ces troupes appartenaient à la brigade du général Pâté.

Un bataillon du 25e Léger, qui avait flanqué le convoi et qui était arrivé avant qu'on ne lançât les colonnes d'attaque, fut établi en arrière d'elles pour former une réserve.

Pendant qu'on prenait ces dispositions, les Beni-Djennad multipliaient leurs feux sur les troupes qui débouchaient sur le plateau. Deux pièces de montagne furent placées en avant des Tirailleurs et lancèrent quelques obus qui ralentirent l'ardeur des Kabyles.

Quand tout fut bien arrêté et que le mouvement tournant de la colonne de gauche, conduit par le général Rivet, fut bien dessiné, le Gouverneur général donna l'ordre de commencer l'attaque.

Après avoir fait aux troupes la défense de tirer avant d'être arrivées sur les crêtes, leur avoir fait déposer les sacs à terre et mettre la baïonnette au bout du fusil, le général Camou fit avancer les têtes de colonnes d'assaut jusqu'à 200 mètres des positions de l'ennemi, en profitant des plis du terrain pour les tenir à couvert autant que possible ; puis il les lança en avant au pas de charge, à son commandement. Le signal convenu, de deux coups de canon annonça ce mouvement à la colonne tournante.

L'élan de nos soldats fut admirable. Ils se précipitent au pas de course sur les retranchements ennemis sans se laisser arrêter par la fusillade des Kabyles qui, les ayant attendus à 20 pas, les accueillent par un feu nourri et meurtrier ; ils escaladent tous les obstacles et en peu d'instants, ils restent maîtres de la position. Ils poursuivent alors les fuyards, la baïonnette dans les reins, dans un terrain qui était, comme nous le savons, hérissé de difficultés.

Les Kabyles, effrayés de voir Ar'erib enlevé aussi facilement, perdent tout à fait la tête lorsqu'ils se voient tournés par Agueni-Chergui et menacés sur leur ligne de retraite ; ils se jettent alors en désordre dans la direction du Tamgout, non sans faire face, de temps en temps, à nos soldats qui les poursuivent.

Cette position d'Ar'erib, qui avait paru si redoutable, était donc tombée au premier élan de nos colonnes d'attaque.

Notre cavalerie et nos goums, après avoir décrit un circuit d'une lieue, avaient pu aborder la montagne par un plateau d'un accès assez facile ; ils trouvent un grand nombre de fuyards cherchant à gagner les bois et les ravins, ils les chargent, les sabrent et les rejettent dans la montagne où ils sont traqués par nos contingents kabyles.

Le mouvement agressif avait commencé à 10 heures, et, à midi, toutes les troupes étaient au bivouac, sur le plateau de Souk-el-Tnin, d'où étaient parties les colonnes d'attaque. Nos auxiliaires indigènes avaient été camper au village de Tala-Ntegana.

Les villages d'Ar'erib, Taguercif, Ikherban, Tazrout avaient été incendiés par nos troupes ; ceux de Tala-Ntegana, Azrou-Mesguen et Adrar-Naït-Kodea, avaient été livrés aux flammes par nos contingents et nos goums.

Nous avons eu dans ce combat un caporal du 11e Léger tué, 2 officiers et 30 soldats blessés dont 2 sont morts

des suites de leurs blessures, et 3 chevaux blessés. Le goum avait eu, de son côté, 3 hommes blessés.

L'ennemi avait subi des pertes assez considérables ; poussé vivement la baïonnette dans les reins, il n'avait pas eu le temps d'emporter tous ses morts et il avait abandonné sur le terrain une cinquantaine de cadavres ; il avait eu aussi de nombreux blessés. Amar Naït Amar Iboudaïfen et Si Mohamed Saïd ben El-Hachemi, que nous avons vus organiser la défense d'Ar'erib, étaient parmi les morts.

Le Gouverneur général ayant appris que les Beni-Djennad s'étaient retirés en partie, avec leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux, dans le village d'Ir'il-Iaggachen, situé sur le versant de la montagne qui regarde la mer, fit prendre les armes, à deux heures, à 4 bataillons, sans sacs, de la 2e brigrade, auxquels se joignirent 1 section d'Artillerie, 2 pelotons de Chasseurs d'Afrique, 1 de Spahis, 15 mulets de cacolet, un détachement du Génie et 4 mulets d'outils, afin d'aller les traquer pour les amener plus promptement à se soumettre. Cette colonne, conduite, par le général Camou, ayant sous ses ordres le général Bosc et le général Rivet, prit la route du col d'Agueni-Cheurgui ; les goums furent lancés sur la gauche pour fouiller les ravins et éclairer la marche.

Après une ascension d'une demi-heure par un chemin facile, on arriva sur la crête, à l'origine d'un ravin profond qui se dirige vers la mer et forme l'Ir'zer-Ikherfèche. Deux bataillons gagnèrent la crête du contrefort qui limite à l'Ouest le bassin de cette rivière et dont le point culminant est occupé par la djama de Taourirt-Yahia, pendant que le reste de la colonne suivait, à mi-côte, le chemin conduisant au village d'Ir'il-Iaggachen. Ces deux troupes marchaient à hauteur l'une de l'autre. Celle de gauche alla prendre position sur les crêtes dominant le village, lequel était bâti sur un éperon faisant saillie sur le ravin, pendant que celle de droite y pénétrait.

Les Beni-Djennad, qui avaient aperçu notre mouvement, avaient eu le temps de s'enfuir avec leurs femmes, leurs enfants et tout ce qu'ils avaient pu emporter; quelques-uns avaient gagné les escarpements rocheux, bordant la rive droite du ravin; des coups de fusils furent échangés avec les fuyards dont deux furent tués. Le village d'Ir'il-Iaggachen fut pris sans difficultés, les maisons furent incendiées, les jardins détruits, et, aussitôt après, les troupes reprirent la route du bivouac pour prendre un repos qu'elles avaient bien mérité; elles y arrivèrent vers 6 heures du soir.

Les villages occupés offraient en abondance de l'eau et du bois et les champs de céréales fournirent à la nourriture des chevaux et des mulets, pendant tout le temps que la colonne resta à Ar'erib.

Dans cette journée, on avait consommé 23 obus, 3,666 balles oblongues et 7,173 balles sphériques.

Le 5 juin, à 8 heures du matin, 6 bataillons commandés de manière à laisser un demi-bataillon sur chaque face du camp, prennent les armes pour aller procéder à la destruction des villages des Beni-Djennad; à ces troupes d'Infanterie se joignent : la portion de la Cavalerie qui n'a pas marché la veille dans l'après-midi, 2 sections d'Artillerie, le détachement d'Artilleurs à pied, 100 hommes du Génie avec 4 mulets d'outils, les deux compagnies de Tirailleurs, une partie de l'ambulance avec 20 mulets de cacolets, le goum et les contingents kabyles.

Le Gouverneur général et tous les généraux marchent avec la colonne; le lieutenant-colonel Polhès, du 25e Léger, est chargé du commandement des troupes laissées au camp.

La colonne suit la même direction que la veille, prend la même crête sur le versant nord de la montagne et arrive au point culminant où se trouve le village de Bou-Bekeur. A moitié chemin du contrefort, avant d'arriver à ce village, le général Pâté avait été dirigé sur la droite, avec le 11e Léger, pour se porter sur le village de Tibou-

diouïn, situé au delà du village d'Ir'il-Iaggachen, incendié la veille, sur un rameau montagneux descendant vers l'Ir'zer-Ikherfech.

Les contingents kabyles et le goum descendent à gauche pour fouiller et incendier les groupes d'habitations qui forment le village de Taboudoucht. Le général Bosc, avec 3 bataillons, continue à suivre l'arête principale avec ordre de s'arrêter à une demi-lieue en avant de Bou-Bekeur, où a pris position le Gouverneur général avec le restant des troupes, et de lancer de forts détachements à droite et à gauche, pour faire le plus de dommage possible aux Beni-Djennad, en détruisant les habitations, les jardins et les moissons.

Les villages que le général Bosc avait à sa portée étaient ceux de Nador et des Aït-Houbelli. L'œuvre de destruction s'opéra ainsi simultanément dans 6 villages, que nous avons trouvés entièrement abandonnés.

L'opération tirait à peine à sa fin lorsqu'un brouillard épais, s'élevant de la mer, vint envelopper les troupes de toutes parts ; une pluie forte et un vent violent hâtèrent le moment de la retraite qui commença vers 2 heures et se fit en bon ordre. Toutes les troupes étaient rentrées au bivouac à 5 heures 1/2 ; elles avaient ramené de leur sortie quelques bœufs et chèvres, des poules, des fruits, trouvés dans les maisons ou dans la broussaille, ce qui, en améliorant l'ordinaire des soldats, jeta la gaîté et l'animation dans le camp.

Dans la soirée, vers 10 heures, le khalifa du bach-agha, Hammou ben Hammou, était devant sa tente, au camp de Tala-Ntegana, lorsqu'un indigène, qu'on ne put reconnaître, lui envoya un coup de fusil en pleine poitrine et disparut dans un escarpement très profond du ravin situé tout à côté du camp, et où il échappa à toutes les recherches. Le docteur Bezins fut envoyé pour donner des soins au blessé, mais les secours de l'art étaient inutiles, le khalifa avait eu le poumon divisé de part en

part. On voulut transporter le blessé aux Ameraoua, mais il expira pendant le trajet. L'enquête à laquelle on procéda ne put faire découvrir l'auteur du crime ni faire savoir s'il était le résultat d'une vengeance personnelle ou l'œuvre d'un fanatique (1). Quoi qu'il en soit, à la suite de cet événement, le licenciement des contingents kabyles fut décidé et il eut lieu le lendemain. Le goum fut seul conservé et on rapprocha son campement de celui de la colonne, en le faisant placer de l'autre côté du ravin de Tala-Ntegana.

La colonne expéditionnaire de Constantine, dont nous nous occuperons plus tard, avait commencé ses opérations en même temps que celle d'Alger et elle devait faire sa jonction avec cette dernière, en traversant le territoire des Zerkhfaoua. Le Gouverneur général voulant se rendre compte des difficultés qu'elle aurait à surmon-

---

(1) Les indigènes du pays croient que ce sont les Oulad-ou-Kassi qui ont fait commettre cet assassinat ; ils disent que le bach-agha, épuisé par la maladie, ne pouvait plus montrer la même activité qu'autrefois et que le général Randon, dans le but de ne pas le fatiguer, s'adressait volontiers, pour les renseignements dont il avait besoin, au khalifa Hammou ben Hammou dont l'intelligence et l'entrain lui plaisaient ; cela aurait causé de l'ombrage aux Oulad-ou-Kassi, qui auraient craint d'être supplantés. Les Kabyles indiquent comme l'auteur du crime un bandit des Maatka, nommé Amar Akli, qui était dans les contingents à pied et ils disent que c'est Si Amar ou Hamitouch, le cousin du bach-agha, qui avait eu antérieurement des démêlés avec le khalifa, qui aurait fait commettre le crime.

Cette accusation portée contre les Oulad-ou Kassi ne repose sur aucune espèce de preuve et nous ne l'avons rapportée que parce qu'elle est très accréditée dans le pays. Hammou ben Hammou était un homme énergique, un excellent soldat, mais il avait de mauvais instincts et était très redouté des indigènes à cause de ses procédés violents ; c'était un véritable sanglier par sa rudesse et sa brutalité. Il avait pu très bien se créer, par sa manière d'agir, des inimitiés personnelles assez grandes pour armer le bras d'un assassin.

Le fils d'Hammou ben Hammou, appelé El-Arbi, fut nommé khalifa en son remplacement, à la date du 7 juin.

ter, ordonna d'opérer une reconnaissance de ce côté, dans la journée du 6 juin. Elle fut effectuée par le général Pâté, accompagné du Chef d'état-major général, avec 3 bataillons sans sacs, un peloton de Cavalerie et un détachement du Génie. Parti à midi, le général Pâté se dirigea vers le Tamgout, à travers un terrain pierreux, très accidenté, pendant 6 kilomètres à partir du col du Khemis des Beni-Djennad. A l'Oued-Tir'era, au pied du Tamgout, la colonne fit une halte sous un bouquet de grands chênes-zènes et le général Rivet, escorté d'un peloton de Spahis et de deux compagnies d'Infanterie, continua à s'avancer vers Azeffoun, sur un terrain pierreux mais moins difficile que celui déjà parcouru, et il s'arrêta à 1 kilomètre 1/2 du village, sur un sommet d'où on découvrait bien tout le pays. Il aperçut le camp du général de Mac-Mahon dans les Beni-Hossaïn, à une quinzaine de kilomètres de distance, à vol d'oiseau.

A 4 heures, le général Rivet revint sur ses pas, rejoignit le général Pâté et les troupes furent ramenées au camp où elles arrivèrent à 7 heures 1/2.

En même temps que la reconnaissance avait quitté le camp, le colonel Duprat de la Roquette avait été envoyé, avec un bataillon du 25e Léger, un détachement du Génie et quelques mulets d'outils, pour procéder à la destruction du village de Tazrout, qui avait donné asile à Bou Bar'la. Ce village avait été abandonné le jour de l'attaque et Si Cherif ou El-Arbi avait transporté dans les Flissat-el-Bhar tout ce qu'il possédait et ce que le Cherif lui avait laissé en dépôt, y compris la mulâtresse Halima.

Le colonel Duprat de la Roquette arriva après environ une heure de marche, en face du village de Tazrout, qui se composait de deux groupes d'habitations, adossées à la montagne. Le groupe le plus rapproché contenait 6 à 7 maisons ; le deuxième, séparé du premier par un ravin et distant de 500 mètres, comprenait les bâtiments de la zaouïa et la djama. Les maisons furent fouillées et détruites de fond en comble, le tombeau de Si Amar

Cherif, qui était dans celle de Si Cherif, n'échappa pas à la destruction. A quatre heures, l'opération était terminée, et à cinq heures le détachement du colonel Duprat de la Roquette rentrait au camp.

Des pourparlers de soumission avaient été engagés dans la journée du 5 juin, et, dans la journée du 6, les Beni-Djennad, les Zerkhfaoua et les Flissat-el-Bhar, vinrent se mettre à la discrétion du Gouverneur général. L'aman leur fut accordé, et des ordres furent donnés pour arrêter la dévastation des villages. Le Gouverneur général imposa aux tribus des contributions de guerre s'élevant à 50 francs par fusil, et il fit livrer à la colonne tous les chevaux des Beni-Djennad, au nombre de 55 ; on continua à faire le vert pour les chevaux et mulets, dans les récoltes, afin de peser sur le pays et de hâter la rentrée de la contribution de guerre.

Belkassem ou Kassi amena lui-même Si Cherif ou El-Arbi au Gouverneur général en intercédant pour obtenir son pardon. — « C'est le père de ce marabout, dit le bach-agha, qui m'a déterminé à me soumettre à la France, et, s'il a refusé de livrer le Cherif, c'est que son honneur y était engagé et qu'il ne pouvait trahir l'homme à qui il avait donné l'hospitalité » — Le général Randon lui fit grâce, mais il exigea que Si Cherif ou El-Arbi livrât tout ce que Bou Bar'la avait laissé en dépôt chez lui. La mulâtresse Halima fut amenée au bout de quelques jours chez Belkassem ou Kassi et, environ un mois plus tard, Si Cherif remit encore deux mulets et une tente ; il garda pour lui le reste des bagages, sans doute pour se couvrir de ce que Bou Bar'la lui devait.

Dès le lendemain de leur soumission, les Beni-Djennad arrivèrent en grand nombre au camp pour y apporter toutes sortes de denrées ; deux marchés s'établirent au-dessous d'Ar'erib, et les bouchers de la colonne purent facilement y achever leur approvisionnement pour toute la durée de la campagne ; les Kabyles y amenaient leur bétail pour réaliser leur quote-part de la contribution de guerre.

Occupons-nous maintenant de la colonne commandée par le général de Mac-Mahon. Cette colonne, partie de Sétif le 29 mai, avait trouvé l'Oued-Sahel inguéable et elle avait été obligée d'aller franchir cette rivière à la traille de Bougie ; elle avait alors pris la route de Taourirt-Guiril, ouverte en 1852, et elle était arrivée à Ksar-Kebouch le 1er juin. Voici quelle était sa composition :

Le général de division de Mac-Mahon, commandant la division ;
Le lieutenant-colonel d'État-Major Lebrun, chef d'état-major ;
Le sous-intendant militaire Blaisot, chargé des services administratifs ;
Le lieutenant-colonel Canu, directeur d'Artillerie, commandant de l'Artillerie ;
Le capitaine d'état-major du Génie Hamel, commandant le Génie.

1re brigade d'Infanterie. — Général MAISSIAT :

7e bataillon de Chasseurs à pied, commandant de Bellefonds ;
16e Léger (trois bataillons), colonel Boudville (1).

2e brigade d'Infanterie. — Colonel PIAT, du 71e de Ligne :

71e de Ligne (un bataillon), colonel Piat ;
3e Zouaves (un bataillon, le 3e), lieutenant-colonel Paër ; commandant Saint-André ;
3e bataillon de Tirailleurs, commandant Jollivet.

Cavalerie. — Le chef d'escadrons BUREAU, du 3e Chasseurs d'Afrique :

Une division du 3e Chasseurs d'Afrique ;
Une division du 3e Spahis.

La colonne comprenait, en outre, deux sections d'Artillerie, approvisionnées à 48 coups, une compagnie de sapeurs du Génie, un escadron de Canonniers à pied, une ambulance complète et un détachement du Train.

---

(1) Remplacé le 3 juin par le colonel Picard.

Les effectifs au 1er juin étaient les suivants :

	Officiers	Hommes	Chevaux	Mulets
État-Major	20	»	50	6
7e bataillon de Chasseurs à pied	19	497	4	10
Les trois bataillons du 16e Léger	37	1.847	14	21
Un bataillon du 71e de Ligne	21	514	9	9
3e bataillon du 3e de Zouaves	18	830	7	9
3e bataillon de Tirailleurs indigènes	17	650	7	8
Une division du 3e Chasseurs d'Afrique	6	103	109	2
Une division du 3e Spahis	3	70	76	3
Artillerie	10	243	28	96
Génie	5	127	9	32
3e escadron du Train des équipages	7	282	50	260
Ambulance	6	20	»	»
Ouvriers d'Administration	2	23	2	»
Totaux	171	5.206	365	456

Le général de Mac-Mahon avait pensé qu'il aurait à attaquer tout d'abord les Beni-Idjeur, qui se trouvaient à sa portée et il avait pris ses dispositions en conséquence. Le 3 juin il s'était mis en marche sur Tifrit-Naït-ou-Malek et quelques coups de fusil avaient déjà été échangés avec les éclaireurs ennemis, lorsqu'il reçut une dépêche du général Randon, datée du 2 juin, 8 heures du soir, qui lui enjoignait de se porter sur les Beni-Hassaïn ; il fit faire immédiatement tête de colonne à droite et alla camper à Ir'il-el-Korn.

Le lendemain 4, il se mit en marche pour le marché du Had des Ir'il-Nzekri, où il avait convoqué tous les chefs indigènes de la région ; la colonne arriva sur ce point à 9 heures du matin, n'ayant traversé qu'un pays soumis. Les chefs et notables des Beni-Hassaïn, Azouza, Tigrin et Beni-Ksila, n'avaient pas répondu à la convocation du général de Mac-Mahon et les contingents de ces tribus étaient venus occuper les hauteurs qui séparent les Ir'il-Nzekri des Beni-Hassaïn, pour nous

disputer le passage. Ces hauteurs, qui formaient un demi-cercle autour du camp, sont très escarpées, couvertes de rochers, de chênes-lièges et d'épaisses broussailles, les pentes sont déchirées par des ravins profonds difficiles à franchir. Un seul chemin accessible aux mulets kabyles, traverse ces hauteurs, c'est celui du col de Sidi-Aïssa qui conduit au principal groupe de villages des Beni-Hassaïn.

Les Kabyles, prévenus depuis plusieurs jours de l'arrivée de la colonne, avaient encore augmenté les difficultés naturelles du pays en établissant, sur tous les contreforts de la chaîne principale, plusieurs lignes de retranchements en terre et en pierre, disposées avec une véritable intelligence de la guerre, de manière à croiser leurs feux sur les colonnes d'attaque ; ils avaient eu soin de couper le chemin dont nous avons parlé, au moyen de fossés et d'abatis d'arbres. Pendant que le camp s'installait, on les voyait distinctement travailler encore à leurs retranchements, dont quelques-uns avaient 50 mètres de long sur 1 mètre de hauteur ; ils étaient environ 1,000 à 1,200.

Le général de Mac-Mahon envoya un cavalier indigène en parlementaire aux insurgés, pour les engager à renoncer à une résistance inutile ; ce parlementaire fut reçu à coups de fusil, avec des injures et des clameurs belliqueuses ; dès lors, il n'y avait plus qu'à se préparer à l'attaque.

Après qu'il eût donné aux troupes le temps de s'installer et de prendre leur repas, le général de Mac-Mahon fit prendre les armes, sans sacs, en laissant une garde suffisante au camp, puis il ordonna les dispositions d'attaque ; il était midi et demi. Le chemin du col de Sidi-Aïssa fut indiqué comme direction à suivre par le centre de la ligne de bataille. La brigade du général Maissiat fut déployée à droite du chemin, dans l'ordre suivant : les trois bataillons du 16e Léger, commandés par le commandant Oudinot et à l'extrême droite le 7e bataillon

de Chasseurs à pied. La brigade du colonel Piat fut formée à gauche du chemin : d'abord le bataillon du 3e de Zouaves, sous les ordres du colonel Paër, plus loin, le bataillon du 71e de Ligne, commandé par le chef de bataillon Roques et, enfin, à l'extrême gauche, le bataillon de Tirailleurs du commandant Jollivet.

L'Artillerie, sous les ordres du colonel Canu, divisée en deux sections, se porta jusqu'à la ligne formée par les tirailleurs déployés devant chaque bataillon, et s'établit sur deux points d'où on pouvait prendre d'écharpe les retranchements les plus importants. L'Artillerie était soutenue par les canonniers à pied et 25 hommes du Génie munis de leurs outils.

Les Kabyles avaient immédiatement ouvert le feu sur nos tirailleurs, qui avaient reçu l'ordre de ne pas riposter ; voyant, quelques minutes après, que les bataillons d'attaque s'arrètaient, comme on le leur avait prescrit, pour attendre le signal de l'assaut, ils se mirent à pousser des cris de joie, se persuadant que nous n'osions pas affronter leurs retranchements et qu'ils n'auraient bientôt plus qu'à nous poursuivre ; mais ils furent bientôt détrompés. L'Artillerie ouvrit son feu et, aussitôt, les deux bataillons des ailes s'élancèrent en avant, afin de tourner les positions ; quand ils eurent gagné deux ou trois cents pas, la charge battit sur toute la ligne et tous les bataillons se jetèrent à l'attaque avec un entrain remarquable, chacun d'eux voulant arriver le premier aux crêtes supérieures. Tous les retranchements furent promptement enlevés, les Kabyles furent refoulés sur l'autre versant de la montagne et nos troupes les y poursuivirent, en se portant sur les villages qu'elles apercevaient devant elles. Les bataillons du centre, c'est-à-dire le 3e bataillon du 16e Léger et les Zouaves, se précipitèrent sur les villages d'Aguemoun, d'Elma-Ntegoumma, d'Agueni-Aïssa, d'Ir'il-Mekhelef, qu'ils livrèrent aux flammes ; le général Maissiat, avec le 7e Chasseurs à pied et deux bataillons du 16e Léger, alla brûler

Tizer'ouïn, Taharik-bou-Amara ; à gauche, les Tirailleurs se jetèrent également sur le gros village de Tala-Malla.

Plusieurs groupes de Kabyles furent snrpris entre toutes ces colonnes, on en tua un bon nombre et on fit dix prisonniers.

Le goum, commandé par le commandant Labrousse, chef du bureau arabe de Sétif, et par le capitaine Lenoble, chef du bureau arabe de Bougie, soutenu par la cavalerie régulière, poursuivit les fuyards jusqu'à plus d'une lieue en avant.

A 4 heures du soir, l'opération étant terminée, le général de Mac-Mahon donna le signal de la retraite, laquelle ne fut nullement inquiétée par les Kabyles.

Les contingents ennemis ont perdu dans cette journée une cinquantaine de tués et le double de blessés ; ils ont eu, en y comprenant Tabarourt des Ir'il-Nzekri, huit gros villages incendiés. De notre côté nous avons eu deux hommes tués et douze blessés, dont un officier, M. Anot, sous-lieutenant au 16e Léger, qui avait reçu, au-dessous de la hanche, une balle qu'on n'a pu extraire. La cavalerie a eu trois chevaux blessés.

Deux marabouts des Beni-Hassaïn vinrent le soir même demander l'aman au nom de leur tribu ; ils furent renvoyés au lendemain.

Le 5 juin, la colonne alla établir son camp à Ir'il-Djemaâ dans les Beni-Hassain. Une colonne légère fut envoyée pour incendier les villages de la rive droite de l'Oued--Ibahrizen ; elle n'éprouva aucune résistance.

Les tribus qui avaient pris part au combat du 4 juin ne tardèrent pas à faire leur soumission ; les Beni-Hassaïn ne furent imposés qu'à raison de 30 fr. par feu, à cause des pertes qu'ils avaient éprouvées par l'incendie de leurs villages ; les Aït-Sidi-Abou, les Beni-Ksila, Tigrin et Bou-Namen furent imposés à raison de 50 fr. par feu. La contribution de guerre s'éleva à la somme totale de 18,550 fr.

La colonne séjourna jusqu'au 8, aux Beni-Hassaïn, pour percevoir la contribution de guerre, organiser le pays et ouvrir le chemin qu'elle devait suivre pour se rendre à l'embouchure de l'Oued-Sidi-Hand-ou-Youcef, où elle allait recevoir des vivres qu'un vapeur devait lui amener ; le 9, elle alla camper à Azib-ou-Chetob, sur la rive droite de la rivière, à 800 mètres de la mer.

Dans cette même journée, 150 mulets arabes, envoyés de la colonne du général Camou, arrivèrent au camp du général de Mac-Mahon, pour y charger des vivres que le vapeur attendu devait débarquer. Deux compagnies de Tirailleurs, le bataillon de Zouaves, un bataillon du 25e Léger et un détachement du Génie furent envoyés du camp du Tnin des Beni-Djennad, sous les ordres du colonel Duprat de la Roquette, pour s'établir au delà du ruisseau de Tir'era, dans la direction d'Azeffoun. Ces troupes avaient mission de mettre en état la route que devait suivre la colonne de Constantine pour faire sa jonction avec celle d'Alger. En même temps, le Gouverneur général poussait une reconnaissance jusqu'auprès du Tleta des Flissat-el-Behar, protégeant la marche d'un convoi de ravitaillement, conduit par le capitaine de Béthune, qui se dirigeait sur Dellys par la route des crêtes.

Le 10 juin, le général Camou et le général Rivet allèrent visiter le camp du général de Mac-Mahon, sous l'escorte d'un escadron de Chasseurs et d'un piquet de Spahis ; le Gouverneur général s'arrêta au camp du colonel Duprat et il put constater que les travaux avaient été poussés avec une telle activité, que le chemin d'Azeffoun était déjà facilement praticable. Le vapeur le *Tanger* était mouillé dans la crique de Sidi-Hand-ou-Youcef ; ses canots, contrariés par une brise Est très fraiche, luttaient de tout leur pouvoir pour débarquer quelques caisses de biscuit, qui arrivaient au rivage noyées par les vagues. Vers 3 heures on comprit qu'il fallait renoncer à l'opération ; le tiers de la cargaison était à peine débarqué et le *Tanger* n'avait pas pu prendre les blessés

et malades de la division de Constantine, comme l'ordre en avait été donné.

Le Gouverneur général prescrivit au général de Mac-Mahon de venir camper, le lendemain, sur le ruisseau d'Ir'il-Khemis, à l'emplacement occupé par le colonel Duprat de la Roquette et qui allait être laissé libre.

Ce mouvement s'effectua, en effet, le 11 ; le général de Mac-Mahon, après avoir tracé le bivouac de sa colonne, se rendit au camp du Gouverneur général pour conférer avec lui.

Le même jour, pour suppléer au ravitaillement qui n'avait pu avoir lieu par mer, un nouveau convoi de 460 mulets, s'achemina vers Dellys, afin d'en rapporter des vivres de toute nature. La perception de l'impôt de guerre était presque terminée, il ne restait plus à recevoir que quelques sommes, pour la rentrée desquelles le bach-agha Bel Kassem ou Kassi offrit sa garantie ; rien ne retenait donc plus nos troupes chez les Beni-Djennad.

Le 12 juin, à 11 heures 1/2, le camp du Tnin est levé et, à midi 1/4, la colonne se met en marche pour aller occuper un nouveau bivouac à Irzer-bou-Deles. Le bataillon de Zouaves reste au Tnin jusqu'à ce que tout le matériel soit enlevé ; cette opération n'ayant pu se faire d'un seul coup, à cause du convoi envoyé sur Dellys, les bêtes de somme font plusieurs voyages pour tout emporter. Pendant ce temps, la division de Constantine avait établi son bivouac à côté et en avant de celui de la division d'Alger et ses troupes avaient été passées en revue à 3 heures 1/2 par le général en chef.

Le 13, à 4 heures du matin, les malades, blessés et éclopés des deux divisions sont évacués sur Tizi-Ouzou. A 5 heures, le général en chef, escorté par la cavalerie et le goum, va faire une reconnaissance en remontant le Sebaou jusqu'à hauteur des Beni-Idjeur ; la chaleur qui était déjà grande les jours précédents, devient accablante. La journée du 14, brûlante comme celle de la veille, est consacrée aux préparatifs d'un départ prochain ; on tra-

vaille, en avant du camp jusqu'à la descente dans le Sebaou, aux routes que devront suivre, parallèlement, les deux divisions.

Nous avons vu précédemment que le bach-agha Bel Kassem ou Kassi était, depuis quelque temps, épuisé par la maladie ; son état étant devenu plus grave, le général en chef l'envoya visiter, le 14 juin, par le docteur Bertherand, médecin en chef de la colonne expéditionnaire. Nous extrayons, à ce sujet, les lignes suivantes de l'ouvrage de ce savant praticien intitulé : *Campagnes de Kabylie ; histoire médico-chirurgicale des expéditions de 1854, 1856 et 1857.*

« Chétif de complexion, usé par les fatigues d'une
» longue guerre et les ennuis de sa position délicate
» entre nous et ses voisins insoumis, miné par des cha-
» grins de famille, Bel Kassem ou Kassi venait de tomber
» malade, et le Gouverneur général m'avait invité à le
» visiter. La tente du vieux lieutenant d'Abd-el-Kader,
» notre allié depuis 1847, était dressée à l'ouest du camp,
» au bord de la rivière. A mon arrivée près de lui, ins-
» truit par son khodja du motif qui m'amenait, il se sou-
» leva lentement pour me baiser la main et me fit signe
» de m'asseoir à ses côtés. Une fièvre intense lui permit
» à peine d'articuler quelques mots de réponse aux ques-
» tions qu'interprétait, en mon nom, un spahis attaché
» à sa personne. A voir ses yeux éteints, la maigreur
» extrême de son corps et de tous se traits, il était facile
» de pronostiquer une fin dont notre khalifa accusait
» lui-même le pressentiment, avec tout le stoïcisme
» d'un croyant émérite. Les assistants, nombreux et
» attentifs, parurent prendre un intérêt soutenu et res-
» pectueux aux conseils que je donnais à leur chef ;
» celui-ci ne voulut point me congédier que je n'eusse
» accepté une pipe de tabac et quelques oranges. J'eus
» beaucoup de peine à lui faire comprendre combien
» l'usage de ce fruit aggrave la diarrhée abondante qui

» l'épuisait ; c'était, au contraire, selon lui, un excellent » moyen « d'éteindre le feu dont sa bouche était embra- » sée » et dans lequel il voyait toute sa maladie. Je lui » fis parvenir, de l'ambulance, une potion opiacée à » laquelle il goûta à peine.

» Le lendemain matin, quand je retournai vers mon » noble malade, il était hissé sur sa mule, pour rejoindre » son bordj de Tizi-Ouzou. »

Il ne partit pourtant pas pour Tizi-Ouzou, accomplissant un prodige d'énergie, le bach-agha suivit la colonne ; le Gouverneur général avait un important service à lui demander, comme nous le verrons plus loin, et, quoique moribond, il voulut rester à son poste.

Le 15 juin, les deux divisions, suivant des directions parallèles à 500 mètres l'une de l'autre, se mirent en marche à 4 heures 1/2 du matin ; elles franchirent le Sebaou à Tizera et elles remontèrent la rivière, en suivant la rive gauche. A 10 heures 1/2, elles s'installèrent en un seul bivouac, sous les Beni-bou-Chaïb, à Bou-Behir, point où s'était arrêté le Gouverneur général dans sa reconnaissance du 13. Une grande corvée de vert fut faite à deux heures sur le territoire des Beni-Idjeur, sous la protection de quatre bataillons de la division de Constantine, de toute la cavalerie régulière et du goum. Les habitants avaient gagné leurs montagnes où ils se retranchent pour attendre notre attaque ; aucun incident ne se produisit.

CHAPITRE VIII

La colonne se porte au Sebt des Beni-Yahia. — Combats du 17 et du 20 juin. — Soumission des Beni-Menguellat. — Fuite de Bou Bar'la aux Beni-Yenni. — Soumission des Beni-Raten. — La colonne se transporte à Timezguida. — Soumission des Beni-Itourar. — La colonne descend dans la vallée du Sebaou.

Tout le monde, aussi bien à la colonne que dans les tribus kabyles, croyait que l'on allait, le lendemain, attaquer les Beni-Idjeur et on voyait du camp défiler de nombreux contingents, qui couraient se joindre aux défenseurs des villages qu'on supposait menacés. Le général Randon avait formé un autre dessein plus grandiose; il avait résolu de se porter, par une marche rapide, au cœur de la Grande Kabylie, au Sebt des Beni-Yahia, espérant obtenir d'un seul coup la soumission de toute la partie de ce pays qui avait encore conservé son indépendance et en finir, une fois pour toutes, avec les Kabyles du Djurdjura. Le châtiment à infliger aux Beni-Idjeur était, auprès de cela, une opération bien secondaire, qu'on pourrait toujours entreprendre quand on voudrait.

L'excellence de cette position du Sebt, qui domine tout le grand contrefort qui, se détachant du Djurdjura auprès du col de Tirourda, va mourir au confluent du Sebaou et de l'Oued-Beni-Aïssi, et d'où on peut facilement rayonner partout, avait déjà été signalée, en 1852, par le capitaine Péchot au retour d'un voyage qu'il avait fait de Mekla à Bougie, avec l'aide du bach-agha. Le contrefort dont nous venons de parler, avec ses ramifications, est habité par les populations kabyles les plus agglomérées et les plus belliqueuses; c'était là véritablement le sol resté vierge de toute domination étrangère, là que les institu-

tions kabyles s'étaient conservées dans leur pureté et que l'esprit de fierté et d'indépendance avaient le plus de force. Ce petit territoire pouvait mettre sur pied à lui seul près de 15,000 guerriers ; la mâle énergie de ses habitants, accrue encore par la confiance que leur inspirait l'inviolabilité séculaire de leur pays, et la difficulté de ses montagnes, en avait fait le boulevard de l'indépendance kabyle. Pour réussir à y pénétrer sans trop de pertes, il fallait agir par surprise, et c'est pour ce résultat que nous avions besoin du dévouement de Bel Kassem ou Kassi.

Sur le versant nord et sur le versant oriental du contrefort dont nous nous occupons, les Beni-Raten, les Beni-Fraoucen, les Beni-Khelili, les Beni-bou-Chaïb, les Beni-Yahia et les Beni-Itourar comptaient dans le commandement du bach-agha ; ces tribus avaient donné récemment des preuves de bonne volonté, en fournissant des contingents contre Bou Bar'la ; elles croyaient n'avoir rien à craindre de la colonne et elles vaquaient paisiblement aux travaux de la moisson. Elles étaient regardées comme soumises, mais nous avons dit de quelle façon elles considéraient leur soumission et il est bien certain qu'elles se seraient opposées par les armes à l'entrée de nos troupes sur leur territoire, si on les avait consultées. Quelques villages des Beni-Menguellat et des Beni-bou-Youcef avaient fait, comme nous l'avons vu, un semblant de soumission le mois précédent, mais le gros de ces tribus n'avait jamais accepté même ce semblant de soumission, non plus que les Akbiles et les Illilten. Les Zouaoua du commandement de Si El-Djoudi n'inspiraient pas grande confiance ; le capitaine Beauprêtre, en rendant compte au colonel de Neveu du mauvais vouloir des tribus et des chefs ajoutait : « Si le bon Dieu vous inspirait la bonne idée de venir vous installer au Sebt des Beni-Yahia, cela changerait bien les choses de face. » Il était probable que ces populations enverraient des contingents à nos ennemis ;

mais, en brusquant notre mouvement ces contingents ne pouvaient, dans tous les cas, arriver que lorsque nous serions déjà maîtres de la position.

L'occasion pour réaliser le projet du général en chef était on ne peut plus favorable : tous les guerriers Kabyles s'étaient portés chez les Beni-Idjeur, les tribus étaient absolument sans défiance et n'avaient fait aucun préparatif de défense; mais pour réussir il fallait agir avec promptitude et garder le secret le plus absolu.

Les tribus qu'on devait traverser, pour arriver au Sebt, étaient les Beni-bou-Chaïb et les Beni-Yahia ; la première était à la dévotion de Bel Kassem ou Kassi et, dans la seconde, il avait comme partisan dévoué l'homme le plus influent de la tribu, Mohamed ou Saïd Naït Chikh, de Taka, village qui se trouvait sur le chemin de la colonne. Le bach-agha promit au général Randon son concours et celui des gens de son sof, et, dans la journée du 15, on organisa l'opération qui devait nous porter au cœur de la Grande Kabylie.

Le grand inconvénient de la position du Sebt était la difficulté des communications avec la base d'opérations qui était Tizi-Ouzou ; on jugea nécessaire de créer à Bou-Behir un biscuit-ville servant de point intermédiaire de ravitaillement et où on laisserait les impedimenta de la colonne. Une redoute, dont les côtés et les bastions étaient formés au moyen des caisses à biscuit surmontées de sacs d'orge pour dessiner les crénaux, fut construite au dessous du marabout de Bou-Behir, à l'extrémité gauche du camp. Dès 4 heures du soir, 750 mulets de réquisition furent mis à la disposition de l'infanterie de la division d'Alger, pour porter les sacs des hommes, à raison d'un mulet pour 7 hommes.

Le 16 juin, à 3 heures du matin, les deux divisions se trouvaient sous les armes sans qu'aucune batterie ou sonnerie eût donné le signal du réveil. L'étonnement des troupes fut grand quand elles virent la tête de colonne s'engager silencieusement dans la direction des Beni-bou-

Chaïb, complètement opposée à celle qu'elles supposaient devoir suivre pour marcher à l'ennemi ; les projets du général en chef furent bientôt compris et acceptés avec enthousiasme. Le capitaine Wolff, avec le bach-agha Bel Kassem ou Kassi, le Chikh de Taka Mohamed ou Saïd Naït Chikh, les chefs des Beni-bou-Chaïb, Saïd-ou-Gueraba d'Iguerguedemimen, Saïd Oudjaouden d'Igoufaf, Si El-Hadj Salah de Souama, et une trentaine de cavaliers du goum éclairait la marche. La division d'Alger était en tête et cheminait dans l'ordre suivant :

Deux compagnies du 1er de Zouaves ;
Un détachement du Génie avec deux mulets d'outils ;
Les deux bataillons du 25e Léger ;
Les Sapeurs du Génie avec leurs outils ;
Le détachement de canonniers à pied ;
Les deux compagnies de Tirailleurs indigènes ;
Les trois sections de montagne ;
Les deux bataillons du 60e de Ligne ;
La 1re brigade, ayant en tête le restant du bataillon de Zouaves ;
La réserve d'ambulance ;
La cavalerie.

Comme nous l'avons dit, les hommes étaient sans sacs, chaque soldat emportait dans le sac abri, porté en sautoir, la moitié de ses cartouches et la nourriture de la journée (viande cuite la veille et biscuit). Les sacs chargés de 6 jours de vivres étaient portés par les 750 mulets répartis la veille ; chaque bataillon avait laissé, pour la garde de son convoi de sacs, un officier et 25 hommes.

Il avait été donné à l'avance, à chacun des bataillons, 4 mulets de cacolets qui ne devaient pas se séparer d'eux pendant la marche.

A la suite de la cavalerie de la division d'Alger, marchaient 5 bataillons de la division de Constantine, ayant le sac au dos, chargé seulement de 4 jours de

vivres. Ces bataillons étaient précédés par les canonniers à pied, les sapeurs du Génie et une section de montagne.

Venaient ensuite : le convoi de la division d'Alger, comprenant seulement les mulets chargés des sacs, et les équipages du quartier général, des généraux, des chefs de service et des corps, tous réduits au plus strict nécessaire ; puis le convoi de la division de Constantine, borné aux seuls équipages comme ci-dessus ; enfin un bataillon de cette division formant l'arrière-garde.

Le 7e bataillon de la division de Mac-Mahon appartenant au 16e Léger, les deux sections de montagne et toute la cavalerie de cette division avaient été laissés à la garde du biscuit-ville, où on avait également laissé toutes les fractions, personnel et matériel, des deux divisions non comprises dans la colonne ascendante. Les goums des deux provinces étaient restés près de la route de Tizi-Ouzou.

La colonne arriva sans difficulté au marché du Had des Beni-bou-Chaïb, auprès de Souama, et elle s'engagea immédiatement dans le sentier escarpé qui conduit à Igoufaf. Les chefs des Beni-bou-Chaïb se portèrent à ce village pour informer les habitants de ce qui se passait et leur assurer qu'ils n'auraient rien à craindre de la part des Français. Il était 5 heures et demie quand la tête de colonne déboucha sur le sommet des Beni-bou-Chaïb ; elle dut s'arrêter pour attendre l'artillerie et le restant de l'infanterie de la division ; le chemin suivi par la colonne était si abrupt, si encaissé et si étroit que les mulets chargés ne pouvaient souvent trouver passage, et il fallut, tout en cheminant, faire ouvrir des pistes en zig-zag par les sapeurs du Génie et des travailleurs d'infanterie.

Bel Kassem ou Kassi, Mohamed ou Saïd Naït Chikh et les éclaireurs du goum, s'avancèrent les premiers sur le chemin qui conduit à Taka, le jour venait de paraître. Une grande panique se répandit aussitôt dans ce village, les habitants firent partir précipitamment les femmes,

les enfants et les troupeaux, pendant que les hommes, prenant leurs fusils, faisaient mine de se mettre en défense pour protéger leur fuite. Mohamed ou Saïd Naït Chikh appela à lui les gens de son sof et fit publier que c'était lui-même qui avait guidé la colonne, que les Beni-Yahia, grâce à ses démarches et à celles du bach-agha, étaient considérés comme dévoués à la France et qu'il ne leur en arriverait que du bien. Les partisans de Mohamed ou Saïd Naït Chikh prirent assez bien la chose, tandis que les gens de l'autre sof étaient furieux et se répandaient en injures, mais ceux-ci voyaient bien leur impuissance. Quand nos soldats arrivèrent, Mohamed ou Saïd Naït Chikh et les siens se placèrent à Takorrabt, pour empêcher les mécontents de se porter à des actes qui auraient contraint la colonne à faire usage de la force. Il y avait ce jour-là marché au Djemaa des Beni-Menguellat, les Kabyles s'y étaient rendus en foule pendant la nuit, afin d'éviter la chaleur ; on était dans le jeûne du ramadan, et les Kabyles font à ce moment une grande consommation de viande qu'ils vont acheter sur les marchés ; il manquait donc beaucoup de monde dans les villages. Les ordres les plus sévères avaient d'ailleurs été donnés aux troupes, pour qu'aucun soldat ne quittât son rang ; les villages qu'elles traversèrent furent absolument respectés, de sorte que les indigènes, voyant qu'ils ne subissaient aucun dommage, ne tardèrent pas à se calmer.

La nouvelle de la marche de la colonne ne se répandit que lorsque nos éclaireurs, qui la devançaient, arrivèrent à l'endroit appelé Tabourt-Nbou-Sahel près du village des Aït-Hichem. Ils y trouvèrent les gens de la fraction d'Imezdourar des Beni-Yahia, qui étaient en train de creuser des retranchements et qui voulurent s'opposer en armes à leur passage. Bel Kassem ou Kassi et Mohamed ou Saïd Naït Chikh parvinrent à leur faire entendre raison, et les notables de la fraction Sadoun Naït Azzoug des Aït-Hichem, El-Hadj Ali ou Ali des Aït-ou-Ziri

et Azouaou Naït Mammar des Aït-Mellal, se joignirent à eux pour leur donner leur concours. Nos éclaireurs atteignirent le Sebt des Beni-Yahia sans autre incident, et la tête de colonne y arriva à son tour sans avoir eu un seul coup de fusil à tirer ; il était 10 heures du matin. Ce ne fut qu'à 7 heures et demie du soir que le dernier bataillon de la division de Mac-Mahon parvint au camp, tant les difficultés du pays avaient rendu la marche lente et pénible. Elle avait pu s'accomplir sans aucune perte de matériel.

La division Camou fut installée à l'emplacement même du marché du Sebt, les crètes du côté des Beni-Menguellat étant occupées en allant de droite à gauche par le 25e Léger, le 60e de Ligne et le 11e Léger. La division de Mac-Mahon fut établie à Tizi-bou-Selem, sur des mamelons en arrière de la gauche de l'autre division, du côté des Beni-Itourar.

Une grande partie de la Kabylie s'offrait aux regards, du haut du sebt des Beni-Yahia; ce n'était qu'un amas confus de crêtes, couronnées de villages populeux entourés de riches plantations.

Le Gouverneur général témoigna sa satisfaction aux troupes par l'ordre du jour suivant :

« Soldats des divisions d'Alger et de Constantine,

» Vous avez, par une marche audacieuse au travers de
» difficultés matérielles de toute nature, pris posses-
» sion du point dominateur de la Grande Kabylie insou-
» mise et vous avez, sans effusion de sang, frappé au
» cœur cette vaste et populeuse contrée qui se croyait
» inaccessible à vos armes. Vos ennemis, confiants dans
» l'âpreté de leurs montagnes, se préparaient à répondre
» à la voix de l'agitateur Bou Bar'la; vous vous êtes em-
» parés de leurs positions stratégiques; qu'ils viennent
» maintenant vous attaquer, vous êtes prêts à les biens
» recevoir.

» Soldats ! vous avez dignement célébré le 24e anniver-
» saire de la conquête d'Alger. »

Cet ordre fut lu devant les troupes à deux appels consécutifs.

Le soir une salve de 24 coups de canon fut tirée, à l'heure de la retraite, sur le mamelon occupé par le 60e de Ligne qui dominait les deux camps, afin de célébrer la fête anniversaire du 14 juin, coïncidant avec la première apparition du drapeau français au cœur de la Kabylie. Une distribution extraordinaire de vivres et d'eau-de-vie avait été faite aux troupes à cette même occasion.

Dans l'après-midi une grande corvée de vert avait été faite en armes, pour les deux divisions, dans les récoltes des Beni-Menguellat, en avant du camp de la division de Constantine ; elle avait eu lieu sous la protection de 2 bataillons de la division d'Alger.

Les troupes étant bivouaquées sur une grande étendue, des ordres furent donnés pour faire exercer la plus grande surveillance par les petits postes. A la tombée de la nuit, leurs feux devaient être éteints, les petites tentes abattues, la position occupée de jour changée et des embuscades devaient être envoyées en avant.

En voyant, du haut de leurs villages, les tentes blanches de notre colonne se dresser tout à coup au Sebt des Beni-Yahia, les Kabyles avaient été frappés de stupeur ; le marché du vendredi des Beni-Menguellat, qui se tient au fond de l'Oued-Djemaa, fut abandonné immédiatement lorsque la nouvelle de notre marche s'y répandit ; les bouchers qui avaient déjà égorgé une soixantaine de bœufs et une centaine de moutons ou chèvres, ne trouvèrent plus acheteurs ; les Kabyles avaient rejoint au plus vite leurs tribus pour s'y concerter sur ce qu'il y avait à faire pour venger ce qu'ils regardaient comme une trahison de notre part.

Dans la nuit, des feux furent allumés vers le Djurdjura,

sur les sommets de Tizi-Ndjema, d'Akarrou-Bourdja, de Tichkirt et de Tizi-bou-Iran, pour appeler les guerriers des tribus environnantes. Les Beni-Itourar, Beni-Illilten, Illoula-ou-Malou, Beni-Mellikench, Beni-Idjeur, accoururent en armes au rendez-vous ; la djemaa réunie se prononça unanimement pour la guerre et cette résolution fut proclamée par trois décharges successives de toutes les armes à feu. Cependant, dans cette première nuit, notre camp ne fut pas inquiété.

Ce ne fut, chez les Kabyles, qu'un cri de malédiction contre les Beni-Yahia, quand ils surent de quelle façon nos troupes étaient arrivées au Sebt. La traduction des premières strophes d'un chant kabyle, composé sur ce sujet, donnera une idée de leur sentiment à cet égard :

Oh ! ce jour où ont marché sur nous les soldats !
Ils étaient dans la plaine plus nombreux que le gravier des rivières.
Ce matin-là, elle nous a préparé un déjeuner,
La tribu qui fait le commerce d'entrailles (1),

Ces Beni-Yahia, ramassis de mangeurs de cupules de glands (2),
Qui guettent avides comme des chats,
Chez eux, tribu de traîtres sans cœur,
La bonne foi n'existe pas.

Ils ont pris leurs femmes et ils se sont enfuis avec elles.
Ils sont allés se tapir dans la broussaille de chêne-liège.
Leurs barbes sont devenues du foin (3),
Ils ont vendu leur religion pour onze cents (4), etc.

---

(1) Le commerce de marchand d'entrailles, sur les marchés, est regardé comme méprisable.

(2) Comme on le sait, les Kabyles de certaines tribus pauvres se nourrissent de glands, qu'ils passent au moulin après leur avoir fait subir une dessiccation. De cette farine, ils font du kouskous et des galettes. Dans les années de disette, lorsque le gland est lui-même rare, ils passent au moulin jusqu'aux cupules de ce fruit, qu'on retire d'habitude. Manger des cupules de gland est donc le signe d'une extrême misère.

(3) La barbe est le symbole de la fierté ; dire de quelqu'un que sa barbe s'est changée en foin, c'est dire qu'il a perdu tout amour-propre, tout respect humain.

(4) Les Kabyles de la région prétendent que Mohamed ou Saïd Naït

Les Kabyles préparèrent la résistance principalement du côté du Djurdjura. Les Beni-bou-Youcef, dont les villages étaient d'un accès trop facile pour qu'on essayât de les défendre, conservèrent la neutralité.

On établit des retranchements en terre et en pierres sèches à Tichkirt, entre les villages de Tazrout des Beni-bou-Youcef et le pic d'Akarrou-Bourdja, ainsi que sur la crête des Beni-Itourar' qui se détache de ce pic du côté de l'Est. Cette ligne de retranchements tracée avec une remarquable intelllgence, comme nos officiers purent le constater plus tard, était appuyée à l'Ouest à des rochers inaccessibles et elle ne pouvait être tournée, du côté de l'Est, qu'en traversant un pays très difficile, coupé de nombreux ravins, profonds et escarpés, et en escaladant les pentes abruptes de la montagne de Timezguida.

Le village de Soumer, des Beni-Itourar', se trouvait derrière cette ligne de défense ; c'est là qu'habitait la célèbre prophétesse du Djurdjura, Lalla Fatma, dont le nom est encore entouré, par les Kabyles, d'une vénération extraordinaire. Avec ses frères, Si Tahar, Si Mohamed, Si Chérif et Si El-Hadj, elle sut exalter le fanatisme religieux et le patriotisme des Kabyles et les déterminer à une résistance désespérée. Suivant l'antique coutume, usitée dans les périls extrêmes, on résolut d'enrôler des *imessebelen* (1), voués à la mort et Si Tahar fut chargé de présider, séance tenante, à l'inscription des volontaires.

Cependant, de notre camp, on avait remarqué, le 17 juin au matin, les rassemblements hostiles qui s'étaient opérés sur les rochers d'Ourdja et le général de Mac-Mahon, dont le camp se trouvait de ce côté, reçut l'ordre d'aller les disperser.

Il partage sa division en deux colonnes et se porte avec celle formant la gauche, malgré les difficultés du

---

Chikh a vendu son concours à Bel Kassem ou Kassi pour onze cents (sous entendu réaux *basseta)*, ce qui ferait 2,700 francs.

(1) Voir la *Revue africaine* de 1874, page 401.

terrain, vers le sommet du Timezguida par où l'on pouvait, comme nous l'avons dit, prendre à revers les retranchements des Kabyles ; la colonne de droite, commandée par le général Maissiat, doit attaquer de front, lorsque le mouvement tournant sera bien dessiné. Il est 11 heures du matin lorsque la division se met en marche.

Pendant que nous prenions ces dispositions, Si Tahar continuait à enrôler les *imessebelen,* mais il n'eut le temps d'en recruter que 157, au lieu de 1,000 qu'il voulait avoir; voyant nos troupes en marche, il divisa ses volontaires en trois groupes, qu'il disposa aux points où le combat devait être le plus rude.

Le général Maissiat, qui s'était porté en avant du village de Tazrout répondait au feu des Kabyles au moyen de tirailleurs qui étaient fort exposés, le terrain étant découvert et ne présentant presque pas d'abris. Lorsqu'il voit le général de Mac-Mahon arriver à Timezguida, il lance en avant les trois bataillons qu'il commandait ; le 7e Chasseurs à pied à droite, le 16e Léger à gauche et le 3e de Zouaves au centre. Le retranchement de Tichkirt est emporté assez rapidement ; mais on est retenu plus longtemps devant ceux d'Akarrou-Bourdja et de Tizi-bou-Iran, d'où part un feu bien nourri.

Lalla Fatma, vêtue d'un haïk rouge, est sur un mamelon entourée des femmes de la tribu et elles excitent, par leurs cris, les Kabyles à mourir pour la guerre sainte ; ceux-ci combattent avec opiniâtreté.

Le général Maissiat jugeant qu'il faut en finir pour ne pas augmenter nos pertes, ordonne l'assaut, fait sonner la charge et s'élance lui-même en avant, sa casquette au bout de son épée ; son exemple entraîne nos soldats et les retranchements sont emportés, malgré l'énergique résistance des montagnards kabyles. Dans certains de ces retranchements, nos soldats trouvèrent des hommes nus jusqu'à la ceinture, vêtus seulement d'une courte culotte de bure et qui s'étaient attachés les uns aux autres par les genoux au moyen de cordes, pour ne pas

reculer ; c'étaient les *imessebelen ;* il fallut les tuer sur place à coups de baïonnette.

Le général de Mac-Mahon avait, de son côté, enlevé la position de Timezguida et livré aux flammes les villages d'Aït-Hammou, Aït-Mançour, Iberber, Aït-Ali ou Yahia, Iferhounen ; la brigade Maissiat avait aussi brûlé Aït-Arbi. Mais le jour touchait à sa fin et il fallut songer à la retraite ; le village de Soumeur échappa, pour cette fois, à la destruction.

Dans le long combat qui venait d'avoir lieu, beaucoup de soldats avaient épuisé leurs cartouches ; le général Maissiat en envoya chercher par les Spahis qui les rapportèrent dans leurs burnous ; il se mit alors en retraite protégé par les troupes du général de Mac-Mahon qui rentraient également au camp. Les masses kabyles réunies sur des sommets inaccessibles n'attendaient que le moment de la retraite pour se ruer de nouveau sur nous ; pendant que les uns nous attaquent directement, les autres se glissent dans les ravins et surgissent de toutes parts autour de nos soldats ; leur nombre augmente d'instant en instant. Il fallut des retours offensifs et des combats corps à corps pour les maintenir en respect. Notre retraite s'opéra, sous le feu le plus vif, dans un ordre parfait, et les Kabyles disparurent lorsque la queue de la colonne eut dépassé Tazrout.

Nos pertes, dans cette affaire, s'élevèrent à 25 morts et 150 blessés ; l'ennemi avait perdu beaucoup plus de monde, presque tous les *imessebelen* avaient été tués.

Voyons maintenant ce qui a été fait, dans cette journée du 17 juin, par la division Camou.

Dès 3 heures et demie du matin, tous les mulets de réquisition avaient été envoyés au biscuit-ville de Bou-Behir, pour y enlever les vivres d'administration ; cette opération avait été confiée au capitaine d'État-Major Lewal, des affaires arabes, qui avait sous ses ordres un peloton de Spahis. Deux bataillons sans sacs, un du

11e Léger et un du 60e de Ligne, sous le commandement du lieutenant-colonel Decaen, avaient eu pour mission de protéger la marche du convoi en se tenant en observation sur les hauteurs des Beni-bou-Chaïb.

A une heure, un fourrage était fait pour les deux divisions, du côté des Beni-Menguellat, sous la protection de 2 bataillons, un de chaque brigade, commandés par le lieutenant-colonel de Polhès, du 25e Léger.

Pendant la matinée, des rassemblements agressifs s'étaient formés à l'ouest du camp, du côté des Beni-Menguellat ; ils étaient composés de gens de cette tribu et de gens des Beni-Ouassif, des Beni-Yenni et des Beni-bou-Akkach. Les groupes ennemis, s'enhardissant de plus en plus, en arrivèrent à échanger des coups de fusil avec nos grand'gardes, et il devint nécessaire de les repousser par la force. Le Gouverneur général ordonna au général Camou de faire prendre les armes à sa division. Par suite des opérations que nous avons indiquées plus haut, 4 bataillons seulement purent être réunis et encore n'étaient-ils pas au complet, c'étaient : le 3e bataillon du 11e Léger, le bataillon du 1er de Zouaves, le 1er bataillon du 25e Léger et le 3e bataillon du 60e de Ligne ; les Tirailleurs furent laissés à la garde du plateau de l'ambulance. L'artillerie, qui avait une partie de ses mulets au fourrage, ne put fournir qu'une section ; 60 Sapeurs munis d'outils et la cavalerie se joignirent à la colonne, qui ne se mit en mouvement qu'à une heure et demie. Les 2 bataillons qui protégeaient le vert, reçurent l'ordre de rentrer de suite au camp, avec la corvée.

Suivant les ordres du général en chef, qui s'était rendu sur les lieux, le général Camou fit diriger une attaque sur la position de Djama-Sidi-Saïd, petite Koubba bâtie sur un point culminant de l'arête qui court du Djurdjura aux Beni-Raten, et d'où se détache le contrefort sur lequel sont bâtis les villages des Beni-Menguellat. Le bataillon du 25e Léger et le bataillon de Zouaves furent lancés sur les rassemblements Kabyles qui occupaient

cette position, après que l'Artillerie y eût envoyé quelques obus ; le 11e Léger suivit le mouvement. Les Kabyles ne résistèrent que mollement à cette attaque menée avec vigueur, et ils s'enfuirent dans la direction de leurs villages. Toutes les troupes, moins le 60e, se réunirent près du marabout, où se rendirent aussi le Gouverneur général, et les généraux de la division d'Alger.

Quand le terrain fut examiné, deux attaques simultanées furent combinées, pour s'emparer des villages où s'étaient retranchés les Kabyles : le général Pâté, avec le bataillon de Zouaves et celui du 60e de Ligne, fut envoyé à gauche, pour enlever le village de Taourirt-Ntidit, et le général Bosc, avec les bataillons du 25e Léger et du 11e Léger, et un détachement de 28 hommes du Génie, fut envoyé à droite, dans la direction des Beni-Raten, pour refouler les Kabyles qui commençaient à déboucher de ce côté ; il devait couvrir à la fois le camp et le mouvement offensif du général Pâté. Comme on le voit, les troupes des deux brigades étaient un peu confondues.

Le village de Taourirt-Ntidit, donné comme objectif au général Pâté, est situé sur un pic élevé, séparé du point où étaient réunies les troupes par un col très bas, couvert d'arbres, et coupé par des chemins profondément encaissés, où se tenaient entassés un grand nombre de Kabyles. Des tranchées, des murs en pierres sèches, défendaient les abords du village, et tous les passages et chemins qui auraient pu donner une communication facile étaient obstrués par des abatis d'arbres placés les uns sur les autres à une grande hauteur. Les maisons extérieures, reliées entre elles, formaient une véritable enceinte pouvant opposer une grande résistance à une attaque de vive force ; une rue principale, étroite et tortueuse, traverse tout le village ; l'entrée et la sortie ne permettent le passage qu'homme par homme.

Le bataillon de Zouaves, conduit par le général Pâté, se porte directement à l'attaque de Taourirt et, pour ap-

puyer ce mouvement, le bataillon du 60e de Ligne, commandé par le colonel Deligny, est jeté dans le ravin contournant, par la gauche, les hauteurs sur lesquelles est bâti le village ; sa mission est de protéger sur le flanc l'attaque principale, de couper la retraite aux fuyards et de chercher à tourner le village en gravissant les pentes du ravin. La section d'Artillerie se porte à 600 mètres de Taourirt, et y envoie quelques obus.

Le bataillon de Zouaves, vigoureusement conduit par le commandant Larrouy, disperse promptement les rassemblements kabyles qui occupaient le col, et se porte résolûment à l'assaut de la position qui est, dans le principe, énergiquement défendue. Les Kabyles voyant ensuite le mouvement du bataillon du 60e, et craignant d'avoir leur retraite coupée, perdent contenance, déchargent leurs armes sur les Zouaves qui arrivaient sur eux et s'enfuient poursuivis de près par nos soldats. Le bataillon de Zouaves, après avoir chassé les Kabyles du village, va prendre position un peu en avant, sur le plateau d'Iril-ou-Aïni. Pendant ce temps, un détachement de Sapeurs est occupé à démolir et à incendier les maisons. Les habitations sont enfoncées, les provisions contenues dans les koufis (1) dispersées, les jarres d'huile renversées ; les bois de charpente arrachés des maisons forment d'immenses bûchers qui doivent activer l'incendie.

Le colonel Deligny eut de grandes difficultés à exécuter son mouvement, par suite de la nature du terrain. Après avoir franchi le ravin, mis en fuite les Kabyles qui étaient embusqués derrière tous les obstacles du sol, il arrive à moitié de la pente conduisant à Taourirt ; voyant alors, par la fumée qui s'élevait au-dessus du village, que le bataillon de Zouaves est maître de la position, il contourne le village sans achever son ascension, et aborde

(1) Immenses jarres fixes, faites en argile pétrie avec de la paille hachée, où les Kabyles mettent leurs provisions de grains et de figues. Ces récipients sont simplement séchés, ils ne sont pas soumis au feu.

successivement les deux villages de Tililit et d'Aourir-Namar-ou-Saïd. Il enlève ces villages rapidement et avec beaucoup de bonheur, car, dans sa marche précipitée, il n'avait pu être suivi que par la moitié du bataillon ; le chef de ce bataillon, le commandant Farine, avec l'autre moitié de sa troupe, était resté dans les ravins appuyant de loin son colonel, et l'empêchant d'être pris à revers par les Kabyles. Aprés avoir donné un moment de repos à sa troupe, le colonel Deligny rejoint le général Pâté, qui était sur la hauteur, à Ir'il-ou-Aïni, avec les Zouaves.

On avait pris les armes trop tard pour songer à pousser bien loin la poursuite des Kabyles ; le temps était d'ailleurs incertain et pluvieux, d'épais nuages faisaient pressentir une nuit très obscure, il fallut songer à rentrer au camp. Le général Pâté fit commencer le mouvement par le détachement du Génie, qui fut suivi par le 60ᵉ et par les Zouaves. La retraite se fit avec ordre, en tenant à bonne distance les Kabyles, qui s'embusquaient dans les ravins et derrière tous les obstacles qu'ils rencontraient. Toutes ces troupes furent arrêtées et mises en position sur les revers des hauteurs où se trouvait le Gouverneur général avec la Cavalerie et l'Artillerie à pied, pour attendre le retour du général Bosc.

Occupons-nous maintenant de ce qui s'était passé à la colonne de droite. Le général Bosc, suivant la crête qui conduit vers les Beni-Raten, avait trouvé devant lui le village d'El-Korn et l'avait attaqué avec 4 compagnies du 25ᵉ Léger, commandées par le colonel Duprat de la Roquette ; le colonel Hardy, avec le 11ᵉ Léger, avait appuyé le mouvement et dépassé ensuite le village.

Le général Bosc enleva encore successivement Taskenfout et Azrou-Kolal, en jetant les Kabyles qui défendaient ces villages dans les ravins environnants. Azrou-Kolal est assez éloigné de Taskenfout, on n'y arrive qu'après être descendu au fond d'un col très prononcé, et avoir remonté la pente opposée. Au moment où on voulut se

retirer d'Azrou-Kolal, on vit arriver tout-à-coup des masses de Kabyles qui se jetèrent dans le village au fur et à mesure qu'il était évacué, et quand il fallut redescendre la pente du col, les troupes se trouvèrent serrées de si près, qu'il devint nécessaire de faire un retour offensif pour les dégager. Les Kabyles furent refoulés, mais le passage du défilé retardant la marche de nos soldats, ils eurent le temps de revenir encore pendant que les nôtres gravissaient la côte du côté de Taskenfout.

Voici d'où venait la recrudescence de l'attaque des Kabyles au moment de notre retraite. Le jour même de l'arrivée de la colonne au Sebt des Beni-Yahia, Bel Kassem ou Kassi avait fait appeler les gens des Beni-Raten appartenant à son sof et, le 17 juin, une réunion de la tribu avait lieu à Tala ou Malou, sur la limite des Beni-Menguellet, pour délibérer sur ce qu'il y aurait à faire. Le parti de la paix eut d'abord le dessus; mais, lorsqu'on entendit le canon et que la fusillade s'engagea en se rapprochant de l'endroit où les Beni-Raten étaient réunis, le bruit de la poudre changea aussitôt leurs dispositions; le parti de la guerre, qui avait pour chef Si-Seddik-Naït-ou-Arab (1), triompha à son tour et aussitôt que les Beni-Raten virent nos soldats tout près d'eux, à Azrou-Kolal, rien ne put les retenir de courir au combat. Il n'y avait plus pour la paix qu'un petit nombre de partisans, qui rentrèrent chez eux; les chefs de ce parti étaient Si-Lounis Naït ou Amar, et son frère Si-Moula.

Revenons maintenant au combat. Le général Bosc, se voyant serré de près, avait demandé du renfort et le colonel Spitzer, chef de l'État-Major de la division, lui avait amené le 3e bataillon du 25e Léger, qui protégeait la corvée de vert, et qu'on avait rappelé à la hâte. Il arriva au moment où nos soldats se dégageaient du col

---

(1) Ce marabout devait être plus tard un des instigateurs de l'insurrection de 1856.

dont nous avons parlé. Laissons raconter au général Bosc les incidents de la lutte :

« Malheureusement, dit-il dans son rapport, les bataillons du 11e et du 25e que je croyais au complet, n'offraient que la moitié de leur effectif ; le reste était à la corvée du vert, ou avait été préposé à la garde du bivouac et je dus, avec 400 hommes tout au plus, garder des positions importantes que des contingents nombreux et arrivant de toutes parts, s'efforçaient de reprendre.

» Le nombre de mes blessés grossissait, aucun renfort ne m'arrivait. Le jour avançait, je dus songer à mon mouvement de retraite. M. le capitaine Brière, avec sa compagnie du Génie, vint, fort à propos, renforcer mes compagnies engagées. Puis, lorsque toutes mes dispositions furent arrêtées pour bien faire opérer une retraite par échelons, j'ordonnai le mouvement rétrograde qui fut immédiatement commencé.

» L'ennemi, enhardi par notre départ, s'élança sur les derrières de nos hommes, les suivant pas à pas et les harcelant, dans la direction des positions où j'avais embusqué des sections de soutien. Malheureusement, les difficultés du terrain, et le grand nombre des assaillants ne permirent pas aux hommes d'extrême arrière-garde de leur opposer une résistance bien vigoureuse et je dus, pour enlever nos blessés, prescrire un premier retour offensif qui me coûta des pertes sensibles.

» Les Kabyles, arrêtés un instant par la bonne contenance de la troupe, ne tardèrent cependant pas à revenir à la charge, et je me retirai lentement et avec beaucoup de peine, jusqu'à la hauteur du village de Taskenfout, où je rencontrai un bataillon du 25e, conduit par le colonel Spitzer.

» Ce renfort inattendu me détermina à reprendre une offensive vigoureuse et indispensable à ma situation. Après avoir pris mes dispositions pour la bien conduire

» je m'élançai à la charge, accompagné de cet officier » supérieur et suivi de tout le bataillon qui enleva, avec » un élan admirable, le village encore rempli de défen- » seurs.

» Cette fois, le retour fut si vigoureux et si bien mené » par les officiers qui m'entouraient, que nous restâmes » maîtres des positions qui furent toutes enlevées à la » baïonnette. Une demi-heure après, je pus opérer ma » retraite sans avoir à repousser d'agression de la part » de l'ennemi.

» Dans le premier mouvement de retraite, un blessé » du 11ᵉ Léger, gisant par terre, allait tomber au pouvoir » des Kabyles, lorsqu'un maréchal des logis du Train, le » nommé Serieys, conduisant des cacolets, s'élança à » son secours suivi de deux voltigeurs, et fut assez heu- » reux pour le disputer et l'enlever aux Kabyles.

» Le capitaine Brière, du Génie, fut le premier qui se » jeta également en avant, pour dégager l'extrême ar- » rière-garde suivie de près par plus de 1,200 assaillants. » Une balle vint le frapper à la tête de ses hommes.

» D'autres traits de courage se sont produits pendant » toutes les phases de ce combat, qui fait le plus grand » honneur aux troupes qui l'ont livré. Je crois devoir » joindre à mon rapport le compte-rendu des chefs de » corps dans lesquels ces messieurs citent les officiers » et militaires qui se sont le mieux comportés. Je les » recommande, mon général, à toute votre bienveillance.

» Déjà souffrant de deux contusions reçues sous les » murs du village, j'ai été heureux du concours que » M. le colonel Spitzer m'a prêté lors de la dernière re- » prise du village. Je cite cet officier supérieur en pre- » mière ligne, ainsi que M. le capitaine Fourchault, de » votre État-Major, dont l'énergie et la vigueur ont été » admirables. J'ajouterai à ces citations bien méritées le » nom de M. Levasseur, mon officier d'ordonnance, qui » n'a cessé de m'assister pendant les actions les plus » chaudes de la journée.

» Le nombre des hommes atteints par le feu de l'enne-
» mi s'élève à environ 50 tués ou blessés; 50 cadavres
» kabyles ont été comptés. »

Le dernier retour offensif sur Azrou-Kolal, avait été opéré par le 3e bataillon du 25e Léger et le 1er bataillon du 11e Léger; ces troupes firent leur retraite sans être inquiétées, et rejoignirent le 1er bataillon du 25e Léger, qui avait été chargé d'assurer les derrières. La brigade du général Bosc arriva enfin à Djama-Sidi-Saïd, où l'avait attendue le Gouverneur général, avec la brigade Pâté. La division rentra au camp à 7 heures du soir, sans que les Kabyles tentassent encore de la harceler. Les Kabyles avaient éprouvé des pertes considérables au village d'Azrou-Kolal, dont la possession avait été si chaudement disputée. La division Camou avait eu, dans cette journée, 24 tués et 68 blessés, dont 5 officiers. Nous donnons ci-après, par régiment, le détail des pertes des deux divisions.

DIVISION DE CONSTANTINE

	tués	blessés
Génie	»	2
Artillerie	»	7
7e Chasseurs à pied	2	37 dont un officier
3e de Zouaves	7	16
71e de Ligne	»	2
Tirailleurs	»	11 dont un officier
16e Léger	16	79 dont 4 officiers
Spahis	»	1
Totaux	25	155 dont 6 officiers

DIVISION D'ALGER

	tués ou disparus	blessés à l'ambulance	au corps
11e Léger	7	13	1
25e Léger	7	17	6
60e de Ligne	7	3	2
1er de Zouaves	3	11	9
Train des équipages	»	»	1
État-Major de la 2e brigade	»	1	2
2e régiment du Génie	»	»	2
Totaux	24	45	23
		68 blessés, dont 5 officiers	

Pendant la nuit, les Kabyles cherchèrent à inquiéter les grand'gardes, avec lesquelles ils échangèrent des coups de fusil. Il y eut un moment d'émoi sur la face occupée par le 11e Léger; les hommes éveillés en sursaut, croyant le camp attaqué, se jetèrent sur les faisceaux et quelques coups de fusil furent tirés par des hommes sans expérience. Le calme fut bientôt rétabli et la nuit s'acheva sans incident nouveau.

Le mauvais temps empêcha le corps expéditionnaire de poursuivre ses opérations ; un brouillard épais s'attacha aux flancs des montagnes et couvrit toute la contrée d'un voile impénétrable. Quelquefois, ce brouillard s'abaissait et laissait voir au-dessus de lui les pics les plus élevés ; on aurait dit des îles rocheuses inondées de lumière au milieu d'une mer d'argent. Ce brouillard dura deux jours.

Une corvée de vert fut faite dans la journée du 18 ; mais il n'y en eut pas le 19, et on dut augmenter d'un kilog. la ration d'orge. Pendant ces deux mêmes journées, le Génie fit exécuter des travaux de fortification

pour couvrir les avant-postes. Le 19 on fit une évacuation de blessés sur Tizi-Ouzou, et on envoya un convoi de mulets pour rapporter des vivres.

Les Kabyles avaient profité de notre inaction forcée pour se préparer, sans être inquiétés, à une résistance opiniâtre.

Le 20 juin, le soleil se lève resplendissant, les brumes amoncelées disparaissent comme une décoration de théâtre. On aperçoit alors le village de Taourirt-Ntidit fortifié, au moyen d'abatis de grands arbres et de défenses de toute nature. Les guerriers les plus renommés du pays s'y étaient enfermés, et avaient crénelé les maisons. Les autres villages en arrière apparaissent aussi remplis de défenseurs; le terrain accidenté et boisé des environs, recelle un grand nombre de Kabyles embusqués. Quant aux villages de droite, enlevés le 17 par le général Bosc, ils paraissent abandonnés.

A 6 heures du matin, les troupes désignées pour l'attaque se réunissent en avant du camp; les hommes ont pris le café au réveil; ils se munissent d'un biscuit et emportent dans leurs poches les cartouches qui ne peuvent tenir dans la giberne. Dans la division Camou, le 3e bataillon du 11e Leger, 2 compagnies du 1er bataillon et 2 du 3e du 60e de Ligne, sont désignés pour la garde du camp, les autres troupes prennent les armes; dans la division Mac-Mahon, la brigade du colonel Piat est désignée pour appuyer le mouvement de la division d'Alger, l'autre brigade garde le camp.

Tout l'effort devait cette fois porter sur les villages de gauche qui étaient seuls occupés par l'ennemi. Les deux bataillons du 25e Léger, avec une section d'Artillerie, furent mis en position à l'origine de l'arête de droite, sous les ordres du général Bosc; ils avaient pour mission d'empêcher toute surprise de ce côté et de relier avec le camp les troupes qui allaient être engagées.

Les 50 canonniers à pied, avec leurs armes à longue portée, furent postés à l'avance sur un contrefort domi-

nant le ravin qui contourne à gauche le village de Taourirt-Ntidit, avec l'ordre d'y rester jusqu'à la fin des opérations pour couvrir le flanc gauche; les rassemblements Kabyles venaient d'ailleurs principalement par la droite.

Ces dispositions prises, le bataillon du 1er de Zouaves qui, le 17, avait déjà emporté le village d'assaut, reçoit l'ordre de l'attaquer de nouveau, de concert avec les deux compagnies de Tirailleurs, qui se placent à sa gauche; le 1er et le 3e bataillon du 60e de Ligne, conduits par le colonel Deligny, marchent derrière les Zouaves, mais ils ont l'ordre de s'en séparer, à mi-côte, pour suivre le flanc de la montagne, en contournant le village, et de marcher sur Tililit. Ces mouvements préparatoires sont exécutés avec ordre et précision.

Deux fortes barricades faites de gros troncs d'arbres barrent, à son entrée et vers le milieu de son parcours, le chemin creux qui monte au village; des retranchements en forts madriers, en branchages et en grosses pierres, couronnent la crète du plateau au débouché du chemin. Derrière ces défenses l'ennemi semble nous défier par ses clameurs injurieuses.

Après quelques décharges d'artillerie lancées sur Taourirt, le Gouverneur général donne le signal de l'attaque: les Zouaves et les Tirailleurs se précipitent au pas de course à la baïonnette, les premiers marchent droit au village, les Tirailleurs font un léger mouvement tournant par la gauche.

Ce fut un moment solennel. Les Kabyles n'ouvrirent leur feu que lorsque les nôtres furent arrivés presque à bout portant; alors le village s'entoura d'une ceinture de feu et pendant près de 20 minutes la colonne d'attaque se trouva au milieu d'une grèle de projectiles. Mais dès que les défenseurs de Taourirt s'aperçurent qu'ils étaient tournés, ils s'enfuirent en toute hâte pour gagner les villages en arrière.

Après la fusillade longue et nourrie qui avait accueilli

l'attaque, chacun s'attendait à voir beaucoup des nôtres atteints : cette action si vive et si glorieuse ne nous avait coûté que 4 morts et 25 blessés. Les Kabyles, dans les occasions semblables, lorsqu'ils sont derrière des retranchements qui dominent notablement l'attaque, tirent généralement beaucoup trop haut ; pour viser de haut en bas, ils seraient obligés de se découvrir assez fortement, et ils préfèrent tirer au hasard. C'est ce qui explique le peu d'efficacité de leur feu.

Tous les défenseurs de Taourirt ne prirent pas la fuite ; un certain nombre furent tués à coups de baïonnette derrière les retranchements qu'ils s'obstinaient à défendre.

Après avoir chassé les Kabyles de Taourirt et d'Ouarzen, les Zouaves et les Tirailleurs s'établirent sur le plateau qui est au-delà de ces villages, et ils y furent rejoints par les 2 bataillons du 11e Léger, envoyés pour appuyer le mouvement en avant.

Le colonel Deligny avait, de son côté, marché rapidement, en s'entourant d'un rideau de tirailleurs, pour contourner Taourirt ; quand il eut atteint l'autre extrémité du village, les Zouaves y avaient déjà pénétré. Il s'arrêta à un endroit favorable pour masser sa troupe et il lança, à la charge, deux compagnies du 1er bataillon conduites par le commandant Tartarin, contre le village de Tililit, où une grande partie des defenseurs de Taourirt s'étaient ralliés ; les Kabyles furent promptement débusqués, et ils se replièrent successivement sur Aourir-Namar-ou-Saïd, et sur Tazga-Melloul. Le 60e de Ligne les y poursuivit et s'empara de ces positions avec le même entrain. Un bataillon du 11e Léger, conduit par le général Pâté, appuya le mouvement du colonel Deligny et s'avança, en partie, jusqu'à Tazga-Melloul.

L'ordre avait été donné de conserver les villages conquis assez longtemps pour permettre au Génie d'en préparer la destruction et l'incendie ; les détachements de cette arme se mirent immédiatement à l'œuvre, aidés

par des travailleurs d'infanterie. Voici comment les troupes se trouvaient disposées pendant que ces travaux s'exécutaient : à Tazga-Melloul, 3 compagnies du 1er bataillon du 60e et 2 compagnies du 11e Léger, conduites par le colonel Hardy ; entre ce village et Aourir Namar-ou-Saïd, de chaque côté de l'arête étroite et escarpée qui les réunit, 2 compagnies du 11e Léger ; à Aourir-Namar-ou-Saïd et à Tililit, le reste du 1er bataillon du 60e, et le 3e bataillon avec le commandant Farine ; le général Pâté se tenait entre ces deux derniers villages, pour diriger les opérations ; entre Taourirt et Tililit, le bataillon de Zouaves s'était échelonné pour surveiller les ravins du côté des Beni-Raten et occupait le cimetière ; les 2 compagnies de Tirailleurs et un bataillon du 11e Léger, étaient restés auprès de Taourirt ; la brigade Piat avait une partie de ses troupes en position sur le plateau, en arrière du 11e Léger, et le reste entre le village et Djama-Sidi-Saïd pour relier avec les 2 bataillons du 25e Léger qui s'y trouvaient.

Les Tirailleurs, qui occupaient la gauche, avaient à garder le front sud de la position contre les Kabyles qui remontaient peu à peu par les ravins après leur première débandade, et entretenaient un feu qui devint bientôt gênant. Le Gouverneur général ordonna alors à la brigade Piat de prendre l'offensive pour dégager notre flanc gauche, et s'emparer des villages de Tamjout et d'Aït-Aïlem, situés sur une crête secondaire, qui aboutit à l'Oued-Djemaa. L'attaque de ces villages fut confiée au bataillon du 3e de Zouaves et à 4 compagnies du 71e de Ligne. Les Zouaves, qui marchaient en avant, s'emparèrent facilement de Tamjout et culbutèrent les Kabyles dans les ravins de gauche ; l'attaque avait été poussée si vivement que le bataillon n'eut pas un seul blessé. Le 71e se jeta dans les ravins à la poursuite des fuyards, et le commandant Jollivet, des Tirailleurs, qui s'était porté un peu en avant de sa position primitive, pour relier l'attaque à la base d'opération, y envoya également 2 compagnies de son bataillon.

Une centaine de Kabyles, cernés de cette manière, eurent grand peine à s'échapper, et une quarantaine de cadavres restèrent entre nos mains ; de Tamjout on apercevait les fuyards transportant près de la rivière un assez grand nombre de blessés.

Un détachement du Génie, avec 2 compagnies de Tirailleurs, fut chargé de préparer l'incendie du village ; les maisons contenaient une grande quantité de bois sec et le travail put être achevé en moins de 20 minutes.

Le Gouverneur général et le général Camou s'étaient portés à la position occupée par le 1er de Zouaves, en arrière de Tililit, afin de s'assurer que les dispositions étaient bien prises pour tenir les Kabyles éloignés, pendant qu'on procéderait à la démolition de leurs villages, et à la destruction de tout ce qui pouvait toucher à leurs intérêts matériels ; le général en chef voulait faire un exemple terrible sur le pays des Beni-Menguellat, où s'étaient donné rendez-vous tous nos ennemis. Pendant deux heures, 2 compagnies de Sapeurs, aidées par 4 compagnies du 71e de Ligne, de la division de Constantine, procédèrent méthodiquement à la démolition de Taourirt. Des murs, des toitures, furent abattus et on disposa dans le village de nombreux foyers d'incendie, de manière que le feu une fois mis pût se propager rapidement de tous côtés ; un fourneau de mine fut établi sous le minaret de la mosquée, pour faire sauter cette construction dont la seule chute devait produire de grands dégâts.

A un signal donné, le feu est mis dans toutes les directions, une violente détonation ébranle l'atmosphère, et projette au loin d'épais tourbillons de poussière et de fumée; le minaret s'affaisse et, en même temps, les flammes se font jour de tous les côtés dans le village. L'œuvre de destruction s'était également exercée autout de Taourirt, les arbres fruitiers des nombreux vergers qui l'entouraient étaient tombés sous la scie et la hache.

Pendant que ces travaux s'opéraient à la capitale des Beni-Menguellat, d'autres détachements du Génie s'oc-

cupaient de détruire et d'incendier les maisons de Tililit, d'Aourir-Namar-ou-Saïd et de Tazga-Melloul. Dans ce dernier village on avait travaillé pendant deux heures à démolir les toitures, et à préparer de nombreux foyers d'incendie auxquels il ne restait plus qu'à mettre le feu ; mais il ne fut pas possible de les allumer par la raison que, pour opérer leur retraite, les troupes qui gardaient le village en avant n'avaient d'autre chemin que la rue longitudinale, et qu'on aurait beaucoup gêné leur retour si les maisons avaient été livrées aux flammes. Quand le signal de la retraite fut donné, les Kabyles revinrent à la charge en si grand nombre et firent un feu si nourri, qu'on n'eut pas le loisir d'allumer les foyers qui avaient été préparés.

Pendant les travaux de destruction, le nombre des Kabyles qui environnaient les villages d'Aourir-Namar-ou-Saïd et de Tazga-Melloul, s'était considérablement accru ; ils se glissaient derrière les rochers et les obstacles du terrain et envoyaient, à courte distance, à nos tirailleurs, un feu parfaitement dirigé, qui atteignait un grand nombre d'hommes. Le colonel Deligny envoya le lieutenant-colonel Decaen, du 11e Léger, auprès du général Pâté, pour lui demander du renfort, et particulièrement des Zouaves munis d'armes de précision. Cet officier supérieur ramena la 1re compagnie de Zouaves, qui fut disposée immédiatement en tirailleurs pour tenir l'ennemi à distance.

Vers une heure de l'après-midi, les ravages exercés dans les villages des Beni-Menguellat, paraissant suffisants pour laisser un souvenir durable, des dispositions furent prises pour la retraite, qui commença par la division Mac-Mahon. Il fallait d'ailleurs éviter de laisser le temps à l'ennemi de réunir de plus grandes masses de combattants ; on ne cessait de voir en effet, des bandes nombreuses de Kabyles descendre des montagnes voisines, pour accourir sur le théâtre de la lutte.

Les troupes de la brigade Piat qui avaient été brûler le

village de Tamjout, se retirèrent vers Taourirt et toute la brigade s'échelonna, depuis ce village jusqu'à la position occupée par le 25e Léger. Aussitôt que ces dispositions furent prises, les troupes de la division d'Alger opérèrent leur retraite ; elles avaient été disposées en tirailleurs par échelons parallèles et successifs, et le mouvement rétrograde s'effectua en commençant par les échelons les plus éloignés.

L'évacuation commença par Tazga-Melloul; la compagnie de grenadiers du 1er bataillon du 60e de Ligne, prit position en arrière du village pour protéger le mouvement de retraite de la 1re compagnie de Zouaves qui était restée en tirailleurs ; puis les 3 compagnies du 60e passèrent à leur tour, laissant celles du 11e Léger faire face à l'ennemi ; ces dernières se retirèrent ensuite en arrière des compagnies du 3e bataillon du 60e qui occupaient Aourir-Namar-ou-Saïd. Quoiqu'on fût vivement poursuivi, la retraite se fit en bon ordre jusqu'à ce village. Le colonel Deligny, voulant continuer de faire l'arrière-garde avec le 3e bataillon de son régiment, envoya le 1er bataillon, avec le commandant Tartarin, prendre position au marabout situé entre Tililit et Taourirt, de manière à protéger son mouvemeut.

Au moment où le 3e bataillon quitta Aourir-Namar-ou-Saïd, ce village fut occupé comme par enchantement par de nombreux Kabyles, qui dirigèrent sur nos soldats un feu des plus nourris ; ils se glissaient dans les plis de terrains, dans les chemins creux et surgissaient tout à coup sur nos flancs. Ce fut au moment où les 4 dernières compagnies du 60e eurent à évacuer Tililit, que les difficultés devinrent sérieuses. Les Kabyles, qui arrivaient sur notre droite, du côté des Beni-Raten, et qui avaient à gravir des pentes escarpées pour gagner les crêtes que nous venions de quitter, avaient ménagé leur feu en cheminant en silence, abrités par tous les couverts du terrain. Ils arrivèrent sur Tililit au moment où les flanqueurs de droite, fournis par une compagnie de

Voltigeurs du 60ᵉ, et ceux de gauche fournis par une compagnie de Grenadiers, se retiraient pour se rallier en arrière du village. La compagnie de Voltigeurs qui n'avait à vaincre aucune difficulté sérieuse de terrain, obéissant au signal du clairon, se retira assez rapidement; mais celle de Grenadiers, qui ne pouvait passer dans le village dont les rues étaient obstruées de décombres embrasés, rencontra, en passant sur la gauche, un arrachement de terrain connu sous le nom de Kaf-Naït-Ammi-Saada, qui venait aboutir aux murailles du village et fermait le passage. Cet obstacle ralentit le mouvement de retraite, et il n'était pas terminé que déjà les Kabyles, remplissant le village, s'étaient emparés de la position qu'avaient occupée les Voltigeurs et faisaient, à bout portant, une décharge sur les Grenadiers, arrêtés dans leur marche comme nous venons de le voir. Le commandant Farine est frappé d'une balle dans la cuisse gauche, plusieurs hommes sont également atteints. Le brave colonel Deligny, resté à l'extrême arrière-garde, prenait des dispositions pour résister à cet ouragan, lorsqu'il reçut lui-même une décharge qui le jeta blessé à bas de son cheval. Une lutte terrible s'engage alors entre les Kabyles acharnés après une précieuse capture, et le régiment qui leur dispute le corps inanimé de son chef. Deux Grenadiers enlèvent à bras le colonel, ils tombent percés de balles; le sous-lieutenant de Grenadiers Bayer, qui l'a chargé sur ses épaules, tombe lui-même atteint d'une balle à la cuisse; il ne reste bientôt plus auprès du colonel que le lieutenant d'État-Major, attaché au régiment, et qui n'eut pas d'autre moyen, pour l'enlever des mains des Kabyles, que de le traîner en le tirant par les pieds. Le cheval du colonel et sa montre restèrent entre les mains des assaillants (1). Un mouvement de

(1) Le cheval a été pris par un homme des Beni-Menguellat nommé Sliman-ou-Abach, du village d'Iril-Bougueni. Il résulte d'une lettre du capitaine Beauprêtre, datée du 2 juillet, que Si El-Djoudi l'avait

désordre et de confusion s'était produit, et une résolution prompte et énergique était nécessaire pour sauver la situation. Les Zouaves occupaient, comme nous l'avons dit, le cimetière en arrière de Tililit et le 1er bataillon du 60e s'y était porté également. Le commandant Larrouy, des Zouaves, et le commandant Tartarin, du 60e, réunissent leurs hommes et, soutenus par une compagnie du 11e Léger qu'ils appellent à eux, ils font une vigoureuse charge à la baïonnette, refoulent les Kabyles et les font remonter dans le village. Ils étaient arrivés à temps pour sauver le colonel Deligny et d'autres blessés qu'on emporta, ainsi que les morts, en reprenant le mouvement de retraite.

La route suivait alors, à travers de beaux vergers complantés de frênes et de figuiers, une croupe ardue d'un parcours rendu plus difficile encore par un immense développement de tombeaux groupés autour d'une kouba vénérée (1). Une fois engagée dans ce dédale inextri-

---

consulté pour savoir s'il pouvait acheter ce cheval ainsi qu'un mulet du train qui avait été enlevé par les Kabyles et que, sur la réponse qu'il ne pourrait le faire qu'à condition de les restituer, le bach-agha s'est abstenu. Le cheval et le mulet ont été vendus dans l'Oued-Sahel.

La montre en or du colonel Deligny avait été prise par un nommé El-Hadj Ali Naït ou Arzen, de Tizi-Rached, qui la donna à Chikh ou Arab.

(1) La kouba porte le nom de Djeddi-Menguellat. C'est le tombeau d'un nommé Menguellat, qui serait l'ancêtre commun des tribus des Beni-Menguellat, Beni-Attaf, Aït Ikhelef, Aït-Amar-ou-Saïd.

A peu de distance de cette kouba, se trouve une djama appelée Lalla Mekka. Les Kabyles racontent qu'une femme de Tililit, ayant aperçu un soir une grande lumière dans le cimetière, crut qu'il y avait un incendie et jeta l'alarme dans le village. On y courut, mais il n'y avait plus de feu et, à la place, on trouva un écrit au sceau du prophète, dans lequel il était dit : « ô Kabyles, je veux que vous bâtissiez en ce lieu une mosquée qui recevra la bénédiction divine et jouira de grands privilèges ; les morts qui y seront enterrés iront tout droit au paradis, et les vivants qui y viendront, en pélérinage, en retireront les mêmes avantages que s'ils faisaient le pélerinage de la Mecque. » Cet écrit a été malheureusement perdu, mais ce qui prouve qu'il a existé c'est qu'une grande djama a été en effet bâtie, et qu'on lui donna le nom de Lalla-Mekka. Pendant qu'on la construi-

cable de pierres tumulaires, l'arrière-garde est littéralement foudroyée de toutes parts ; quelques Zouaves laissés en position pour protéger la marche sont assaillis par des bandes de Kabyles, qui les abordent le flissa à la main. Il fallut un nouveau retour offensif pour leur faire lâcher prise et, à partir de ce moment, la retraite, quoique précipitée, se fit avec plus d'ordre.

Le bataillon du 1er de Zouaves, resté à l'arrière-garde, contînt les Kabyles jusqu'au moment où il arriva à la position occupée depuis le commencement de la journée, auprès de Taourirt-Ntidit, par un bataillon du 11e Léger et les deux compagnies de Tirailleurs ; ces troupes prirent à leur tour l'arrière-garde et furent ensuite relevées dans cette mission par le bataillon du 3e de Zouaves de la division Mac-Mahon, puis par les Tirailleurs de Constantine, lorsque les Zouaves se furent mis en marche. Les mulets chargés de morts et de blessés avaient défilé assez lentement par le chemin creux conduisant du village au camp ; le commandant Jollivet, avant d'abandonner la position, crut devoir dégager le terrain par un retour

---

sait, les Kabyles avaient un jour apporté, à travers monts et ravins, un arbre très lourd qui devait servir à la charpente ; comme ils étaient exténués de fatigue, ils remirent au lendemain la tâche de le hisser sur la toiture ; quel ne fut pas leur étonnement, lorsqu'ils aperçurent, à leur réveil, leur arbre en place, sans qu'on pût voir aucune trace des moyens qu'on avait employés pour le soulever ! Ce miracle s'est répété assez fréquemment dans les pays musulmans et autres.

Dans le principe, tous les Kabyles des tribus ou fractions descendant de Menguellat, se firent enterrer auprès de Lalla-Mekka, puisque c'était un moyen assuré d'aller en paradis, et le cimetière reçut une énorme quantité de tombes ; mais il n'y eut bientôt plus place pour tout le monde, et aujourd'hui il n'y a que les notables qui soient admis à se faire enterrer à Djeddi-Menguellat.

Les Kabyles se figurent toujours qu'ils ont remporté sur nous une grande victoire le 20 juillet ; ils disent qu'au plus fort du combat, un étendard porté par un homme que personne ne connaissait, est sorti tout à coup de la koubba de Djeddi-Menguellat, pour rallier les guerriers Kabyles, et qu'un lion, sorti du même lieu, se mit à la tête des combattants.

offensif qu'il fit exécuter par une de ses compagnies; l'ennemi prit la fuite en grande hâte, et la compagnie de Tirailleurs effectua vivement sa retraite sans autre perte qu'un seul blessé.

Deux compagnies du 3e de Zouaves, appuyées par une compagnie de Tirailleurs d'Alger, embusquées à une portée de fusil du village, reprirent alors l'arrière-garde qu'elles effectuèrent en ordre, jusqu'à ce qu'elles eussent dépassé les 2 bataillons du 25e Léger placés à Djama-Sidi-Saïd depuis le commencement de la journée. Ces deux bataillons couvrirent alors la marche jusqu'à la rentrée au camp, où toutes les troupes se trouvèrent réunies à 5 heures du soir.

A peine nos soldats avaient-ils rejoint leurs campements, que des contingents Kabyles vinrent s'établir sur les hauteurs abondonnées par nos troupes à proximité des avant-postes. Leur attitude n'avait rien d'hostile, ils semblaient délibérer, et tout portait à croire que des propositions de soumission ne tarderaient pas à se produire. Toute crainte d'attaque de nuit devait être écartée, car un brouillard épais vint envelopper le camp de telle sorte qu'on n'y voyait plus à deux pas. Néanmoins des piquets furent commandés dans chaque corps pour renforcer les grand'gardes en cas de besoin.

Cette journée avait été rude; nos pertes s'élevaient, pour la division Camou, à 27 tués ou disparus, dont 2 officiers, et à 154 blessés, dont 10 officiers. La division Mac-Mahon, avait eu de son côté, 1 tué et 29 blessés, ce qui porte le total des pertes à 28 morts et disparus, et 183 blessés.

Une dizaine de nos morts étaient restés entre les mains des Kabyles, qui les dépouillèrent mais leur donnèrent ensuite la sépulture (1).

---

(1) Les Kabyles prétendent avoir trouvé à Tililit le corps d'une femme, qu'ils supposent avoir été une cantinière. Ce corps aurait

D'après ce qu'on put apprendre, les Kabyles avaient eu 200 tués et 600 blessés.

Le colonel Deligny avait été frappé, derrière l'oreille droite, d'une balle qui lui avait fracturé le crâne ; la tète était couverte de meurtrissures profondes dues à ce que le corps avait été, pendant un assez long espace de terrain, traîné sur les pierres tumulaires et le sol rocheux de la zaouïa. Il ne reprit connaissance que le 4e jour et on put alors l'évacuer sur l'hôpital de Dellys, comme nous le verrons plus loin.

Nous donnons, ci-dessous, les chiffres des tués et blessés, par régiment, dans les deux divisions :

DIVISION CAMOU

	tués ou disparus	blessés à l'ambulance	au corps
11e Léger	5	14	3
1er de Zouaves	10	17	21
60e de Ligne	11	52	25
25e Léger	»	7	4
Tirailleurs indigènes	1	4	5
4e régiment d'Artillerie	»	»	1
1er escadron du Train	»	»	1
Totaux	27	94	60
	tués, dont 2 officiers	154 blessés, dont 10 officiers	

excité une grande curiosité chez les Kabyles, surtout chez les femmes, et les notables l'auraient fait enterrer le lendemain, pour couper court à une exhibition inconvenante. Il nous a été impossible de découvrir l'origine de cette histoire, qui est évidemment fausse.

DIVISION MAC-MAHON

	tués	blessés
3e de Zouaves	»	2
Tirailleurs indigènes	1	26
Artillerie	»	1
Totaux	1	29

Dès le commencement des opérations des colonnes expéditionnaires, des goums avaient été réunis à Tazmalt, sous les ordres du colonel Dargent, à Beni-Mansour, sous les ordres du capitaine Camatte, et à Dra-el-Mizan, sous ceux du capitaine Beauprêtre.

Le 20 juin, les goums de Tazmalt et de Beni-Mançour opérèrent des diversions dans les tribus insoumises, pour y retenir le plus de monde possible; le colonel Dargent alla couper des grains du côté de Taralat, et eut 2 hommes blessés; le capitaine Camatte fit la même opération du côté de Takarbouzt, et eut 3 blessés, dont 2 sont morts de leurs blessures.

Le 21 juin le Gouverneur général fit paraître l'ordre du jour suivant :

« Soldats !

» Vous avez répondu à notre attente. L'ennemi a osé » vous combattre ; rien n'a pu vous arrêter, ni son nom» bre, ni son acharnement, ni les remparts derrière les» quels il avait retranché son courage. Vous vous êtes » comportés comme de vieux soldats de l'armée d'Afri» que.

» Encore quelques efforts, et vous recueillerez les fruits » de votre valeur et de votre persévérance. »

Ainsi, dans les deux journées du 17 et du 20 juin, nous avions eu 77 tués et plus de 400 blessés, et pourtant, tous les mouvements des troupes avaient été combinés avec la plus grande prudence et exécutés avec décision et énergie. Ce résultat montrait que nous n'avions pas assez de monde pour dompter, d'une manière définitive, les belliqueuses tribus dont nous avions entrepris la soumission. Nous pouvions bien battre l'ennemi dans ses positions les plus formidables, lui prouver la supériorité de nos armes et obtenir de lui des soumissions factices comme celles qu'avaient acceptées déjà quelques tribus ; mais réduire ces populations à une obéissance réelle et complète, briser leur fierté, exiger des conditions un peu dures et des garanties sérieuses, nous ne le pouvions pas. Nous étions à 80 kilomètres de notre base d'opérations, qui était en réalité Dellys, et il nous serait devenu à peu près impossible d'assurer nos communications, si seulement les Beni-Raten avaient cherché sérieusement à les empêcher; les difficultés auraient encore augmenté à chaque nouveau déplacement du camp.

C'était une œuvre à reprendre plus tard, avec des moyens plus puissants; pour le moment il suffisait d'obtenir des tribus une soumission nous assurant leur neutralité, et de leur enlever l'idée de nous faire la guerre, pendant le temps que nos troupes seraient occupées en Orient.

La nouvelle des sanglants combats livrés en Kabylie était parvenue à Alger démesurément grossie; les bruits les plus extravagants trouvaient créance dans le public, et on ne saurait se figurer à quel degré d'absurdité les imaginations algériennes se laissaient entraîner. La colonne de Constantine, surprise par les Kabyles, n'avait pu, disait-on, opérer sa jonction avec celle d'Alger; le Gouverneur était tué, le général Camou tué, le général Pâté blessé à mort; la division Camou cernée, et en partie massacrée traitait, avec les Kabyles, de l'abandon de l'Algérie, pour sauver ses derniers débris. Le Gouver-

neur général n'était pas non plus épargné ; on trouva un matin écrit sur le socle de la statue du duc d'Orléans, sur la place du Gouvernement, à Alger : « *Il a été perdu un bâton de maréchal dans les montagnes de la Grande Kabylie. Récompense honnête à qui le rapportera.* » Ces attaques étaient souverainement injustes ; l'opinion publique ne tarda pas, d'ailleurs, à revenir à d'autres sentiments à l'égard du général Randon.

Voyons maintenant ce qu'était devenu Bou Bar'la pendant que ces graves évènements s'accomplissaient.

Comme nous l'avons dit, en quittant les Beni-Djennad, il était allé aux Beni-Idjeur où il avait son habitation. Il passa ensuite aux Illoula-ou-Malou, et, le 7 juin, Si El-Hadj-Amar qui habitait, comme nous le savons, le village de Bou-Abd-er-Rahman, dans les Beni-Ouassif, depuis sa fuite de la zaouïa de Sidi-Abd-er-Rahman-bou-Goberin, alla le rejoindre avec 14 de ses khouan de Bou-Abd-er-Rahman, pour l'aider à ramener sa famille dans les Beni-Sedka, où on avait moins à craindre de nos colonnes. Les femmes de Bou Bar'la arrivèrent aux Ouled-Ali-ou-Iloul, dans la nuit du 12 au 13 juin ; il n'avait pas osé les accompagner lui-même, ne sachant quel accueil lui serait fait ; il était allé chez la prophétesse Lalla-Fatma, à Soumeur.

Le capitaine Beauprètre qui avait été informé, immédiatement, de l'arrivée des femmes du cherif, envoya El-Hadj Boudjema Naït Yakoub, des Ouadia, aux Oulad-Ali-ou-Iloul, avec des lettres pour les chioukh, ordonnant que ces femmes nous fussent livrées ; Si Ahmed Ben-el-Djoudi se rendit lui-même dans cette tribu, le 15 juin, avec des contingents des Ouadia et des Ogdal. Après un échange de coups de fusil tirés en l'air, les partisans du derwiche consentirent à remettre les femmes à El-Hadj Boudjema qui devait les conduire au bach-agha Si El-Djoudi ; on ne leur laissa emporter que les bijoux qu'elles

avaient sur elles, on les monta sur des mulets et on les mit en route. On se partagea une partie de ce que le cherif avait laissé à Mecherik, et on lui prit six bœufs qu'il y possédait.

Lorsque la zmala de Bou Bar'la arriva à Bou-Abd-er-Rahman, où il est certain qu'on n'avait que faire de passer, il arriva un ordre de Si El-Djoudi prescrivant d'envoyer tout le monde au capitaine Beauprètre. Les femmes demandèrent à s'arrêter un instant auprès de la rivière, sous prétexte d'allaiter le dernier né de Bou Bar'la et on le leur accorda. Pendant ce temps, la nouvelle de ce qui se passait arriva à la femme de Si El-Hadj Amar, Tassadit bent Sidi Aïssa. Celle-ci, s'enveloppant dans un burnous, courut aussitôt auprès des captives en ameutant les gens du village. Elle reprocha aux Kabyles leur lâcheté, leur déclara que la famille de Bou Bar'la était sous son anaïa, et que, si on la livrait aux chrétiens, elle partagerait son sort. — Voulez-vous que j'aille me livrer à Beauprètre, leur dit-elle, comme péroraison? — Tassadit, fille du saint marabout Sidi Aïssa, était, comme nous l'avons dit, en grande vénération chez les Kabyles; son intervention énergique entraîna les hésitants; les Beni-Ouassif emmenèrent les femmes de Bou Bar'la, en les plaçant sous l'anaïa du village, et ils les conduisirent dans la maison de Si El-Hadj-Amar. Tassadit fit prévenir son mari de ce qui était arrivé, et celui-ci accourut la nuit même à Bou-Abd-er-Rahman, avec Bou Bar'la.

Les Beni Ouassif n'offraient pas un asile suffisamment sûr au cherif, et le 17 juin, le jour même où se livraient de sanglants combats autour du Sebt des Beni-Yahia, Si El-Hadj Amar parvint à lui faire gagner, avec sa famille, la tribu des Beni-Yenni. Le capitaine Beauprètre, qui se trouvait dans les Ouadia, avec son goum, crut un moment que tous les fugitifs allaient lui être livrés, et on les lui amena, en effet, à une faible distance; mais, par suite d'une fausse manœuvre, peut-être préméditée, de Si El-Djoudi, il vit cette importante capture lui échapper.

Le terrain où on se trouvait étant inaccessible à la cavalerie ne permit pas au capitaine Beauprêtre de prendre de force les rebelles que ses combinaisons politiques devaient lui faire livrer.

Les Beni-Yenni, ne voulant pas trop se compromettre à nos yeux, refusèrent de recevoir Bou Bar'la dans leurs villages ; ils l'autorisèrent seulement à camper dans un terrain broussailleux, en dessous et au sud du village des Aït-El-Arba.

Le capitaine Beauprêtre voulut punir les gens de Bou-Abd-er-Rahman de la protection qu'ils avaient donnée à nos ennemis, et il fit attaquer le village par les gens des Beni-Ouassif, du parti d'El-Haoussine Naït El-Hadj Arab, et par des contingents des Beni-bou-Akkach et des Beni-Sedka. Les contingents arrivèrent en petit nombre, puis, lorsqu'on voulut les envoyer à l'attaque, ils se couchèrent sous les arbres, et ils n'en bougèrent plus que pour rentrer chez eux.

Les Zouaoua n'étaient pas encore, comme on le voit, de bien zélés serviteurs ; ils avaient d'ailleurs recueilli chez eux les familles et les biens des Beni-Menguellat, qui avaient évacué leurs villages, et beaucoup d'entre eux avaient été nous combattre. Sous prétexte des services qu'ils pouvaient rendre à la colonne, le capitaine Beauprêtre envoya Si El-Djoudi, et tous ses chioukh, le 18 juin, au camp du Sebt des Beni-Yahia ; ils nous constituaient des ôtages qui pouvaient répondre, jusqu'à un certain point, de l'attitude des tribus ; il envoya également au Sebt, le 20 juin, les chioukh des Beni-Sedka, sous la conduite de Si Ahmed Ben-El-Djoudi.

Dès le lendemain du combat du 20 juin, les Beni-Menguellat, qui avaient subi des pertes énormes, avaient fait des ouvertures de soumission ; mais ce ne fut que le 23 qu'ils vinrent se mettre à la discrétion du Gouverneur général ; ils apportaient 5,000 francs à valoir sur la contribution de guerre qui leur serait imposée. Le gé-

néral Randon, confiant dans leur loyauté, accepta leur soumission, et, en raison des maux de toute nature dont ils avaient souffert, il leur fit remise de toute amende, à condition qu'ils renverraient de leur territoire les contingents qui s'y étaient donné rendez-vous. La suite a prouvé qu'il avait eu raison de se fier à leur parole, car ils remplirent fidèlement leur promesse. Les Beni-Raten firent, le même jour, des propositions de soumission et des négociations furent entamées avec eux.

Le 24 juin, un bataillon du 11e Léger fut envoyé au sommet des Beni-bou-Chaïb, pour protéger l'arrivée d'un convoi de munitions de guerre, conduit par le lieutenant-colonel de Fénelon. En même temps que le convoi, arriva un détachement de 150 Chasseurs à pied, du 14e bataillon, qui fut incorporé à la division d'Alger.

A 11 heures 1/2 il fut fait, sous la protection de 2 bataillous de la division de Constantine, une grande corvée de vert dans des champs dont la récolte avait été achetée sur pied aux Kabyles ; des mesures furent prises pour qu'on procédât, avec le plus grand ordre, de manière à empêcher de s'écarter des emplacements désignés. Les Arabes requis ne furent pas admis à ce vert.

Pour activer la soumission des fractions encore hésitantes, et bien qu'on eût l'intention d'évacuer le pays, le commandant supérieur du Génie reçut l'ordre de faire exécuter des travaux de fortification sur une grande échelle, en avant du campement du 11e Léger, dans le but de faire craindre aux montagnards Kabyles, qu'en prolongeant notre séjour sur les lieux, nous ne finissions par fonder un établissement permanent pour dominer le pays ; une corvée de 400 travailleurs fut employée à ces travaux le 24 et le 25 juin.

Le général Randon avait l'intention de terminer la campagne par la soumission des Beni-Idjeur, mais au lieu de redescendre sur Bou-Behir par le chemin qui avait été suivi pour l'ascension au Sebt, il crut utile de passer par les Beni-Itourar, afin de ne pas laisser croire aux

Kabyles que nous avions craint de nous avancer davantage dans leur pays. Il se débarrassa, pour cette opération, de tous les impedimenta et ne conserva absolument que ce qu'il fallait pour faire subsister la colonne pendant 4 ou 5 jours.

Le 25 juin, à 3 heures 1/2 du matin, un convoi formé de tous ces impedimenta fut envoyé à Bou-Behir, sous l'escorte du 1er bataillon du 25e Léger, qui ne devait plus remonter au Sebt; il comprenait la plus grande quantité possible des équipages des corps et des États-Majors, une partie du troupeau de l'administration et des corps, les cantiniers particuliers qui suivaient la colonne, le restant des blessés et des malades, au nombre de 28, qui n'avaient pu être évacués par un convoi parti le 22 juin. Le colonel Deligny, couché sur une civière, fut porté jusqu'à Bou-Behir par les Grenadiers du 3e bataillon de son régiment, qui se relayaient pour ce pieux devoir ; les sacs de cette compagnie étaient chargés sur 20 mulets de réquisition. Le commandant Farine fut évacué par le même convoi. La colonne avait été alignée en vivres jusqu'au 1er juillet pour les hommes, jusqu'au 29 juin pour les animaux, auxquels on allouait 5 kilog. d'orge par jour, le fourrage vert devant faire défaut.

Dans la matinée du 25, arriva à la colonne, accompagné d'un simple guide kabyle, M. Devaux, sous-lieutenant au 1er de Zouaves, adjoint au bureau arabe de Dra-el-Mizan. Cet officier était parti le 24 juin du camp du capitaine Beauprêtre, alors à Tizi-Ntleta, accompagné d'El-Hadj Boudjema Naït Yacoub, des Ouadia ; il était allé passer la nuit à Ir'il-bou-Ammès, des Beni-bou-Drar, village de Si El-Djoudi, et de là il s'était mis en route pour le Sebt des Beni-Yahia, avec un homme du pays qu'on lui avait donné pour guide (1). Cet officier regagna

(1) M. Devaux avait été placé au bureau arabe de Dra-el-Mizan, par décision du 6 juillet 1852 ; c'est l'auteur d'un des premiers ouvrages qui aient été écrits sur la Kabylie : *les Kebaïles du Djerdjera*. C'était un officier d'une bravoure poussée jusqu'à la témérité. Il est mort

le lendemain soir, sans accident, le camp du capitaine Beauprêtre.

Dans cette journée du 25, les Beni-Raten se présentèrent enfin pour faire leur soumission, qui fut acceptée. Les conditions restèrent subordonnées à la conduite que la tribu tiendrait vis-à-vis de nous, et le Gouverneur général se réserva de fixer ultérieurement la contribution de guerre qu'elle aurait à payer.

A 6 heures du soir, tout le matériel de l'Artillerie et du Génie, l'Ambulance, le Train et le convoi d'administra-

---

glorieusement au Mexique à la manière des héros de l'antiquité, comme capitaine du 1er de Zouaves, dans l'assaut du couvent de Santa-Inès, du 25 avril 1863, où il commandait une des colonnes d'attaque. Cet assaut a été, comme on le sait, un des épisodes les plus sanglants du siège de Puebla.

M. Devaux nous a raconté sur son voyage à travers la Kabylie insoumise, une anecdote qui mérite d'être rapportée. Son guide qui cheminait à pied avec son long fusil, avait soin de le faire passer par les chemins les plus horribles, afin de lui donner une haute idée des difficultés du pays. M. Devaux avait remarqué que ce guide le regardait souvent d'une manière singulière, qui lui faisait supposer de mauvais desseins. Un combat homme à homme n'avait rien de bien effrayant; mais il était à supposer que si le Kabyle avait réellement l'intention de le conduire dans un guet-à-pens, il aurait des complices. Si brave qu'on soit, ce n'est pas sans appréhension qu'on songe qu'il peut vous arriver à tout instant, on ne sait d'où, un coup mortel avant d'avoir eu le temps de se mettre en défense. M. Devaux faisait ces réflexions lorsqu'on arriva à une montée très rude, dans un chemin encaissé qui aurait convenu pour un assassinat solitaire ; le guide s'arrêta en ce moment et se tourna vers lui en le dévisageant.

— Qu'as-tu donc à me regarder ainsi, lui dit l'officier, en cherchant la crosse de son pistolet ?

— J'avais un frère que j'aimais beaucoup, répondit le guide, il est mort !

— Nous sommes tous mortels !

— Oui il est allé combattre les Français, et il a été tué.

— C'est le sort de la guerre, il était écrit qu'il mourrait medjehed.

— Par la justice du Seigneur, tu ressembles tout à fait à ce frère que j'ai perdu et j'ai du plaisir à te regarder.

Cette conclusion inattendue soulagea comme on pense M. Devaux d'un certain poids. Le guide se montra très prévenant pour lui tout le temps du voyage.

tion de la division Camou, furent transférés dans le camp de la division Mac-Mahon, afin d'avoir plus de facilité pour la mise en marche du lendemain, jour où la colonne expéditionnaire devait définitivement quitter le Sebt des Beni-Yahia.

Le 26 juin, dès 3 heures du matin, la division de Constantine, qui doit prendre la tête de la colonne, commence à se mettre en marche ; l'avant-garde est faite par 4 bataillons sans sacs. Après la division de Constantine, marche l'avant-garde de la division d'Alger, sous les ordres du général Bosc ; elle est composée des 3 bataillons du 25ᵉ Léger et de 7 compagnies du 60ᵉ de Ligne ; viennent ensuite les réserves d'Artillerie, le matériel du Génie, les équipages des États-Majors et des corps des deux divisions, y compris les mulets portant les sacs, les troupeaux, les convois d'administration ; puis 2 bataillons du 11ᵉ Léger, conduits par le général Paté ; enfin, l'arrière-garde, sans sacs, commandée par le général Camou et composée du 14ᵉ Chasseurs à pied, des 50 Canonniers à pied, de 4 compagnies du 60ᵉ de Ligne, des Tirailleurs et du bataillon de Zouaves.

Les sacs des 4 bataillons d'avant-garde de la division de Constantine et des troupes d'arrière-garde de la division d'Alger, sont portés par des mulets de réquisition, à raison d'un mulet pour 7 hommes. Pour éviter toute confusion, les sacs sont formés en ballots enveloppés dans des couvertures de campement ; chaque ballot a une étiquette indiquant le corps, le bataillon et la compagnie ; chaque convoyeur a reçu un billet portant les mêmes indications, et chaque corps a fourni une petite escorte spéciale marchant avec son convoi de sacs.

Les troupes d'avant-garde et celles d'arrière-garde ont pour mission d'occuper des positions sur les points culminants, en avant, en arrière et sur les flancs, pour protéger la marche de la colonne.

Malgré l'allègement du convoi opéré la veille, les bagages qui restent encore avec la colonne mettent trois

heures à défiler, et ce n'est qu'à 7 heures 1/2 seulement que les troupes d'arrière-garde sont mises en mouvement.

La marche s'effectue sans difficulté; les Beni-Menguellat et les Beni-Raten ont tenu parole, et aucune agression ne se produit; les notables des tribus soumises se tiennent à droite et à gauche de la colonne, pour faire retourner ceux qui auraient voulu faire encore parler la poudre. L'avant-garde de la division de Constantine a occupé tout d'abord, vers Ourdja, les positions qui dominent le défilé de Tizi-Djemaà; sous cette protection, toutes les troupes vont s'installer au campement, entre Djama-Timezguida et Tizi-bou-Iran; l'arrière-garde occupe à son tour les positions, pendant que la marche des dernières fractions s'achève. Ce ne fut que lorsque l'arrière-garde, après avoir dépassé les villages des Beni-bou-Youcef, s'engagea sur le chemin tracé sur le flanc nord du massif d'Ourdja, que quelques coups de fusil se firent entendre. L'ennemi fut facilement tenu à grande distance par le tir des Chasseurs à pied.

Les deux divisions campent en un seul carré dont les faces sont occupées par l'Infanterie, les autres armes ou services étant installés dans l'intérieur.

Les Beni-Itourar', qui avaient déjà ouvert des pourparlers de soumission, fournissent des ôtages comme garantie de leur neutralité (1), afin qu'on ne brûle pas leurs villages; l'homme le plus influent de la tribu, Si Hammou Boudia (2), était depuis longtemps déjà à la colonne. Aucun préparatif de défense n'avait d'ailleurs été fait par les Kabyles pour arrêter notre marche.

Pendant qu'on achève l'installation du bivouac, les

(1) Les indigènes disent que cinq de ces ôtages furent fusillés quand des agressions contre notre colonne se produisirent, comme il est dit plus loin; l'endroit où ils furent enterrés est encore un objet de vénération; chaque passant y jette sa pierre.

(2) Le même qui est cité dans les rapports du capitaine Wolff, sur les affaires des Azazga.

Illilten, avec les contingents des tribus insoumises: Beni-Idjeur, Illoula, Beni-Mellikeuch, viennent attaquer la face du camp occupée par le 60e, le 25e Léger, les Tirailleurs et les Zouaves de la division d'Alger. Les Beni-Itourar', malgré leur bonne volonté, sont impuissants à empêcher cette agression. Pour repousser l'attaque, le Gouverneur général fait venir les Zouaves de la division de Constantine, qui étaient déjà établis au bivouac, et les lance sur une arête où s'était réunie la plus grande partie des assaillants; il dirige en même temps 1 bataillon du 25e Léger dans le fond du ravin, pour couper la retraite aux Kabyles. L'opération a un plein succès, et les contingents ennemis disparaissent. Les 2 bataillons sont alors rappelés au bivouac; mais, aussitôt qu'ils abandonnent la position, les Kabyles reparaissent et recommencent à tirer sur le camp. Cette nouvelle attaque fit reconnaître la nécessité de porter les grand'gardes très en avant.

Dans le but de protéger leur établissement et les travaux à faire pour les retrancher, le bataillon du 1er de Zouaves et un bataillon du 25e Léger, sous les ordres du lieutenant-colonel Polhès, sont lancés en avant pour reprendre la position qui vient d'être abandonnée. L'opération se fait sans difficultés, les grand'gardes sont rapidement établies et les bataillons rentrent au bivouac. Les Chasseurs à pied, placés en embuscade entre les grand'gardes, atteignent très au loin, grâce à la précision de leur tir, les Kabyles qui se présentent.

Vers le soir, un épais brouillard enveloppe le camp et dure jusqu'au lendemain matin. Pendant la nuit, quelques Kabyles s'étaient approchés furtivement des grand'gardes; mais ils furent surpris eux-mêmes par le feu d'une embuscade placée en avant des postes-avancés du 60e de Ligne, qui tua ou blessa plusieurs d'entre eux. Cette tentative infructueuse découragea les Kabyles, et le reste de la nuit se passa sans nouvel incident.

Dans cette journée, la division d'Alger avait eu 3 hom-

mes tués et 15 blessés, dont le capitaine d'État-Major Lewal (1), attaché aux Affaires arabes; la division de Constantine avait eu, de son côté, 2 tués et 7 blessés.

La matinée du 27 juin se passe à parlementer avec les Beni-Itourar', et Si Hammou Boudia s'emploie à amener tout le monde à la soumission. Cette tribu proteste toujours de ses intentions pacifiques, mais elle n'est pas assez forte pour chasser les contingents étrangers arrivés la veille et qui veulent faire la loi chez elle. Vers midi, le ciel, qui avait été très beau jusque-là, se voile d'épais nuages, qui enveloppent bientôt tous les ravins d'alentour; on ne peut plus se faire aucune idée du terrain, et il faut renoncer à toute opération. Quelques éclaircies, dans l'après-midi, permettent d'apprécier l'hostilité d'une partie des populations qui entourent la colonne. Tandis que d'un côté, celui d'où sont venus les parlementaires, on attend, en repos, l'effet des conférences, de l'autre, à l'Est du camp, sur les sommets de Tizi-Ntederr'alin et d'Aït-Naman (ancien village), entre Djama-Timezguida et le village de Ben-Messaoud, des fortifications en pierres sèches s'élèvent comme par enchantement. Avec une lunette, on pouvait voir distinctement des femmes porter sur la tête des pierres pour la construction des retranchements, disposés sur deux lignes concentriques et parallèles, avec une redoute pour couronnement.

Rendus plus audacieux par notre inaction forcée, les contingents reviennent le soir, avec une fureur nouvelle, assourdir le bivouac de leur fusillade mêlée de cris, de hurlements et de chants de guerre, au milieu desquels on reconnaît distinctement une voix de femme, aiguë et vibrante à la fois.

Vers 10 heures du soir, les Kabyles concentrent leurs efforts sur la partie du camp occupée par le 1er de

---

(1) Aujourd'hui général de division commandant le 17e corps d'armée.

Zouaves ; ils se glissent dans les ravins, tirent sur les grand'gardes des Zouaves qui les attendent sans riposter et ils s'avancent jusqu'au campement du 60ᵉ.

Le général Pâté ne put résister au désir de les poursuivre vigoureusement ; à son signal, les Zouaves s'élancent hors de leurs retranchements et fondent sur les Kabyles à la baïonnette. Ceux-ci ne les attendent pas, ils font une décharge de leurs armes et fuient dans toutes les directions.

Le général Pâté qui s'était jeté en avant pour donner l'élan à la troupe, est atteint d'une balle qui lui effleure la tête après avoir traversé sa casquette.

Après cette tentative, les Kabyles se dispersent et le reste de la nuit est calme.

La division d'Alger avait eu 1 tué et 4 blessés et celle de Constantine 1 blessé.

Dans la soirée du 27, les notables des Beni-Itourar' étaient venus apporter leur soumission qui avait été acceptée ; dès lors, rien ne nous retenait plus dans le pays. Les troupes du Génie et 200 hommes d'Infanterie de la division de Mac-Mahon avaient été employés à mettre en état la route qui devait être suivie pour redescendre dans la plaine.

Nous avons vu que des rassemblements kabyles, arrivant pour la plupart de l'Oued-Sahel, étaient venus, dans la journée du 27, élever des retranchements à peu de distance du camp ; il parut dangereux au Gouverneur général d'opérer son mouvement de retraite en laissant derrière lui des contingents nombreux qui ne manqueraient pas d'inquiéter la colonne pendant qu'elle serait engagée dans des chemins difficiles ; il fallait s'attendre à une très vive attaque d'arrière-garde, si on ne les frappait auparavant d'une manière énergique. D'ailleurs les Kabyles et l'Algérie entière n'auraient pas manqué de dire que nos troupes avaient été poursuivies à coups de fusil et contraintes à se hâter de sortir du pays, si on ne s'était arrangé de façon à écarter toute supposition malveillante.

Dans la nuit, le Gouverneur général arrêta les dispositions suivantes : le général Camou, avec une partie de sa division, le convoi et les bagages prendrait, à la pointe du jour, le chemin qui conduit à la vallée du Sebaou ; au même moment, le général de Mac-Mahon, avec six bataillons, se porterait, par la droite, vers la montagne, dont il couronnerait les hauteurs, tandis que le Gouverneur général, avec trois autres bataillons et ce qu'il avait sous la main de cavalerie, attaquerait la position par la gauche, menaçant la ligne de retraite des Kabyles.

Le 28 juin, à 4 heures du matin, la division Camou commence son mouvement, après que le général de Mac-Mahon eut fait relever ses grand'gardes, et, pendant que les troupes d'Alger défilent, celles de la division de Constantine prennent position sur l'emplacement qu'elles quittent pour se préparer à attaquer les retranchements kabyles. Nous extrayons des *Mémoires du maréchal Randon*, le récit de l'épisode qui signala le départ de la colonne du pays des Beni-Itourar' :

« Ces divers mouvements étaient en cours d'exécution,
» et encore quelques minutes 6,000 combattants, à portée
» de pistolet, allaient en venir aux mains, quand un
» spectacle, aussi nouveau qu'inattendu, vint frapper
» nos regards. La disposition des lieux prêtait d'ailleurs
» singulièrement à la scène dramatique qne nous allons
» décrire.

» Alors que les deux colonnes d'attaque étaient en
» mouvement et que le général Camou faisait filer son
» monde, le capitaine Wolff et le bach-agha avec quel-
» ques cavaliers, étaient au milieu de cette arène, expo-
» sés aux coups des deux partis, si la fusillade s'enga-
» geait.

» Tout à coup le capitaine Wolff accourt auprès du
» Gouverneur général lui demandant avec instance, de
» la part du bach-agha, de faire suspendre la marche

» des colonnes ; il ajoute qu'à la suite des pourparlers
» continués pendant la nuit, les tribus kabyles du pays
» même, refusent le secours des tribus étrangères qui
» sont venues pour se joindre à elles, qu'elles ne veulent
» pas courir la chance d'éprouver une ruine à laquelle
» elles ont à peine échappé, et que nous allions voir le
» mouvement de séparation s'opérer.

» En effet, quelques instants après, nous vîmes cette
» multitude se diviser en deux groupes, comme s'ils
» allaient en venir aux mains, et presque aussitôt une
» décharge générale (taraka) se fit entendre. C'étaient
» les Beni-Mellikeuch et d'autres tribus qui donnaient le
» signal de leur départ et de l'abandon de leurs confé-
» dérés (1).

» Sans attendre de plus amples explications, le Gou-
» verneur général qui avait suspendu la marche de la
» division Mac-Mahon, la remit en mouvement et, quel-
» ques heures après, les deux divisions débouchaient
» dans la vallée, sans avoir été suivies par un seul
» Kabyle. »

La descente s'était opérée par le chemin du village d'Iril-Igoulmimen. A 10 heures 1/2 toutes les troupes étaient au bivouac, établi à Iril-bou-Yakoub, sur des mamelons situés entre l'Oued-el-Hallil et l'Oued-Sahel.

L'ordre fut donné au commandant Paillot, du 25e Léger, qui avait été envoyé du Sebt pour escorter les bagages,

---

(1) Le bruit a couru que le général Randon avait fait donner 5,000 fr. par l'intermédiaire de Si El-Djoudi aux notables des tribus pour obtenir le passage libre. Cela est complètement faux au dire même des Kabyles du pays. Ceux qui nous ont le plus loyalement servis dans cette circonstance sont le bach-agha Bel-Kassem et Si Hammou Boudia. Quant à Si El-Djoudi, sa conduite n'a pas été très franche ; il conseillait aux siens de ne pas céder trop facilement, disant que plus nous éprouverions de difficultés, plus nous serions coulants sur les conditions et moins nous aurions envie de revenir.

de rejoindre le camp avec le goum, le convoi et tout ce qu'il avait avec lui à Bou-Behir ; il y arriva à 2 heures. Un convoi de 400 mulets de vivres arriva également dans l'après-midi.

Pendant la nuit, les Beni-Idjeur vinrent tirailler sur le camp mais sans atteindre personne ; les grand'gardes ne répondirent pas à leur fusillade.

CHAPITRE IX

Le Gouverneur général marche sur les Beni-Idjeur. — Combats du 30 juin, du 1er et du 2 juillet. — Soumission des Beni-Idjeur. — Dislocation des colonnes. — Mort de Bel-Kassem ou Kassi. — Investiture des chefs indigènes.

Le 29 juin, à 3 heures 1/2 du matin, un convoi de malades et de blessés est dirigé sur Dellys, sous l'escorte de 100 cavaliers des Ameraoua ; les mulets rapporteront des vivres.

A deux heures, le Gouverneur général, escorté de toute la cavalerie et des Chasseurs à pied et Tirailleurs de la division d'Alger, va faire une reconnaissance vers les Beni-Idjeur, pour régler les dispositions à prendre le lendemain ; il est de retour à cinq heures.

Pendant la nuit, les Kabyles essaient sur plusieurs points de percer la ligne de nos grand'gardes, mais ils échouent dans leurs tentatives. Un caporal de Tirailleurs est tué d'un coup de feu à l'abdomen.

Le 30 juin, à 4 heures 3/4 du matin, les deux divisions se mettent en marche, sans sonneries ni batteries, vers le Tleta des Beni-Idjeur, où elles doivent camper. La division de Constantine avec tous ses éléments, moins son convoi, ouvre la marche précédée de 4 de ses bataillons sans sacs ; elle descend dans le lit de l'Oued-Sahel, qui a très peu d'eau, remonte cette rivière pendant deux kilomètres, la franchit et prend les pentes d'un contrefort qui mène au Tleta.

Six bataillons de la division d'Alger, précédés des Chasseurs à pied, des deux compagnies de Tirailleurs, des 50 Canonniers à pied et de deux sections de monta-

gne, franchissent immédiatement la rivière de manière à se déployer vers la gauche ; la cavalerie et le goum marchent à l'extrême-gauche.

Pendant que ce dernier mouvement s'opère, le convoi des deux divisions, avec un bataillon de la brigade Bosc et les Sapeurs des deux divisions en tête, et un bataillon de la même brigade avec une section d'Artillerie en arrière-garde, se forme dans le lit de la rivière.

Aussitôt que la division Mac-Mahon est aperçue gagnant les contreforts qui conduisent au Tleta, la division d'Alger et le convoi se mettent en mouvement, ce dernier suivant la même route que la divison de Constantine. Le convoi marche sur un très grand front, ce qui lui permettra d'arriver au bivouac en même temps que les troupes.

Les Beni-Idjeur ont concentré leur défense en avant des villages de Bou-Zian et de Si-Ali-ou-Ameur, derrière les haies et les couverts du terrain.

Une compagnie du 3e de Zouaves y est lancée avec une impétuosité qui lui fait dépasser les embuscades. En vain les fuyards, refoulés dans le ravin qui sépare les villages, veulent remonter la berge opposée, nos éclaireurs s'y rencontrent pêle-mêle avec eux, les traquent jusque dans Bou-Zian, d'où ils les ont bientôt délogés après en avoir tué une cinquantaine (1). Pendant ce temps, les Tirailleurs indigènes arrivent au pied du piton qui domine le village d'Ihattoucen. Les 4 ou 500 Kabyles qui s'y étaient retranchés tentent, en pure perte, une résistance désormais impossible. Les troupes de la brigade Maissiat, suivies à court intervalle de 3 bataillons de la division Camou, se massent successivement derrière les Tirailleurs. Quelques coups d'obusier, habilement dirigés sur les groupes hostiles, achèvent de les disperser.

---

(1) Il y avait, paraît-il, parmi les Beni-Idjeur, trois déserteurs qui dirigeaient la défense et qui insultaient nos soldats en français. Ils s'étaient mariés dans le pays et étaient devenus kabyles.

La retraite s'opère alors en bon ordre, la division de Mac-Mahon se retire protégée par deux bataillons sans sacs de la division d'Alger, qui ont été prendre position en avant, pour assurer ce mouvement. Les Kabyles avaient d'abord suivi en grand nombre la division de Constantine, mais un vigoureux retour offensif les disperse et les fait renoncer à leur poursuite.

Les troupes des deux divisions s'établirent en un seul bivouac. Aussitôt après leur installation, les Zouaves de la division Camou allèrent s'emparer du village de Bou-Youcefen et ils y installèrent deux compagnies, qui furent protégées par des retranchements élevés par le Génie. Les autres grand'gardes furent également fortifiées, et les abords du camp furent dégagés en coupant les arbres qui couvraient diverses portions de son pourtour.

Plus de 80 morts et un grand nombre de blessés constituèrent la perte des Kabyles dans cette journée. La division Mac-Mahon eut 5 tués (4 Tirailleurs et 1 Zouave) et 74 hommes atteints par le feu de l'ennemi; la division Camou n'eut qu'un seul blessé.

Dans l'après-midi, des parlementaires chargés de propositions pacifiques se présentèrent devant les grand'gardes, d'où on les conduisit à la tente du Gouverneur. Les Beni-Idjeur n'ayant pas voulu se soumettre à nos exigences, les négociations n'aboutirent pas.

Pendant la journée du 1er juillet, on procède à la destruction du village de Sahel. Le bataillon du 1er de Zouaves, les 2 bataillons du 60e, 1 bataillon du 25e Léger, les Tirailleurs et les Chasseurs à pied, sont chargés de l'attaque du village; 2 bataillons du 11e Léger, sous les ordres du général Pâté, sont en réserve et se relient par leur gauche à la brigade Maissiat, chargée de maintenir le village de Taourirt. Le général Bosc, avec 1 bataillon du 25e et 1 du 11e Léger, garde le camp; le fourrage est fait en arrière des colonnes agissantes.

Au signal donné par le général Camou, le 25e Léger se dirige sur la droite du village; les Tirailleurs, au

centre, doivent le dépasser et prendre position en avant; les Zouaves attaquent à gauche. Le 1er bataillon du 60e, avec une section d'Artillerie, se porte sur la gauche de la ligne, sous la direction du colonel Spitzer; l'Artillerie lance des obus sur le village de Sahel et sur celui de Taourirt, pour en débusquer les défenseurs. Le 3e bataillon du 60e, les Chasseurs à pied et les Canonniers à pied restent en réserve auprès du général Camou; 2 compagnies de travailleurs, prises dans ce bataillon du 60e, sont mises à la disposition du Génie pour détruire Sahel.

Nos troupes ne rencontrèrent aucune résistance; elles n'eurent à vaincre que des difficultés matérielles pour franchir des ravins très encaissés, les ponts que les Kabyles y avaient établis ayant été rompus par eux. De fortes et nombreuses barricades avaient été élevées, mais elles ne furent pas défendues. Aussitôt qu'on eut occupé le village, les sapeurs du Génie, aidés des travailleurs d'Infanterie, qui ont formé les faisceaux, entament l'œuvre de destruction avec la hache, la cognée et le passe-partout. En arrière du village, l'ennemi, rangé sur deux lignes, assiste, immobile, au châtiment dont on l'avait menacé la veille. Deux cavaliers parcourent à cheval le front de bataille des Kabyles et semblent se concerter avec eux, soit pour les retenir, soit pour les entraîner à la lutte. Un petit drapeau flotte au milieu des contingents kabyles; le bruit court que Bou Bar'la est au milieu d'eux, mais ce bruit est inexact, le cherif, qui sent son rôle fini, n'a pas quitté les Beni-Yenni, où nous savons qu'il s'était réfugié.

Pendant ces opérations, le lieutenant-colonel de Fénelon, avec les 2 escadrons de Chasseurs d'Afrique, les Spahis et la Gendarmerie, s'était porté à l'extrémité de la ligne de crête déboisée qui se rattache au grand contrefort des Illoula-ou-Malou, sur la rive gauche de l'Oued Sahel, pour contenir les contingents kabyles qui auraient pu venir se joindre aux Beni-Idjeur. Les difficultés du terrain empêchent l'action directe de nos cavaliers, dont

la présence a néanmoins pour résultat de tenir les Kabyles éloignés. Un peu plus tard, les Chasseurs à pied, le restant des 2 bataillons du 60e et une partie du 25e Léger sont employés également à couper les arbres.

Quand le travail de démolition de Sahel fut suffisamment avancé, le signal de la retraite fut donné et elle s'exécuta dans le plus grand ordre. Les travailleurs l'évacuèrent d'abord avec les mulets d'outils; l'arrière-garde fut faite par les Tirailleurs indigènes jusqu'au delà du ravin où se trouvaient les tirailleurs du 25e Léger, qui la soutinrent à leur tour; la même marche était suivie aux Zouaves et au 60e, et les troupes regagnèrent leur bivouac vers midi, n'ayant eu à essuyer que quelques coups de fusil.

De son côté, le général Pâté, qui s'était porté en avant pour soutenir le mouvement et se relier à la brigade Maissiat, opérait sa retraite, pendant laquelle deux hommes du 11e Léger et un Canonnier à pied furent blessés.

La brigade Maissiat, restée pendant quatre heures en position, avait employé la plus grande partie des hommes à abattre les arbres fruitiers ; elle eut deux hommes blessés.

Cependant, les négociations, tièdement ouvertes par les Beni-Idjeur, n'avançaient toujours pas, et le général en chef, pressé de faire rentrer les troupes dans leurs cantonnements avant l'arrivée imminente des fortes chaleurs, résolut de frapper un coup décisif au cœur même du pays rebelle, en détruisant Taourirt.

Le 2 juillet, à 8 heures du matin, six bataillons de chaque division prennent les armes; les hommes d'Infanterie emportent toutes les petites hachettes et instruments tranchants propres à la destruction des arbres. Le colonel Duprat de la Roquette reste à la garde du camp avec 1 bataillon du 60e, 1 du 11e Léger et 1 du 16e Léger.

La cavalerie doit faire une diversion sur le même terrain que la veille; le fourrage est effectué à peu de

distance et on empêche les muletiers arabes de suivre les troupes.

La division de Constantine est chargée d'opérer l'attaque et la destruction de Taourirt, soutenue, en deuxième ligne, par la division d'Alger; elle a l'ordre de passer par le village de Bou-Zian et de gagner le contrefort à l'extrémité duquel, sur un mamelon bien dessiné avec des pentes rapides et boisées, est bâti le gros village de Taourirt. Une fois sur ce contrefort, elle n'avait plus qu'à le suivre pour arriver sur ce village par le côté le plus facilement abordable.

La division de Constantine est mise en marche sur deux colonnes : celle de droite qui est formée par la brigade Maissiat, doit laisser sur son flanc droit les villages de Bou-Zian et de Si-Ali-ou-Ameur ; celle de gauche, formée par la brigade Piat, doit marcher parallèlement à la première et tourner un petit mamelon sur lequel se trouve un groupe de Kabyles assez nombreux.

Le bataillon Jollivet, des Tirailleurs indigènes, tête de colonne de la brigade Piat, arrive bientôt en face de ce mamelon, en déloge les Kabyles et les rejette vers Bou-Zian sur le bataillon Bellefonds des Chasseurs à pied, qui les repousse à son tour sur les Tirailleurs ; une dizaine de cadavres ennemis restent sur la place.

Les villages de Bou-Zian et des marabouts de Si-Ali-ou-Ameur étaient occupés par l'ennemi qui cherche à les défendre. Le général Maissiat dut jeter de ce côté le bataillon Oudinot, du 16e Léger. Ce bataillon se trouve un instant fortement engagé, mais bientôt il force les Kabyles à fuir devant lui, avec des pertes sensibles ; un grand nombre d'entre eux sont tués dans les ravins et dans les maisons du village. Des groupes nombreux s'étant reformés un peu plus loin, dans des bois d'oliviers très épais, en face du bataillon Oudinot, cet officier supérieur dut marcher de nouveau contre eux, soutenu un peu en arrière par le bataillon Gouyon, du même régiment, qui entre bientôt en ligne.

Pendant que ces engagements avaient lieu, la brigade Piat avait continué son mouvement en avant, chassant devant elle quelques groupes qui voulaient arrêter sa marche ; une heure et demie après son départ, elle atteignait le contrefort dont nous venons de parler qui porte à son extrémité le village de Taourirt.

Au même moment, la tête de colonne de la brigade Maissiat, y arrivait de son côté; mais les 2 bataillons du 16e Léger que nous avons vus aux prises avec l'ennemi, étaient restés en arrière et le bataillon Gouyon avait dû exécuter plusieurs retours offensifs contre 3 ou 400 Kabyles qui s'acharnaient dans le but d'enlever leurs morts.

Comme il était essentiel que les 6 bataillons de la division de Constantine, qui se trouvaient entourés de tous côtés, fussent réunis avant l'attaque de Taourirt, le général de Mac-Mahon fit lancer, du contrefort où il se trouvait avec le gros de cette division, quelques obus qui atteignirent les groupes ennemis au delà du 16e Léger et les dispersèrent. Les 2 bataillons en retard purent alors regagner la colonne sans difficulté.

La division d'Alger, qui devait former la 2e ligne, s'était mise en marche de la manière suivante : la gauche, sous les ordres du général Bosc, comprenait 2 bataillons du 25e Léger, 1 bataillon du 60e, les Canonniers à pied et les Chasseurs à pied; elle avait pour mission de contenir les défenseurs du village d'Ihattoucen (1), situé à l'extrémité d'une crête très élevée, boisée et couverte de rochers dont la disposition se prêtait très bien à une attaque de flanc. Un bataillon du 11e Léger, les Zouaves et les Tirailleurs, sous les ordres du général Pâté, occupaient la droite de la 2e ligne, vers le village de Sahel, pour empêcher les Kabyles de pénétrer de ce côté pour se porter sur les colonnes d'attaque.

La cavalerie, comprenant 2 escadrons de Chasseurs

(1) Sur les cartes, le nom est écrit Aït-Oussen.

d'Afrique, les Spahis et 20 Gendarmes, sous les ordres du lieutenant-colonel de Fénelon, devait, comme nous l'avons dit, faire une diversion à notre extrême droite ; elle s'était portée à l'extrémité de la crêté déboisée qui se rattache au grand contrefort des Illoula-ou-Malou. Nous allons rendre compte de ce qui se passa de ce côté, avant d'achever le récit de l'attaque de Taourirt par la division Mac-Mahon. Arrivé à 9 heures du matin sur la position qu'il avait déjà occupée la veille, le colonel de Fénelon envoya la moitié de l'escadron de Spahis et la moitié du 5e escadron de Chasseurs d'Afrique, sur une large pente qui descend vers la rivière au-dessous de Taourirt et dont le sommet, touchant aux bois des Illoula, était garni de 2 à 300 Kabyles armés ; en même temps il faisait occuper par le restant des Spahis, la moitié du 6e escadron de Chasseurs d'Afrique et les goums de Sétif et de Dellys, commandés par le capitaine de Béthune, les débouchés de plusieurs ravins d'où tiraillaient des Kabyles en face et sur la droite.

Les Spahis établis sur la grande croupe, après avoir fait assez longtemps le coup de fusil à pied, furent vigoureusement chargés par les groupes kabyles et rejetés sur les Chasseurs. A ce moment, la première moitié du 5e escadron, commandée par M. Lapalisse, entama brillamment une charge et fut aussitôt soutenu par les Spahis que le capitaine Martin, quoique blessé au bras, ramena très vivement à l'ennemi.

La déroute des Kabyles fut instantanée et complète ; ils furent refoulés le sabre dans les reins jusque dans les bois, abandonnant leurs morts et leurs armes.

Plus de 20 cadavres ont été comptés sur place ; en outre plusieurs Kabyles ont été fusillés ou tués à coups de sabre dans deux petits ravins contigus au petit mamelon où la charge a eu lieu. Dès lors les insurgés ne reparurent plus de ce côté.

Des prouesses remarquables ont été faites dans cette petite affaire ; ainsi le maréchal-des-logis Menny, des

Chasseurs d'Afrique tua, à lui seul, trois Kabyles. Nos pertes y ont été de 4 hommes et de 3 chevaux blessés.

Revenons maintenant à la division Mac-Mahon que nous avons laissée se massant sur le contrefort de Taourirt. Ses deux brigades furent formées en une seule colonne ; le bataillon Bellefonds, des Chasseurs à pied, prit la tète, suivi par le bataillon Gouyon, du 16e Léger et le bataillon Jollivet, des Tirailleurs. Le bataillon Oudinot tint les positions de droite et le bataillon de Zouaves celles plus en arrière.

Le colonel Canu établit deux sections d'Artillerie sur deux mamelons d'où elles pouvaient battre Taourirt et enfiler les chemins qui y conduisent ; la section du capitaine Logerot, placée en avant sur la gauche, était protégée par les Canonniers à pied qui durent se déployer en tirailleurs pour tenir à distance 150 à 200 Kabyles qui, un drapeau en tête, cherchaient, du fond de la rivière de Taourirt, à remonter sur notre flanc gauche ; le feu des Canonniers, bien dirigé, produisit un grand effet et arrèta l'ennemi.

Les défenseurs du village, au nombre de 4 ou 500, paraissaient avoir renoncé à la lutte ; mais, remarquant le temps d'arrèt employé à masser les troupes, ils crurent un moment que nous n'osions les attaquer et ils vinrent, en poussant de grands cris, réoccuper les retranchements construits en avant du village et les abatis établis sur les chemins permettant d'y arriver.

A un signal donné, l'Artillerie ouvrit son feu avec ses quatre pièces ; l'ennemi, bien couvert, ne fit d'abord aucun mouvement, mais dès que l'Infanterie battit la charge, les Kabyles commencèrent à quitter leurs positions de combat et à se disperser. Le bataillon Bellefonds, du 7e Chasseurs à pied, tourna le village par la gauche, le bataillon Gouyon par la droite, et le bataillon Jollivet, plus en arrière, marcha droit sur Taourirt. L'ennemi fut culbuté sur tous les points et précipité dans les pentes rocheuses du mamelon, du côté opposé à l'attaque.

Plusieurs Kabyles furent atteints, et on les vit rouler jusqu'au fond du ravin. D'autres fuyards repassèrent sous le feu de nos Canonniers, qui en atteignirent plusieurs.

Le commandant Domergue, du Génie, avec 80 Sapeurs et 300 hommes du 16e Léger, commença alors la destruction des maisons de Taourirt, pendant que des travailleurs des deux divisions coupaient les arbres fruitiers autour des villages. On enlève les charpentes des toitures, les encadrements des portes, les vis en bois des pressoirs à huile, pour en faire d'immenses bûchers; les murs d'angle et de pignon des principales maisons sont abattus, enfin un fourneau de mine contenant 20 kilogr. de poudre est établi sous le minaret de la mosquée. Au bout d'une heure et demie, tout ce travail était exécuté; on fit alors retirer les troupes en arrière du village, et on mit le feu aux bûchers préparés et au fourneau de mine. Le minaret et la mosquée furent projetés en l'air dans une violente explosion, et tout le village fut en quelques minutes couvert de flammes. Pas une maison ne resta debout.

Le général de Mac-Mahon avait donné l'ordre à ses troupes de se tenir prêtes à battre en retraite au pas de course, au signal donné par l'explosion de la mine, en se ralliant en arrière des Zouaves, qui devaient faire l'arrière-garde. Ce mouvement s'effectua avec rapidité et sans aucune perte. Trois compagnies de Tirailleurs flanquèrent la colonne sur la gauche, où se montraient une centaine de Kabyles.

La retraite s'effectua dans le meilleur ordre, par le chemin qui avait été suivi pour l'attaque; l'arrière-garde maintint toujours l'ennemi à distance. Les troupes de la division de Constantine traversèrent les lignes formées par la division d'Alger, qui se retira à son tour quand les dernières fractions eurent dépassé sa ligne de tirailleurs.

Le général Bosc fit d'abord rentrer à leurs rangs les

travailleurs du 60e, qui avaient démoli le village d'Ihattoucen, puis il fit retirer les 2 bataillons du 25e Léger. Cette opération se fit par échelons et en bon ordre, mais sous un feu assez vif des Kabyles, dont tout l'effort s'était porté vers la gauche et dont l'acharnement redoublait en raison des dommages matériels qu'on leur avait fait subir dans cette journée. Spectateurs inactifs depuis le matin d'une lutte à laquelle ils n'avaient pu prendre part, les tirailleurs du 25e Léger, impatients de brûler leur poudre, eurent le tort de ne point se replier assez promptement devant une poignée d'adversaires sûrs des moindres accidents de terrain propices à l'embuscade. Nous eûmes là 3 tués, dont 1 capitaine, et 20 blessés, dont un lieutenant. Les Kabyles nous suivirent jusqu'aux avant-postes, non sans essuyer des pertes considérables.

Les troupes sous les ordres du général Pâté s'étaient retirées en même temps sans difficulté, ainsi que la Cavalerie, et à 2 heures 1/2, tout le monde était au bivouac.

Les pertes totales de la journée sont : pour la division d'Alger, de 5 tués et 26 blessés, et pour la division de Constantine, de 1 tué et 29 blessés, dont un officier.

Le soir même, les Beni-Idjeur font des propositions de soumission et envoient un certain nombre de leurs notables au Gouverneur général ; mais ceux-ci ne représentent que 10 villages sur les 22 que compte la tribu, et le général Randon leur déclare qu'il n'accepte pas leur soumission et qu'il continuera à leur faire supporter les maux de la guerre. Les Beni-Idjeur avaient éprouvé des pertes matérielles considérables, car, outre leurs villages détruits, on leur avait coupé environ 5,000 oliviers et figuiers, et leurs récoltes avaient totalement disparu dans un rayon d'une lieue autour du camp ; cela n'empêcha pas que dans la soirée du 3 septembre, des coups de fusil furent encore tirés sur les grand'gardes. Le Gouverneur général regarda cet acte comme une violation de la trêve qu'il avait accordée aux Beni-Idjeur

pour s'entendre et lui apporter leur soumission ; il retint comme prisonniers les notables de la tribu qui se trouvaient au camp et les livra à la Gendarmerie.

Le 4 juillet, tous les villages des Beni-Idjeur envoyèrent enfin des délégués ; le Gouverneur général fixa à 20,000 fr. la contribution de guerre à payer, et il exigea 15 ôtages pour garantir l'exécution des conditions imposées; les prisonniers furent retenus jusqu'à l'arrivée des ôtages désignés, lesquels furent amenés le 5 juillet.

Comme la saison était déjà très avancée, on renonça à sévir contre les Beni-Mellikeuch ; ceux-ci, en se voyant menacés par nos troupes, avaient d'ailleurs recommencé de nouvelles démarches de soumission qui ne devaient pas aboutir plus que les précédentes.

Le Gouverneur général donna alors des ordres pour le départ des colonnes, qui devait avoir lieu le 6, et il adressa aux troupes la proclamation suivante :

« Soldats des divisions d'Alger et de Constantine,

» Vous avez dignement accompli votre longue et laborieuse campagne. Vous avez eu de grandes fatigues à endurer, de rudes combats à livrer. Vous avez surmonté tous ces obstacles par votre persévérance et votre courage. Vos glorieuses journées des 4, 17, 20, 26, 27 et 30 juin, 1er et 2 juillet, seront inscrites aux plus belles pages de notre guerre d'Afrique. Le sang précieux que vous avez versé fécondera le sol de notre conquête, que vous venez d'agrandir.

» Soldats ! vous avez bien mérité de la France et de l'Empereur. Notre auguste souverain reconnaîtra vos brillants services. Votre général en chef les signalera comme ils le méritent à S. E. le Ministre de la Guerre, qui sera votre chaleureux intermédiaire auprès de Sa Majesté. »

Le 6 juillet, à 4 heures du matin, la division de Constantine quitte le bivouac pour se diriger vers le col d'Akfadou, par lequel elle doit passer pour arriver dans la vallée de l'Oued Sahel; elle doit bivouaquer dans les Beni-Our'lis. Dès qu'elle se met en mouvement, les 2 bataillons du 25e Léger et le 3e bataillon du 60e de Ligne vont s'établir sur l'emplacement qu'occupait cette division pour former la première et la deuxième face du camp. Dès 3 heures 1/2, ces bataillons avaient envoyé des détachements pour relever les grand'gardes.

A 8 heures du matin, lorsqu'on a connaissance que la division de Constantine a franchi le col, la division d'Alger se met en route à son tour, pour aller camper à Chaoufa, où elle arrive à 4 heures du soir.

Le 7 juillet, le Gouverneur général se sépare de la colonne, en emmenant un escadron de Chasseurs d'Afrique, et laisse au général Camou le soin de ramener les troupes à petites journées; il va coucher à Bordj-Sebaou, pour s'embarquer le 8 à Dellys et arriver le même jour à Alger.

Le général Camou arrive, le 7, à 8 heures du matin, en face de Tazazereit; il établit son bivouac sur la rive gauche du Sebaou, sur le prolongement d'un contrefort des Beni-Raten. Pendant la nuit, une quinzaine d'aventuriers descendent des villages de cette tribu et dirigent une fusillade inutile sur le camp; les grand'gardes ne prennent même pas la peine de charger leurs armes.

Le 8 juillet, la colonne arrive à Tizi-Ouzou. On enlève les approvisionnements qu'on y avait accumulés et on ne laisse au bordj, sous la garde du bach-agha, que 254 quintaux d'orge et 90 quintaux de biscuit.

La division Camou continue, le 9, sa route sur Alger, où elle arrive le 14 juillet; la division Mac-Mahon était, de son côté, arrivée à Sétif le 11 juillet.

Une réaction s'était produite dans la population algérienne si nerveuse et si impressionnable, en faveur de la colonne expéditionnaire de Kabylie, sur le compte de

laquelle on avait fait courir tant de bruits mensongers; son retour à Alger prit le caractère d'une fête publique, et le 16 juillet, jour de la revue passée aux troupes par le Gouverneur général, la population civile sollicita et obtint l'autorisation d'offrir à chaque soldat, à titre de don gracieux, 400 grammes de mouton, 4 cigares et 1/2 litre de vin.

Depuis le 1er juin, la division Camou avait perdu 55 hommes tués ou disparus, et avait eu 308 hommes atteints plus ou moins grièvement par le feu de l'ennemi; elle avait consommé 200 obus, 42,789 cartouches à balles oblongues et 42,855 cartouches ordinaires. La division Mac-Mahon avait eu 39 tués ou disparus et 285 blessés.

Dans cette campagne de 40 jours, l'état sanitaire est toujours resté excellent et les troupes ont toujours montré une abnégation et un dévouement témoignant de leurs qualités morales et de leur énergie.

L'Empereur donna de justes éloges à l'armée d'Afrique et compléta, sur sa cassette, à 600 fr., les pensions accordées aux militaires amputés dans l'expédition.

Nous avons vu que le bach-agha Bel-Kassem-ou-Kassi était, pour ainsi dire, moribond lorsqu'il monta au sebt des Beni-Yahia; grâce à son énergie morale, il fit son devoir jusqu'au bout, bien que le Gouverneur général eût insisté souvent pour qu'il allât se soigner dans sa maison. Lorsque la colonne fut redescendue dans la vallée du Sebaou, il demanda la permission de la quitter et il rentra à Tizi-Ouzou. A son passage dans cette localité, le 7 juillet, le Gouverneur général alla le visiter; la fièvre ne le quittait plus, les progrès de l'émaciation étaient effrayants, et il n'avait plus qu'un souffle de vie. En apercevant le général Randon, sa physionomie vive et intelligente encore se ranima; il lui prit les mains, lui protesta de son dévouement absolu et le conjura de ne pas oublier ses services et de prendre sa famille sous sa haute protection. S'adressant alors aux siens, il les

exhorta à servir toujours la France avec la même fidélité que lui, quoi qu'il pût arriver, et il leur fit promettre de toujours respecter, à cet égard, ses dernières volontés. Quelques jours après, le 12 juillet, cet homme remarquable expirait.

La famille des Oulad-ou-Kassi n'a malheureusement pas toujours suivi les sages conseils de son chef; en 1871 elle a donné le signal de l'insurrection dans la Grande-Kabylie, plusieurs de ses membres ont été envoyés dans nos prisons de France et à la Nouvelle-Calédonie, tous ses biens meubles et immeubles ont été frappés de sequestre ou plutôt confisqués et elle est maintenant plongée dans la misère et l'humiliation, dans ce pays où elle a joué un rôle si grand et si honorable.

La succession de Bel Kassem ou Kassi revenait tout naturellement à son frère Mohammed ou Kassi. C'était, comme nous le savons, un homme d'action et d'énergie, mais ce n'était pas un homme d'administration ; porté par la fougue de son caractère aux résolutions violentes, il n'avait pas ce qu'il fallait pour conduire des tribus qu'on tient plutôt par la politique que par la force. Son cousin Si Amar Hamitouch (1) eût été préférable sous le rapport de l'intelligence, du tact et de la finesse politique, mais les services de Mohammed ne permettaient pas de le laisser de côté.

D'ailleurs si, en raison de sa haute valeur, on avait laissé Bel Kassem ou Kassi agir dans une indépendance à peu près complète, le Gouverneur général n'avait nullement l'intention de laisser son successeur sur le même pied et il voulait profiter de la circonstance pour inaugurer un nouveau *modus vivendi* qui ferait interve-

(1) Si Amar ou Hamitouch était fils d'Ahmed Hamitouch ou Kassi. C'était un cousin au 5e degré de Mohammed ou Kassi. Bel Kassem ou Kassi était devenu son beau-père, en épousant la veuve d'Ahmed Hamitouch.

nir d'une manière plus directe l'autorité française dans les affaires de la Grande-Kabylie. Alger, d'où relevait le bach-aghalik du Sebaou, étant trop éloigné pour permettre de bien suivre tous les faits qui se produiraient et d'intervenir à temps, le Gouverneur général avait décidé, dès le 14 juillet, que ce bach-aghalik serait rattaché au cercle de Dellys et il avait nommé commandant supérieur de ce cercle, en remplacement du commandant d'Auribeau, le capitaine Wolff (1) qui était l'officier le mieux à même de remplir la mission délicate de tenir en tutelle le nouveau bach-agha.

Mohammed ou Kassi fut nommé bach-agha du Sebaou le 28 juillet, au traitement de 6,000 fr. par an. S'il laissait à désirer sous certains rapports, comme grand chef indigène, il avait au moins une qualité précieuse : habitué à n'être que l'exécuteur des volontés de son frère Bel Kassem, il savait obéir et il acceptait avec assez de docilité la direction qu'on lui imprimait. Si Amar ou Hamitouch fut fait agha du Haut-Sebaou, emploi qu'on créa pour lui, avec un traitement annuel de 2,400 fr. Voici la nouvelle organisation qui fut donnée au commandement indigène :

Le bach-aghalik du Sebaou fut divisé en trois aghaliks (2) :

Le premier, sous les ordres directs du bach-agha, comprenait les tribus des Beni-Ouaguennoun, Beni-Aïssi, Beni-Zmenzer, Hassenaoua, Beni-Raten, les Zmoul de Tizi-Ouzou, Abid-Chemlal, Sikh-ou-Meddour, Tala-

---

(1) Le capitaine de Béthune, chef du bureau arabe de Dellys, était en même temps nommé chef du bureau arabe subdivisionnaire d'Alger et il était remplacé à Dellys par le capitaine Colonieu.

Le capitaine de Tirailleurs Gandil, fut nommé directeur des affaires arabes à la division d'Alger à la date du 21 juillet 1854.

(2) Cette nouvelle organisation et celle donnée au cercle de Dellys furent approuvées par le Ministre de la Guerre le 20 août 1854.

Atman, Tikobaïn et les tribus des Beni-Djennad, Flissat-el-Behar et Zerkhfaoua ;

Le deuxième aghalik, désigné sous le nom d'aghalik du Haut-Sebaou, comprenait les tribus des Beni-Fraoucen, Beni-Hassaïn, Beni-Robri, Oued-el-Hammam, Beni-Yahia, Beni-Itourar' et en outre le nouveau caïdat de Si Ahmed ou Kassi, fils aîné du bach-agha, caïdat qui se composait des Beni-bou-Chaïb, Beni-Khelili, Ir'il-Nzekri, Tigrin, Imadalen, Ibou-Haïoun ;

Le troisième aghalik, commandé depuis longtemps par Allal ben Ahmed S'rir, conservait les Zmoul de Kaf-el-Aogab, Bordj-Sebaou, Sidi-Namen, Dra-ben-Khedda et les tribus des Maatka, Beni-Khalifa et Betrouna.

La tribu des Beni-Idjeur, que des dissentiments anciens ne permettaient pas de placer sous l'autorité des Oulad-ou-Kassi, relevait directement du commandant supérieur de Dellys.

Les nouveaux chefs indigènes, choisis à la suite de l'expédition, furent appelés à Alger pour recevoir l'investiture et on profita de la fête du 15 août pour donner au cérémonial plus de solennité.

Le lendemain de la fête, les chefs kabyles furent réunis dans la grande cour du Gouvernement, et là, en présence des ulema et des notabilités indigènes, ils prononcèrent, sur le Koran, le serment de fidélité.

Nous donnons, ci-après, la liste des Kabyles qui ont reçu l'investiture le 16 août 1854 :

Si Mohamed ou Kassi, bach-agha du Sebaou.

Flissat-el-Behar	Aït-Haïmed...	Si Ali ou Mokhtar, Ali bou Arour ;
	Aït-Zerara....	El-Hadj Kassi Arab, Kassi Hammich, El-Hadj Mohamed Saïd ;
	Tifra	El-Hadj Mohamed ou Chao ;
	Aït-Zouaou....	El-Hadj ou bel Aïd.

Beni-Ouaguen-noun........	El-Fouaga.....	M'hamed Adour ;
	Oulad-Saïd....	Amar ou Kassi ;
	Tahtania.......	Ali Namar ou Yahia ;
	Oulad-Aïssa-Mimoun	El-Haoussin Nali ou Chaban.
Beni-Djennad ..	Aït-Kodea	Hand ou Bel Kis,
		Kassi ou El-Aziz,
		Mohamed ou Khodja ;
	Aït-el-Adeur..	Amar Naït Kassi,
		Boudjema ou Ferhat ;
	Aït-Ades	Kassi bou Arab,
		Mohamed ou Smaïl,
		Bel Kassem ou Toujib,
		Kassi ou Mor'ni ;
	Izarazen	Mohamed ou Saïd.
Zerkhfaoua.....	Merabtin......	Si Mohamed ou Chikh ;
	Kebaïles	Saïd Brahim,
		Ali ou El-Haoussin,
		Boudjema ou Ali.
Beni-Zmenzer..................		Mohamed Arab.

Si Amar ou Hamitouch, agha du Haut-Sebaou.

Beni-Hassaïn	Saïd ou Hassaïn.
Azzouza......................	Mohamed ou Makhelouf.
Oued-el-Hammam...........	Ameur Aguenanach,
	Ahmed ou Haddad.
Beni-Flik......................	Saadi ou Ali,
	Ali Naït bel Aïd.
Beni-R'obri..................	Ahmed Naït Ameur,
	Saïd ou Ahmed,
	Saïd Naït Amara.
Beni-Itourar'.................	Si Hammou Boudia,
	Si Mohamed Cherif.
Beni-Yahia	Mohamed ou Saïd Naït Chikh,
	Arezkei ou Hamadouch.
Beni-Fraoucen	Si Saïd ou Sahnoun,
	Mohamed Amzian,
	Mohamed ou Sliman.

Si Ahmed ou Mohammed ou Kassi, caïd.

Ibou-Haïoun	El-Hadj ou Si Ahmed.
Beni-bou-Chaïb................	El-Hadj Ahmed, El-Hadj Amar Naït Kassi ou Yahia.

Enfin, dans l'aghalik des Ameraoua-Tahta.

Betrouna	Ali ou Saïd.
Beni-Khalifa..	Mohamed ou Kassi, Mohamed ou El-Haoussin.

Les Beni-Raten qui, le 7 juillet, étaient encore venus tirer des coups de fusil sur la colonne Camou, campée à Tazazeraït, n'avaient pu s'entendre pour leur soumission, qui avait été acceptée en principe au Sebt des Beni-Yahia.

La nomination de Mohamed ou Kassi, comme bach-agha du Sebaou, avait encore augmenté à cet égard les difficultés ; en effet, par suite d'une combinaison politique qui prouvait un grand savoir faire, du vivant de Belkassem ou Kassi, son frère Mohamed s'appuyait, dans certaines tribus, sur le sof qui faisait opposition au bach-agha ; de cette façon, lorsqu'il y avait à agir sur ce dernier sof, c'était Mohamed ou Kassi qui était mis en avant. Cette divergence entre les deux frères n'avait présenté anciennement que des avantages, car Mohamed ou Kassi ne s'était jamais servi de son influence que dans l'intérêt commun ; mais lorsque celui-ci arriva au pouvoir et qu'il n'y eût plus de contre-poids, ses préférences durent être données aux gens qui avaient fait sof avec lui, au détriment de ceux qui avaient servi Belkassem. C'est ce qui arriva, en particulier, dans les Beni-Raten ; de là une vive opposition qui renforça le parti de l'insoumission dont le chef était, comme nous l'avons dit, Chikh Seddik ou Arab.

Pour venir à bout de cette résistance, le Gouverneur général fut obligé de prescrire l'arrestation des gens des

Beni-Raten qui voyageaient en pays arabe pour leur commerce. L'ordre d'arrestation, daté du 6 novembre, était exécutoire à partir du 15 ; la mesure avait été étendue aux Illoula-ou-Malou, aux Illilten, aux Beni-Yenni et aux Beni-Mellikeuch.

Le 30 novembre une nombreuse députation de Beni-Raten se rendit à Dellys pour demander l'aman, offrant les conditions suivantes : la tribu paierait une lezma de 5,000 fr., livrerait les malfaiteurs et les déserteurs, donnerait un libre accès sur son territoire aux officiers français, aux agents du makhzen et à nos négociants ; mais on ne lui imposerait pas de caïds. Il nous fallait pourtant bien des représentants de l'autorité, responsables de l'exécution de nos ordres. Après de longs pourparlers, on finit par s'entendre et la soumission de la tribu fut acceptée.

Les prisonniers des Beni-Raten, au nombre d'une cinquantaine, furent mis en liberté et, le 14 décembre, les nommés Ferhat Naït Hassen, El-Hadj Moussa et El-Hadj Ahmed Ittaren reçurent l'investiture comme caïds des diverses fractions de la tribu.

Pour bien faire comprendre la nouvelle ligne politique adoptée vis-à-vis de la Grande-Kabylie, nous croyons intéressant de reproduire les instructions pleines de sagesse données, le 23 juillet 1854, par le Gouverneur général, au commandant supérieur de Dellys :

« Avant votre départ d'Alger, je vous ai déjà donné
» des instructions sur la direction que je voulais voir
» prendre à notre politique dans le cercle de Dellys. Afin
» d'en laisser une trace durable, je vais vous répéter ici
» quelles sont mes intentions à cet égard.

» La mort de Belkassem ou Kassi nous prive du con-
» cours et des lumières d'un chef habile. Son frère,
» Mohamed, renommé comme guerrier, n'a pas le même
» degré de finesse et la même intelligence de la conduite
» des affaires. Son influence personnelle s'est d'ailleurs

» fait sentir bien plutôt dans le Haut-Sebaou que sur les » tribus voisines de la résidence du bach-agha. Nous » avons conféré à Mohamed le titre de Belkassem, mais » il lui reste beaucoup à faire pour atteindre à la hauteur » où celui-ci s'était placé et jouir de ses attributions.

» Sans contrarier ostensiblement les efforts de Moha- » med sur les tribus rapprochées de Tizi-Ouzou, sans » lui donner lieu de s'apercevoir des motifs qui dirigent » notre conduite, le moment me semble venu de tenter, » dans son commandement, l'introduction plus directe » de notre autorité.

» Il s'agit, en un mot, de substituer, avec prudence, » réserve et intelligence, à la politique qui, jusqu'ici, » consistait à soutenir l'autorité d'un grand chef, la » *politique française* qui tend à rapprocher davantage » de nous les indigènes, à nous faire pénétrer dans les » détails de l'administration intérieure des tribus, à faire » comprendre à tous et les intentions dont nous som- » mes animés par rapport aux populations et les avan- » tages d'un contact plus immédiat avec nous.

» Pour y parvenir, vous devrez recevoir, avec distinc- » tion, tous les chefs et agents subalternes, donner des » ordes pour que tous les indigènes qui se présenteront » à Dellys soient bien reçus et traités avec beaucoup de » bienveillance. Aucun d'eux ne doit venir nous visiter » sans retourner satisfait dans sa tribu. Faites écouter » avec bonté toutes les plaintes et commencez, avec » prudence, à donner quelques ordres directs, peu im- » portants d'abord, en prévenant le bach-agha des dis- » positions que vous aurez cru devoir adopter. A l'égard » de ce dernier, soyez plein de prévenances, mais soyez » vigilant pour ne pas le laisser aborder le premier des » questions dont les conséquences seraient un accrois- » sement de son autorité. Il faut les réfuter avant même » qu'il ait songé à vous en parler. Il vaut mieux prévoir » que discuter. C'est le moyen d'aboutir à le dominer » plus tard et sûrement.

» Il peut arriver, malgré la discrète mesure que vous » apporterez dans l'exercice de votre commandement, » que Mohamed, comprenant vaguement la situation » que nous voulons créer, et d'ailleurs peu habitué au » pouvoir, demande à fixer de nouveau son action sur » son ancien théâtre, c'est-à-dire dans le Haut-Sebaou. » Vous l'autoriserez alors à demeurer, comme par le » passé, à Mekla et ce serait sans doute alors Si Amar » ou Hamitouch qui résiderait à Tizi-Ouzou. Si cette » hypothèse se réalisait, la question se simplifierait; » Si Amar, agissant en sous-ordre et plus rapproché de » Dellys, devrait nécessairement recevoir une impulsion » plus précise de votre part.

» C'est surtout à l'égard des Beni - Ouaguennoun, » Maatka, Beni-Aïssi, Ameraoua et Flissat-el-Behar que » vous devrez tenter les expériences d'immixtion directe, » en diminuant à dessein l'accès du concours des inter- » médiaires indigènes. Comme conséquence naturelle » de ce qui précède, vous vous garderez soigneusement » d'épouser les querelles des chefs sous vos ordres con- » tre leurs voisins, car il ne faut pas oublier que tous » vos efforts doivent tendre à fonder l'influence fran- » çaise, pour amoindrir progressivement celle des indi- » gènes. Le système de bascule qui consiste à comman- » der en tenant en respect, les uns par les autres, les » divers chefs d'un pays, excitant les rivalités, grandis- » sant l'un et l'autre alternativement, n'est pas digne de » nous. Il tourne invariablement au désavantage des » administrés sans de grands bénéfices pour l'autorité » qui l'emploie.

» Il faut aussi éviter de jeter les yeux sur les comman- » dements limitrophes autrement que pour y puiser des » notions utiles, y chercher le bien à imiter et pour prê- » ter un concours empressé toutes les fois que le besoin » s'en manifesterait. Les indigènes ne doivent jamais » douter que le principe d'autorité ne soit partout le » même dans toutes ses ramifications. La bonne entente

» et la bonne intelligence des commandants supérieurs
» découragent facilement les idées de désordre conçues
» par les perturbateurs.

» . . . .

» Quelles que soient les intentions de la famille Ou
» Kassi à l'égard de la tribu des Beni-Idjeur, vous ne
» devrez pas oublier la promesse faite à cette tribu de
» relever directement du commandement français de
» Dellys, sans l'intermédiaire des grands chefs indigè-
» nes. Vous saisirez donc toutes les occasions de la ras-
» surer à ce sujet et de détruire les désirs qui, d'autre
» part, pourraient vous être exprimés par les Ouled-ou-
» Kassi. Je maintiendrai énergiquement les effets de la
» parole que je lui ai donnée lorsqu'elle est venue se
» soumettre. Ce serait d'ailleurs contredire les instruc-
» tions qui précèdent et amoindrir cette influence fran-
» çaise qui doit, en définitive, prévaloir partout dans
» l'avenir, que de favoriser une idée qui tendrait à la
» détruire au bénéfice d'un indigène. . . . . »

CHAPITRE X

Bou Bar'la quitte les Beni-Yenni pour retourner aux Beni-Mellikeuch. Sa mort.

Bou Bar'la s'était, comme nous l'avons dit, réfugié dans les Beni-Yenni le jour même du premier combat des Beni-Menguellat et il y avait été plutôt toléré qu'accueilli. Il était considéré par les gens de la tribu comme un être incommode et gênant et, n'étaient les lois de l'hospitalité kabyle, ils l'auraient volontiers livré aux Français. Les Beni-Yenni firent même des démarches auprès des Beni-Idjeur pour les décider à laisser le Cherif retourner dans sa maison d'Amr'endas ; ceux-ci, qui ne se souciaient pas de le voir revenir chez eux, ne trouvèrent pas de meilleure réponse que de démolir les maisons de Bou Bar'la ; de cette manière ils se prémunissaient contre toute nouvelle sollicitation. Les Beni-Idjeur, après avoir procédé à la démolition des maisons, se partagèrent tout ce qui était bon à prendre : bois, tuiles, etc.

Le prestige du Cherif était tombé et les Kabyles poussaient l'irrévérence jusqu'à jeter des pierres dans son campement pendant la nuit.

Bou Bar'la était obligé de vendre ce qu'il possédait pour vivre, chevaux, mulets, armes et il attirait les visiteurs par des tours de prestidigitation (1).

(1) Il transformait des ronds de papier en pièces d'argent. Des Kabyles nous ont raconté aussi qu'un jour il avait mis son dernier né dans un couffin et l'avait suspendu à une branche d'arbre ; qu'il avait fait charger un fusil par un serviteur et lui avait fait tirer sur son fils

Le bruit courut qu'il voulait s'enfuir sous un déguisement et des ordres furent donnés partout pour qu'on fît bonne garde (1).

Un des grands chagrins de Bou Bar'la était la perte de sa mulâtresse, Halima bent Messaoud, qu'il avait dû laisser aux Beni-Djennad, en prenant la fuite devant notre colonne et qui se trouvait chez le bach-agha Mohamed ou Kassi. Il négociait, par l'intermédiaire de Si Cherif ou El-Arbi, de Tazrout, pour se la faire remettre à prix d'argent, il offrait même de se soumettre si on voulait la lui rendre. Ses offres n'ayant pas été accueillies, il chercha à la faire enlever de vive force et on finit par envoyer cette femme à Dra-el-Mizan, à la disposition du capitaine Beauprètre, avec lequel Bou Bar'la était en négociations pour sa soumission. Halima fut placée chez le cadi Si Rabia ben Yamina (2).

Ses extravagances pour cette mulâtresse furent telles que sa femme Fatma bent Sidi Aïssa, qu'il avait épousée au moment où il débutait dans la carrière de cherif, s'en

---

en disant : — S'il est cherif, les balles n'auront pas prise sur lui. Après le coup de fusil on avait constaté qu'une balle avait traversé les vêtements de l'enfant, mais qu'elle s'était arrêtée sur la chair.

(1) Voici le signalement qu'indiquait le télégramme du 30 juillet, portant ces ordres :

Taille moyenne, teint basané, barbe noire assez forte, sourcils noirs, nez gros, lèvres très prononcées. Fort et trapus, embonpoint considérable. Tatoué au milieu du front, sur chaque tempe et sur le dos de la main.

Paraît estropié du petit doigt de la main droite, qu'il conserve toujours fermé.

Sur chaque épaule il a, écrit en arabe : la ilaha, illa Allah, Sidi Mohamed reçoul Allah (il n'y a de Dieu que Dieu, monseigneur Mohamed est l'Envoyé de Dieu).

Il lui manque une dent incisive à la mâchoire supérieure.

La peau qui porte le sourcil droit est détachée et retombe sur l'œil sans le recouvrir complètement ; l'œil n'est pas endommagé.

On prétend qu'il exhale une forte odeur de bouc.

(2) Halima fut plus tard rendue à son ancien maître, Si Cherif ou Mezian.

trouva offensée au point qu'un jour elle se sauva annonçant qu'elle allait se rendre au capitaine Beauprêtre, à Dra-el-Mizan. Bou Bar'la la fit poursuivre jusque chez les Ouadia et on la ramena chez les Beni-Yenni qui la prirent sous leur anaïa pour la protéger contre les violences de son mari. Si El-Hadj Amar, qui continuait à habiter les Beni-Ouassif, s'interposa ; Bou Bar'la divorça sa femme, qui fut rendue à son frère Letreuch, moyennant la somme qu'il voudrait bien donner. On prétend que celui-ci envoya 1,000 fr. à Si El-Hadj Amar.

A cette époque Bou Bar'la cherchait à épouser Lalla Fatma, la maraboute d'Ourdja, qui était en puissance de mari, bien qu'elle en fût séparée depuis longtemps ; il paraît que les négociations étaient assez avancées et que le Cherif avait donné de l'argent aux frères de Lalla Fatma pour qu'ils obtinsent le divorce du mari, Si Yahia bou Ikoulaf, marabout des Beni-Itourar' (1).

La situation du Cherif aux Beni-Yenni n'était pas des plus brillantes ; aussi des gens des Beni-Mellikeuch, tribu qui était toujours insoumise, étant allés le solliciter de retourner chez eux, il se décida à prendre ce parti. Le 6 novembre 1854 on apprit qu'il avait quitté les Beni-Yenni avec sa famille. Il s'arrêta, en passant, chez Lalla Fatma et, le 13, il arrivait à Iaggachen (2), chez les Beni-Mellikeuch, où il fut accueilli sans enthousiasme ; il habita comme anciennement la maison de Si Ali ou Abd Allah. Il n'avait plus avec lui que 4 cavaliers.

Bou Bar'la recommença de nouvelles démarches de soumission, s'adressant tantôt au commandant Dargent,

---

(1) Lalla Fatma avait été mariée très jeune à ce marabout, mais à l'âge de 16 à 18 ans, elle avait quitté son mari et s'était retirée chez ses frères. Son mari fit de vaines instances pour la faire rentrer au domicile conjugal. Mais lui, de son côté, resta sourd à toutes les demandes qui lui furent faites pour obtenir le divorce ; quoique très pauvre, Si Yahia refusa toutes les offres d'argent qui lui furent faites et Lalla Fatma ne put jamais se remarier.

(2) Iaggachen est la forme kabyle d'Aïacha.

commandant supérieur de Bordj-bou-Arreridj, tantôt au capitaine Martin, chef du bureau arabe d'Aumale, avec lequel il correspondait par l'intermédiaire de l'ex-cadi Si Amar ben Mihoub. Il ne demandait plus de commandement comme autrefois ; il voulait seulement qu'on lui donnât, n'importe où, des terres de culture où il pourrait s'établir avec sa famille, promettant de vivre désormais comme un paisible fellah. On lui fit répondre qu'on ne voulait pas de conditions, qu'il devait se rendre à discrétion et s'en remettre à notre générosité, lui promettant seulement la vie sauve.

La soumission du Cherif paraissait sur le point de se réaliser, le général Pélissier, gouverneur général par intérim, avait télégraphié à Constantine qu'il consentait à autoriser Bou Bar'la à se rendre en Égypte avec les siens, le capitaine Delettre avait été envoyé dans les Beni-Abbès pour s'aboucher avec lui, lorsqu'un événement fortuit vint mettre fin aux aventures de cet agitateur.

Le 26 décembre dans l'après-midi, il voulut tenter un coup de main sur les Beni-Abbès qui labouraient dans la plaine et il partit, accompagné de deux cavaliers seulement, Abd El-Kader El-Medboh et Arab ou Kerrouch, et d'une soixantaine de piétons des Beni-Mellikeuch. Il marche en se dissimulant derrière les broussailles et les plis de terrain, traverse l'Oued-Sahel, sans avoir été aperçu, court sur deux paires de bœufs qui labouraient, les enlève et reprend le chemin des Beni-Mellikeuch, Arab ou Kerrouch poussant les 4 bœufs devant lui.

L'alarme avait été donnée à Tazmalt et le goum qui s'y trouvait, sous les ordres du caïd Lakhedar ben Ahmed Mokrani, était monté précipitamment à cheval et était accouru sur les lieux. Bou Bar'la cherche à regagner à toute vitesse les Beni-Mellikeuch ; mais le chemin qu'il a pris dans la plaine de Tablast est détrempé par les irrigations qu'on a faites la veille, son cheval blanc Djiouad, qu'il montait ce jour-là, ne peut plus avancer

et déjà les cavaliers de Lakhedar arrivent sur lui et lui envoient des coups de fusil. Il met alors pied à terre et gagne rapidement un ravin boisé où on ne pouvait le suivre à cheval et par où il espérait pouvoir rejoindre ses hommes des Beni-Mellikeuch, en se glissant dans les broussailles. Abd El-Kader El-Medboh et Arab ou Kerrouch avaient fui dans une autre direction.

Le caïd Lakhedar n'avait avec lui, en cet endroit, que son frère Bou Mezrag et trois cavaliers ; il leur fait mettre pied à terre et tous se lancent à la poursuite du Cherif. Un des cavaliers de Lakhedar, nommé Lakhedar ben Derradji, aperçoit le premier le fugitif; les deux coups de feu partent en même temps, Lakhedar a la cuisse traversée d'une balle et Bou Bar'la est également blessé aux jambes. Celui-ci cherche encore à se traîner dans le ravin, mais il ne peut plus avancer, le caïd et les siens arrivent. Bou Bar'la demande la vie sauve disant qu'on aura plus de profit à le livrer vivant que mort; le caïd Lakhedar voulait qu'on ne l'achevât pas, mais de nouveaux coups de feu partent sur le Cherif et Lakhedar ben Derradji se précipite sur lui malgré sa blessure et lui coupe la tête avec son couteau, sans attendre qu'il eût cessé de vivre.

C'est ainsi que Bou Bar'la termina sa carrière non loin de l'endroit où, 18 mois auparavant, il avait fait assassiner lâchement et de sang-froid le chikh Hammou Tahar ou Taja.

Le lendemain la foule se pressait sur la place du marché de Bordj-bou-Arreridj, autour du poteau où on avait attaché la tête du Cherif; près de là étaient exposés son cheval, ses armes, ses vêtements et son cachet. Cet événement eut un grand retentissement dans le pays et les populations indigènes firent plusieurs journées de marche pour s'assurer que la tête exposée était bien réellement celle de ce Bou Bar'la qu'on avait cru invulnérable.

D'après une version fortement accréditée parmi les Kabyles de l'Oued-Sahel, Bou Bar'la n'aurait pas suc-

combé dans un combat, il aurait été trahi et assassiné par huit notables des Beni-Mellikeuch dont on cite les noms (l'un d'eux aurait été Arab ou Kerrouch, dont nous avons parlé ci-dessus) et qui auraient été gagnés par le caïd Lakhedar, moyennant une somme de 2,000 francs. Ces hommes seraient entrés dans la maison de Bou Bar'la qui ne se méfiait pas d'eux, se seraient jetés sur lui et l'auraient étranglé. Puis, dans la nuit, ils auraient porté secrètement le corps dans la broussaille, là où on l'a trouvé ; le lendemain, le caïd Lakhedar aurait fait avec son goum un simulacre d'engagement et il n'aurait eu qu'à décapiter le cadavre du Cherif.

Cette version est généralement admise par les indigènes du pays et c'est pour cette raison que nous l'avons rapportée. Pour nous, elle est complètement controuvée. Il serait trop long de la discuter ici et nous nous bornerons à dire qu'une des femmes de Bou Bar'la, Yamina bent Hammou ou Bali, qui existe encore et qui serait portée à faire croire que son mari a été vaincu par la trahison plutôt que dans un combat qu'il aurait lui-même provoqué, corrobore le récit officiel que nous avons rapporté, tout en l'entourant de détails destinés à lui donner une tournure de légende (1).

Bou Bar'la n'avait plus, au moment de sa mort, que

---

(1) Le jour de sa mort, raconte Yamina, il avait fait venir le barbier et s'était fait raser la tête en disant : Il faut que ma tête soit propre, car, ce soir, elle sera promenée dans les tribus. Il s'était fait laver comme on lave les morts, avait revêtu ses plus beaux habits, puis il avait fait venir ses femmes et ses enfants, les avait embrassés et leur avait fait ses adieux. Comme on lui avait amené son cheval blanc, qui était plus brillant mais qui avait moins de fond que son cheval noir, Tassadit lui avait dit : — Pourquoi ne montes-tu pas Derouich — Il est fatigué, répondit le Cherif, et il vaut encore mieux celui-ci.

Le soir on rapporta le corps de Bou Bar'la, il portait plusieurs blessures et il avait, à la main, une entaille qu'on lui avait faite lorsqu'il avait voulu écarter le couteau avec lequel on allait le décapiter.

Au moment où on venait de l'enterrer, des perdrix vinrent se poser sur sa tombe sans être effrayées des gens qui se trouvaient là.

deux femmes, Tassadit bent Amar, des Beni-Mendes, et Yamina, dont nous venons de parler. Tassadit venait de perdre, à Iaggachen, son fils Chikh ben Din, qui lui était né aux Beni-Idjeur et il ne lui restait plus que son aîné, Mohamed Sadok, qui avait alors deux ans. Si El-Hadj Amar, l'ancien oukil de Si Abd-er-Rahman bou Gobrin, vint le prendre et l'emmena avec lui au village de Bou-Abd-er-Rahman, dans les Beni-Ouassif; il emmena également la fille de Mouley Brahim qui avait été, comme nous l'avons dit, recueillie par Bou Bar'la à la mort de son père (1).

Si El-Hadj Amar devint le chef de l'insurrection de la Kabylie du Djurdjura en 1856. Après l'expédition de 1857, qui acheva la soumission de toute la Kabylie, il demanda l'aman et il sollicita l'autorisation de se rendre à La Mecque, ce qui lui fut accordé. Il emmena avec lui le fils de Bou Bar'la et la fille de Mouley Brahim, mais il laissa Tassadit bent Amar à Bou-Abd-er-Rahman. Cette femme passait pour riche et elle fut avidement recherchée en mariage par le caïd des Harchaoua et par celui des Abid; Tassadit repoussa toutes les demandes et elle mourut peu après le départ de Si El-Hadj Amar, du chagrin qu'elle avait éprouvé, paraît-il, en se voyant séparée de son fils.

Yamina avec sa fille Cherifa, sa mère Zineb et sa sœur Sadia, demeura quelque temps aux Beni-Mellikeuch, puis elle alla demander asile à Lalla Fatma. Ces femmes y habitèrent jusqu'à l'expédition de 1857, dans laquelle la maraboute d'Ourdja fut faite prisonnière avec tous les siens; elles allèrent alors demander l'aman au commandant Beauprètre, commandant supérieur de Dra-el-Mizan.

Le cadi Si Rabia ben Yamina épousa la veuve du Che-

---

(1) D'après une lettre du chef de l'annexe de Beni-Mançour du 3 février 1855, les Beni-Mellikeuch auraient exigé 300 douros pour rendre Tassadit et les deux enfants.

rif; puis ayant demandé à aller s'établir à Tunis, il la divorça, et elle fut épousée par Si Mezian, ancien spahis, originaire des Beni-Koufi, actuellement garde-forestier indigène. Si Mohamed Arezkei, des Mechtras, épousa Sadia. La fille de Bou Bar'la, Cherifa, s'est mariée l'année dernière à Si Mohamed Taïeb, de Tizi-Ouzou.

Il y a trois ans, des gens des Beni-Mellikeuch qui étaient allés en pèlerinage à La Mecque, y ont trouvé le fils de Bou Bar'la qui leur a fait longuement raconter les prouesses de son père en Kabylie; il ressemble, paraît-il, au Cherif. Il a épousé la fille de Mouley Brahim.

Espérons, pour la tranquillité du pays, qu'il n'aura jamais la tentation de marcher sur les traces de son père.

FIN

APPENDICE

APPENDICE

Nous allons donner, à titre de curiosité et pour montrer de quelle façon les indigènes écrivent l'histoire, un récit des aventures du cherif, écrit sous sa dictée par le taleb Ibn Nour Ed-Din Abd Eu-Nour des Beni-Ouassif.

Le capitaine Beauprêtre a réussi à se faire donner le manuscrit de Nour Ed-Din et il l'a envoyé au colonel de Neveu, chef du bureau politique, le 24 juillet 1851 (1).

Dans cette histoire fantastique, l'ordre chronologique des événements n'a été nullement respecté; mais on peut, néanmoins, y reconnaître les principaux faits.

HISTOIRE CÉLÈBRE ET HAUTS FAITS DU TRÈS GRAND ET TRÈS GLORIEUX SULTAN NOTRE SEIGNEUR MOHAMED BEN ABD-ALLAH BOU SEÏF.

C'est en 1263 (1847) que le sultan quitta son pays natal, situé dans le Rerb, pour venir parmi nous. Ce fut dans le mois sacré de moharrem qu'il parut pour la première fois dans les pays musulmans qui n'étaient pas encore tombés au pouvoir des Infidèles. Il se mit à écrire des amulettes pour les personnes atteintes de maladies et à compter à la manière d'Aïkache (2). Il se couvrait de

---

(1) Cette traduction nous a été communiquée par M. Ruyssen, lieutenant-colonel au 101e de Ligne.

(2) C'est-à-dire à compter les lettres de l'alphabet placées dans l'ordre d'Aboudjed (l'alphabet arabe a 28 lettres ; 9 indiquent les unités, 9 les dizaines, 9 les centaines et une le nombre 1,000). *Note du traducteur*.

grossiers vètements ; il allait de localité en localité en se faisant passer pour un homme de rien, afin de ne pas être reconnu des renégats (Arabes soumis).

De pays en pays, il arriva sur le territoire des Adaoura, où il fit un séjour d'une année environ et quelque peu plus. Il se maria avec une femme noble, jolie, charmante, de toute beauté et de toute perfection, notre dame Fatma, fille de Sid Yahia ben Aïssa ben Mohamed. — Puisse Dieu accorder par leur grâce tout bien-être à tous, présents et à venir! — Le contrat fut conclu et le mariage fut fait dans la même nuit. Dès ce moment, la noblesse de caractère de notre sultan, son courage, sa valeur et ses talents équestres furent connus de tout le monde. Du reste, il est impossible d'énumérer ses hauts faits; musulmans et adorateurs des idoles entendirent parler de lui.

Il fit un voyage incognito dans les contrées orientales, afin de rechercher les vrais croyants et les non croyants. Il arriva enfin chez le possesseur du souffle véridique et du drapeau autour duquel se groupent les amis de la justice, la merveille envoyée par Dieu sur cette terre, le flambeau des temps, l'homme le plus remarquable de son époque et le mieux élevé, Si El-Madani El-Mesrati (1). Notre sultan passa cinq mois chez El-Madani. Ce fut chez El-Madani que l'on prêta serment de fidélité à notre seigneur, qui obtint ce qu'il désirait en atteignant le faîte de la gloire. — Rendons-en grâce à Dieu !

Notre sultan quitta Si El-Madani pour retourner chez les Zouaoua dans la ville d'El-Kelâa, de la tribu des Beni-Abbès. Là, il se mit en retraite religieuse pendant 40 jours. Au bout de ce temps, l'Éternel lui apparut; il lui fit voir les choses cachées, le combla de sa grâce invisible, lui donna l'obéissance de tous les hommes et lui fit don d'une bravoure à toute épreuve. Ce fut alors que les

---

(1) Il nous a été impossible de découvrir quel était ce Si El-Madani El-Mesrati et où il habitait.

habitants d'El-Aradeïn (les deux terres) eurent connaissance de ces faits. — Ceci était écrit bien avant sa naissance.

Quand les Beni-Mellikeuch, tribu composée de gens fiers et ayant beaucoup d'amour-propre, entendirent parler de notre sultan, ils s'empressèrent d'aller au-devant de lui. Après l'avoir vu et s'être entretenus avec lui, ils s'assurèrent que c'était un homme de bien et de vertus et reconnurent en lui toutes les qualités que nous avons mentionnées plus haut. Des Mor'erebins qui étaient chez les Beni-Mellikeuch le reconnurent et affirmèrent que notre sultan était Mohamed ben Abdallah bou Seïf.

Le vendredi, notre sultan monta à cheval et quitta cette tribu. Une foule immense et une armée innombrable allaient devant lui en se livant à des jeux guerriers, tant la multitude était joyeuse et contente. Dieu avait chassé l'inquiétude et la peine de l'esprit de ces populations.

A la tête de cette armée, notre sultan s'avança vers la tribu des Beni-Mellikeuch. Tout le monde s'assembla, même les femmes et les enfants. Notre sultan était tout à fait imposant ; personne ne pouvait le fixer, car c'est un homme brave, altier, excellent cavalier et audacieux. On lui offrit un splendide festin, on l'entoura de toute espèce de soins et on le combla de bienfaits.

Quand Beauprêtre, l'ennemi de Dieu et de son Prophète, entendit parler de notre sultan, il marcha contre lui à la tête de ses colonnes, de ses troupes et de ses gros canons. Il entra dans l'Oued Sahel à la tête d'une armée de plusieurs milliers d'hommes. Ils se rencontrèrent dans l'Oued Sahel et notre sultan pénétra au milieu des colonnes des Roumis, et, avec son sabre, il fit mordre la poussière à un nombre considérable de combattants. On prit aux ennemis un grand nombre de machines de guerre, des chevaux, des selles, des vêtements et bien d'autres choses encore. On les battit jusqu'au dernier;

ils prirent la fuite et tournèrent les talons, effrayés de la magnifique valeur de notre sultan ; ce fut un sauve-qui-peut général. Ils se réfugièrent consternés dans leurs demeures, l'effroi et l'humiliation dans l'âme; ils abandonnèrent tous leurs sujets, qui furent battus et maltraités; ils payèrent la rançon que leur imposa notre sultan.

Il quitta le pays ennemi, et, à la tète de ses valeureux fantassins et de ses célèbres cavaliers, il chercha à inquiéter le fils aîné d'El-Ouali Si Mohamed Saïd ben Si ben Ali Cherif, qui avait pris des vètements de roumi. Notre sultan lui enleva tous ses bestiaux, ses moutons, ses chèvres, près de 2,000 tètes en tout. Si Mohamed fut tellement battu et avili, qu'il fut obligé de s'enfuir dans la montagne avec toute sa famille. Notre sultan, par respect pour le père et le grand-père de Si ben Ali Cherif, abandonna ce dernier à son malheureux sort et le laissa en repos.

Ensuite, à la tète de ses armées invincibles, il s'avança du côté des Beni-Aïdel en se portant du côté de la tribu de Cherif Amzian, car c'était un agha au service des Infidèles. Il lui envoya un exprès pour l'engager à quitter les Infidèles et à revenir au Prophète; mais Cherif Amzian refusa, fit le malade, donna des excuses ; il se figurait qu'il pourrait lutter avec le sultan, il se vanta même auprès des siens de pouvoir le tuer ! Quand la bataille eut lieu, notre sultan l'abreuva d'amertume ; il lui prit tous ses biens, ses trésors, ses esclaves et tous les meubles de son habitation ; on trouva en espèces plus de cent mille (bassetas).

Notre sultan le tourmenta tellement, que le maudit fut obligé de se réfugier à Bougie, où notre sultan le poursuivit avec ses colonnes victorieuses et ses troupes redoutables. Les Infidèles étaient dans un état pitoyable, insoutenable ; ils étaient très consternés. Notre sultan arriva aux portes de Bougie et y planta ses tentes de toute espèce ; il n'avait pas peur de l'ennemi !

Le maudit commandant de Bougie fit battre le tambour et tirer le canon pour effrayer notre sultan. On livra bataille aux portes de la ville; personne ne pouvait circuler dans les rues, ce fut un pêle-mêle général, une dissolution complète dans l'intérieur de la ville. On brûla près de 18 bordjs (fermes) dans les environs de Bougie. On tua 9 capitaines avec leur chef, on massacra aussi ceux qui s'étaient mêlés avec les Infidèles. Le siège dura près de 10 jours. Toutes les tribus du cercle de Bougie jurèrent obéissance, mais..... *(mots effacés)*.... payèrent l'impôt. Notre sultan quitta la ville.

Quand le maudit Infidèle s'aperçut que ni balle ni cartouche n'avait prise sur notre sultan, il lui fit glisser du poison dans sa nourriture; alors le trouble et la frayeur s'emparèrent de nos troupes. Mais Dieu guérit notre sultan, ce qui nous réjouit extrêmement. — Gloire et grâces éternelles à Dieu ! — La nouvelle que notre sultan avait échappé à la mort parvint à l'oreille du Roumi, qui fut frappé d'une peur horrible et d'une frayeur sans fin, tandis que les musulmans étaient dans un ravissement sans pareil.

Quelque temps après cet événement, notre sultan fit une razzia, avec les troupes victorieuses, du côté du village de Selloum, dans le pays des Mecheddala. Le Roumi maudit était dans ce pays avec ses troupes maudites et nombreuses. — Que Dieu les anéantisse ! — On livra une grande bataille. Ce jour-là, les musulmans firent des prodiges de valeur pour la cause sainte. Le sabre se mit à trancher le cou des Infidèles; on n'entendait que le grincement des tranchants qui leur sciaient les os du crâne. Au village de Selloum, l'armée de notre sultan tua beaucoup de musulmans des Beni-Ouassif, Beni-Sedka, des Beni-bou-Akkach et d'autres tribus des Zouaoua. Les musulmans furent vainqueurs, et les ennemis de Dieu prirent la fuite. Beaucoup de morts de ces derniers restèrent dans les rues du village de Selloum; les chacals, les lions, les oiseaux de proie et autres bê-

tes sauvages se rassasièrent de leur chair. — Puisse Dieu accorder sa miséricorde à ceux qui ont tué et non à ceux qui sont morts !

Après la victoire, notre sultan et les troupes revinrent, tout le monde était au comble du bonheur. Beaucoup de musulmans périrent : 50 individus environ. Le cherif était heureux et content, ainsi que sa suite. Les Infidèles, au contraire, étaient en plein désarroi ; ils se repentaient, grâce à notre sultan. Ils avaient une peur affreuse et étaient complètement démoralisés. Tous les habitants de cette vallée jurèrent obéissance et fidélité à notre sultan. — Gloire à Dieu !

A cette nouvelle, les ennemis de Dieu et les renégats se réunirent aux Infidèles et aux hommes sans foi ; les orgueilleux, les fiers méchants, tous ceux qui avaient quitté la voie de la vérité, tous les ennemis du bien parmi les Infidèles et les renégats se réunirent dans le pays des Amraoua. Ils se vantaient tous de pouvoir combattre notre sultan ; ils tenaient des propos fanfarons, tant leur ignorance était grande, car ils se croyaient bien forts et sûrs du succès. Ils firent leurs préparatifs ; ils étaient à peu près 2,000 cavaliers renégats ; ils s'excitaient les uns les autres et se donnaient du courage, afin de bien combattre notre sultan ; ils lui opposèrent des rangées de soldats et des embuscades. Notre sultan montait son cheval nommé Derouich et Medjehed ; il était revêtu de ses plus beaux habits, sa selle était en or, ainsi que ses étriers et sa bride, et il était protégé par le Tout-Puissant, ce qui vaut mieux que tout cela. Les troupes des Zouaoua lui vinrent en aide avec leurs machines de guerre. Notre sultan fondit sur l'ennemi comme un faucon dans les airs ou comme un lion qui se précipite sur sa proie ; il avait l'air imposant que le Tout-Puissant avait mis en lui. Quand il vit les troupes des Infidèles, son drapeau flottant derrière lui, son parasol ouvert au-dessus de sa tête, il se cacha la figure dans son haïk et excita son coursier..... Ses troupes volèrent sur ses pas ; il entra

au milieu des goums ennemis et leur fit complètement perdre la tète, et il les prit tous jusqu'au dernier. Près de cent chikhs renégats perdirent la vie. Si notre sultan n'avait possédé un cœur de vrai musulman, personne n'aurait pu se sauver; mais les cavaliers prirent la fuite; ils étaient tout déconcertés, car on leur avait tué beaucoup de monde; ils avaient été trompés dans leur espoir, ils étaient étourdis de leur défaite; ils avaient perdu l'esprit, ils étaient honteux. — Puisse Dieu combler notre sultan de récompenses! — Le sultan et sa suite revinrent sur leurs pas, heureux et satisfaits; il avait brûlé toutes les habitations des Amraoua, tué tous leurs ckikhs. Il avait fait un butin incalculable: des armes, des chevaux, des vêtements, des sabres (1).

Quelque temps après son retour, il se dirigea vers l'Est avec sa colonne; il avait aussi avec lui des troupes des Beni-Sedka, des Beni-Ouassif, des Beni-bou-Akkach, des Beni-Yenni. Il alloua une solde à ces troupes, il nomma des khalifas, des aghas, des caïds, des serviteurs, des khoznadjis, des chaouchs, et il régularisa le makhezen. Ils prirent la tribu des Beni-Idjeur sans poudre; la tribu des Beni-Amar eut le même sort. On ne put rien faire contre les gens du village d'Aguemoun-Naït-Amar, qui est considérable; les habitants se figuraient être en sûreté chez eux. Notre sultan leur écrivit pour les engager à se rendre; ils refusèrent. Il leur écrivit de rechef: nouveau refus de leur part; enfin, il leur écrivit une troisième fois, mais alors les colonnes des Infidèles avaient eu le temps de se joindre à eux, ainsi que beaucoup de cavaliers des Oulad-ou-Rabah. Ils demandèrent des secours dans toutes les tribus de renégats qui sont entre Bougie et le village d'Aguemoun. Nos troupes dispersèrent les rangs des ennemis; l'infanterie et la cavalerie

(1) On ne saurait dire s'il est question de l'affaire d'Aïn-Zaouïa, du 18 août 1851, ou de celle des Abid-Chamlal, du 21 septembre de la même année.

s'avancèrent, ayant le sultan au milieu de leurs rangs. L'infanterie marcha contre l'infanterie, la cavalerie contre la cavalerie. Il y avait tant de fumée, tant de poussière soulevée par les pieds des chevaux, que le jour devint aussi obscur que la nuit. De toute part, on entendit des cris, des gémissements. Le malheur était tombé sur les ennemis de Dieu, grâce à la valeur de notre sultan et aux coups meurtriers qu'il donnait; car, de sa propre main, il trancha nombre de têtes. Il prit tant d'armes sur l'ennemi, que Dieu seul en connaît le nombre. Il s'empara de 30 chevaux harnachés, et nous ne comptons pas ceux qui furent tués. Les ennemis prirent la fuite, les habitants du village seuls restèrent. Notre sultan dirigea son cheval vers le village, ce qui effraya et terrifia les habitants; il s'empara de la porte de la ville et il poussa un cri terrible qui fut entendu au loin et qui causa une peur incroyable aux citadins, qui prirent immédiatement la fuite. La ville resta déserte.

Notre sultan était suivi d'une foule innombrable; on eût dit une légion d'abeilles. On s'empara de tout ce qui était dans la ville, en fait de blé, d'orge, de laine, de meubles, de coffres, d'argent monnayé et d'attirail de guerre. On prit aussi des ceintures de soie, des jarres d'huile, du miel, du beurre fondu, de la cire, de la viande, des chevillières en argent. On fut trois jours à enlever tout ce butin, par la grâce du Tout-Puissant Créateur. Notre sultan fit un séjour d'un mois dans cette ville. En résumé, on prit plus de 2,000 boîtes d'argent monnayé. Après cela, ils retournèrent dans la tribu de..... *(le récit s'arrête).*

HISTOIRE DES AMRAOUA ET DE TOUT CE QUI S'Y EST PASSÉ AVEC LES ENNEMIS DE DIEU, DES INCENDIES, DES MEURTRES, ETC.

Il fit des razzias avec ses armées et ses colonnes; ce fut ainsi qu'il arriva chez les Amraoua; il trouva des co-

lonnes, une nombreuse cavalerie, des armées très fortes. Il y eut une rencontre telle, que les deux armées n'en firent qu'une. Les ennemis tournèrent les talons, le sultan les poursuivit en leur mettant le sabre sur le cou. Il les fit sauver de leur pays. Il brûla toutes les habitations, il ne resta personne (ni peu ni beaucoup). On fit un magnifique butin d'armes, de selles, de sabres et de bien d'autres choses encore de leur attirail de guerre. Personne ne put se sauver; tous les ennemis se sauvèrent, tristes, abattus et découragés, tant notre sultan avait un air qui imposait. C'était une belle guerre sainte! C'est Dieu qui a fait don à notre sultan de ce courage merveilleux. Notre seigneur revint heureux, joyeux, enivré et aimé; son armée était animée des mêmes sentiments. Notre sultan revint avec sa colonne considérable et ses armées habituées à la victoire, vers Haoumat-Aïn-Facy, où se trouvait une colonne très forte composée de troupes innombrables de soldats et de sultans (chefs). — Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu très haut et tout puissant! — Notre seigneur pénétra au milieu des rangs ennemis, il s'empara des chefs des Roumis, on leur tua une quantité de monde. Notre sultan frappait à droite et à gauche, avec son sabre bénit et sa vigoureuse main (habituée à la guerre sainte); il les détruisit tous, en totalité et en partie. Il fit un butin incommensurable et incalculable. (Il s'empara) de leurs biens et de leurs richesses, de leurs fusils, d'une grande quantité de chevaux. La colonne ennemie se dispersa dans un désordre incroyable. Tous retournèrent chez eux; ils étaient consternés et humiliés. — Puisse Dieu accorder toujours de belles victoires à notre sultan dans ce monde et dans l'autre, lui donner toute espèce de prospérités, de réussites heureuses, et nous faire profiter de ces bienfaits, de ce courage, dans ce monde et dans l'autre!

Notre sultan s'avança encore avec sa colonne vers la tribu des Beni-Meddour, et lui prit beaucoup de richesses appartenant aux Infidèles, ainsi que beaucoup d'effets;

on s'empara des femmes, des enfants. La voix de la poudre se faisait entendre dans les tentes et dans les habitations ennemies; tout le monde fut saisi de frayeur, de terreur et de panique; on tomba sur l'ennemi, les vaincus poussaient de grands cris; ils prirent tous la fuite avec les femmes, etc. Dieu les avait humiliés devant notre sultan, qui fondait sur eux comme un lion furieux. On fit un butin immense sans se donner beaucoup de peine ni de mal. Notre seigneur revint joyeux; il n'avait éprouvé ni peine ni contrariété, et cela grâce à la puissance du Tout-Puissant.

Il se dirigea ensuite vers Ir'il-Hammad, chez les Mecheddala, à qui il tua nombre de cavaliers et de fantassins, et il s'empara de leurs richesses. Le temps paraissait bien long à ces malheureux, tant leur position était pénible. On leur prit un butin immense dont nous ne parlerons pas, car notre sultan faisait tant de belles actions! L'ennemi était dans une bien fâcheuse position, car il ne pouvait se remuer. A chaque razzia, notre seigneur faisait des merveilles que nous ne raconterons pas, car elles sont connues de tout le monde, petits et grands, dans nos pays et dans les pays des Roumis, comme le soleil dans le quatrième ciel. Sans lui, nous n'aurions jamais pu nous tirer, dans nos pays, des mains des Infidèles, qui se seraient emparés de nos biens, de nos enfants et de nos femmes. Heureusement aussi que les esprits étaient sympathiques à notre sultan, qui aimait la guerre sainte, qui avait juré une obéissance sans pareille à Dieu, et qui adorait la justice; ce qui fait que depuis qu'il est arrivé dans nos pays, nos esprits furent tranquillisés, tant ses actions étaient belles.

Après cette excursion, il se dirigea vers la tribu des Beni-Sedka, dans la fraction des Oulad-Ali-ou-Iloul, où il trouva un individu du Mor'ereb qui avait des prétentions au titre de sultan; il fit don de quelque argent de sa propre bourse à notre seigneur, ce qui fit qu'il fut très bien considéré aux yeux des musulmans. Quand les

Roumis eurent connaissance de la bonne entente qui existait entre lui et l'armée, un Français donna une somme d'argent à un individu, à condition que celui-ci irait frapper (notre sultan) avec un casse-tête couvert de clous, car les balles n'avaient aucune prise sur lui. Un homme que l'on appelait Et-Toumi, serviteur de Si Kouider, voulut pénétrer dans la demeure du sultan pour le frapper; il cacha son casse-tête sous son aisselle, il fit quelques pas vers le sultan, puis il lui asséna un coup violent sur la tête. Notre seigneur ne ressentit aucun mal, il ne fut pas blessé, il ne fut pas étourdi; il ne ressentit qu'une très légère commotion. Il saisit alors un pistolet (incrusté) d'or et d'argent, il tira sur le coupable, et ce maudit ennemi tomba mort. Il resta trois jours et trois nuits sans sépulture; personne n'osait l'enterrer, car on avait peur du sultan. On lui demanda son avis, ce qui fut une grande affaire. Tout le monde était heureux de savoir que rien de fâcheux n'était arrivé à notre sultan, et tout le monde fut émerveillé de sa haute sagesse. — Puisse Dieu la faire toujours durer pour lui et pour nous !

Un autre espion vint de la part de Beauprètre — Que Dieu le maudisse ! — pour savoir ce qui se passait chez notre seigneur, s'il était puissant ou non. C'était un musulman de la tribu d'Ir'il-Imoula (1), un renégat; il pénétra dans la colonne du sultan, personne ne le savait, Dieu seul excepté. Quand il se présenta devant notre sultan, celui-ci le considéra attentivement et dit aux gens de sa suite : « Certes, cet individu est un espion. » On enleva l'espion, on le tua d'une manière vigoureuse, puis on le pendit devant tout le monde. Cet homme appartenait au sultan, Dieu seul savait que c'était un espion, et notre seigneur, le fortifié par le Tout-Puissant et qui prie pour vous, ô gens de l'Islamisme !

---

(1) C'était un nommé Ahmed ou Ferhat ben El-Hadj Ferhat, d'Ir'il-Imoula.

Après ces événements, il s'installa dans la keria de Mechrek, chez les Beni-Sedka; là il fit construire un grand nombre de maisons, de cabanes, de demeures, des chambres en quantité; il fit entourer de remparts toutes ces constructions; ensuite, il fit faire un hangar long et large pour les chevaux, et une chambre pour les domestiques. Le tout était de fort belle structure et d'excellente maçonnerie. En fait de richesses, notre sultan possédait plus de 200 chevaux magnifiques, plus de 30 pistolets incrustés d'or et d'argent, un plus grand nombre encore de sabres, de glaives montés en or et en argent, et enfin plus de 200 grands fusils. Il avait aussi beaucoup de tapis et d'objets divers, des meubles en grande quantité, beaucoup d'objets de luxe d'un prix très élevé, des vêtements de laine de quoi habiller mille personnes, des bijoux de toute beauté, en or et en argent, pour homme et pour femme; une grande quantité d'argent monnayé. La sagesse de notre sultan était bien renommée, ses actions sont connues de tout le monde. Il possédait des quintaux d'or et d'argent.

Il épousa trois femmes charmantes, aucune femme parmi les autres femmes ne pouvait leur ressembler. En (12)68, il eut un fils béni de la fille du chikh Amar ou Mohamed ou El-Hadj El-Guechtouli, vieillard vénérable qui fut toujours soumis au sultan.

Les Zouaoua restèrent soumis aux ordres de notre seigneur jusqu'à ce qu'apparut le sournois El-Djoudi ben El-Djoudi, de la tribu d'Ir'il-ou-Ammès. Il entra au service des Français; le maréchal lui remit de sa propre main l'investiture. Si El-Djoudi voulut faire la guerre à notre seigneur, qui prit dans ses rangs les Beni-Sedka, mais non Ali et Ahmed El-Messaoud (1), car ils étaient

---

(1) On raconte qu'Hammou ou Messaoud, des Ogdaï, appartenant à une bonne famille, voulait se faire nommer caïd des Beni-Sedka en se signalant par un coup audacieux. Une nuit, il pénétra au milieu des habitations du cherif, et il se disposait à mettre le feu à la

avec El-Djoudi et les Beni-Ouassif; la moitié des Beni-bou-Akkach lui obéissait aussi. Les Beni-Yenni et El-Hadj-Ammar-Naït-Kassi, dans les Beni-Saâda, étaient avec le sultan. Les musulmans se battaient pour la cause d'El-Djoudi. Notre seigneur ne prêtait aucune attention aux paroles des sultans des Roumis, car les Infidèles lui avaient envoyé des exprès pour lui proposer de prendre le commandement de tous les musulmans; mais il refusa, parce qu'il ne voulait pas se mêler à eux. Il resta seul avec Dieu pour appui et tous ces gens dont nous venons de parler. Il se reposait sur Dieu tout-puissant et sur la sounna du Prophète très généreux, et, quoique notre sultan fût d'une sagesse très élevée, il invoquait Dieu jour et nuit; voilà pourquoi il ne craignait pas les Infidèles, les renégats et les gens de désordre. Il s'appuyait sur ces mots du Tout-Puissant : « Souvenez-vous » de moi, je me souviendrai de vous; rendez des actions » de grâce et ne soyez pas ingrats envers moi. » (Koran, ch. II, vers. 147)

J'engage celui qui jettera les yeux sur ces lignes et qui remarquera les actions de notre sultan, à faire pour lui des vœux de bonheur, de victoire, de triomphe, de puissance, plus que pour tous les autres hommes. Ceux qui parviendront jusqu'au sultan des sultans musulmans, les gouverneurs et les cadis des musulmans, et seront sous ses ordres, ceux-là jouiront d'une grande considération et d'une profonde estime. Notre sultan les regar-

---

chambre qui contenait les provisions de poudre pour tout faire sauter, lorsqu'il fut surpris par le cavalier de garde El-Haloui, qui le tua d'un coup de fusil.

Bou Bar'la fit appeler les notables des Beni-Sedka et leur annonça que puisque, sous leur anaïa, il n'y avait aucune sécurité, il allait les quitter. Les Beni-Sedka répondirent qu'Hammou ou Messaoud les avait déshonorés et qu'ils allaient en tirer vengeance sur sa famille. Les frères d'Hammou reconnurent humblement le crime de celui-ci et demandèrent leur pardon. Le cherif se montra clément; il se contenta de leur imposer une amende de 600 fr. et il leur laissa emporter le corps de leur frère.

dera comme étant bien au-dessus des renégats et des méchants; il les récompensera de leurs peines, de leurs travaux, de leur peur. Il les récompensera, dis-je, d'avoir dépensé leurs biens pour le soutien de l'Islamisme. Quiconque aidera notre sultan sera secouru, car qui soutient la vérité est soutenu, qui ne la soutient pas est brisé.

Depuis que notre seigneur a mis le pied dans nos pays, il n'a pas proféré une parole nulle. Il n'a jamais demandé d'argent à personne; car c'est lui, au contraire, qui en donnait, afin que les hommes n'aient pas l'idée de pencher vers la religion des Infidèles. C'est un homme sage, raisonnable, aimant, bien élevé; c'est un de ceux que Dieu protège, de ceux qui font l'aumône pour l'amour de Dieu et de son Prophète, — sur qui soient les plus grandes bénédictions!

Telles sont les plus grandes vertus de ce sultan vénéré, heureux, bien-aimé, le grand saint, le muse très cher, la perle fine, le joyau brillant, le père des orphelins et des veuves, l'appui de l'Islamisme, le bienfait de Dieu tout puissant, celui que nous avons mentionné en tête de cet écrit, le possesseur de courage, de générosité, de fierté, notre seigneur et notre appui, Es-Sidi Mohamed ben Abdallah bou Seïf. — Puisse Dieu lui accorder la victoire! Amen. — A cause de notre Saint Prophète, le point blanc des hommes choisis, et en considération d'Abou Bekeur, d'Omar, d'Otman et d'Ali, et de tous les disciples du Prophète.

Écrit sous les oreilles du sultan, par le mortel, le prisonnier des péchés, des douleurs, celui qui met sa confiance en Dieu, Ibn Nour Ed-Din Abd En-Nour El-Ouassifi, en l'année 1269 (1852-3).

Pour traduction conforme :

Signé : ALFRED CLERC.

Note du traducteur. — Cette pièce curieuse est d'un style détestable ; elle fourmille de fautes grossières, de contre-sens et de fatigantes répétitions ; l'auteur n'a aucune notion de sa langue.

Nous donnons ci-dessous la traduction du cachet de Bou Bar'la, que M. Féraud, notre consul général de France à Tripoli de Barbarie, a bien voulu nous envoyer :

« Celui qui met sa protection et son appui dans l'envoyé de Dieu, n'a pas à craindre les lions les plus acharnés.

» Tous les prophètes s'appuient sur l'envoyé de Dieu, dont la bénédiction est comparable aux eaux des mers ou des pluies torrentielles.

» Un secours vient de Dieu et la victoire est proche. Annonce cette bonne nouvelle aux vrais Croyants.

» Celui qui se repose sur l'Éternel, l'Immuable, qui ne succombe ni au sommeil, ni au poids des années.

» Son adorateur, Mohamed ben Abdallah bou Sif.

» 1266 (1850). »

TABLE DES MATIÈRES

Alger. — Typographie Adolphe Jourdan.